

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. L. GALIBERT, DIRECTEUR; BERTON, AVOCAT A LA COUR ROYALE; PHILARÈTE CHASLES; AMÉDÉE PICHOT; F. GÉRUZEZ; LARENAUDIÈRE; LESOURD; CH. COQUEREL; J. COHEN; GENEST, DOCTEUR EN MÉDECINE, ETC.,

TOME SECOND.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE DES BONS-ENFANS, 21.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N. 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, N. 2.

1836.

MARS 1836.

REVUE BRITANNIQUE.

Paléographie.

DES LIVRES ET DES MANUSCRITS,

AVANT ET APRÈS L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE.

L'héritage des productions intellectuelles, la transmission non interrompue des conquêtes de l'humanité : voilà le grand mobile du progrès social. Comment s'est opérée cette transmission? Malgré tant d'obstacles, par quel prodige rien de nécessaire ne s'est-il perdu? On le conçoit à peine. Les acquisitions de l'esprit humain ne sont immortelles que depuis trois siècles ; elles sont alors tombées sous une tutelle conservatrice et sublime, celle de la Presse. Mais avant cette époque quel miracle a protégé, au milieu des bouleversemens des empires, parmi les guerres, les incendies, les désastres, malgré l'incurie de la multitude, le précieux dépôt des traditions savantes et historiques, les fruits du génie humain dans son premier déploiement, les annales des peuples, des industries

et des arts? Les monumens qui nous restent sont-ils authentiques? qui nous assure que de hardis imposteurs n'ont pas fabriqué toute l'histoire, toute la poésie, toutes les religions des anciens temps; que le prétendu trésor de nos connaissances n'est pas une vaste illusion, un roman bibliographique dont on nous a bercés sans pudeur, et qui a fait passer sous nos yeux déçus je ne sais quelle fantasmagorie de faux Tite-Live, de faux Virgile et de faux Homère; masques de théâtre empruntés par quelques moines laborieux, qui, dans leurs loisirs cénobitiques, ont voulu se moquer de l'avenir?

La question est grave. Elle s'étend bien au-delà du cercle littéraire; elle attaque tous nos intérêts de croyance, d'hérédité, d'existence sociale. Elle va beaucoup plus loin que l'on ne peut le penser d'abord. Tous les titres des maisons régnantes seront-ils sans valeur; les descendances des familles sans certitude; les études admises comme indispensables dans l'Europe civilisée deviendront-elles une moquerie? S'il est vrai que des apocryphes aient pu duper le monde si long-temps et usurper une autorité frauduleuse; les preuves de la religion chrétienne sont nulles; toutes les religions européennes croulent. A moins d'un *criterium* nécessaire pour apprécier la transmission sincère des manuscrits dans les âges anciens et l'âge des livres dans les temps nouveaux, on ne peut affirmer aucun fait, on renonce à toute certitude historique. Personne ne peut jurer que l'Homère, dont nous faisons un objet de culte, n'ait pas été quelque rustre de Basse-Normandie, né au douzième siècle, élevé dans un monastère et devenu abbé par l'élection de ses confrères. Un oisif du septième ou huitième siècle a peut-être écrit l'Enéide : toute la bibliothèque des classiques serait une mystification téméraire et heureuse! C'est ce que le jésuite Hardouin, homme d'esprit et d'audace, n'a pas craint de soutenir.

Pourquoi en effet l'antiquité n'aurait-elle pas eu ses faussaires comme les temps modernes? Chatterton a bien emprunté le costume de Rowley; Macpherson celui d'Ossian,

Ireland, celui de Shakespeare. Ireland, chargé de l'exécration de ses compatriotes, irrités d'un tel sacrilège envers leur Dieu, est mort dans un grenier. Chatterton, convaincu de fraude, s'est suicidé par désespoir. Mais Macpherson, le plus impudent des trois, a été récompensé par des titres et de la fortune. Il a fondé une école, trompé les hommes de génie, métamorphosé un barde sauvage en imitateur de Milton, de Shakespeare, d'Young, et de la Bible; et précipité plus d'un demi-siècle dans l'admiration stupide d'une des plus complètes niaiseries qui aient déçu la critique. L'adresse de son charlatanisme et l'heureuse manipulation employée par lui assurèrent une vogue si complète au *pseudo-Ossian*, qu'un homme d'esprit en Italie, Cesarotti; un homme de génie en Allemagne, Goëthe; un conquérant en France, Bonaparte, se prosternèrent follement devant l'idole. Quel sujet d'ironie intérieure ce devait être pour Macpherson! il savait que tout ce style et toutes ces idées, empruntées à la rhétorique la plus redondante, à l'imitation biblique la plus ridicule, à un calque lointain d'Homère et des Skaldes, lui appartenaient exclusivement. Il savait de quoi se composaient les fragmens barbares du véritable Ossian, fragmens que l'on a retrouvés et publiés après lui. Là, dans ces fragmens, au lieu du sublime de pacotille et des exclamations lancées aux nuages que Napoléon faisait semblant d'admirer, le véritable Ossian parle et respire. Il dit à saint Patrice : *Cher saint, vous êtes un grand âne!* Là, Fingal dérobe à Gaul, fils de Morven, un beefstake que ce dernier avait accommodé avec des ognons : larcin qui occasionne une grande querelle entre ces héros, et ne se passe point sans accompagnement de formidables injures.

Si des fraudes aussi évidentes ont eu cours et succès dans les temps modernes; si quelques-uns des plus illustres critiques ont été trompés par un peu d'artifice et beaucoup d'audace : quelle difficulté ne trouvera-t-on pas à prouver l'authenticité des productions antiques, témoins de tant

de catastrophes, prodiges de conservation, survivant aux empires et maintenant leur sainte jeunesse sur les débris des royaumes écroulés!

La *Paléographie* d'une part, et d'une autre la *Diplomatique,* deux sciences inconnues ou méprisées du public frivole, ont porté la lumière dans ces ténèbres. L'une éclaire la transmission des livres, dit leurs époques d'apparition et de renaissance, et fixe la date de tous ces dépôts successifs où la pensée humaine s'est maintenue intacte. L'autre, plus difficile et plus abstruse, s'est appliquée à la connaissance des manuscrits, dont elle a fixé avec sagacité les dates précises et les auteurs probables. Cette dernière étude, dont les données reposent sur une foule d'investigations délicates, de résultats patiemment obtenus et de supputations habiles, est sortie tout armée de ces mêmes monastères, injustement dédaignés, et qui pendant le moyen âge ont couvert de leurs ombres protectrices le débris des antiques lumières. Le père Mabillon et le père Montfaucon, remarquables tous deux par l'étendue de leur érudition et par la lucidité de leur esprit, ont donné sur la *Paléographie* et la *Diplomatique* des ouvrages admirables, que l'on pourra compléter et étendre sous beaucoup de rapports, mais qui ont posé les grandes bases, et qui resteront modèles. Dans ces derniers temps, un membre de la Société royale et de la Société des antiquaires de Londres, M. Thomas Astle, gardien des archives de la capitale, a publié un excellent traité systématique sur l'origine de l'*écriture* et de l'*imprimerie.* Enfin, M. Isaac Taylor s'est particulièrement occupé des moyens de constater l'authenticité des manuscrits anciens et d'expliquer le miracle qui a sauvé tant de productions du génie humain. Tel est le sujet de sa remarquable *Histoire de la transmission des livres anciens jusqu'aux temps modernes,* et d'un second traité beaucoup plus concis, mais non moins curieux sur *la manière d'établir la certitude historique.*

Ainsi s'est avancée à travers les temps une science qui pa-

raît d'abord chimérique et dont on avait à peine l'idée avant la fin du dix-septième siècle. En 1681, Mabillon, écrivant sa préface à Colbert, se vantait d'avoir créé l'étude à laquelle il se livrait, « étude qui avant lui n'avait d'autres « règles et d'autres limites que celles dont chacun inven- « tait le caprice arbitraire. » En 1708, Montfaucon publiait sa *Paléographie*, ouvrage qui, dit-il (dans son style naïf), doit captiver le lecteur, moins peut-être encore par l'utilité que par l'agrément et la nouveauté : *jucunditate et novitate !*

Avant d'arriver aux derniers résultats d'une science si nouvelle et qui a déjà cessé d'être hypothétique et conjecturale, rapportons brièvement, au moyen de quels instrumens matériels, l'homme est parvenu d'abord à peindre sa pensée et à la fixer, puis à la rendre immobile et impérissable. Etudions la double histoire des manuscrits et des livres, les caractères et les variations de l'écriture et de la presse, pendant les phases que l'une et l'autre ont traversées. Laissons en dehors d'une analyse tout européenne l'histoire des écritures symboliques, à l'usage des civilisations incomplètes. Jamais nation n'est parvenue à un développement social, grandiose et vrai, sans décomposer les sons qui forment les mots, sans transformer ces mêmes sons en caractères, sans recomposer la parole qui vole et fuit (Επεα πτεροεντα), sans l'immobiliser sur une substance solide, au moyen de lettres juxta-posées : immense et incroyable travail. La peinture avec laquelle Égyptiens, Mexicains, Chinois suppléent à l'absence de l'écriture proprement dite, est une simplification ; mais une simplification barbare et destructrice. Elle entrave les forces de la pensée et le progrès civilisateur. En prévenant les modifications de la langue, elle la fixe et la pétrifie à jamais; elle produit une matérialisation intellectuelle qui pèse pour toujours sur un peuple. Il n'y a qu'une seule création dont l'esprit humain doive être fier : sans elle la société ne serait, comme en Chine, qu'une association de castors à deux pieds, plus ou moins in-

dustrieux. Sans cet instrument, les hommes les plus sagaces et les plus habiles végéteront dans une éternelle enfance. Ce père des sociétés, le seul moteur de tout perfectionnement: c'est l'*alphabet*.

Les plus antiques vestiges qui nous restent de l'écriture sont ceux que leurs auteurs ont confiés à des matériaux solides, au fer, au marbre, à l'airain. La plupart des lois et des statuts ont été perpétués par des inscriptions de ce genre. L'incendie qui a dévoré le Capitole sous Vespasien détruisit plus de trois mille tables d'airain. Grecs, Orientaux, Septentrionaux ont suivi le même usage. Quand Voltaire tourne en ridicule le verset du Pentateuque où se trouve l'ordre de graver les paroles de la loi sur la pierre, il fait preuve de son habituelle légèreté. Les rochers de l'Indostan, les cavernes de la Suède et du Danemark sont couverts d'inscriptions runiques et de caractères sanskrits. On employait aussi le bois à cet usage, dans les temps les plus anciens. Le mot *Codex*, consacré spécialement aux recueils de lois et de décisions judiciaires, n'a pas d'autre origine; huit cents ans avant l'ère chrétienne, Salomon recommandait à son fils de graver soigneusement les paroles paternelles sur *les tablettes de son cœur*. Les Romains se servaient de petits morceaux de bois polis et débités en plaques très minces, qu'ils employèrent d'abord sans préparation, mais sur lesquels ils étendaient vers les derniers temps une couche de cire. Ils les nommaient ordinairement *Pugillaires* : *Vitelliens* quand il s'agissait d'intrigues amoureuses et de *billets doux* à inscrire. Ils connaissaient aussi les tablettes d'ivoire, qu'ils disposaient par feuilles comme font les modernes, et sur lesquelles ils écrivaient avec des crayons de plomb. Lorsque nos dames, au bal, s'arment de tablettes semblables pour y tracer la liste de leurs danseurs, elles ne se doutent guère qu'elles portent à leurs ceintures un lointain héritage des mœurs romaines. On disposait de la même manière de minces feuilles de plomb sur lesquelles on traçait les caractères

avec un poinçon de métal. Montfaucon a vu l'un de ces petits livrets composés de papier de plomb (*charta plombea*, comme dit Suétone). Il avait huit feuillets, dont six seulement servaient à écrire; le premier et le dernier tenaient lieu de couvertures.

De tous ces matériaux, aucun ne remonte à une antiquité plus reculée que la *peau de chèvre* ou *de veau*, que l'on tannait de manière à la rendre douce, flexible, durable. Teinte ordinairement en rouge ou en jaune, on en formait un *volume*, c'est-à-dire un *rouleau (volvendum)*, en attachant bout à bout un assez grand nombre de peaux pour renfermer la matière du volume. Il couvrait quelquefois un espace de cent pieds. Les Orientaux et surtout les Hébreux pratiquèrent spécialement ce mode d'écriture qu'Hérodote attribue aux Ioniens, Diodore de Sicile aux Persans et l'Exode aux Hébreux. Il est probable que l'autographe de la loi mosaïque fut tracé par son auteur sur des peaux ainsi préparées et teintes. Le voyageur Buchanam obtint des juifs nègres du Malabar (race curieuse et qui, selon Wolfius a pour premiers auteurs quatre-vingts juifs échappés à la persécution de Titus) le plus curieux de tous les manuscrits du Pentateuque. Cet exemplaire, connu des savans sous le nom de *Malabarique* ou *Indien*, aujourd'hui déposé à Cambridge, se composait originairement d'un rouleau de quatre-vingt-dix pieds anglais. Le *Lévitique* et une partie du *Deutéronome* lui manquent; et les trente-sept peaux de chèvre, teintes en rouge, dont il est formé, couvrent seulement quarante-huit pieds de long sur vingt-deux pouces de large. Les colonnes, au nombre de cent dix-sept, parfaitement claires et lisibles, mais sans *points-voyelles*, contiennent de quarante à cinquante lignes et ont quatre pouces de large. C'est un des plus antiques et des plus curieux manuscrits que possède le monde entier : l'étrange voyage que ce monument de la législation juive a fait de Jérusalem à la côte du Malabar, justifie le prix que les savans y attachent et le détail avec

lequel nous en avons parlé. La bibliothèque de Vienne contient un manuscrit mexicain couvert d'hiéroglyphes inexplicables et inexpliqués : Fernand Cortès l'envoya à Charles-Quint, son maître. Tracé sur peau de chevreau, et recouvert d'un enduit blanchâtre, il prouve par sa ressemblance avec les manuscrits hébreux et orientaux de l'époque primitive, l'aptitude des hommes de tous les pays et de tous les temps, à suivre le même procédé dans la création des industries.

On doit placer en seconde ligne le *parchemin* que les Romains nommaient *pergamena* (Pergame était le centre de ce commerce), et qu'ils appelaient aussi *membrana*. Le parchemin n'est pas abandonné par les modernes. Les premiers historiens grecs en rapportent l'usage à une époque très reculée. L'écriture sur parchemin exige l'emploi d'une plume trempée dans une matière colorante. « Bonne méthode (dit Quintilien) pour ceux qui ont la vue faible. Mais quant aux autres, je leur conseille d'employer les tablettes de cire : les caractères y paraissent moins nettement sans doute, et fatiguent la vue ; mais l'élan de l'esprit n'est pas brisé à chaque instant et interrompu par la nécessité de noircir sa plume : on n'interrompt pas de moment en moment le travail ardent de la pensée. » Ceux qui ignorent la difficulté immense de la composition originale, les obstacles qui s'opposent à la reproduction fidèle de l'idéal formé dans l'esprit, liront peut-être avec dédain la minutieuse recommandation du critique, ainsi que la note suivante de Goëthe, contenue dans ses Mémoires. Cette note nous semble trop analogue au passage de Quintilien, pour que nous ne la reproduisions pas. « Lorsque je sens l'inspiration naître, dit-il, je prends le crayon et quitte la plume. La plume a des caprices ; elle bruit et crache sous la main qui la conduit. Le crayon rapide obéit sans résistance. »

La plupart des manuscrits antérieurs au sixième siècle sont sur parchemin et sur vélin ; matériaux extrêmement

durables. L'humidité, la chaleur, le laps du temps ne les anéantissent pas. Les Romains préféraient en général le parchemin le plus mince. S'agissait-il de manuscrits précieux; on les teignait en pourpre, en bleu foncé, en violet. Souvent on mêlait à la teinture une liqueur extraite du bois de cèdre et destinée à conserver le manuscrit. Les titres en encre rouge appartenaient aux œuvres de luxe. Parmi les plus curieux manuscrits que possède la Grande-Bretagne, citons le *Codex Cottonianus* de la version grecque du Vieux-Testament, écrit sur parchemin, en lettres onciales. Aucun manuscrit de cette version ne peut se glorifier d'une antiquité plus reculée. Henri VIII le reçut de deux évêques grecs qui l'apportèrent de Philippes; il passa ensuite des mains de la reine Elisabeth dans celles de sir John Fortescue, son maître de grec. On croit qu'il remonte à la fin du quatrième ou au commencement du cinquième siècle; la même date est attribuée à un autre manuscrit de la même bibliothèque, contenant une partie du Nouveau-Testament, en grec, et écrit en caractères d'argent sur un fond pourpre dont les siècles ont pâli l'incarnat.

S'est-on jamais servi, en guise de papier (comme le prétend Montfaucon), de peaux de poissons préparées? Cette assertion nous semble au moins douteuse. Quant aux feuilles d'arbre, surtout à celles du palmier et du bananier parmi les Orientaux, rien de plus irrécusable. On employait surtout l'écorce intérieure de certains arbres (*liber*, βιβλος), spécialement celle du tilleul. De là, le mot *livre* (liber) et le mot *bible,* livre par excellence (βιβλος).

Ces matériaux étaient fragiles. On leur préfréait le parchemin ou le vélin pour les ouvrages importans, ou les tablettes de bois enduites de cire colorée, pour la composition littéraire et les besoins ordinaires de la vie. Les écrits des anciens sont remplis d'allusions à ces tablettes sur lesquelles un *stylet* d'airain ou de fer (*stylus*) labourait les caractères qu'il s'agissait de former. L'une des

extrémités de ce stylet (graphius, γραφεῖον) était aplatie de manière à détruire le sillon que l'on venait de creuser avec la pointe. Telle est l'origine du mot moderne *style* et celle du mot *effacer*. Les modernes effacent rarement, excepté dans les transcriptions très soignées ; ils se contentent de barbouiller d'encre l'écriture qu'ils veulent rendre illisible. Le *style* et les *tablettes* des anciens étaient des instrumens dangereux. Lorsque les meurtriers de César l'entourèrent pour le frapper, il avait ses tablettes à la main ; pour se défendre il se servit de son *stylet* d'airain, dont il perça le bras de Cassius. Les élèves d'un nommé Cassianus, maître de rhétorique, ne trouvant pas que leur précepteur fût complètement orthodoxe, l'assassinèrent à coups de plume ; malheureusement leurs plumes étaient d'airain. On fut obligé de défendre aux avocats plaidans d'apporter des *stylets* avec eux ; dans la véhémence de leurs débats, ils appelaient cette arme au secours de leur éloquence et se blessaient mutuellement. Enfin, on voit dans Plaute un écolier révolté contre son maître, lui jeter à la tête son cahier, c'est-à-dire ses tablettes de bois, et le mettre en fuite. Le bois et la pierre, même la cire sur laquelle on gravait les mots demandaient une force incisive que l'on ne pouvait attendre que du bois, du fer, de l'acier ou de l'ivoire. A mesure que l'on employa un papier plus doux, il fallut changer aussi la nature des plumes dont on se servait. Ce furent des morceaux de jonc, de canne, de bambou. Les pinceaux étaient réservés aux lettres initiales. Les plumes d'oie, de cygne et d'autres oiseaux datent du commencement du septième siècle. C'était, selon toute apparence, chose nouvelle qu'une plume pour Isidore de Séville, qui mourut en 636 ; aussi, nous apprend-il avec une gravité d'historien que « le « bec d'une plume se fait en taillant en pointe sa plume, « arrachée à une aile d'oiseau, et en divisant cette pointe « en deux parties. »

Les Egyptiens introduisirent dans l'empire romain et dans

la Grèce le papyrus qui ne tarda pas à remplacer tous les autres matériaux et dont la consommation devint considérable : ce fut pendant long-temps une des principales branches de commerce de la Méditerranée. Le papyrus est une de ces productions naturelles que Dieu a douées de tant de propriétés merveilleuses, qu'elles semblent devoir suffire seules à la richesse de tout un peuple. La partie inférieure de la tige de cette plante aquatique servait à faire des vases, des coupes et des ustensiles de ménage. La partie supérieure formait la carène des barques ; on mangeait la pulpe intérieure ; on tissait, et l'on tressait la partie fibreuse qui se changeait en paniers, en nattes, en cordes, en toile, en drap, en mèches de lampes, etc., etc.

Sur la tige, haute de dix coudées et qui avait un pied et demi de circonférence ou à-peu-près, on enlevait des feuill es minces que l'on plaçait transversalement sur une table, de manière à former un espèce de tissu auquel il ne manquait plus que la cohérence. Pour obtenir ce dernier résultat, on avait recours à l'eau du Nil, qui, troublée et mêlée de limon formait un gluten épais et comblait tous les interstices. Les bandes de papier, ainsi humectées et croisées les unes sur les autres, ne composaient bientôt plus qu'une seule masse agglutinée, dont les points de suture disparaissaient sous une forte pression. On coupait ensuite le papyrus auquel on donnait diverses longueurs, depuis deux doigts jusqu'à deux pieds (1). Le meilleur et le plus grand papyrus se nommait *papyrus impérial*. La seconde espèce prenait le titre de *papyrus de Livie*. Le *papyrus sacerdotal*, le plus petit de tous, formait la troisième et dernière espèce. Pline prétend que

(1) Note du trad. Une dame américaine des environs de Boston a fabriqué récemment avec l'écorce d'une espèce de jonc qui ressemble beaucoup au papyrus (*asclepias Syriaca*), une espèce de papier dont les journaux américains vantent la blancheur, le grain et la solidité, et qui se compose comme le papyrus égyptien de bandes de papier réunies et croisées.

les Égyptiens découvrirent ce procédé, trois siècles avant le règne d'Alexandre : Varron n'en fait remonter l'emploi qu'à l'époque même de ce conquérant. Jusqu'au septième siècle, le papyrus fut d'un usage à-peu-près général ; à cette époque le parchemin le remplaça presque entièrement. Ce ne fut qu'au douzième siècle qu'il tomba tout-à-fait dans le discrédit. Un acte écrit sur papyrus, et daté du treizième siècle, est nécessairement faux, et l'on trouve très peu de manuscrits de ce genre, postérieurs au huitième siècle. Il paraît prouvé qu'en Angleterre et en Allemagne on ne s'en est jamais servi, bien que nous employions en Angleterre et en Allemagne, les mots *paper, papier,* qui dérivent évidemment de papyrus et les mots *charte, card*, dérivés de *charta,* mot latin qui désignait le papyrus. Nous passerons rapidement sur le papier que les Chinois fabriquent avec l'écorce de l'arbre nommé *kou-chi,* papier qu'ils n'emploient que pour les manuscrits qu'ils ne veulent pas conserver long-temps.

On s'accorde à regarder comme une invention orientale le papier de coton, nommé mal-à-propos *charta bombycina, papier de soie.* La soie n'est pas propre à fournir la pâte adhérente du papier. La découverte du papier de coton remonte au neuvième siècle et peut-être plus haut : mais l'Europe occidentale n'en a fait usage qu'au dixième siècle, et cet usage n'est devenu général que vers le treizième. Une charte latine écrite sur papier de coton, et datée du dixième siècle est suspecte de fausseté : au contraire une charte grecque, appartenant à la même époque et écrite sur le même papier, est probablement authentique. On commença par se servir du coton brut pour fabriquer le papier : on en améliora beaucoup la qualité, tout en diminuant le prix, lorsqu'on substitua le vieux linge et les débris de tissus de coton au coton lui-même. C'est là le papier dont nous nous servons, plus commode, moins coûteux, sinon plus durable que toutes les matières dont nous venons de parler.

Il est facile de tirer de ces détails historiques plusieurs in-

ductions relatives à l'âge et à l'authenticité des manuscrits. Un manuscrit hébraïque sur papyrus, un manuscrit oriental écrit avec le stylet des Romains, ne pourraient manquer de passer pour apocryphes. La nature de l'encre et sa couleur doivent entrer aussi en ligne de compte. Il est évident que l'encre des anciens valait mieux que la nôtre, et que leur recette ne ressemblait nullement à celle dont nous faisons usage. Pour la couleur, la beauté, la durée, il n'y a aucune comparaison entre l'encre des manuscrits, depuis le cinquième jusqu'au quatorzième siècle, et celle dont on a fait usage du quinzième au dix-septième. A force d'expériences, les érudits paléographes acquièrent une sûreté extraordinaire de tact, qui leur permet de distinguer, sans jamais commettre d'erreur, l'encre des diverses époques. On employait des substances très diverses pour se procurer des encres de toutes les couleurs, et quelques-unes qui s'appliquaient chaudes par le procédé encaustique. La suie, l'ivoire brûlée, le mercure, l'argent, l'or, les pierres, les pyrites servaient à cet usage. L'encaustique sacrée était une encre pourpre dont les empereurs se servaient : dans les temps postérieurs on imita fort bien cette encre, avec laquelle les copistes grecs écrivaient à la fin de leurs manuscrits leur nom, l'année, le mois, le jour et l'heure où l'œuvre avait été terminée. On conserve un exemplaire des *Quatre Evangiles*, écrites en lettres d'or sur parchemin pourpre : c'est peut-être le plus splendide monument de l'art des copistes.

Tous les trente ans, ou à-peu-près, la forme des caractères employés, soit dans l'écriture, soit dans l'impression, change assez régulièrement; de là une nouvelle et facile induction propre à déterminer l'âge des manuscrits. Depuis le second siècle jusqu'au quinzième, on ne manque pas de médailles, de monnaies, de statues et de monumens qui contiennent des inscriptions : il est facile de les comparer aux manuscrits et de fixer ainsi l'âge de ces derniers. Avant le milieu du quatrième siècle, on employait rarement les petits caractères ou

minuscules. L'usage en fut adopté, dans certains cas, avant le huitième siècle; devint beaucoup plus général au neuvième, et au dixième ils remplacèrent entièrement les lettres capitales et onciales. Les plus anciens manuscrits sont, comme les inscriptions monumentales, en grandes capitales ou majuscules : c'était le caractère qu'on employait pour les documens importans, les titres, etc. On les retrouve aux époques les plus éloignées et jusqu'à la fin du cinquième siècle. Les petits caractères n'étaient usités que dans les correspondances privées.

Les lettres capitales *carrées*, qui se rencontrent souvent dans les inscriptions monumentales, caractérisent particulièrement les cachets et sceaux, jusqu'aux onzième et douzième siècles. Au treizième siècle, on préféra les lettres capitales rondes. Les lettres *pointues*, formées de lignes anguleuses et obliques; les lettres *cubiques*, remarquables par leur longueur et dont on s'est souvent servi comme d'initiales; et les lettres *rustiques*, qui se distinguaient par leur irrégularité, se conservèrent jusqu'aux dixième et onzième siècles dans leur forme originaire. Vers le milieu du cinquième siècle, les moines inventèrent les lettres *onciales* (altération du mot *initiale*), qui se distinguent par leur forme arrondie et par leur grandeur et que l'on employa jusqu'au milieu du huitième siècle (1). Un manuscrit en lettres onciales est antérieur au onzième siècle; et sans ornement, il remonte à une antiquité bien plus reculée. Les demi-onciales qui ressemblent un peu aux minuscules commencent au sixième et s'arrêtent au neuvième siècle; la singulière méthode d'écrire, que les Grecs nommaient *boustrophédon*, et qui consistait, dans les temps les plus anciens, à écrire une première ligne de droite à gauche et une seconde de gauche à droite, puis dans des temps plus modernes à ren-

(1) NOTE DU TRAD. D'autres étymologistes avec plus de raison font dériver l'adjectif *onciales* du mot *uncia* (pouce, mesure), parce qu'il indique la grosseur de cette espèce de caractère.

verser cet ordre, tomba en désuétude cinq cents ans avant Jésus-Christ.

Dans les anciens manuscrits grecs que nous possédons, tous les mots se suivent, sans intervalle, sans ponctuation, sans esprits, sans accens. Eutholicus, évêque d'Afrique, inventa les accens en 458, selon Michaëlis et Wetstein : saint Jérôme, cent ans après, plaça le colom et le comma dans sa version latine des Ecritures. Au neuvième siècle, on commença à employer le point d'interrogation grec (;). L'iota souscrit n'est d'aucune autorité; la division des mots, des versets et des chapitres était arbitraire; on ne doit attacher aucune importance aux accens ; la réclame au bas des pages date du douzième siècle. Après l'invention de l'imprimerie les éditeurs placèrent des points, espacèrent les mots et distribuèrent les alinéas selon les caprices de leur imagination ou de leur savoir; Robert Etienne, pendant un voyage qu'il fit à cheval, de Lyon à Paris, s'occupa de la division des versets de la Bible. On voit quelle est l'importance de ces détails : c'est d'après eux qu'il faut apprécier les travaux immenses qui usèrent les talens des érudits, aux quinzième et seizième siècles. Chacune des circonstances, dont nous venons de parler, peut servir à déterminer l'antiquité des manuscrits et le degré de confiance que l'on doit attacher aux éditions modernes.

Avant la chute de l'empire romain, on adopta généralement les caractères cursifs qui se rapprochent assez de nos caractères *petits-romains* et que l'on nommait *demi-onciales;* ils servaient à la correspondance. Dès le neuvième siècle, la plupart des peuples d'Europe s'en emparèrent; et ils subirent plusieurs changemens de forme, qui servent à fixer les époques. L'alphabet grec donna naissance aux alphabets gaulois, gothique ancien, runique, sclavon, coptique, servien, russe, bulgare, arménien. L'alphabet romain donna naissance à ceux des Lombards, des Saxons, des Visigoths, des Normands, des Écossais et des Irlandais. Il faut étudier

2.

les spécialités de tous ces caractères et les comparer à l'époque et aux peuples auxquels on les attribue, pour s'assurer de l'authenticité des manuscrits.

Dans le cours des huitième et neuvième siècles, les copistes adoptèrent les abréviations employées par les secrétaires et tachygraphes romains. Pour ne pas interrompre les mouvemens de la plume, un seul trait, un signe, indiquaient les mots qui se représentaient le plus souvent; aussi depuis le neuvième siècle les manuscrits sont-ils pleins d'abréviations, de contractions, d'hiéroglyphes, qui en rendent la lecture fort pénible, et qui devinrent, avec le temps, encore plus compliqués et plus étranges. Les premiers imprimeurs adoptèrent quelques-unes de ces abréviations dont l'emploi a tant de fois embarrassé les lecteurs de l'évangile grec et qui n'avaient pas encore disparu à la fin du dix-huitième siècle. On peut aussi tirer des inductions utiles des miniatures ou *illuminations* (comme on disait au moyen âge), dont on avait coutume d'orner les ouvrages précieux; c'est précisément ce qu'on nomme aujourd'hui *illustrations*, en France et en Angleterre. Les artistes chargés de cette espèce d'ornemens se servaient du minium, dont la couleur rouge leur avait valu le nom de *miniatores* ou *illuminatores*. Il existe encore d'admirables monumens de cet art qui a conservé vivantes les traces des mœurs et des coutumes anciennes. Un manuscrit du huitième siècle, qui se trouve au Musée britannique, est l'ouvrage de quatre grands théologiens : d'Eafrid, évêque de Durham, qui écrivit le texte; d'Ethelwood, son successeur, qui *illustra* le volume; de Bilfrid, ermite, qui se chargea de la reliure en or, en argent et en pierres précieuses; et d'Aldred qui ajouta les gloses. A ces jalons historiques, qui tous peuvent guider le connaisseur et déjouer l'imposture des imitations, joignons les *Monogrammes*, les *Sigles*, les *Sigilles* et les *Chiffres*, dont les variations jettent beaucoup de lumière sur la même étude. A une époque très reculée, les souverains pontifes et les hommes puissans inventèrent les

Monogrammes ou caractères qui groupaient, sur un petit espace toutes les lettres d'un nom. Les *sigles* ou signes littéraires sont des contractions syllabiques, soumises, non au caprice des tachygraphes, mais à un système régulier. Souvent une lettre représentait un mot : rien de plus fréquent dans la copie des actes judiciaires et dans la correspondance antique. Cicéron terminait ainsi l'une de ses épîtres : S. T. E. T. L. N. V. E. E. S. C. V., ce qui signifie : *Si tu et Tullia lux nostra valetis, ego et suavissimus Cicero Valemus.* Ces abréviations étaient si nombreuses qu'elles composèrent une espèce de dictionnaire. Pour représenter une série de mots, de noms convenus et quelquefois plusieurs lignes, on employait le *Monocondilion;* c'est-à-dire qu'un seul trait de plume, mêlé de plusieurs indentations et de nœuds bizarres, tenait lieu des mots sous-entendus : véritable hiéroglyphe, où l'on ne reconnaît absolument rien et où la forme d'aucune lettre n'est conservée. Les *sigilles* étaient des cachets ou sceaux appliqués non-seulement aux lettres, mais aux urnes; aux amphores, aux lacrymatoires et aux monumens funèbres. Il est évident qu'en comparant la forme des caractères et en suivant leurs variations, on obtient, pour ainsi dire, l'histoire complète de l'écriture pendant une vingtaine de siècles : histoire dont on appréciera facilement l'utilité et sur laquelle nous reviendrons bientôt. Il est impossible de confondre avec un manuscrit du cinquième siècle, celui qui se trouve chargé des *Monocondilia* du treizième.

De toutes les espèces de manuscrits, les plus curieux sont les manuscrits *Doubles* ou Palimpsestes qui portent aussi les noms de *Codices Erasi* ou *Rescripti*. Ce sont, à proprement parler, de vieux manuscrits à lignes effacées et que l'on a remplacées par le texte d'une nouvelle écriture, à l'époque où le papyrus était cher et où le *papier de coton* n'était pas inventé. Alors on estimait beaucoup plus les légendes et les traditions monacales, que les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique; possesseurs de nombreux parchemins, les moines s'em-

pressaient de gratter, de laver ou de couvrir d'un enduit les fragmens de Tite-Live ou de Platon qu'ils possédaient et dont ils se servaient ensuite comme de parchemin neuf. Malgré eux ces efforts étaient inutiles; la première écriture, grâce aux propriétés de l'encre caustique qu'employaient les anciens, ne disparaissait pas tout entière : et dans les temps modernes on est parvenu à reconquérir ces vieux débris dont l'ignorance des moines avait presque enseveli les vestiges. Ces manuscrits portent témoignage de deux antiquités diverses : l'antiquité des secondes écritures, dont la plupart remontent déjà fort loin et quelquefois jusqu'au neuvième siècle ; l'antiquité des manuscrits primitifs, nécessairement très éloignée; car il est probable que les moines ne sacrifiaient ainsi que les parchemins les plus vieux, les plus flétris, les plus usés. Un seul homme, le célèbre Angelo Maïo a autant contribué, par ses découvertes palimpsestes, au progrès archéologique de notre époque, que tous les érudits des siècles précédens. C'est lui qui a retrouvé les Institutes de Gaïus et les curieux fragmens de la Bible traduite par Ulphilas. La presse pontificale a favorisé, avec une rare munificence, la publication de ces découvertes : elle aurait été plus rapide encore si les types grecs n'avaient pas manqué aux imprimeries de la ville éternelle.

D'autres documens précieux, qui servent de témoignage aux vicissitudes subies par l'art de l'écriture, sont encore sortis des ruines d'Herculanum et de Pompéia, et se sont offerts aux regards étonnés témoignages incontestables des progrès suivis par les arts anciens (1). Le premier siècle

(1) Note du trad. Les travaux qui ont été entrepris par un chimiste célèbre de notre époque sir Humphrey Davy, pour rendre à la science les papyrus d'Herculanum sont trop importans pour que nous négligions de les consigner ici. M. Davy ayant imaginé une nouvelle méthode de dérouler les papyrus, communiqua d'abord son projet à S. A. R. le prince de Galles; mais celui-ci en ayant déjà perdu plusieurs par les procédés de M. Sickler, refusa d'exposer les autres au même danger. Cependant il recommanda M. Davy

de l'ère chrétienne a surgi tout-à-coup avec ses instrumens, sa méthode, son style, ses mœurs et la forme même de ses lettres. Chaque caractère de l'alphabet se trouve avoir une date dont personne ne peut douter.

Dans les principales cités de la Grèce et des colonies grecques, une foule de copistes nommés calligraphes, devaient leur subsistance à l'habileté et au soin avec lesquels ils transcrivaient les manuscrits. Quinze pages in-folio du grand ouvrage de Montfaucon sont exclusivement consacrées au cata-

au roi de Naples pour qu'il pût tenter quelques essais sur les papyrus d'Herculanum. Il se rendit avec empressement dans cette ville, et après avoir soumis à la distillation plusieurs rouleaux de papyrus sortis des feuilles, il constata qu'ils n'ont point été carbonisés par l'action du feu, comme leur couleur et un certain degré de probabilité l'avaient fait croire, mais qu'ils sont dans un état analogue à celui de la houille ou du charbon de terre. Les feuilles dont ils étaient autrefois composés sont maintenant réunies en une seule masse par une substance intermédiaire, qui paraît être le résultat de la fermentation et des changemens chimiques opérés dans la substance végétale pendant les siècles qui se sont écoulés depuis l'époque où les cendres du Vésuve les avaient ensevelis. En conséquence, il humecta avec un pinceau imbibé d'éther sulfurique, la superficie du papyrus : ce fluide pénétrant les parties intérieures avec beaucoup de célérité, détachait plusieurs feuilles à-la-fois : ce qui nuisait souvent au succès de l'opération. Il essaya ensuite une dissolution de résine et de gomme d'olivier, puis une dissolution de chlore et de iode faite dans l'éther. Après cela il imagina de placer un papyrus dans un tuyau de cuivre percé aux deux extrémités, il le fit traverser par un courant de gaz ammoniaque, mais l'opération ne réussit pas mieux. On obtint de plus heureux résultats en appliquant un peu d'éther muriatique sur d'autres papyrus, qui n'étaient que légèrement carbonisés; mais quoiqu'on parvînt à détacher leurs feuilles on trouvait une grande quantité de lettres effacées, ce qui détruisait les bons effets de l'opération. M. Humphray Davy imagina alors d'humecter les lettres effacées d'un mélange de chlore, de iode et d'éther sulfurique, espérant par là jaunir l'encre et rendre visibles les caractères; mais son attente fut encore trompée. Sur plus de deux mille papyrus trouvés à Herculanum, on n'est parvenu à en rendre parfaitement lisibles qu'une centaine environ; quoiqu'il y en ait eu plus de 300 de déroulés.

logue de ces calligraphes: Atticus en nourrissait plus de cent dans sa maison; il faisait même, de leurs travaux qu'il revendait, un objet de spéculation profitable. On en comptait un grand nombre chez Cicéron. Les *notarii* ou sténographes étaient distincts des *librarii* ou secrétaires; les premiers s'occupaient à recueillir, au moyen de signes abréviatifs, les débats des procès, les harangues des avocats, etc. On appelait *notarii domestici* les teneurs de livres ou de comptes, chargés de tenir note des affaires de famille; et *notarii ecclesiastici*, les greffiers qui transcrivaient les actes des conciles, les nominations ecclésiastiques, etc. Les progrès de la religion chrétienne prêtèrent bientôt de l'importance et de la considération à la profession de copiste. Les hommes riches, puissans et distingués créèrent leur propre bibliothèque : la transcription occupa les plus nobles loisirs. Lorsqu'ils en voulaient faire un objet de gain, ce gain devenait considérable : l'absence de l'imprimerie rendait les manuscrits fort coûteux. Officiers de l'Église et de l'Etat, princes, grands dignitaires, aimaient à propager les principes d'une foi ardente et nouvelle, en copiant les ouvrages qui leur servaient de témoignage et d'appui. Dans les troisième et quatrième siècles, les couvens se multiplièrent et les moines s'emparèrent du monopole de cet art : oisifs par vœu et par métier, souvent condamnés par une folle interprétation du christianisme à l'inertie intellectuelle; quelquefois doués d'adresse et de capacité; fatigués de la monotone série de formalités mortes et de pratiques superstitieuses auxquelles leur profession les obligeait; ils trouvaient précisément dans l'exercice de la transcription cette espèce d'oisiveté occupée et d'assiduité léthargique, que leur permettait la vie monacale.

La plupart des couvens multiplièrent prodigieusement les manuscrits et activèrent d'autant plus ce travail qu'une bonne copie rapportait des sommes immenses. Jusqu'au commencement du dix-septième siècle cette valeur s'est soutenue; et les manuscrits de la bibliothèque d'Heidelberg donnés par Maxi-

milien, duc de Bavière, au pape Grégoire XV, furent estimés 80,000 couronnes. L'exemplaire soigné d'un ouvrage pieux était considéré non-seulement comme un travail utile, mais comme une bonne œuvre religieuse. Souvent le copiste terminait son travail par les lignes suivantes : *J'ai achevé cette copie pour le salut de mon âme; que tous ceux qui lisent et comprennent prient pour l'écrivain et lui souhaitent le bonheur dans ce monde et dans l'autre.*

Une vive rivalité s'établissait entre les couvens; c'était à qui aurait les meilleurs et les plus habiles écrivains. Depuis le moyen âge ce talent s'est évanoui. Peu-à-peu l'art du copiste a perdu sa valeur et même ses traditions. Les œuvres des modernes ne peuvent se comparer pour le soin, le goût, la grâce, l'exactitude du texte et la beauté des ornemens, aux travaux dont nous venons de parler. Le moine le plus ignorant était souvent un admirable scribe : et si la transcription entraînait nécessairement un assez grand nombre de fautes, elles se corrigeaient mutuellement par leur diversité; une comparaison attentive obtenait sans peine un manuscrit pur, au moyen de toutes ces variantes.

Quant aux copistes hébraïques de la Bible, ils se sont imposé volontairement des entraves extraordinaires : c'est quelque chose d'étrange que le grand nombre de conditions rigoureuses qu'a à subir celui qui transcrit, même de nos jours, les vieux documens hébraïques. Tout exemplaire, dont le texte est considéré comme corrompu, doit être brûlé. Mais savez-vous ce qu'il faut pour décider de la corruption du texte? une seule lettre de moins, une seule lettre de plus; une lettre altérée ou effacée; l'emploi d'une encre impure, d'une peau d'animal immonde; d'un parchemin qui n'a pas été préparé spécialement et exclusivement pour cet objet; d'un parchemin tanné par un étranger, ou relié et rattaché avec des substances considérées comme immondes! Voici les règles sacramentelles, dont il faut accepter la loi. — Qu'une ligne soit

tirée au préalable et serve de guide au copiste; qu'il commence par prononcer, non de mémoire, mais les yeux sur le texte, les mots qu'il va transcrire; avant d'écrire le mot *Dieu*, qu'il s'arrête pour faire une prière avec respect, et qu'il essuie sa plume ; que toutes les lettres soient détachées et séparées par un intervalle égal, ainsi que les mots et les phrases; que chaque feuille occupe le même espace, et que dans l'intervalle de trente jours après l'achèvement du manuscrit, on le relise et l'examine, pour le faire passer ensuite sous les yeux de la synagogue, chargée de l'admettre ou de le rejeter : — sans cela, un manuscrit est impur; il faut le détruire. Toutes ces règles sont en vigueur aujourd'hui même.

La vigilance et l'opiniâtre attention avec lesquelles les Hébreux conservaient la pureté de leur texte sacré paraîtraient incroyables aux peuples modernes : c'était une vraie superstition grammaticale et philologique. Peu de temps après l'ère chrétienne quelques littérateurs hébreux, animés d'une profonde vénération pour la Bible, s'avisèrent de lui consacrer le monument du travail le plus minutieux, le plus énorme, le plus ridicule et le plus niais, dont toute l'histoire des lettres fasse mention. Leurs remarques critiques, consacrées à chaque verset, à chaque mot, à chaque lettre, à chaque point-voyelle du texte hébreu, ne laissèrent pas échapper une seule particularité, même inutile ou absurde. Ils comptèrent toutes les lettres des vingt-quatre livres du Vieux-Testament; marquèrent également le nombre de lettres contenues dans chaque section, dans chaque subdivision, dans chaque verset; notèrent les versets où quelque mot peut se trouver oublié, les mots à changer, les lettres considérées comme apocryphes, les répétitions des mêmes versets; les variantes; les différentes significations d'un même mot; les diverses manières dont un mot s'accorde et s'allie avec un autre; ils prirent même la peine d'additionner le nombre de fois qu'un mot se trouve au commencement, au milieu ou à la fin d'une phrase, le nombre

des caractères imprimés au-dessus des lignes, celui des lettres qu'on prononce, des lettres qu'on ne prononce pas, des lettres retournées, et des lettres perpendiculaires. Ainsi ils firent l'importante découverte, que le point central du Pentateuque est précisément la lettre *Noun*, dans le mot *Gehen*; qu'il y a dans la *Genèse*, 12 *parascioths* ou grandes sections; 43 *sédarims* ou petites sections; 1534 versets, 20,713 mots, 78,100 lettres; importantes curiosités! Telle est l'origine de la *Massore*, tels sont ses résultats; gigantesque puérilité!

Les siècles de ténèbres et de barbarie, comme on les appelle ordinairement, n'ont pas été stériles pour l'humanité, malgré les enfantillages que nous venons de citer. Entre la mort de Justinien et le commencement du quinzième siècle, on s'occupa courageusement de faire surnager, au milieu du naufrage universel, les débris de l'antiquité savante.

Il suffit de citer Procope l'historien, Hesychius le lexicographe, le grammairien Priscien, le philosophe Boëthe; le vénérable Bède; Alcuin, précepteur de Charlemagne; Raban Maur; le roi Alfred; enfin Photius, patriarche de Constantinople, à qui l'empereur Michel III fit franchir en une semaine tous les degrés qui conduisaient au patriarcat. Il fut moine, lecteur, sous-diacre, diacre, prêtre et patriarche, en l'espace de six jours. Son *Myribiblion* est le premier exemple de ces Revues critiques, si souvent reproduites dans les temps modernes. Les onzième, douzième et treizième siècles donnent Avicenne, Psellus, Lanfranc, Anselme, Suidas, Anne Comnène, Roger Bacon, Tzetzes de Constantinople. Enfin Dante, Pétrarque, Chaucer, Gower, constellations brillantes versent des flots de lumière sur les siècles suivans. Qui donc osera dire que la chaîne de transmission intellectuelle ait été jamais interrompue? ou que les couvens aient été hostiles au développement de la pensée? Lorsque toute espèce de penchant intellectuel était banni des camps et des palais; lorsque bourgeois et artisans méprisaient le mouvement de la pensée, les seuls asiles qui le protègent contre la barbarie générale, c'étaient les couvens.

Le caractère religieux et presque sacré que l'on attachait à l'art de la transcription, le grand nombre de points sur lesquels les manuscrits étaient disséminés et qui, en les éparpillant, les conservait; le respect des guerriers et des conquérans eux-mêmes pour ces lieux de retraite et leurs habitans, tout concourait à favoriser la transmission du dépôt littéraire. Alexandrie, avant d'être incendiée par les Sarrasins, contenait sept cent mille volumes ; Pergame en renfermait deux cent mille. Constantinople était plus riche encore : on copiait jour et nuit les trésors de l'antiquité et les traditions chrétiennes dans les îles de la mer Égée, dans les couvens de l'Asie-Mineure et dans les environs de Byzance. Montfaucon cite plus de cinquante de ces sanctuaires de la science, situés dans la seule Calabre et aux environs de Naples; tout son chapitre intitulé : *Des endroits et des pays où l'écriture grecque fut en usage*, donne les renseignemens les plus curieux sur les copistes de cette nation. Sur le promontoire du mont Athos, dont la pointe s'avance du sein de la Macédoine dans la mer Égée, s'élevait un monastère célèbre par les travaux des moines dont l'art du copiste était l'occupation exclusive. Les palais des rois de France, leurs *villæ* ou maisons de campagne, formaient encore d'autres foyers lumineux où se réunissaient les dernières traces du savoir humain. Mabillon cite soixante-trois palais et maisons de campagne où étaient établis des scribes et d'où émanaient des chartres royales. La comparaison de ces chartres, de la forme de leur écriture et du style employé dans leurs ornemens, offre un excellent guide à ceux qui s'occupent des travaux dont nous parlons et qui veulent reconnaître plus spécialement l'authenticité des manuscrits latins. On ne peut trop s'étonner de l'erreur de Voltaire et de ceux qui, à son exemple, ont prétendu que le genre humain a croupi dans la barbarie pendant des siècles entiers : quand l'Asie presque entière était semée de monastères et de copistes, quand l'Europe occidentale et même les îles Britanniques, dernière limite de l'Europe, en-

courageaient cet art et payaient un manuscrit 7000 fr. de notre monnaie; lorsque chaque église avait sa bibliothèque et ses bibliothécaires, avec un *scriptorium*, salle uniquement destinée à la transcription dont les moines étaient chargés; lorsque tous les couvens étaient autant d'arches saintes, au milieu du déluge de la guerre et de la barbarie! les seules forteresses contre lesquelles le pouvoir des rois vînt échouer, les seuls temples de la civilisation attaquée de toutes parts!

Voilà les documens principaux qui peuvent nous guider dans l'histoire des manuscrits et de leur transmission; cherchons maintenant les déductions que nous devons en tirer. Toutes les fois qu'on ne peut soupçonner aucun motif plausible de fraude et de falsification, les probabilités sont en faveur du manuscrit. Y rencontrons-nous des faits, des dates, des noms qui se retrouvent dans d'autres œuvres de la même époque et spécialement dans les correspondances contemporaines; la probabilité augmente. Nous pouvons recevoir de la teneur même du manuscrit, une impression semblable à celle que nous laisse la conversation des personnes dont la véracité et la candeur respirent sur leurs physionomies et dans leurs discours. Existe-t-il plusieurs copies, plusieurs exemplaires du même manuscrit, transcrit à la même époque, mais dans différens lieux; c'est encore une nouvelle vraisemblance : elle s'accroît lorsque les faits rapportés semblent bizarres ou monstrueux au premier coup-d'œil et que leur authenticité, fondée sur la croyance populaire, se trouve ensuite prouvée par les récits d'autres écrivains. L'extrême minutie des détails relatifs aux choses et aux personnes de la même époque n'est pas toujours suffisante ; mais lorsque ce témoignage se joint à ceux que nous venons de citer et que, comme dans les Évangiles, les indications sont très exactes, les dates très précises, les noms d'hommes très multipliés, conformes à la tradition et à l'histoire; il résulte de ce concours une immense probabilité en faveur de l'œuvre antique. La chronologie est-elle altérée

ou conservée? la succession des évènemens est-elle naturelle, la coïncidence des faits historiques et des règnes sur les divers points du globe est-elle exactement marquée; tous les contemporains s'accordent-ils à reconnaître l'auteur comme ayant écrit l'œuvre qu'on lui attribue? son style est-il parfaitement d'accord, non-seulement avec son temps, mais avec le lieu de sa naissance, sa situation personnelle et ses habitudes; ses phrases ont-elles bien la physionomie asiatique ou romaine du premier siècle ou du dixième; enfin, existe-t-il chez les autres écrivains des traces de celui dont on veut établir l'authenticité; en a-t-on conservé les vestiges au moyen de citations; et ces citations se trouvent-elles dans le manuscrit même qui se donne pour authentique?

Lorsqu'un auteur se trouve cité à-la-fois par plusieurs écrivains de son temps, qui n'ont aucun intérêt à supposer une authenticité mensongère; que ces citations se rapportent exactement au texte de l'écrivain; que des allusions nombreuses éparses chez d'autres contemporains, concourent au même but; lorsque la distance des lieux et celle des temps préviennent toute possibilité de collusion et de fraude; le sceptique le plus déterminé sera forcé d'abdiquer ses doutes. Il conviendra que le Virgile ou le Sénèque dont nous possédons les écrits, sont bien les compatriotes d'Auguste et de Néron. Peu de livres sont tout-à-fait dénués de citations; elles sont semées avec abondance et prodigalité dans la plupart des écrits anciens. Tantôt le citateur copie textuellement un passage entier; tantôt sa citation n'est qu'incidente; il lui arrive quelquefois de se servir d'un mot, d'une forme de phrase, d'une épithète, d'une image qu'il rend à leur véritable père. Les fragmens des tragiques grecs sont disséminés dans les œuvres de tous les philosophes latins. On trouve çà et là des critiques détaillées, des analyses circonstanciées, des commentaires philologiques ou historiques, consacrés à certains ouvrages. Toutes ces preuves

doivent être portées en ligne de compte; et beaucoup de soupçons s'élèvent contre l'œuvre qui prétend à une antiquité reculée, et qui ne s'avance escortée d'aucune de ces preuves corrélatives. Mais a-t-il éveillé la discussion, retrouve-t-on les traces de cette controverse, l'a-t-on traduit dans des langages différens? plus ces traductions se rapportent avec fidélité au texte original, et plus ce texte acquiert de poids.

Avant d'ajouter foi à la date et au nom de l'auteur, sachez donc l'examiner sous les divers points de vue que nous venons de signaler. Observez surtout le langage qu'il affectionne, les formes grammaticales qu'il emploie, la phraséologie dont il se sert, les images qu'il prodigue ou qu'il économise, tout ce qui constitue sa manière, le dialecte de sa pensée, et pour ainsi dire le vêtement de son intelligence. Ce vêtement très variable ne dépend pas du caprice de l'écrivain, ni même de son caractère propre. Il le reçoit tout fait de ses contemporains et de ses habitudes: il n'est pas le maître de le changer. Son premier desir, c'est d'être compris. Il n'a pas dépendu de saint Augustin de parler comme Senèque, ni de saint Jérôme de s'exprimer comme Cicéron. Le style reçoit l'impression d'une époque et la rend, pour ainsi dire en relief. On ne peut s'y méprendre. Mabillon s'irrite à juste titre contre ceux qui repoussent le latin barbare de certains temps : « C'est une empreinte, dit-il avec raison, ce n'est pas un « modèle. Chaque terrain porte ses fruits et ses fleurs : un « temps sauvage produit un style sauvage; et ce serait folie « de demander à un désert inculte les tubéreuses et les jon- « quilles, les narcisses et les roses que nos jardiniers pla- « cent dans leurs vases de bronze et de porcelaine. » Examinez encore si l'atmosphère de l'époque spéciale à laquelle l'ouvrage prétend appartenir est conforme à l'histoire; cherchez-y les particularités du climat, les produits de l'art, les traces de la vie domestique, les opinions religieuses, la couleur locale du pays, toutes les modifications que telle ou telle

époque ont fait subir à la pensée. On a dit avec une admirable justesse, que les variations du langage contenaient l'*Histoire secrète* des nations. Jamais pastiche n'est complètement vrai; c'est une imitation factice qui ne réussit jamais. Les plus habiles en ce genre sont des menteurs adroits; Walter Scott lui-même prête à tous ses héros, du douzième et treizième siècles, un dialecte qui n'appartient qu'à Walter Scott, dont la base se trouve dans Shakespeare et dont le patois d'Ecosse et les vieux poètes anglais ont fourni les ornemens. Miroir éternel et mobile des idées et des mœurs populaires, le langage reflète, dans ses perpétuelles évolutions, non-seulement les changemens et les crises que l'histoire signale, mais les nuances dont elle ne rend pas compte. Je ne sais pas qu'une seule imitation complète d'un style perdu ou arriéré ait jamais réussi à tromper un homme de goût.

Les faits et les allusions, contenus dans un ouvrage, offrent encore une série de preuves intrinsèques qui portent l'évidence au plus haut degré. Qui pourrait croire aujourd'hui à la date d'un livre composé au quinzième siècle et où il serait question, directement ou indirectement, de la puissance de la vapeur, des maximes nouvelles de l'économie politique, des discussions sur le droit d'intervention, des lois réglementaires sur les Tarifs, de l'Abolition de l'esclavage, de l'anéantissement de la Pologne, des Pénitentiaires; de ces Publications à bon marché, qui disséminent, peut-être pour la perdre, la science autrefois contenue dans de volumineux in-folios? Certes toute espèce d'ouvrage dont l'auteur aura reçu l'influence de ces progrès, de ces inventions, de ces idées, appartiendra nécessairement au premier tiers du dix-neuvième siècle. Des nuances beaucoup plus fines encore demandent pour être appréciées une rare délicatesse de perception. Sous Auguste, la civilisation romaine qui s'amollissait, commençait à créer une espèce de littérature en harmonie avec la naissance du christianisme et avec le luxe des Patriciens et de la cour. Jamais Hésiode, ou même un contemporain

de Caïus Gracchus n'eût inventé la Didon de Virgile, femme sentimentale et à demi moderne, que l'on ne peut comparer ni à la Phèdre d'Euripide, ni aux héroïnes de Sophocle. Une ridicule avidité de paradoxes pouvait seule attribuer cette poésie ravissante à un moine barbare du dixième siècle !

Ainsi toutes les créations de l'esprit portent leur date; il s'agit de la trouver. Joignez à ces preuves littéraires et intellectuelles les preuves matérielles dont l'histoire nous a occupés plus haut; preuves relatives à la copie des manuscrits, à la forme des lettres, aux instrumens et aux substances dont on faisait usage; vous verrez se combler l'abîme qui sépare la civilisation moderne de la civilisation antique. Nous saurons à travers quelles vicissitudes chacun de ces trésors intellectuels est arrivé jusqu'à nous et nous posséderons son histoire, depuis l'époque de sa création jusqu'à nos jours. Quant aux différences d'opinions qui se sont établies, sur la manière de comprendre certains mots, certains passages, ce malheur était fort naturel; on ne devait pas s'en plaindre, on devait s'y attendre. Je sais que l'on compte plus de cent mille Variantes dans le texte du Nouveau-Testament, et que cette diversité, à laquelle la Presse seule pouvait apporter remède, ouvre la porte à une infinité d'interprétations contradictoires. Mais nos jugemens sur les caractères historiques ne sont-ils pas très dissemblables? et qui s'étonnerait de cette variété de phrases et d'épithètes ? Je me défie de l'ouvrage qui n'a pas de variantes: cette stérilité prouve que les manuscrits originaux étaient rares et que des erreurs, pour ainsi dire héréditaires, ont dû se transmettre sans correction, d'un copiste à un autre copiste.

Etonnant phénomène! Plus nous avançons dans les siècles, plus, au lieu de nous éloigner de l'antiquité nous nous rapprochons d'elle. Chacune des années qui s'écoulent, au lieu de réduire en poudre les derniers débris de ces monumens vénérables, les reconstruit et les relève. L'imprimerie en multipliant les exemplaires, ne permet plus aux

moindres travaux de l'esprit de se perdre et de s'évanouir. Autrefois l'homme de talent qui rétablissait un texte, qui le corrigeait et l'épurait, qui le commentait et l'expliquait, ne pouvait produire qu'une seule copie dont la destruction fortuite mettait à néant tous ses travaux. Maintenant le philologue commentateur peut compter sur une existence aussi durable que celle de l'auteur qu'il élucide : sa gloire (s'il la mérite) est permanente. Le temps, de ses doigts redoutables, efface tour-à-tour les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la peinture et de la statuaire; mais la pensée, si légère, si mobile, se fixe et ne périt pas; c'est le plus grand des prodiges. Après avoir éternisé les inventions nouvelles, les résultats du présent, cette découverte sublime a fini par reconstituer le passé pour le léguer à l'avenir.

(*North American Review.*)

Histoire contemporaine.

DON CARLOS EN NAVARRE.

DÉCADENCE DE L'ESPAGNE. — CAUSES DE LA GUERRE. — DON CARLOS. — LE BARON DE LOS VALLES. — HENNINGSEN. — ZUMALACARRÉGUY. — DISPOSITIONS DES PROVINCES INSURGÉES. — LES DEUX XIMENÈS. — MERINO, CURÉ-BRIGADIER. — EL PASTOR. — MOULET LE DRAGON. — CORDOVA. — BEDOYA. — IRIARTE. — RODIL. — PHYSIONOMIE DES DEUX ARMÉES. — OFFICIERS ESPAGNOLS. — GUERRE DES MONTAGNES. — ESPOIR DES POPULATIONS.

Des guerres civiles atroces, et point de résultats ; des passions farouches, et peu de grands hommes ; quelques dévoûmens sublimes, au milieu d'un chaos sanglant; des masses ardentes, émues, indomptables, et aucune nationalité forte ; des bouleversemens continuels, et peu de grands caractères : voilà l'Espagne depuis trente ans : l'Espagne, qui a jadis imposé la loi au vieux monde, conquis et civilisé le monde nouveau. Puissance de troisième ordre, elle ne doit aujourd'hui son indépendance fragile qu'à l'or et aux soldats de l'étranger. Sa décadence, comme celle du Portugal, est née de son plus glorieux triomphe et de l'abus qu'elle en a fait.

L'une et l'autre fondèrent par-delà l'Océan des colonies immenses, soumises au monopole et dont elles recueillirent les trésors. Fiers de cette richesse, stérile pour le peuple et que le roi distribuait à ses favoris, l'Espagne et le Portugal laissèrent à la noblesse un pouvoir sans responsabilité, et la fa-

culté dangereuse, corruptrice, infâme, de mettre à l'enchère les places et les faveurs. L'opulence de l'aristocratie s'accrut aux dépens du peuple, dont l'activité se trouva tarie dans ses sources, et qui vit ses maîtres, gorgés d'or et de pouvoir, s'énerver progressivement de génération en génération. A la dégradation physique, née des passions sans frein, de la paresse et des excès, se joignit la dégradation intellectuelle, fomentée par le tribunal de l'inquisition. La science proscrite; l'éducation des grands ravalée au niveau de celle des serviteurs et des esclaves; la masse terrifiée par la foudre ecclésiastique; l'examen interdit; la pensée captive; l'échange des idées, considéré comme un crime, finirent par rejeter les deux contrées dont nous parlons dans une apathie profonde. Quelques esprits ardens se concentrèrent dans un cercle étroit de petites menées basses, d'intrigues serviles et de complots de cabinet qui usèrent leur activité, sans faire naître aucune vertu, sans corriger aucun vice, sans remédier à aucun abus.

Cette dernière et triste ressource n'était point permise aux paysans. Ils cultivaient machinalement leurs champs héréditaires, habitués à contempler avec respect les maîtres du territoire et les possesseurs du monopole. Absorbés par les soins d'une vie obscure, par l'exercice de leurs devoirs domestiques et religieux; dévots et ne donnant aucune prise à la surveillance jalouse des prêtres; n'ayant jamais desiré ou rêvé un sort différent du leur; ils conservaient, malgré leur ignorance et leur superstition rustiques, la santé et la vigueur de l'âme. Les plaisirs sensuels et les intrigues des cours n'avaient point corrompu ces hommes simples et énergiques. Si l'ambition venait à les saisir, si le bruit et les chances de la guerre, si l'audace aventureuse les séduisaient, ils ne cherchaient que les dangers de la grande route et la gloire des guérillas: leur ambition ne s'élevait pas plus haut.

D'ailleurs (ce qui est surprenant), ces deux classes, l'une démoralisée par la richesse, le crédit, les honneurs et les

jouissances dont elle se rassasiait; l'autre, heureuse de son climat et de cette espèce d'indépendance dont on la laissait jouir, pourvu qu'elle allât à la messe, trouvaient leur situation également bonne et enviable. Les grands possédaient tout, jouissaient de tout, abusaient de tout, et pensaient que les choses allaient fort bien. Les agriculteurs et les gens du commun, n'avaient point d'anathème contre un gouvernement béni du ciel et qui leur laissait pratiquer le facile optimisme de leur paresse. Pourquoi se serait-on plaint? S'il y avait des abus, il fallait les imputer à la mauvaise gestion de quelques hommes, non au système lui-même. Dans un pays sans commerce, dont le sol fournit aux besoins qui le sollicitent paresseusement, le paysan couché à l'ombre de la vigne et du figuier paternels, s'endormait sur la foi de l'avenir, en rêvant à ce passé glorieux, protégé par l'étendard de Castille et le nom du Christ; passé sublime, immortalisé par les exploits des ancêtres. Aussi, lorsque commença le grand mouvement européen qui nous agite encore, l'Espagne, satisfaite sans être heureuse, était-elle, par instinct, profondément contre-révolutionnaire. Que lui importait tout cela! c'était du mouvement, du déplacement, de l'ennui. Quelques coteries ont bien pu soulever en faveur de la république certains intérêts, animer certaines ambitions; mais la masse nationale ne ressentait aucune sympathie pour ce qui faisait battre si vivement tous les cœurs en France, en Angleterre, en Amérique. C'est aujourd'hui folie d'offrir pour modèle aux enfans de la vieille monarchie hispano-gothique, les constitutions novices de la Belgique et de la France; de ne pas se souvenir que les assemblées représentatives appartenaient originairement aux Espagnols, dont les *Cortès* ont servi de modèle aux autres peuples! Folie, de vouloir introduire d'autres nationalités incompatibles dans ce vieux corps indépendant! Qui ne sait pas employer le passé, le transformer, le fondre dans l'avenir, ignore les premiers élémens de la politique. Réveiller les vieux germes de liberté qui sommeil-

laient dans les constitutions du moyen âge, c'eût été une belle œuvre ; mais il fallait partir du présent comme d'un point d'appui. On ne le fit pas. Contre les promoteurs d'une liberté impossible, contre les héritiers des impraticables théories de Diderot et de Jean-Jacques, se sont élevés les membres d'une cour tombée dans la dissolution et l'abrutissement. Dans l'histoire de la décadence des peuples, je ne sais si l'on trouve rien de plus triste que les annales de l'Espagne de 1810 à 1836.

Les intrigans y abondent; quelques hommes vertueux sont impuissans contre de si grands maux. Les théories de liberté, maladroitement émises et à peine comprises par ceux qui les professent, répugnent à la majorité populaire. Enfin, l'évènement le plus récent de cette série de calamités, qui est loin d'avoir trouvé son terme, c'est une guerre acharnée et terrible, une insurrection implacable, fomentée par le prétendant au trône, don Carlos, embrassée avec enthousiasme par une grande partie du peuple, soutenue par les moines et ouvertement destinée à rétablir le gouvernement monarchique et absolu, sur les ruines du progrès moderne. Une guerre de sauvages s'est faite au milieu de l'Europe, en face de la civilisation, qui la surveille, l'attise et essaie d'en profiter; elle dure encore, et loin de renoncer à sa barbarie elle l'augmente de jour en jour. Il semble que l'Espagne soit un pays, neutre pour la raison et le progrès, où la rage et l'ambition viennent vider leurs différends: spectacle surprenant et si rempli d'émotions, que plusieurs hommes étrangers aux passions politiques sont venus par simple curiosité se jeter dans la mêlée; comme s'ils eussent été avides d'échapper à l'universelle langueur et de voir enfin, au milieu de tant de petits intérêts et de petites passions, quelque chose d'extraordinaire.

Français, Anglais, Américains, la plupart sans enthousiasme, sans amour pour don Carlos ou pour la reine, n'ayant pas de foi politique, aventuriers produits par l'ennui et la curiosité sont venus se ranger sous leurs bannières. L'un,

il est vrai, le colonel Badcok a été chargé par le gouvernement anglais de lui rendre un compte exact du mouvement et de l'esprit des populations en Espagne; l'autre, Américain, qui s'ennuyait du commerce, affronta l'Espagne orageuse, comme une mer dans la bourrasque. Un Français, appelé par le cri de guerre qui retentissait sur les montagnes, quitta le Béarn et vint s'enrôler sous les drapeaux de Zumalacarréguy. Lorsque lord Elliot et le colonel Gurwood se rendirent auprès de ce chef d'insurgés, le 24 avril 1835, ils furent surpris de rencontrer parmi les membres de son état-major, un jeune Anglais, nommé Henningsen, remarquable par sa beauté physique, la grâce de ses manières, la facilité de son élocution et l'étendue de ses connaissances. Il parlait plusieurs langues; sa conversation attestait une portée d'esprit, rare parmi les personnes les mieux élevées. En 1834, il s'était enrôlé comme volontaire dans les troupes carlistes; il avait conquis, pied-à-pied et par la bravoure la plus déterminée, chacun de ses grades, et avait reçu, après une charge de cavalerie qu'il avait commandée, la décoration de Saint-Ferdinand des mains de don Carlos lui-même. Zumalacarréguy lui inspira le plus vif enthousiasme; et lorsque ce chef vint à mourir, il quitta l'armée : « non que je regardasse (dit-il dans ses Mémoires), la cause de don Carlos comme perdue; mais mon attachement pour ce chef était le premier amour du soldat: cet amour que l'on ne remplace jamais et qui laisse le cœur désert. » Les Mémoires de ce jeune enthousiaste nous fourniront les documens les plus curieux sur cette guerre; nous leur emprunterons, ainsi qu'aux narrations des autres voyageurs que nous avons cités, des détails caractéristiques que l'histoire devra recueillir plus tard.

Tout s'écrit et tout s'imprime, à l'époque où nous sommes. Les expéditions de don Carlos, ses menées, sa fuite, qui eussent été autrefois une énigme historique, se sont révélées au public de la manière la plus lucide dans l'ouvrage récemment publié en France par le baron de los Valles, son confi-

dent intime. C'est un de ces personnages que les commotions politiques font naître et qui se montrent plus ou moins habiles dans leur exploitation. Son véritable nom, ou plutôt son nom primitif est Aguet de Saint-Sauveur. Il embrassa la carrière militaire, entra dans la garde royale, subit quelques revers de fortune, essaya de les réparer en faisant un voyage au Mexique, au Pérou, dans le Canada, aux Etats-Unis; revint à son poste où la révolution de juillet le trouva, se plaignit de persécutions exercées contre lui par la police du nouveau gouvernement, et passa en Espagne où la reine Christine l'accueillit avec faveur et lui offrit même (nous suivons la version de l'auteur) du service dans ses troupes. Voué à la cause de la légitimité, il alla offrir son bras protecteur à donMiguel, fut repoussé par ce prince, continua noblement sa croisade en faveur de la légitimité, et finit par épouser la cause du prétendant don Carlos, ennemi et rival de cette même Christine qui lui avait fait un accueil si bienveillant.

Nous livrons ces faits à la curiosité et à l'examen sans les accompagner d'aucune espèce de commentaire. Le même M. de Saint-Aguet, qui traversa la France avec don Carlos déguisé, le conduisit en Espagne, reçut de lui le titre de *Baron de los Valles;* eut l'audace de revenir en France, où la police le saisit et lui fit subir un long emprisonnement; enfin écrivit pendant son séjour à Sainte-Pélagie des Mémoires publiés en France et en Angleterre. Nouveau Sancho d'un nouveau don Quichotte, s'il est un peu moins amusant que son prototype, il est peut-être aussi véridique que lui.

Il est bon de l'entendre se vanter d'avoir fait dupe M. de Talleyrand; « c'est, à l'en croire, le plus bel exploit dont un honnête homme puisse s'enorgueillir. » De faux passeports et de faux noms protégèrent les fugitifs : le baron de los Valles fit semblant de partir pour Hambourg et présenta au visa ministériel un passeport qui indiquait sa destination pour cette ville. Le vieil ambassadeur y fut pris, s'il faut en croire le

narrateur; » j'eus l'honneur insigne (continue M. de Saint-Aguet) d'attraper M. de Talleyrand. »

Nous ne serions pas surpris que M. de Talleyrand eût été la dupe volontaire de tout cet artifice. Il sait se laisser tromper quand il le faut. Nous retrouverons plus tard le baron de los Valles, au milieu des scènes sanglantes dont le prétendant est le moteur; exécutant les ordres de son maître avec un sang-froid remarquable, et acceptant sans remords toutes les responsabilités d'une guerre d'extermination faite par des sauvages. D'ailleurs, quelle que soit l'incapacité de don Carlos, sa position aurait éveillé l'ambition de l'âme la plus timide; il est la dernière espérance du parti légitimiste, dont il représente à-la-fois l'enthousiasme religieux et la croyance absolutiste. Ce petit-neveu de Louis XIV n'a pu s'empêcher de réfléchir, que la vie du jeune duc de Bordeaux est fragile, que le duc d'Angoulême et Charles X sont avancés en âge, et que ses droits héréditaires à la couronne de France peuvent devenir tôt ou tard le drapeau de la légitimité.

Il ne nous appartient pas de tracer l'histoire de cette campagne, dont les détails fatigueraient la plume de l'historien le plus minutieux; nous nous contenterons de demander à quelques témoins oculaires, des portraits exacts, des anecdotes détaillées, des explications nécessaires. Sans embrasser aucune haine, aucun préjugé de parti, opposons l'une à l'autre les deux masses hostiles qui luttent en Espagne. La population rurale, dont nous avons esquissé les mœurs; le clergé séculier et régulier; les petits gentilshommes d'Espagne, soutiennent et adorent don Carlos, homme de peu de mérite, dénué de lumières, mais honnête, courageux, redouté; le type du principe monarchique en Europe et du catholicisme expirant dans le monde. A peine Ferdinand, au lit de mort, eut-il repoussé son frère du trône, et substitué la jeune Isabelle à l'héritier présomptif, l'insurrection éclata. Le libéralisme eut pour défenseurs zélés les commerçans dont l'activité avide se montre toujours favorable au progrès. Les nobles

et les grands, la partie la plus éclairée, mais aussi la plus dépravée de la nation se joignit à eux. La cour, toujours amoureuse des faveurs; l'armée, qui appartient toujours à la caisse de celui qui paie; le matériel, les forteresses et les munitions de guerre; enfin la force physique se trouvaient entre les mains de Christine. Ici le pouvoir brut : l'argent et le fer; là, le pouvoir de la volonté et de la force morale.

Point de grands noms autour desquels les insurgés pussent se rallier; point d'officiers-généraux dans leurs rangs, si l'on excepte Santos-Ladron et Armencha. Le curé Merino, souleva, il est vrai, dans la Castille du nord une masse enthousiaste ; la supériorité matérielle l'emportait ; mais la cause de don Carlos semblait désespérée, lorsque le colonel Thomas Zumalacarréguy, gentilhomme pauvre et de vieille race, sortit de sa maison en ruines, avec deux cents livres sterling dans sa poche. Cela lui suffit pour insurrectionner la Navarre et la Biscaye. Le terrain était bien choisi. Les provinces de Biscaye, d'Alava, de Guipuzcoa et de Navarre, sont de vieilles républiques libres, que leur situation entre deux monarchies a protégées à travers toutes les révolutions; et qui, en subissant en apparence la suzeraineté nominale de l'Espagne et de la France, n'ont jamais abandonné leurs privilèges héréditaires. Ces contrées sont aussi peu espagnoles que peu françaises. Dans la Castille et en France rien ne ressemble aux paysages pittoresques, aux bizarres accidens de terrain, aux forêts jetées sur des escarpemens, à tout ce qui constitue la physionomie sauvage des quatre provinces insurgées. Jetez les yeux sur l'amphithéâtre des Pyrénées dont cette nation originale peuple les gradins; vous ne retrouvez là ni les vastes plaines de la Castille, ni les landes sablonneuses des environs des Bordeaux, où de misérables pâtres, couverts de peaux de brebis et perchés sur de longs bâtons, s'en vont errans comme des fantômes, à travers les sapins. La division politique qui sépare en deux ces provinces et met à gauche les Espagnols, à droite les Français, est ridicule,

arbitraire et illusoire; on ne les connaît pas mieux à Madrid qu'à Paris.

Dans les deux Navarres espagnole et française, les habitans vivent assoupis sur leurs coutumes, s'embarrassant peu du reste du monde. Du côté de l'Espagne, ces provinces élisent les membres de leur gouvernement local, se régissent d'après leurs propres lois, se rachètent du service militaire par une somme d'argent annuelle, paient au lieu d'impôt, une contribution volontaire, et échappent non-seulement au système de taxes qui pèsent sur la Péninsule, mais à celui des douanes. Cet état dure depuis plusieurs siècles. Les habitans ont vu passer devant eux les modernes constitutions sans les repousser par la violence, mais aussi sans leur sacrifier l'arche sainte de leurs privilèges. En 1820, lorsque la junte de Saint-Sébastien reçut le serment qu'ils prêtèrent à la constitution nouvelle, un vieillard se leva, et dit: « Si la constitution actuelle venait à être abolie, nous stipulons d'avance, que nos anciens privilèges n'en conserveront pas moins leur vigueur; et nous protestons contre tout ce qui pourrait les mettre en danger. »

Leur serment fut reçu avec cette réserve et cette protestation. Bientôt, cependant, les paysans craignirent que les nouveaux principes n'empiétassent sur leur chère liberté, et ils se soulevèrent par petites bandes. Ce fut avec beaucoup de peine que Ferdinand vint à bout d'établir en Navarre la milice royaliste. Le sentiment le plus vif dans ces contrées, c'est le besoin de l'indépendance, mêlé au culte du passé; il s'éveilla terrible, au moment où Ferdinand ferma les yeux. Alors les moines de Saint-François de Bilboa répandirent le bruit que la Navarre allait être désorganisée, et que la constitution nouvelle aboutirait à une centralisation destructrice de tous les privilèges isolés. Cette opinion fut corroborée par les imprudences, les violences de quelques agens, et surtout par une proclamation étourdie, où le général Castagnon laissait entrevoir le desir et la possibilité de toucher un jour à

ces privilèges sacrés. Le feu s'alluma aussitôt et de toutes parts. Zumalacarréguy parut en scène : de ses huit cents hommes, il fit une armée, usa l'une après l'autre les six armées qu'on lui opposa et les six réputations des généraux qui les commandaient, fit tomber morts sur le champ de bataille presque tous les vieux soldats de la reine, et mourut au moment où sa cause paraissait sur le point de triompher de tous les obstacles; léguant au prétendant la souveraineté de la Navarre et du pays basque, et un excellent corps de troupes habituées à battre les milices urbaines de la reine et les vingt-cinq mille hommes de troupes régulières qui tiennent encore la campagne.

Ce nouveau Viriathe est peut-être le seul grand homme qu'ait produit l'Espagne moderne. En lui s'étaient concentrés, avec une redoutable intensité, les passions, les défauts, les vertus, les vices de la nationalité espagnole: il offrait au milieu du dix-neuvième siècle le vivant symbole de la chevalerie gothique et du moyen âge. A une audace qui éclate en prouesses dignes du Cid ou des héros d'Homère, il joignait cette magie de domination sur ses semblables, cette puissance innée qui est le véritable sceau de la royauté sur la terre, et qui dispose à son gré des âmes asservies. Il profita de l'apprentissage qu'il fit jadis sous Wellington, et du souvenir de ces champs de bataille où il avait vu Soult et Masséna déployer leurs bataillons. Tous ses loisirs de garnison, consacrés à l'étude de la tactique, excitent la raillerie de ses camarades. Rien ne le détourne. Enfin, le moment est venu où l'Europe, du sein de son repos pacifique, a pu voir se développer les qualités acquises et naturelles de ce chef de guerillas, c'est-à-dire de bandits.

Henningsen fait de lui un portrait beaucoup plus détaillé que celui dont les journaux de France et d'Angleterre ont entretenu leurs lecteurs : « La première fois que je le vis (dit-il), je fus étonné de sa robuste musculature. Ses larges épaules, son attitude penchée, la *zamarra*, ou veste de fourrure noire

dans laquelle il était comme enseveli, diminuaient encore sa taille naturellement peu élevée. Sa physionomie toute méridionale et montagnarde exprimait l'activité et l'énergie. Le menton, se rapprochant un peu de celui de Napoléon, portait tous les caractères de la fermeté et de la puissance; il avait la joue osseuse, le front haut et découvert, les moustaches rudes, les lèvres mobiles, les yeux gris et étincelans sous leurs épais sourcils, le nez crochu et semblable au bec d'un oiseau de proie : tout le haut du visage rappelait les bustes et les bas-reliefs d'Annibal. Ses cheveux étaient bruns sans être noirs, ses favoris se joignaient à ses moustaches. A le voir ainsi vêtu de fourrures et portant sur le coin de l'oreille le berret rond-plat et azuré des Béarnais, vous l'eussiez pris, non pour un général européen, mais pour un asiatique menant au carnage ses troupes à demi barbares : Scanderberg, par exemple, à la tête de son armée d'Albanais.

« J'ai toujours cru voir en lui quelque héros d'autrefois : et ceux qui le suivaient, sauvages déguenillés, n'étaient pas indignes de leur chef. Vices et vertus, tout chez lui semblait remonter à cette époque où les âmes sortaient d'un moule plus énergique. Sa violence extrême lui coûtait des crimes, et l'ardeur d'une passion subite, qu'il ne refrénait pas, lui dictait des ordres cruels. Le repentir le saisissait quand il retrouvait son sang-froid, et souvent après avoir maltraité de paroles les officiers soumis à ses ordres, il se reprochait son emportement : certains ont dû leurs plus beaux grades au repentir du chef, empressé de les dédommager et de les apaiser. N'épargnant ni le sang, ni la fatigue des siens; les épuisant en marches forcées, il était néanmoins adoré de ses soldats. Sans vêtemens, sans solde, sans provisions, ses troupes auraient suivi pieds nus jusqu'au bout du monde, l'*oncle Thomas* (Tio Tomas), comme elles l'appelaient. La terreur et l'amour, la crainte et l'enthousiasme, l'accompagnaient partout : il méritait l'un et l'autre. Quand je l'abordai, je m'attendais à trouver un chef ignorant et fanatique, qui avait tenté quelques témé-

rités heureuses ; mais non le bizarre héros qui s'offrit à moi. Il me fallut le voir pour partager l'enthousiasme qu'il inspirait à ses soldats. Partisan de don Carlos, j'avais vaincu la répugnance que m'inspirait son général. Don Carlos eût-il péri, eût-il abandonné sa propre cause, j'aurais suivi le chef de bandits pour lui-même. Zumalacarréguy le barbare avait conquis mon affection.

« La sévérité habituelle de son visage et de ses paroles, son ton brusque et dur, ses ordres laconiques, la mélancolie sombre de son regard, devaient le faire passer pour féroce. Je ne l'ai vu sourire qu'au moment où les balles pleuvaient autour de lui. Lorsque ce bruit commençait à étonner ceux qui le suivaient, il se retournait vers eux et les regardait avec une expression singulière, que l'on peut appeler *sourire,* si l'on veut. Toujours placé en face de la mort, menacé du supplice, voyant périr ses partisans l'un après l'autre, forcé d'exercer de sanglantes représailles, exposé à des privations sans nombre, traqué de forêts en forêts et de cavernes en cavernes, bivouaquant sur la glace, sous la pluie, sous le soleil ardent ; comment n'aurait-il pas échangé son vrai caractère contre un caractère factice et terrible ; comment ne serait-il pas devenu semblable à la bête sauvage, qui se défend au fond des bois? Son audace était de la témérité. Une bonne politique lui ordonnait de gagner à force d'intrépidité la confiance de ses acolytes ; mais il ne cessa pas de compromettre sa vie par des imprudences nombreuses et réitérées. Lorsqu'il tomba frappé du coup mortel, tout le monde convint qu'il avait fallu un miracle pour le protéger si longtemps contre la mort qu'il provoquait sans cesse. Ses troupes avaient-elles subi un échec ? il les ralliait, les arrêtait dans leur retraite, et, monté sur son cheval blanc, que tout le monde connaissait, et dont la couleur était devenue le point de mire des artilleurs ennemis, les lançait de nouveau sur ses adversaires.

« Du moment où il embrassa la cause carliste et essaya de

la relever de ses ruines, toutes ses vues d'ambition personnelle, tous ses desirs de fortune, furent sacrifiés à cet unique dessein. Il avait l'amour de la gloire et très peu celui de l'or. Après avoir rançonné trois provinces et payé la solde de son armée pour deux ans, il mourut au milieu de ses triomphes, laissant pour toute propriété 48 liv. sterl. et quelques chevaux. Robledo, son barbier, espèce de loustic militaire, attaché à ce grand personnage, était beaucoup plus opulent que lui. Les habitans des campagnes connaissaient le faible de Zumalacarréguy ; aussi une armée de pauvres ne manquait jamais de l'assaillir et de se presser sur ses pas ; alors il leur jetait l'argent à la tête, vidant ses poches et leur criant :

« Prenez, prenez ; quand vous aurez tout, vous me laisserez en paix ! »

Un jour, ses officiers furent obligés de payer à sa place quelques dépenses qu'il avait faites au café. Sa femme lui reprochait souvent cette prodigalité imprudente. « Plus nous donnons, lui répondit-il, plus nous ressemblons à Dieu. »

Jamais l'auteur dramatique ou le romancier, n'inventeront des scènes d'horreur comparables à celles dont se compose toute cette guerre. En voici une dans laquelle se dessine bien tout le caractère du chef dont nous parlons. Vers le mois de septembre 1834, Zumalacarréguy apprit qu'un bataillon d'urbanos, milices importées du sud, s'était établi sur les limites de la Navarre ; qu'il y levait des contributions, pillait les couvens, rançonnait les paysans et tuait ce qui lui résistait. On vit accourir au camp du général carliste, une multitude de députations de la campagne, pour lui demander vengeance et le châtiment des Christinos. « Je me souviendrai toujours, me dit un carliste, d'une vieille paysanne dont le fils avait été fusillé quelques jours auparavant et qui, s'avançant vers le général, ses cheveux gris en désordre, le menaçant de son poing fermé, conclut par les mots sui-

vans, la plus énergique exhortation qu'une pythonisse ait jamais prononcée : « La malédiction de Dieu soit sur toutes « vos têtes, si vous revenez comme des lâches (*falsos*) et « que vous laissiez vivant un seul de ces noirs (*negros*) ! »

Cependant les ennemis étaient en force et Zumalacarréguy eût été obligé de renoncer à cette vengeance, desirée si vi« vement, si un vieux contrebandier nommé Ximenès, escorté de son fils cadet, ne se fût chargé de conduire la troupe carliste, par un sentier connu de lui seul et qui assurait sa marche en la couvrant. Le détachement se mit donc en route sous la conduite des deux Ximenès et atteignit le village, où les urbanos s'étaient fortifiés. Quel fut l'étonnement du guide, quand il apprit que la garnison ennemie était commandée par son fils aîné ! Cet incident ne suspendit point d'une minute les mouvemens des assiégeans. On traîna devant les portes de l'église les deux pièces de canon qui composaient toute l'artillerie : on les fit jouer à l'instant même. Les portes tombèrent et livrèrent passage aux carlistes, qui n'avaient perdu que trois hommes pendant le siège et qui se précipitèrent dans l'église. Toute la garnison, à l'exception de quatre soldats que l'on massacra sur l'autel, s'était réfugiée dans le clocher dont elle avait brisé toutes les marches et où elle s'était barricadée. Le baron de los Valles, envoyé de don Carlos, venait d'arriver : on le consulta sur ce qu'il y avait à faire. Les Christinos, sommés de se rendre, refusèrent obstinément. Miner les antiques fondemens de l'église, c'eût été une opération trop longue et qui peut-être eût été interrompue par l'arrivée de quelques colonnes de troupes régulières. Des bûches, des fagots, des outres pleines d'eau-de-vie, des peaux trempées dans de l'esprit-de-vin, toutes les matières inflammables que l'on put trouver, furent entassées dans l'intérieur de l'église, autour de la base du clocher. Le baron de los Valles se chargea d'y mettre le feu. Les Christinos, qui se croyaient sûrs de recevoir du secours le lendemain, répondaient à leurs en-

nemis par un torrent d'invectives qui roulaient sous les voûtes de la cathédrale ; « Voleurs ! misérables ! fils de moines ! nos colonnes arrivent et vous allez décamper comme des lâches ! »

Cependant la nuit avançait, on ne cessait pas d'alimenter le feu, et les colonnes de Christine ne se montraient pas. De temps en temps quelques têtes déjà noircies par la fumée apparaissaient à travers les ouvertures du clocher, pour échapper à l'atmosphère brûlante que l'on ne pouvait plus respirer; aussitôt, une balle partie d'en bas punissait cette imprudente apparition. Les cloches tombaient l'une après l'autre; on entendait l'explosion des paquets de cartouches. On proposa aux assiégés de faire sortir les femmes et les enfans, ils s'y refusèrent. De temps à autre de profonds gémissemens révélaient d'insupportables souffrances. La nuit se passa ainsi. Vers les six heures du matin quelques faibles cris de *Vive le roi!* se firent entendre. On reconnut des voix de femmes. Le commandant s'avança sur la plate-forme et demanda si les assiégeans feraient quartier?

« Les hommes n'ont rien à espérer, lui répondit-on.

— Est-ce Zumalacarréguy qui nous assiége?

— C'est lui-même.

— Où est-il?

— *Aqui estoy,* me voici, » répondit le chef, en tournant autour de l'église et s'avançant à près de quarante toises de l'interlocuteur. Rien n'était plus imprudent. Tout le monde sait qu'en ajustant de haut en bas à cette distance, un tireur ordinaire est sûr de son coup. Le fils de Ximenès ne profita pas de l'occasion et continua à parlementer.

— Nous ne pouvons soutenir plus long-temps la fumée et la chaleur, nous nous rendons. Nous accordera-t-on les secours de la religion ?

— Les carlistes ne les ont jamais refusés; mais ne vous flattez pas d'obtenir grâce. »

On plaça des échelles au pied du clocher dont la base

brûlait lentement depuis douze heures sans avoir endommagé la toiture de l'église. Quelques christinos voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, se défendirent encore et tuèrent les carlistes qui leur demandaient leurs armes; on les massacra à coups de baïonnettes. Le reste de la garnison, défiguré par la fumée, à demi brûlé, se livra sans résistance et fut obligé de passer par-dessus le toit de l'église : misérable troupe, toute mutilée, et qui paraissait sortir de l'enfer.

Lorsque le commandant Ximenès et son lieutenant, ancien maître d'école, furent amenés devant Zumalacarréguy, ce dernier leur demanda si la garnison avait agi d'après leurs ordres; le capitaine hésitait : mais le maître d'école répondit d'une voix très ferme :

« Oui, ce sont nos ordres que l'on a exécutés. »

Le capitaine prétendait ne s'être rendu que dans l'espérance d'avoir quartier.

« C'est faux, s'écria le général. A qui ai-je parlé tout-à-l'heure?

— A moi, dit le lieutenant.

— Avez-vous dit au commandant que je vous offrais quartier?

— Non, j'ai répondu que vous le refusiez : nous eussions péri tous deux là-haut, si la fumée n'était pas devenue insupportable. »

Le brave qui parlait ainsi, était un homme de moyenne taille et d'une physionomie agréable, ouverte, énergique. Le fils de Ximenès, qui avait donné quelques marques de faiblesse, était un homme athlétique, d'une physionomie sauvage, et dont les robustes épaules étaient couvertes de la *zamarra* noire.

« Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense, leur demanda Zumalacarréguy?

— Moi, répondit le lieutenant, je ne demande pas grâce, et je ne pense pas qu'on me l'accorde. Quant à mes affections, elles n'appartiennent ni à la reine ni à don Carlos. Le hasard

m'a jeté sous une bannière, et j'ai fait mon devoir. S'il m'avait jeté de l'autre côté, je l'aurais rempli également. Votre intention est-elle de me laisser la vie? vous pourriez faire pis; dans tous les cas, je vivrai et mourrai en soldat. »

Zumalacarréguy parut ému et ne répondit rien.

« Et vous, demanda-t-il à Lorenzo Ximenès, qu'avez-vous à dire?

— Souvenez-vous seulement, s'écria-t-il en pleurant, que mon père et mon frère servent don Carlos!

— Si les christinos les avaient sous leur main, répondit le carliste avec mépris, votre trahison n'eût pas servi d'excuse à leur loyauté. »

Sur un signe du général, on les emmena. Le maître d'école tenait à la main une cigarette de papier, comme font les Espagnols à presque toutes les heures du jour et dans toutes les actions de leur vie. Comme il cherchait autour de lui du feu pour l'allumer, le général tira de sa bouche le cigarre qu'il fumait alors, et le lui présenta tout allumé. Le prisonnier s'en servit et le rendit à Zumalacarréguy, le saluant avec respect. Le chef carliste suivit le lieutenant d'un de ces regards profonds, tristes et pénétrans, qui n'appartenaient qu'à lui. « Quel dommage pour ce garçon-là! s'écria-t-il. »

Cependant le sort de la garnison était fixé d'avance, et le chef se contenta de leur envoyer un confesseur.

« J'étais chargé, dit un volontaire carliste, de faire sentinelle à la porte de Lorenzo Ximenès, lorsqu'on annonça que le vieux contrebandier son père venait lui rendre visite. Tous ceux qui étaient présens ne purent se défendre d'un frémissement d'horreur: le père avait servi de guide; c'était bien lui qui tuait son fils. Je crois voir encore ce vieillard vigoureux et bien conservé, aux cheveux gris, à la taille ramassée, aux yeux perçans, au nez effilé, au front chauve; après avoir sacrifié à la cause de don Carlos, sa fortune et le repos de sa vieillesse, il voyait mourir son fils aîné, qu'il avait toujours préféré, et à la mort duquel il avait contribué

plus que tout autre; c'était une scène à fendre le cœur. Quand il entra dans la chambre, son fils tomba à ses pieds; de grosses larmes roulèrent des yeux du vieillard; ils se tinrent étroitement embrassés et se retirèrent dans un coin de la chambre où ils causèrent long-temps d'affaires de famille et d'arrangemens qui devaient suivre la mort de Lorenzo. Ce ne fut qu'à la fin de cet entretien suprême que le fils parla de la possibilité d'obtenir sa grâce. Lorsque vint le moment des adieux, nous entendîmes Lorenzo prononcer distinctement ces paroles: « Il n'y a donc pas d'espoir!

— *Pidele usted a Dios*, demandez-le à Dieu! répondit le père en s'arrachant des bras de son fils. »

J'ai souvent vu le vieux Ximenès depuis cette époque; il ne cause plus, il est devenu très sombre; mais il continue de servir avec la même énergie le parti qu'il a embrassé.

A côté de ce terrible chef, si bien peint par le colonel Henningsen, il faut placer le curé belliqueux de la Castille, Merino; désintéressé comme Zumalacarréguy et comme lui inexorable. C'est le type véritable du chef de guérillas. Plus sauvage que Zumalacarréguy: petit de taille, rompu à tous les exercices militaires, âgé aujourd'hui de soixante-deux ans; berger dans sa première jeunesse et fils de berger; il passa les années de son enfance à Villado; recueillit quelque instruction dans l'établissement de charité de cette ville, et plut à un vieux prêtre, qui s'intéressa à lui, et continua son éducation. En moins de six mois, Merino prit les ordres et devint curé de son village. Dans la guerre contre Napoléon, le curé souleva tout ce qui l'entourait, ne toucha pas aux sommes immenses dont il aurait pu faire sa proie, et, à la fin de la guerre, fut récompensé de ses services éminens par le titre de *brigadier-général*, qui se mêlait assez étrangement à son caractère ecclésiastique.

Le *brigadier-général-curé* n'est pas économe du sang humain. « Nous marcherions sur Madrid à l'instant où nous « sommes, disait Zumalacarréguy, si nous avions tous les

« hommes que le curé a perdus. » Le costume de Merino est ecclésiastique plutôt que militaire. Un long sabre de cavalerie, pendu à sa soutane noire, contraste bizarrement avec son chapeau rond aux larges bords. Son seul luxe est d'acheter de bons chevaux et des harnais magnifiques. Deux surtout, d'une beauté remarquable et dont la robe est noire comme le jai, ont été dressés à marcher toujours de conserve : il les emmène dans ses expéditions, tous deux bridés et sellés. Le cheval qui n'est pas monté court du même pas que celui qui porte Merino, et se règle sur toutes les allures de son camarade. Quand le brigadier-général craint que l'un de ces animaux ne soit fatigué, il saute d'une selle sur l'autre et continue sa route. Un énorme tromblon charge sa ceinture : arme redoutable qui, remplie de balles et de mitraille, les vomit par une ouverture dont le diamètre est six fois plus large que la culasse. Ce canon portatif briserait le bras de celui qui l'emploie, si Merino n'avait pas soin de placer la crosse sous son bras, en retenant le canon d'une main vigoureuse. Les christinos ont eu à se plaindre du tromblon du curé. Un jour ils envoyèrent à sa rencontre un certain colonel Moyos, homme athlétique, ancien guerillero, connaissant le pays et digne en tout de combattre le curé. La première fois qu'ils se mesurèrent de l'œil, le tromblon de Merino lança la mort au colonel.

Voici bientôt trente ans qu'un domestique le sert : cet homme est le seul qui connaisse le lieu de retraite choisi par Merino chaque soir. Les paysans sont persuadés que le curé a reçu de Dieu la grâce spéciale de ne jamais dormir. Le fait est, que ses compatriotes lui ont inspiré une horrible défiance, et qu'il s'est habitué à dormir dans les bois, dans les grottes et sous les ruines. Un homme, qui ne fume jamais et ne boit pas de vin, n'est-il pas un demi-dieu ! Simple et patriarcal dans ses habitudes, il a peu de besoins et peu de vices ; mais sa férocité impitoyable ne s'est jamais démentie. Tout prisonnier qui tombe entre ses mains, marche à la mort.

Les seuls hommes que l'on puisse opposer avec succès à de tels généraux, doivent être de la même trempe que leurs ennemis. Aussi le plus redoutable des chefs de l'armée constitutionnelle de la reine Christine, c'est Jaureguy, dont le nom se prononce en espagnol, *Haorighie;* berger dans sa jeunesse, comme Merino, né dans les Pyrénées et connaissant bien la guerre de montagnes. La grande lutte des Espagnols contre Napoléon le tira de son obscurité: *El Pastor* (on l'appelle ainsi, à cause de son origine et de ses premières occupations) réunit quelques montagnards, attaqua des convois français, fit plusieurs captures importantes et, trouvant le métier bon, quitta la houlette pour mener à la boucherie, non des troupeaux, mais des hommes. Ses talens se développèrent graduellement pendant la guerre de l'indépendance, et sa réputation ne tarda pas à balancer celle de Mina. Peut-être l'établissement du régime constitutionnel lui sembla-t-il ouvrir à son ambition une route facile. Il embrassa avec ardeur les idées nouvelles, se vit obligé de chercher un asile en France lorsque Ferdinand monta sur le trône, puisa, dans son séjour au milieu de ce pays un libéralisme plus réfléchi et plus prononcé, fut rappelé par la jeune reine en 1834, promu au grade de général de division et chargé du commandement de la province de Guipuzcoa.

Cette tâche lui convenait admirablement; il connaissait le langage, les mœurs, les habitudes, les préjugés de ses compatriotes. Le théâtre de la guerre avait été le théâtre de ses premiers exploits; pas une gorge de montagne, pas un défilé des Pyrénées qui ne fussent familiers à ses regards et à ses pas. C'est aujourd'hui un homme de quarante-cinq ans, d'une encolure épaisse, d'une physionomie un peu lourde. Vous le prendriez aisément pour un alderman anglais. Il vous semblera formé sur le modèle du grand Falstaff, si vous jetez les yeux sur cet abdomen puissant qui rejette le ceinturon du guerrier sur ses cuisses et balance le sabre bien au-dessous

de ses hanches énormes. Son front est large, découvert et bien dessiné, son œil vif et plein de franchise; la partie inférieure de son visage est remarquable par la fermeté énergique de l'expression; sa physionomie est riante, ouverte et presque toujours de bonne humeur. Il porte un habit d'uniforme bleu-foncé sans épaulettes (les officiers supérieurs de l'armée d'Espagne n'en ont pas), mais chargé d'ornemens et de broderies. « J'avoue, dit un voyageur, que ses bottes étaient « pour moi un sujet d'étonnement et d'admiration; je n'ai « jamais pu comprendre la manière dont elles s'adaptaient à « sa jambe. Son pantalon large allait se perdre dans cette « chaussure gigantesque qui protégeait les genoux et se col- « lait exactement sur le mollet et le coude-pied. » Cet homme courageux, actif, toujours prêt à de nouvelles escarmouches, a plutôt l'air d'un bon gentilhomme de campagne, habitué à bien recevoir ses convives, que d'un officier de troupes légères, autrefois chef de guérillas.

Malgré le rang qu'il occupe, il a conservé la simplicité de ses manières et son attachement pour ses parens, qui n'ont pas quitté les dernières positions sociales: « Je l'ai vu, dit le colonel Badcock, s'appuyer sur le balcon de la maison qu'il habitait à Tolosa et causer familièrement avec deux bonnets rouges, ses cousins, simples soldats, qui semblaient aussi gais que leur général et leur parent *El Pastor*. Ces deux berrets rouges n'avaient point de bas; leur pantalon, relevé jusqu'au genou, découvrait à l'œil la vigoureuse musculature de deux jambes athlétiques: ce qui n'empêchait pas le grand seigneur, leur parent, tout resplendissant de broderies, de rire aux éclats lorsque ces messieurs plaisantaient, et de payer leurs bons mots par des bons mots. La sévérité d'*El Pastor* est un peu moins cruelle que celle de ses farouches ennemis: on doit attribuer sans doute ce degré de civilisation comparative au séjour qu'il a fait en France. Encore y a-t-il un grand intervalle, entre la modération dont il se targue et une clémence qui d'ailleurs compromettrait les intérêts de sa

cause. Un de ses vieux amis, maire d'une petite ville voisine, s'était mis en rapport avec don Carlos : il intriguait en sa faveur et l'avertissait de tous les mouvemens de l'armée de la reine. Cet espionnage parvint aux oreilles de Jaureguy qui se rendit aussitôt chez le maire, s'enferma avec lui, lui montra les preuves de sa trahison et lui dit : « En faveur de « nos anciens rapports, je vous pardonne une première faute ; « mais n'y revenez pas : mon devoir a ses droits et dorénavant « je n'écouterai plus que lui. Prenez garde à vous. » Le partisan de don Carlos aurait dû se tenir pour averti ; mais il compta trop sur le bon cœur et les souvenirs bienveillans d'*El Pastor*. Un messager infidèle remit à ce dernier les lettres que le maire adressait au prétendant ; Jaureguy tint sa parole, et le coupable, livré à une cour martiale par son ami, fut condamné à mort et fusillé aussitôt.

Dans la vie privée, c'est un homme fort aimable. La bonhomie de ce chef de guérillas et sa popularité, sont les bases réelles de son pouvoir et de son crédit. Les menaces et l'or de Rodil sont loin d'obtenir des renseignemens aussi exacts que ceux que Jaureguy se procure gratis ; il compte des amis, même dans les rangs carlistes : et les paysans qui brûleraient vifs tous les généraux de Christine font une exception en faveur du vieux berger des Pyrénées, leur compatriote. On l'aime partout, excepté dans l'armée de Rodil, où les officiers connaissant sa supériorité spéciale, affectent de mépriser la petite guerre des montagnes, et de parler tactique, art militaire, circonvallations et campemens. A les entendre, un bon général ne serait qu'un professeur de géométrie. Cependant ils sont toujours battus, et le *berger* remporte souvent l'avantage.

« J'ai été témoin, dit le colonel Badcock, de plus d'un exemple de cette franchise militaire qui fait honneur à Jaureguy. On m'avait logé chez un nommé Moulet, ancien dragon de l'armée impériale, et qui pendant la guerre de l'indépendance avait eu deux fois occasion de voir face à face

et le pistolet au poing, son adversaire Jaureguy. Dans la retraite des Français, qui précéda la bataille de Vittoria, Moulet qui faisait partie de l'arrière-garde, s'étant arrêté dans une petite auberge de la route, pour vider quelques flacons de vin de Porto, fut surpris par une douzaine de cavaliers espagnols, à la tête desquels se trouvait El Pastor : « Français, cria ce dernier, rendez-vous, je vous donne quartier! — Fils de truie (répondit poliment le dragon français, qui avait commencé à apprendre les élégances de la langue espagnole) : « Prends-moi si tu peux! » et déchargeant son pistolet, il piqua des deux au milieu d'une grêle de balles, que Jaureguy et ses compagnons firent voler à ses oreilles. Dans une autre occasion, nos deux héros s'étaient vus de plus près encore, et Jaureguy avait eu le temps de graver dans sa mémoire les traits du dragon réfractaire. La guerre, une fois terminée, Moulet, s'éprit d'une belle passion pour une jeune Andalouse, et alla s'établir à Tolosa avec sa femme, et devint fabricant de parapluies et d'ombrelles; plus de dix années s'écoulèrent.

Un jour que Jaureguy, devenu général, passait en revue ses troupes auprès de Tolosa, il reconnut dans la foule des spectateurs, la figure bronzée de ce même dragon, avec lequel il avait fait connaissance le pistolet à la main. Heureux de retrouver cette physionomie guerrière qui lui rappelait son bon temps, il alla droit à Moulet, descendit de cheval, lui tendit la main, le fit asseoir près de lui sur le gazon, au grand scandale des officiers hidalgos, qui composaient son état-major, et passa plus de deux heures à raconter les vieilles guerres de l'empire et à deviser sur le siège de Saragosse et la bataille de la Corogne. Moulet eut à se plaindre d'un officier supérieur qu'il avait logé chez lui : il s'adressa à Jaureguy, qui se hâta de lui faire rendre justice, et adressa une sévère réprimande à l'officier. »

Jaureguy a formé un corps de troupes légères d'environ huit cents hommes, destinés à s'opposer aux mouvemens

des carlistes et à contrebalancer leur supériorité décidée, due à la rapidité de leurs mouvemens dans les gorges des montagnes. Ces huit cents hommes nommés Chapel-Gorris (c'est-à-dire *bonnets rouges,* à cause de la couleur de leurs berrets), sont la plupart des aventuriers ou des déserteurs, français ou basques, alléchés par une solde de haute-paie, montant à six réaux par jour (un shilling trois deniers), somme énorme dans un pays tel que l'Espagne, où les besoins sont peu nombreux et les nécessités de la vie faciles à satisfaire. Il faut que la reine compte peu sur la fidélité des quatre provinces, pour offrir une prime aussi élevée à ceux qui voudront soutenir sa cause; les Chapel-Gorris, d'ailleurs couverts d'uniformes malpropres et rapiécés, portent une veste de couleur verte, une ceinture à cartouches, assujétie par une boucle, et un mousquet très léger dont le canon est soutenu par une courroie.

Aujourd'hui c'est Cordova qui a le commandement des troupes de la reine dans la Navarre. Il inspire peu de confiance, et les actes de sa vie antérieure semblent justifier les soupçons de ses compatriotes. Il servit d'instrument au roi Ferdinand, lorsque ce dernier, après avoir accepté la constitution, fit tous ses efforts pour la renverser. Alors officier de cavalerie, Cordova, de l'aveu du roi, organisa une révolte militaire, dirigée contre la constitution. Au jour convenu, l'officier se montra sur la place du château, à la tête de quelques soldats, payés par lui, et chargés de crier de toutes leurs forces: *Vive le roi absolu!* Cette révolte factice n'eut pas tout le succès qu'on desirait. Le reste des troupes, au lieu de se joindre à ce petit détachement, marcha contre les révoltés, qui se défendirent courageusement, mais qui ne se trouvant pas en force, furent repoussés par les défenseurs de la constitution. Alors Ferdinand parut sur le balcon, et voyant comme les choses se tournaient, craignit que sa complicité reconnue ne le fît accuser de trahison. Il se mit donc à crier de toute sa force: « *à ellos,* sur eux!

massacrez ces rebelles, n'épargnez pas un de ces misérables! » Cordova, fidèle agent de son maître, fit massacrer les soldats qu'il avait poussés à la révolte, et Ferdinand vit s'accomplir sous ses yeux cette boucherie plus horrible que celle des Mamelouks; fruit d'une des trahisons les plus infâmes qui se puisse imaginer. En fait de perfidie, Ferdinand avait d'ailleurs fait ses preuves. On sait par quel artifice il attira dans l'espoir d'une réconciliation son ancien page bien aimé, Torrijos: on connaît la dépêche laconique, écrite de la main même du monarque, lorsqu'il sut que le malheureux était tombé dans le piège: *Que los fusilan! Yo, El Rey:* « Qu'on le fu- « sille! moi, le roi. »

L'armée de la reine a son Oreste et son Pylade, son Damon et son Pythias, deux inséparables généraux, dont l'amitié est devenue proverbiale : le général Bedoya et le général Iriarte; on ne peut imaginer deux intimes plus complètement dissemblables. Don Ramon Gomez Bedoya, âgé de trente-huit ans, passe pour le plus bel homme de l'armée. C'est un de ces fronts pâles, une de ces tailles hautes, une de ces physionomies généreuses, sur lesquelles Dieu lui-même a gravé le sceau d'une ineffaçable aristocratie. Franc, aimable, gai, martial, généralement aimé de ses compagnons, et même, si la renommée ne ment pas, de leurs compagnes, non moins habiles à discerner le mérite; il fallait le voir au milieu de ces uniformes en lambeaux, briller de toute la gloire d'un uniforme éclatant de fraîcheur et brodé d'or sur toutes les coutures. Son chapeau à cornes, bordé d'une gance d'or et rejeté sur le coin de l'oreille avec cette coquetterie à demi impertinente des aides-de-camp de Bonaparte, semblait attester ses prétentions. L'affectation du dandy allait se perdre dans l'amabilité réelle du militaire, et tout le monde parlait avec affection de Bedoya.

Don Firmin Iriarte, son intime, semblait destiné à le faire valoir par le contraste : « Comme ils habitaient la même chambre, quand je les ai connus (dit l'officier auquel nous

empruntons ces détails), j'éprouvais un singulier plaisir à observer à-la-fois dans un seul cadre, ces personnages disparates. Don Firmin Iriarte, homme de cinquante ans, ramassé dans sa taille, trapu, aux épaules robustes, à la figure osseuse, à l'œil soupçonneux et sombre, que protègent des sourcils touffus, portait un grand shako de toile cirée et un frac, dont les paremens croisés sur sa poitrine et les petits boutons de cuivre arrondis, n'annonçaient aucune prétention à l'élégance. ou à la grâce. Bon officier, brave et d'une loyauté reconnue, il était détesté de tout le monde, et l'on ne prononçait pas son nom sans l'accompagner des plus injurieuses épithètes. L'étonnement que m'inspira d'abord cette injustice populaire, cessa lorsque j'eus passé une demi-heure dans la chambre habitée par les inséparables. Le lit de Bedoya se trouvait à droite, du côté de la rue, celui d'Iriarte, à gauche, du côté de la cour. J'habitais un petit cabinet dont la porte ouverte donnait sur cette chambre, et souvent l'un et l'autre passaient devant ma porte. Bedoya, dans ses évolutions, ne manquait guère de me saluer d'un sourire affable, tandis que son camarade, la tête penchée comme un taureau qui fournit sa course, semblait s'armer en face de l'étranger, d'une insulte permanente. L'Espagne est le pays du monde où la courtoisie extérieure a conservé le plus de pouvoir, et l'impolitesse systématique d'Iriarte a dû créer à ce général plus d'ennemis que tous les péchés capitaux.

Complétons la galerie de ces personnages historiques, en esquissant le portrait de Rodil, l'un des généraux en chef de l'armée de la Reine. Il a quarante-deux ans. C'est un fort bel homme, à la figure pâle et maigre, à la physionomie presque romaine, au front élevé, aux traits bien dessinés. L'œil est hautain et froid, la physionomie sévère. Le bas du visage est lourd et semble indiquer un défaut d'énergie, mêlée d'ailleurs à une grande résolution passive et composant un de ces caractères spéciaux et incomplets qui se présentent souvent dans l'histoire de l'humanité. Rodil est le type de ces hommes

qui mourraient à leur poste sans sourciller, mais qui n'avanceraient point d'un seul pas, pour frapper leur ennemi. Décoré de plus d'ordres de chevalerie, de croix et de rubans, que tous les grands d'Espagne à-la-fois, il ne place jamais sur son habit bleu, richement brodé sur le collet et aux paremens, qu'une seule étoile. Il monte ordinairement une mule, couverte d'un harnais de soie; et quelques-unes de ses habitudes de luxe rappellent le portrait que les anciens ont tracé de Pompée. Vain de ses talens militaires qu'il exagère d'ailleurs, il se croit le Napoléon de l'époque, et porte, comme ce dernier, un petit chapeau à trois cornes.

L'armée, dont Rodil était le commandant en chef nominal, comptait trente-cinq mille hommes; dont quinze mille disséminés dans les garnisons, et vingt mille sur le champ de bataille. En réalité Rodil ne commandait que les troisième et cinquième divisions. Elles avaient pour généraux Cordova et Bedoya. La première division, sous les ordres d'Espartero, occupait la Biscaye. La seconde, sous les ordres de Lorenzo, la Navarre; la quatrième, sous les ordres de Jaureguy, le Guipuscoa.

« La première fois, dit un voyageur, que j'aperçus les troupes de la reine, leur mauvais équipement me surprit; je ne pouvais m'accoutumer à ces habits mal faits et de mauvais drap, à ces guerriers sans bas, sans havresacs et sans chaussures; à toutes ces irrégularités, que je comparais à nos magnifiques uniformes, étincelans de propreté et soumis à un examen si sévère. En les observant de plus près, je reconnus que les forces physiques des soldats et l'énergie de leur nature, ne demanderaient qu'à être bien guidées pour enfanter des conquêtes. Leur beauté personnelle est en général fort remarquable, chez les officiers surtout. On ne peut s'empêcher de s'arrêter devant ces physionomies expressives, ces traits fins, aux contours délicatement arrêtés, ces fronts hautains qui s'élèvent, pour ainsi dire, à pic, cet air impérieux et contemplatif, ces grands yeux noirs et mélancoli-

ques, ces sourcils et ces moustaches d'un ébène si éclatant, d'une forme si délicate, que vous les auriez cru tracés par le crayon d'un artiste. A cet aspect vous êtes tenté d'imaginer qu'un grand développement intellectuel va justifier votre admiration; détrompez-vous. L'influence des mauvaises institutions a enraciné l'ignorance, donné de la force aux préjugés, sapé la moralité, rétréci l'intelligence : et la vanité nationale, mal dirigée, n'a produit qu'une gasconnade emphatique, un babil sur la véracité duquel on ne peut jamais compter et qui vous offre toujours des hyperboles, au lieu de documens certains.

« L'un de ces officiers, avec lequel je me promenais sur la place de Villa Franca, me soutint gravement que l'intention de Wellington et de son armée, en 1815, était de rétablir la république en France. Plusieurs auditeurs ajoutaient à ces paroles une foi implicite et me riaient au nez quand j'essayais de leur faire comprendre les faits les plus avérés de l'histoire contemporaine. Je ne prétends pas qu'ils manquent de bravoure; mais il est certain qu'après avoir assisté à quelques-uns de ces combats qui durent plusieurs heures et à la fin desquels on compte de part et d'autre cinq tués et six blessés, il est impossible de croire que les chances sanglantes de la guerre aient pour eux beaucoup d'attrait. C'est une guerre de Condottieri, renouvelée du moyen âge. Les soldats ne sont pas sans courage : et quelles troupes n'en ont pas! Les Italiens de l'armée de Napoléon, nos Cipayes de l'Inde, prouvent qu'avant tout de bons officiers sont indispensables. et que les races les plus calomniées se battront bien si vous les conduisez bien. »

La cavalerie légère n'est pas mal équipée. Mais l'infanterie est dans un état déplorable : de grandes redingotes grises, dont les trous et les pièces se disputent la propriété; d'énormes pantalons flottans, en haillons, et serrés sur le genou, de manière à laisser voir toute la jambe nue; tel est l'uniforme des fantassins de la reine. Heureux qui possède un soulier. La plupart n'ont que des sandales, et les bas sont

presque généralement proscrits. Les plus favorisés portent des guêtres, ce qui est fort rare. Quelques-uns de ces messieurs se distinguent par une sandale au pied droit et un soulier au pied gauche. Aussi la plupart boîtent, se traînant de leur mieux, les jambes entourées de bandages. Cette mauvaise administration militaire se fait beaucoup moins sentir dans les divisions soumises aux ordres de Jaureguy : il a soin d'organiser ses forces de la manière la plus convenable à une campagne de ce genre et à un pays de montagnes : vingt mules seulement suivent son corps d'armée, tandis que les divisions de Bedoya et de Cordova, composées de sept mille cinq cents hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie, traînent après elles trois cents de ces animaux. Quant à l'artillerie, elle est peu importante; deux petits canons de cuivre, qui n'ont pas plus de trente pouces de long, depuis la lumière jusqu'à la bouche, composent tout le matériel des deux généraux que je viens de nommer, et sont traînés par une seule mule.

La plupart des officiers de l'armée de Rodil étaient, en 1835, d'un âge assez avancé; leurs premiers faits d'armes dataient de la guerre de l'indépendance espagnole, et quelques-uns avaient été long-temps prisonniers en France. Il fallait, par intérêt et par reconnaissance, donner du service à ces vieux défenseurs de la cause constitutionnelle; mais le laps du temps avait brisé leur vieille énergie; ce n'étaient plus que des ombres sans force et sans activité. Par pitié pour leur âge, on permit, même aux bas-officiers, de monter à cheval; et comme la plupart étaient pauvres et ne pouvaient entretenir qu'un de ces animaux, ils condamnaient leur coursier à porter à-la-fois le maître et le bagage. C'était un assez drôle de spectacle que celui d'un officier, juché sur ses malles et se conformant au même système d'équitation que la vieille paysanne qui va vendre ses œufs au marché. Beaucoup de décorations brillaient sur les poitrines des officiers christinos; on prétend que plusieurs d'entre eux ont reçu la décoration comme ré-

compense de leur captivité en France. En vérité c'est mal comprendre la gloire et l'honneur militaires. La situation d'un prisonnier est digne de commisération, mais non de récompense. Faut-il porter un insigne de victoire, précisément parce qu'on a fait partie d'une armée qui a eu le malheur d'être battue?

L'armée carliste aurait été bien supérieure en nombre à celle de la reine, si les armes n'avaient pas manqué aux insurgés, et si la peine de mort infligée sur-le-champ à quiconque arborait le drapeau carliste, n'eût établi dans les populations une factice unanimité en faveur de la constitution nouvelle. Quatorze mille hommes d'élite obéissaient à Zumalacarréguy, Eraso et Zavala. Guibelaldi, Iturisso et d'autres chefs commandaient deux ou trois corps de mille à douze cents hommes chacun; enfin de nombreuses bandes de guérillas, répandues dans les villages, coupaient les communications, se tenaient en embuscade et servaient activement la cause du prétendant. Depuis le commencement de 1835, les forces carlistes ont encore augmenté, et leur audace s'est accrue. D'abord les guerilleros s'étaient contentés de cette guerre d'escarmouche qui leur avait si bien réussi du temps de Napoléon: surprenant les avant-postes, attaquant les convois, interceptant les courriers, isolant l'une de l'autre chacune des divisions ennemies et leur tuant autant d'hommes qu'ils pouvaient. Le succès les enhardit et ils commencèrent, non pas à se montrer en rase campagne, mais à se porter sur les roches élevées, dominant les sentiers et les chemins creux où les troupes des christinos s'engageaient. De là, ils les foudroyaient sans pitié. L'armée de la reine perdit ainsi plus de deux cents officiers de tout grade. Enfin adoptant la tactique dont Napoléon a fait si long-temps un brillant usage, les carlistes parurent tout-à-coup sur les points où ils étaient le moins attendus, et écrasèrent l'ennemi sous des forces supérieures; ainsi l'avant-garde de Quesada et celle de Lorenzo furent anéanties, pour ainsi dire, d'un seul coup.

Depuis le commencement de la campagne les combinaisons des carlistes ont été supérieures à celles de l'armée de la reine. Le terrain leur était mieux connu; ils supportaient mieux la fatigue; ils étaient mieux servis par leurs espions. La plupart contrebandiers et pâtres, rompus à la vie des montagnes, se dirigeant sans peine au milieu de ravins inaccessibles, gravissant avec la légèreté des chèvres les rochers à pic, ne reculant devant aucune fatigue, ils avaient d'immenses avantages. Zumalacarréguy, poursuivi par les christinos et sur le point d'être cerné par eux, fit faire à ses hommes cinquante milles par jour. Les gardes-du-corps de don Carlos, auxquels Jauréguy donnait la chasse, firent soixante milles en vingt-quatre heures. Arrivés au terme de leur voyage, *El Pastor* les talonna de nouveau et ils furent obligés de repartir. A Tolosa les soldats de la reine, épuisés de fatigue, refusèrent d'aller plus loin; les troupes de la garnison, mises en réquisition, furent chargées de continuer la poursuite. Mais les vétérans de don Carlos, après une si longue route, ne se laissèrent pas atteindre par les troupes fraîches qu'on leur envoyait. Au bout de deux heures, ces dernières furent obligées de renoncer à la brillante capture qu'elles s'étaient promise et de rentrer en ville.

Ainsi, l'énergie et l'activité physique se trouvaient du côté des rebelles ; mais ce n'était pas tout .Dès que les troupes carlistes se sentaient fatiguées, les cabanes s'ouvraient à leurs hommes et leur offraient un asile et des soins empressés. Les christinos, au contraire, ne pouvaient laisser un seul soldat derrière eux sans l'exposer au poignard des assassins. Ainsi s'explique la rapidité de tous leurs mouvemens, opposée à la lenteur inévitable de leurs adversaires. « Même dans la province de Guipuzcoa, où la ré-
« bellion est moins ardente, j'ai vu, dit M. Boyd, quelques
« soldats de l'arrière-garde s'arrêter pour étancher leur soif
« en puisant l'eau d'un ruisseau; et toute l'arrière-garde
« faire halte de peur qu'une fusillade partant des bois voi-

» sins ne surprît les retardataires. » L'armée constitutionnelle est donc obligée de garder ses rangs, de se rattacher à un centre, de se défier des habitans. A peine peut-elle profiter de ses avantages. Victorieuse, elle voit fuir devant elle l'ennemi dispersé, qui s'envole pour ainsi dire dans toutes les directions comme la paille soulevée par le vent, et qui se réfugie dans les cavernes, dans les buissons, dans les bois. Comment les troupes régulières, chargées de leurs bagages, poursuivraient-elles ces hommes qui, lestes comme des chamois, gravissent les rochers, et qui se réorganisant aussitôt dans leurs sauvages solitudes, reparaissent vingt-quatre heures après leur défaite, plus formidables encore? Tant que les chefs carlistes ne sortiront pas des quatre provinces qu'ils occupent, on peut les regarder comme invincibles, et la prolongation de la guerre est à elle seule un triomphe pour don Carlos.

Les communications sont faciles pour les carlistes. Les renseignemens qu'ils se procurent sans peine manquent aux christinos, qu'une population hostile cherche à tromper sans cesse et dont les rapports sont continuellement interrompus. Rodil a souvent été dupe de ses espions auxquels il donne cependant une once d'or pour un seul renseignement. L'aide-de-camp chargé de transmettr est ordres aux divisions détachées ne peut marcher que le jour, lentement, accompagné d'une forte escorte, qui souvent est attaquée et même battue lorsqu'elle se compose de cent cinquante à deux cents hommes. Dans un tel état de choses, comment profiter d'une bonne position, réparer un échec, tirer parti d'une victoire?

Toutes ces difficultés, tous ces obstacles matériels que rencontrent les christinos, sont des moyens de succès pour les carlistes. Depuis le commencement de la campagne, les paysans des quatre provinces sont les espions volontaires et gratuits, les infatigables messagers des carlistes. Les prêtres leur ont ordonné, sous peine de damnation

éternelle, de servir, autant qu'il était en eux, la cause de don Carlos, et les ordres de ses généraux traversent le pays avec la rapidité de la foudre. Un paysan, chargé du précieux message, part comme la flèche et ne s'arrête que quand il se sent épuisé. Les forces lui manquent-elles? il remet l'ordonnance entre les mains du premier habitant de la campagne qu'il rencontre. Ce dernier sert de messager à son tour. Souvent un paquet passe par cinq ou six mains, avant d'arriver à sa destination et fait ainsi seize milles à l'heure. Rapidité extraordinaire qui permet aux carlistes de concerter tous leurs mouvemens et de tomber à l'improviste sur les troupes de la reine, forcées d'agir isolément et de resserrer leurs rangs. Un corps de troupes légères, organisé par Zumalacarréguy, est chargé spécialement d'observer la marche des christinos, de les précéder, de les suivre et de donner avis, au moyen de signaux convenus, des positions dont ils s'emparent et du danger qui menace. Lorsque les habitans d'une ville, par leurs démonstrations en faveur de don Carlos, se sont exposés à la vengeance des constitutionnels, les troupes légères dont nous venons de parler, gravissent les hauteurs pour découvrir l'arrivée des troupes régulières; dès qu'ils les aperçoivent, ils allument des fanaux qui avertissent les citoyens et les préviennent à temps pour que la population entière émigre dans les bois.

Toutes les forteresses qui sont au pouvoir de la reine, à l'exception de celles de Pampelune et de Saint-Sébastien, ne tiendraient pas contre deux pièces de canon de gros calibre. Villa Franca, Toloza, Bergara, Eybar, sont dominées par des collines d'où on les foudroierait aisément. Mais comme elles occupent plus de seize mille hommes de troupes royales qui leur servent de garnison, et que les mouvemens carlistes les tiennent dans un état de blocus permanent, les insurgés ont raison de ne point s'en emparer. Les garnisons, assiégées par le fait et forcées de se retrancher dans leurs murailles

où personne ne les attaque, osent à peine s'en écarter à la distance de deux ou trois cents toises. Lorsqu'elles effectuent une sortie, elles balaient tout ce qui se présente devant elles sur une ligne de deux ou trois milles de circonférence; mais à peine reviennent-elles sur leurs pas, les carlistes les suivent à la trace, et le même blocus recommence aussitôt.

Intérêts, souvenirs, antipathies, superstitions des Basques et des Navarrois; tout concourt à les armer contre la reine. Ils se battront jusqu'à la mort, en faveur de leurs prêtres qu'ils adorent, et de leurs droits qu'ils regardent comme compromis. La situation des localités les protège; leurs premiers triomphes les enhardissent. Je ne parle pas ici de l'Espagne méridionale où les intérêts de la majorité semblent aujourd'hui pencher du côté de Christine, mais où se trouvent répandus plus de soixante mille membres du clergé, qui tous regardent la cause de don Carlos comme leur cause personnelle. Au premier moment où ils jugeront le succès possible, ils useront de leur influence pour faire triompher la légitimité.

Dans le nord de l'Espagne, les habitans des villages ne dissimulent pas leurs sentimens. Pour se faire une idée de cette manifestation, que les arrêts barbares des cours martiales parviennent à peine à comprimer, il faut comparer le récit d'un officier anglais attaché à l'armée de Christine et celui du colonel Henningsen qui servait sous Zumalacarréguy. « Quand nous entrions dans un village (dit le premier de ces deux militaires), les passans enfonçaient leurs bonnets sur leurs yeux; leurs sourcils froncés, leurs regards farouches nous disaient assez éloquemment l'amitié qu'ils nous portaient. Pas une voix pour nous saluer; pas une parole cordiale. Rien de plus difficile que de se procurer les alimens nécessaires : « Ils n'avaient rien (disaient-ils); la guerre « avait tout enlevé. » Leur main semblait impatiente de saisir le couteau qui pendait à leur ceinture. Chacun de

leurs gestes paraissait une insulte; et nos soldats, irrités de cette hostilité profonde, permanente, défiaient leurs adversaires en chantant à gorge déployée l'hymne constitutionnel. De ces mutuelles insultes naissait une rage épouvantable qui ne s'éteignait que dans le sang. »

Le sombre silence des villages basques, et l'accueil farouche que les paysans font aux christinos, contraste fortement avec la manière cordiale dont sont reçus les carlistes. « Les habitans, dit le colonel Henningsen, paraissaient ivres de joie à notre approche. Les cloches sonnaient; toutes les femmes du village venaient à notre rencontre, en grandes troupes, endimanchées, les yeux brillans d'enthousiasme, nous accablant de questions sur leurs maris, leurs amans, leurs pères et leurs fils; nous offrant du vin, du chocolat, des rafraîchissemens; nous tirant par les basques de nos habits et les pans de nos manteaux, pour nous forcer à descendre de cheval. Echarpes, mouchoirs et châles, voltigeaient à toutes les fenêtres, agitées par les mains des femmes; une pluie de fleurs tombaient sur nos têtes, jamais triomphe populaire ne fut plus passionné ni plus complet. Lorsque je servais dans les christinos, ajoute le même militaire, quelle différence! Un silence de mort régnait dans tous les bourgs où je pénétrais, et n'était interrompu que par le bruit des pas de nos chevaux. Pas une âme vivante; à peine quelque tête sournoise de vieillard aux cheveux blancs et aux yeux à demi fermés apparaissait-elle aux fenêtres qui se refermaient aussitôt. Ces mêmes enfans, si avides de donner aux *carlistes* (comme ils les nomment) tous les renseignemens possibles sur la situation des *negros* (constitutionnels), prétendaient ne pas savoir ce que nous voulions dire lorsque nous leur demandions ce que faisaient les factieux (*factiosos*). Les paysans à qui nous voulions acheter du vin, soutenaient qu'il n'y avait pas de vin dans le village. »

Tel est l'esprit général des quatre provinces soulevées.

Que l'oncle ou la nièce s'asseyent enfin sur le trône d'Espagne, nous doutons beaucoup que la cause de la liberté réelle ait à se louer de l'un ou de l'autre de ces résultats. Les annales de ces terribles campagnes resteront dans l'histoire comme un des fragmens les plus dramatiques du roman de l'humanité ; comme un triste renseignement fait pour apprendre aux nations les lointaines influences exercées par des institutions mauvaises et la difficulté de porter remède aux maux invétérés.

(Quarterly Review.)

Sciences Naturelles.

CONSIDÉRATIONS NOUVELLES

SUR LA CONSTITUTION GÉOLOGIQUE

DE L'EUROPE.

On conserve à la Bibliothèque royale de Paris un manuscrit arabe du treizième siècle, dont l'auteur rapporte l'apologue suivant : « J'arrivai un jour dans une cité très ancienne et d'une population vraiment étonnante, et je demandai à l'un de ses habitans depuis quand la ville était fondée. Il me répondit : « Notre ville est certainement une puissante ville, mais nous ne savons pas depuis combien de temps elle existe. »

« Cinq siècles s'écoulèrent et j'arrivai un jour au même endroit; je ne trouvai pas le moindre vestige de la ville. Je demandai à un paysan, qui cueillait des herbes dans l'espace compris autrefois dans l'enceinte :

« Depuis combien de temps cette ville a-t-elle été détruite?

— Vraiment, s'écria-t-il, voilà une bien étrange question; ici le sol n'a jamais été différent de ce que vous le voyez aujourd'hui.

— Mais n'y a-t-il pas eu ici, dans les anciens jours, une grande et belle ville?

— Jamais, me répondit le paysan, nous n'avons rien vu de pareil et jamais nos pères ne nous ont rien dit de semblable. »

« Cinq siècles s'écoulèrent et je voulus visiter le même endroit; j'y trouvai l'Océan; je vis des pêcheurs sur le rivage

et je leur demandai depuis combien de temps le sol avait été couvert par les eaux. Alors, ils s'écrièrent tous :

« Comment un homme de sens peut-il faire pareille demande, et ne savez-vous pas que ce lieu n'a jamais été différent de ce que vous le voyez aujourd'hui ? »

« Cinq siècles s'écoulèrent, et j'arrivai encore au même endroit. La mer avait disparu. Je demandai à un homme, qui était seul sur les lieux, depuis combien de temps ce changement était arrivé ; et il me fit une réponse semblable à toutes celles que j'avais déjà reçues. Enfin, après un pareil laps de temps, je revins encore une fois, et je trouvai dans ce même endroit une belle cité, mais bien plus florissante et bien plus riche que celle que j'avais vue anciennement ; et lorsque je voulus savoir depuis combien de temps elle avait été fondée, les habitans me répondirent :

« Nous ne savons pas depuis combien de temps notre ville existe et nos ancêtres furent sur ce point dans la même ignorance que nous. » Cette allégorie ne présente-t-elle pas le tableau précis, quoique poétique, des alternatives géologiques qui, à différentes époques, ont changé la surface de la terre ? N'est-il pas surprenant de voir le génie de l'Orient, au treizième siècle, soupçonner l'existence successive de ces phénomènes et devancer, pour ainsi dire, les découvertes des temps modernes ; car les faits scientifiques sur lesquels repose cette allégorie forment la base d'une des grandes divisions de la géologie, de celle qui abonde surtout en faits curieux, puisqu'elle embrasse ces époques immenses, signalées par des périodes de bouleversemens affreux et par des intervalles de long repos, durant lesquels la vie et l'organisation végétale et animale se sont développées sur notre planète. Non-seulement la science géologique est parvenue aujourd'hui au point de lier entre eux des phénomènes si dissemblables au premier abord, mais à force d'étudier les débris de ce qui fut jadis, elle apprend à reconstruire ce passé dont nous sommes séparés par des myriades de siècles. La géologie s'est appliquée à remuer dans

tous les sens les sépulcres des générations d'êtres organisés qui sont éteintes; et par l'étude comparative de leurs restes et de l'extrême variété des terrains où ils sont ensevelis, elle est parvenue à rebâtir par la pensée et avec un grand degré de probabilité, l'aspect physique et géographique des régions qu'ils habitaient et qui ont disparu au milieu d'effroyables catastrophes.

Sous ce rapport, l'Angleterre se distingue par une rare et louable activité. La fondation de la *Société Géologique de Londres* est devenue le signal d'une ère nouvelle dans les annales de la cosmologie, et tout récemment M. Charles Lyell, président de cette savante compagnie, vient de résumer l'état de la science et d'unir les résultats des recherches de tous les géologues du continent à ceux de ses collègues, MM. Greenough, Mac-Culloch, Buckland, Conybeare, Mantell, de la Bèche et autres. Nous nous proposons d'indiquer dans cet article quelques-unes des opinions et plus particulièrement quelques-uns des faits les moins connus et les plus curieux présentés par M. Lyell.

Ce savant pose d'abord comme maxime fondamentale, que *le temps* est la clef des grands problèmes géologiques. Il pense que si l'on fait au géologue la concession d'une durée de temps suffisante, aucune difficulté n'existera plus dans ses théories. Si en effet on accorde aux forces naturelles que nous voyons encore agir sous nos yeux, une période illimitée d'action dans le passé comme dans l'avenir, alors on pourra se dispenser de faire intervenir le *deus ex machina*, c'est-à-dire, les renversemens de l'axe de la terre, les déluges, les chocs de comètes, et autres ressources si bien imaginées pour tirer la science d'embarras. Quant au *temps*, comme élément essentiel de toute théorie géologique, il est bien difficile de refuser aux géologues la mesure qu'ils réclament. Le fait le plus général et le plus constant de la science est celui de ces innombrables restes fossiles, qui se sont conservés dans une foule de roches sédimentaires, dont l'état prouve avec évi-

dence qu'ils ont vécu, qu'ils sont morts tranquillement sur place, et dont le nombre atteste une succession d'années ou plutôt de siècles que l'imagination même ne saurait calculer. Si l'homme est *comparativement nouveau* sur la terre, *le monde, au moins, est bien vieux ;* tel est le proverbe que la géologie confirme irrésistiblement.

Cependant la science géologique, il faut l'avouer, n'est pas encore parvenue à bannir complètement les hypothèses de ses théories. M. Lyell en présente une, fort spécieuse, il est vrai, et qu'on doit regarder plutôt comme le résultat d'analogies un peu forcées, que comme le produit pur et simple de l'esprit de système. « Peut-on admettre, dit-il, que de simples déplacemens de la mer et des continens, en changeant les rapports de position de la terre et des eaux, aient pu produire à eux seuls des variations extrêmes de chaleur et de froid à la surface de notre globe? » M. Lyell répond par l'affirmative. Il croit pouvoir démontrer qu'il suffirait à une cause quelconque aujourd'hui de faire varier les situations respectives des continens et des mers qui les baignent actuellement, pour altérer profondément les climats de notre époque, jusqu'au point, par exemple, de couvrir de glaces les eaux tropicales et de faire croître les palmiers équinoxiaux non loin des pôles. Si l'on admet que de tels changemens dans les relations de position des continens et des mers ont pu avoir lieu dans le passé, on concevra alors sans peine comment les animaux et les plantes des zones torrides actuelles ont déposé leurs restes sur nos montagnes et sur nos rivages septentrionaux. Il ne sera plus difficile de concevoir comment les gigantesques *iguanodons,* lézards de quatre-vingts pieds de long, ont pu habiter naguère les bois du comté de Sussex, ni comment les étranges *ichthyosaures,* ou poissons-lézards, ont pu échouer sur les côtes de Torbay, ni comment les monstrueux *ptérodactyles,* ou harpies fossiles, ont pu parcourir en volant les forêts de fougères qui garnissaient les rivages de la Saverne. Alors des récifs de coraux ont pu s'élever dans nos mers devenues boréales, où mainte-

nant dorment les baleines et le narwal. On a pu voir alors les grandes tortues déposer leurs œufs dans le sable brûlant où se reposent maintenant les phoques et où habitent les ours sur des bergs de glace. Voilà pourquoi on trouve aujourd'hui sur les côtes et dans les formations de l'Angleterre les restes fossiles de tous ces êtres.

Il paraît, en effet, que si l'on réunit tous les caractères qu'a dû posséder la région, qui est devenue bien plus tard l'Europe actuelle, on trouve, par mille signes manifestes, que, lors du dépôt général de la houille, la région aujourd'hui du nord avait un climat d'une excessive chaleur. Il paraîtrait, par l'ensemble des faits géologiques observés, par l'absence de grands quadrupèdes terrestres et surtout par le caractère *insulaire de la flore fossile,* que l'Europe septentrionale était alors recouverte d'un grand océan, parsemé d'îles très nombreuses, et d'un caractère fort analogue à l'archipel Indo-Japonais, avec ses volcans sous-marins et ses îles de corail. Lorsque les végétaux de cet archipel, prodigieusement développés par l'alliance d'une grande humidité et d'une grande chaleur, se furent accumulés au point de donner naissance par leurs débris aux couches de houille, il est probable, suivant les vues de M. Charles Lyell, que ces couches charbonneuses furent ensevelies par des commotions volcaniques, et que, de temps à autre, de nouvelles roches s'élevèrent du fond des eaux. Toutes ces îles devaient être traversées par des fleuves très vastes et étaient habitées par des crocodiles et d'autres reptiles ovipares d'une taille gigantesque, herbivores ou carnivores, tous appartenant à des genres qui n'existent plus aujourd'hui.

A mesure que le géologue s'éloigne de cette période, extrêmement reculée, et qu'il se rapproche d'une époque plus moderne, il observe une augmentation graduelle dans le nombre des animaux et des plantes pouvant vivre dans nos climats d'aujourd'hui. Ce fut l'ère des dépôts tertiaires, pendant laquelle il y eut un très notable accroissement de terre ferme

à nos latitudes, compensé peut-être par la disparition des contrées qui manquent encore sous la ligne. Ce fut le commencement de la série de phénomènes qui amenèrent enfin l'Europe à sa forme actuelle, après bien des bouleversemens. Les couches épaisses de houille, où l'on découvre encore la trace d'une végétation torride, ayant été ensevelies à de grandes profondeurs, alors survint l'océan tertiaire, qui couvrit une grande partie de l'antique archipel européen. A cette époque, voici sous quelle forme il faut se figurer les régions où nous vivons aujourd'hui. Les Iles Britanniques avaient déjà paru en totalité au-dessus des eaux, hormis les bassins calcaires des environs de Londres, de l'île de Wight et du Norfolk. Un tiers de la France était encore submergé. L'Italie ne présentait qu'une longue et étroite crête de montagnes péninsulaires, formant comme un rameau des Alpes, à partir de Savonne. La Turquie et la Grèce, au sud du Danube, étaient à sec, et un long plateau élevé s'étendait depuis les Vosges, au travers de la Germanie centrale, de la Bohême, du nord de la Hongrie, et gagnait peut-être le Balkan. Au pied de ces pentes isolées, tout le vaste espace qui comprend le nord de l'Europe et de l'Asie, et qui se dirige, suivant une bande orientale, depuis la Hollande jusqu'en Tartarie, et, au nord, depuis la Saxe jusqu'à la Suède et les monts Oural, était encore enseveli sous les eaux. Il paraîtrait que plus tard de grands mouvemens souterrains vinrent élever les vastes plaines qui forment aujourd'hui la région du nord de l'Europe et de l'Asie, et que ces mouvemens imprimèrent une grande hauteur aux terres qui existaient déjà. Ainsi il est certain que c'est depuis cette époque que les Alpes ont gagné de deux à quatre mille pieds de hauteur additionnelle. Les Pyrénées et même le Jura ne paraissent aussi avoir achevé d'atteindre leur hauteur actuelle, que lorsque l'Océan tertiaire eut étendu ses vastes nappes d'eau sur une grande partie de nos latitudes. Tout porte donc à croire, d'un côté, que de grands soulèvemens de terrains

modifièrent considérablement les fonds de l'Océan, qui était venu détruire l'archipel houilleux européen, et, d'un autre côté, que ces soulèvemens expliquent suffisamment le changement de climat qui a eu lieu depuis ces époques reculées jusqu'à la nôtre.

Ici se présente l'une des plus grandes questions dont la science se soit occupée. Les géologues parlent sans cesse de commotions, de bouleversemens, de soulèvemens, de déplacemens tantôt lents, tantôt subits, des eaux et des terres: elle a le plein droit de parler de toutes ces choses; car nous ne saurions faire un pas sur notre monde, sans fouler les débris évidens et les témoins irrécusables de ces révolutions successives. Mais quelle est la nature précise et le siége de la force à laquelle il faut attribuer d'aussi vastes résultats? Les uns expliquent ces faits par la chaleur centrale du globe, d'autres par l'astronomie, d'autres par des influences chimiques, d'autres enfin par l'électricité. L'astronome se figure que la terre est une nébuleuse condensée: le chimiste y voit une boule de potassium et de silicium oxidés; l'électro-magnétiste se plaît à y découvrir l'analogue d'une batterie galvanique; le minéralogiste la considère comme un grand cristal; enfin le zoologue ne manque pas d'y reconnaître un énorme animal, un être ayant vie, dont les volcans sont les narines, dont les laves sont le sang, et dont les tremblemens de terre sont les battemens artériels. Les vrais géologues ne s'arrêtent à aucune de ces rêveries. La cause et la nature précise des forces cosmologiques leur échappent: ils les jugent et les apprécient par leurs effets. Ces effets prouvent que la force est souterraine et qu'elle est d'une puissance énorme. On ne saurait douter que, par son action, le lit stratifié de l'Océan ne puisse être soulevé et amené au jour, tantôt par des chocs subits, tantôt par une *poussée* graduelle; que des chaînes entières de montagnes ne puissent être portées à des hauteurs prodigieuses; qu'enfin des lits énormes de rochers solides ne puissent être disloqués, rompus et tordus,

comme on les observe souvent. On convient aussi que cette force inconnue est toutefois la même que celle qui donne naissance aux déjections volcaniques et aux sources thermales et surtout à l'irruption, ou, pour mieux dire, à l'*injection* de ces immenses veines de granite et de porphyre, dont les masses cristallines sont venues si souvent se faire jour au travers des couches supérieures et les percer avec une irrésistible puissance. On est encore assez unanime à reconnaître que l'action expansive de la chaleur est le principal *agent* de cette force singulière et puissante, qui a tant travaillé l'écorce rocheuse de notre planète, et dont la présence peut se découvrir, pour ainsi dire, partout; partout, en effet, on voit la lave incandescente bouillir sous les soupiraux des volcans; partout on voit les fissures du sol laisser dégager des eaux chaudes ou des vapeurs; partout on éprouve une augmentation de calorique à mesure que l'on descend dans les mines; partout enfin on observe sur les roches des signes évidens de fusion ou de cristallisation ignée.

C'est à ce point de la science géologique que s'ouvre le champ des disputes et que le génie des controverses se glisse dans le savant aréopage. Il y a donc une chaleur centrale: tel est le fait assez généralement avéré; mais quelle est la cause de cette chaleur, et, cette cause assignée, quelle idée devons-nous nous faire de la constitution de l'intérieur du globe? D'abord se présente l'ingénieuse hypothèse de Humphrey Davy, auteur de la *Théorie chimique*, et qui voulait que le noyau de la terre fût formé de métaux éminemment combustibles, tels que ceux qui, en s'oxidant, donnent naissance à la potasse et à la silice; mais, tandis que, dans les phénomènes dont nous sommes témoins, tout se passe de *bas en haut*, comment admettre que les éruptions volcaniques et autres soient occasionées au contraire par l'air ou l'eau se précipitant, contre leur nature et contre leur inclination, dans des abîmes de feu? Il faut donc abandonner cette explication, quoiqu'elle ait été défendue par des savans de pre-

mier ordre : le professeur Daubeny, en Angleterre, et M. Ampère, en France. D'autres géologues ont admis que la grande masse de la terre est encore en parfaite fusion et à une température fort supérieure à celle du granite fondu sous la simple pression de l'atmosphère : que cette sphère brûlante s'est refroidie et se refroidit encore par les exhalaisons des volcans et par l'évaporation des sources thermales ; et qu'enfin le refroidissement du globe, donnant lieu à une diminution de son volume total, occasionne dans son écorce rocheuse des fractures, des combinaisons, enfin mille phénomènes de *retrait*, qui expliquent les bouleversemens géologiques. C'est la célèbre théorie du feu central, si éloquemment exposée par Buffon, reprise dernièrement avec un esprit plus philosophique et appuyée sur une série de faits par M. Cordier et d'autres géologues français. M. de la Bèche semble vouloir unir les systèmes de Davy et de Cordier ; mais, comme les deux théories sont presque également problématiques, nous estimons que la chance d'erreur augmente quand on les adopte ensemble. Enfin M. Lyell incline vers un système tout opposé. Suivant lui, des courans électro-magnétiques, circulant rapidement sous la surface de la terre, suffisent pour expliquer tous les faits de chaleur ou de bouleversement.

Voilà bien des hypothèses et bien des conjectures grandioses !

Mais quittons ces considérations cosmogéniques, qui forment plutôt le roman de la science que son histoire, et arrivons aux vues positives de la géologie expérimentale. M. Lyell s'est occupé spécialement d'expliquer les grandes commotions géologiques du passé par le jeu des forces naturelles, qui se montrent journellement à notre observation. Il range ces forces en deux classes : 1° la force aqueuse, 2° la force ignée. Nous prendrons un exemple fort curieux de ses idées et de ses tentatives d'explications dans chacune de ces divisions.

L'un des plus grands mystères de la science géologique, c'est l'existence de ces blocs de granite, de porphyre, de

gneiss, et autres roches cristallines et dures, qui se trouvent jetées en immenses boules isolées comme des monumens druidiques, sur toutes les plaines du nord de l'Europe, dans les vallées du Pô comme dans celles du Danube. Ce qui a surtout désespéré les faiseurs d'hypothèses sur l'origine de ces boules, qu'on nomme géologiquement *blocs erratiques*, c'est que l'inspection attentive des lieux a souvent prouvé que ces blocs ne pouvaient provenir que de montagnes primitives, séparées du gîte actuel des blocs par des vallées profondes ou par des bras de mer. M. Lyell est parvenu à résoudre ce problème difficile par des considérations fort ingénieuses. Suivant lui, ce sont les glaces qui ont fait voyager ces rochers épars. Dans les régions montagneuses et sous les latitudes du nord, le transport de grosses pierres par l'eau est très fréquent; la glace y adhère, et forme avec elles un ensemble plus léger que l'eau, qui flotte sans peine. La neige, qui tombe pendant neuf mois de l'année sur la cime des Alpes, finit par glisser jusque dans les hautes vallées et à force de s'y condenser par l'effort de son propre poids, elle forme ces masses qu'on appelle *glaciers*. On en voit souvent jeter leurs rameaux de frimas jusque sur les pentes des prairies inférieures. L'épaisseur moyenne des glaciers qui descendent du Mont-Blanc est de quatre-vingts à cent pieds, et, dans quelques précipices, de six cents pieds. La surface du glacier mobile est toujours couverte de sables et de grosses pierres, qui proviennent de la désintégration des flancs des montagnes voisines que rongent les gelées. A mesure que ces amas pierreux avancent vers les bords par les progrès du glacier, ils tombent le long des pentes et arrivent dans les plaines. Là, la glace se fond; les graviers sont entraînés par les cours d'eau; mais les blocs restent debout sur le terrain où ils roulèrent, et leur accumulation au pied des glaciers produit ces talus qu'on nomme en Suisse *moraines*. Mais, sous un ciel plus rigoureux et dans un climat plus septentrional, il arrive que les glaciers, protégés par le

froid, persistent dans les vallées, sont entraînés par les torrens et les fleuves et arrivent jusqu'à la mer. Sur le rivage, les vagues rongent leurs flancs et en détachent souvent d'énormes blocs de glace garnis de leur *moraine*. Alors les courans s'emparent de ces amas et les transportent à de grandes distances. Le navigateur du pôle nord, Scoresby, a vu, dans un seul espace de vingt-cinq lieues, plus de cinq cents de ces *icebergs*, qui dépassaient la surface des ondes de un à deux cents pieds, et qui variaient en étendue depuis *quelques mètres* jusqu'à *un mille* de circonférence. Beaucoup de ces *icebergs* étaient chargés de couches épaisses de pierres et de sable; d'autres portaient de véritables lits de rochers, d'un poids qui ne pouvait pas être au-dessous de cinquante à cent mille tonneaux. De tels bergs doivent être énormes, parce que la masse de glace qui plonge est toujours sept à huit fois plus considérable que celle qui flotte. Lorsque de tels amas viendront à se fondre, il est clair que la *moraine* qu'ils renferment tombera au fond des mers. Ainsi plus d'une vallée sous-marine, plus d'un plateau et plus d'une montagne submergés, auront pu recevoir sur leurs flancs des blocs nombreux de roches étrangères, d'une nature entièrement dissemblable de toutes celles du voisinage, et qui auront été transportés au loin, en traversant les abîmes les plus profonds. Il est certain, en effet, que l'on a vu ces montagnes de glace flotter de la baie de Baffin aux Açores et du pôle sud jusque sur les côtes du Cap.

D'ailleurs il n'est point nécessaire de supposer que tous les blocs de granite éparpillés sur les plaines de l'Europe, soient venus du nord sur des montagnes flottantes de glace. Le long des rochers de la côte de Shetland, on voit continuellement d'énormes fragmens de côtes à pic se détacher par l'effort des tempêtes; et les courans des marées les transporter ensuite bien loin des falaises en ruines. Cette force sans cesse agissante a pu pleinement suffire pour répandre les blocs enlevés aux montagnes scandinaves, sur les plaines polonaises,

lorsque ces dernières étaient encore recouvertes par l'Océan. Il est même fort probable que si jamais le fond de la mer d'Allemagne se soulève et apparaît au jour, on le trouvera parsemé de blocs semblables, que les courans et les vagues y ont déjà déposés. Lorsqu'il arrive, comme sur les pentes du Jura, que ces blocs étrangers se trouvent à de grandes hauteurs, alors on ne peut s'empêcher de reconnaître que ces pentes se sont soulevées après que les blocs eurent été déposés sur elles quand elles étaient à l'état de bas-fonds. Sur les bords du lac de Côme se montre un plateau fort élevé, qui est tout parsemé de blocs provenus des Alpes environnantes, dont le plateau est cependant séparé par des profondeurs de plusieurs milliers de pieds. En voici l'explication. Les blocs préexistaient au plateau sur lequel ils se trouvent, et furent soulevés en même temps que lui. Ainsi on arrive presque avec certitude à ce résultat singulier, que les cailloux épars et les blocs roulés que le voyageur rencontre en gravissant les Alpes, sont peut-être d'une date plus antique que les montagnes majestueuses où ils sont parsemés.

La théorie des divers changemens que l'élément aqueux peut produire à la surface de la terre, comprend nécessairement une question d'un haut intérêt pour l'agriculture et les besoins sociaux : celle de l'influence des *puits artésiens*. Suivant les vues fort justes de M. Lyell, chacun de ces puits n'est autre chose qu'une source artificielle, dont la fécondité se soutient précisément par les mêmes causes qui nourrissent les sources naturelles. Quand on conseille de multiplier ces puits pour fournir aux besoins d'une très grande consommation, il ne faut point perdre de vue que chacune des sources ouvertes entre les couches profondes d'un bassin inférieur prive les couches du bassin supérieur précisément de la quantité d'eau qu'elle enlève au réservoir souterrain. « Les sources qui alimentent les ruisseaux et les petites rivières du Middlesex, du Surrey, et d'Essex, dérivent des nappes ascensionnelles, qui jaillissent d'entre la première couche de craie et la dernière d'argile,

qui termine le bassin argileux de Londres; en proportion de la quantité d'eau que ces trouées enleveront, celle que le réservoir pourrait fournir plus bas diminuera. Aussi les propriétaires de moulins et de prairies sont grandement intéressés à voir diminuer le nombre de ces canaux artésiens, qui détournent vers d'autres localités les eaux, qui font la fertilité et la valeur de leur territoire. » (1)

Nous devons maintenant indiquer rapidement quelques-unes des vues de M. Lyell sur les agens ignés, qui jouent un si grand rôle en géologie. Les volcans et les tremblemens de terre sont les principaux instrumens dont la nature se sert pour renouveler la face des continens. Notre planète est traversée en diverses directions par des bandes de terrains habituellement exposées aux explosions volcaniques et ébranlées par les commotions du sol; ces bandes indiquent avec certitude une série de fissures correspondantes dans la croûte du globe, par lesquelles la force souterraine, quelle qu'elle soit, se fait jour. La mieux définie de ces régions est celle des Andes d'Amérique. Elle traverse le Nouveau-Monde dans toute son étendue du nord au midi, depuis la Terre de Feu jusqu'en Californie et même jusqu'aux îles Aleutiennes, où elle rejoint une série de soupiraux volcaniques du même genre, qui règne depuis le Kamshatka vers le midi, jusqu'au Japon, les Philippines, les Moluques, Java, et Sumatra. Ainsi l'Océan

(1) Note du trad. Cette remarque judicieuse peut s'appliquer probablement à un assez grand nombre de localités de la France. Il est hors de doute que la multiplication des puits artésiens comme le défrichement des forêts, peut à la longue opérer des changemens très notables sur la distribution des eaux courantes à la surface d'un pays. On assure que déjà, dans plusieurs de nos départemens, on remarque des phénomènes de ce genre. Du moins, nous pourrions citer plusieurs localités de la Seine-Inférieure, où dans les années 1834 et 1835 des sources se sont taries et des rivières à moulins se sont desséchées, au grand détriment des riverains. Aucun vieillard de ses contrées ne se souvenait d'avoir vu pareille sécheresse, et ce qu'il y a de pis, c'est que cet état de choses paraît devenir permanent à partir de 1835.

Pacifique est presque complètement entouré d'une vaste ceinture volcanique, tandis que du milieu de ses eaux s'élèvent de nombreuses îles de corail, indiquant le plus souvent par leur forme conique qu'elles recouvrent un cratère ancien et plongé sous les vagues.

Mais pour nous, habitans des zones tempérées, il y a une autre région volcanique, qui nous touche de plus près; c'est celle, qui court d'Orient en Occident, de la mer Caspienne aux Açores, par la Grèce, l'Italie méridionale, la Sicile, l'Espagne méridionale et le Portugal. Cette région offre la particularité suivante : elle contient une ligne centrale, le long de laquelle on éprouve les secousses les plus vives, et de chaque côté s'étend une bande parallèle, où les commotions existent encore, mais considérablement diminuées. A partir de ces districts, on en remarque d'autres où les agitations du sol se propagent encore, avec une force suffisante pour occasioner à la longue quelques changemens appréciables dans la configuration des terrains. Enfin au-delà de ces limites, tous les pays de la terre sont sujets à éprouver, à des intervalles plus ou moins considérables, des vibrations légères, lorsque quelque région voisine est en proie à de violentes agitations; mais il faut considérer ces agitations presque insensibles comme de simples ondulations transmises dans l'intérieur de l'enveloppe du globe, semblables aux explosions sonores qui se propagent dans l'air, à des distances fort considérables.

Le progrès de la science et l'observation attentive des faits ont fini par mettre les géologues assez unanimement d'accord sur la nature et le caractère général des tremblemens de terre. Ils y reconnaissent maintenant une oscillation ou mouvement ondulatoire propagé dans les couches de la terre, et occasioné par la dislocation violente de quelques-uns des lits de la croûte solide. Il est très probable que la force expansive de la chaleur est la cause première de la rupture, et que le soulèvement de l'un ou de l'autre des bords de la fente rocheuse en est le résultat. L'éruption volcanique

et le tremblement de terre ne sont que les incidens du phénomène principal, qui est toujours le soulèvement ou le dérangement violent de quelques lits de l'écorce terrestre. Ce n'est que lorsque la fracture des roches est assez profonde pour communiquer de la surface au centre des foyers brûlans, qu'il peut y avoir décharge de matières lavéiformes ou de gaz volcaniens. En réfléchissant à la disposition des grandes lignes de l'activité volcanique que nous avons indiquées, on dirait que la matière incandescente du feu central, après avoir soulevé de fortes portions de l'écorce du globe suivant les directions de sa plus grande activité, s'est concentrée aujourd'hui en plusieurs foyers de moindre importance, qui, sans doute, communiquent entre eux, et qui remplissent la fonction de soupapes de sûreté contre la force expansive du foyer commun. Ainsi le volcan d'Ischia se repose complètement depuis que le Vésuve est en activité permanente. Il est donc vraisemblable que ces deux soupiraux communiquent ensemble, ainsi qu'au foyer commun, à une grande profondeur, et qu'ils peuvent se remplacer l'un l'autre comme moyen d'évacuation des laves et des vapeurs. Il paraît de plus très bien prouvé que du treizième au dix-septième siècle, l'Asie-Mineure, la Syrie, la Judée jouissaient d'un repos absolu, tandis que l'Archipel, l'Italie méridionale et la Sicile souffraient beaucoup des tremblemens du sol. Depuis ce temps, le phénomène paraît renversé. Ces dernières régions ont été calmes comparativement, tandis que le district d'Asie est journellement ébranlé. D'après ces faits, on doit supposer que la Calabre et la Syrie communiquent par des crevasses souterraines, et que l'action de l'une suffit pour arrêter celle de l'autre. On ne peut nier, en effet, que le triple phénomène des volcans, des tremblemens de terre, et des sources chaudes ne démontre une décharge incessante de chaleur provenant des abîmes souterrains. Toute interruption de leurs fonctions pourrait donc amener de grands ébranlemens, et c'est peut-être à leur action lente mais continue, que nous devons *la tranquillité*

moyenne dont jouit aujourd'hui la surface de notre globe.

C'est à Naples et dans ses environs que l'admirateur de la nature et de l'art peut étudier avec plus de fruit l'action volcanique. Dans un cercle assez restreint se groupent le Vésuve, Stromboli, et le cône calciné de l'Etna, qui, non-seulement, ont répandu autour de leurs cratères des coulées de laves de toutes les époques, mais qui les ont pour ainsi dire jetées au milieu des monumens classiques des plus grandes civilisations. Ce n'est qu'en Italie qu'on trouve à côté les uns des autres les produits les plus parfaits de l'art et les phénomènes les plus imposans de la nature, mêlés et confondus. La résurrection de Pompéia offre à-la-fois au voyageur un cours de mœurs romaines et une galerie fort curieuse de produits volcaniques. L'admirable temple de Jupiter Sérapis, qui existe encore à Pouzzoles, intéresse presque autant le géologue que l'antiquaire, et près du Monte-Nuovo, qui s'éleva tout-à-coup en 1538 du fond du lac Lucrine, on aperçoit le joli temple d'Apollon, dont les colonnes blanches se miraient jadis dans ses eaux.

La province de Campanie surtout offre à la science géologique les plus précieux documens. M. Lyell s'est beaucoup servi des observations que tant de voyageurs y ont faites, pour soutenir sa thèse favorite sur la vigueur toujours constante des forces de la nature. En effet, cette région de l'Italie présente un exemple frappant de la coïncidence, dans une même contrée, de très grands changemens physiques et cependant d'une tranquillité *moyenne*, qui a toujours permis à l'homme d'y vivre et d'y chérir sa patrie. Deux fois Ischia fut totalement dépeuplée par d'effroyables convulsions, et deux fois sa fertile surface se couvrit de nouveaux maîtres, tandis que sur les flancs du Vésuve de nouvelles habitations s'élèvent toujours sur les courans, qui ont englouti les anciennes. Le tableau des phénomènes qui s'opèrent journellement dans le district de Naples doit nous habituer à l'idée que les habitans d'une *planète à l'état naissant et chaotique* ne seraient peut-être pas autant à plaindre que nous pourrions le suppo-

ser. Ces régions tant bouleversées de l'Italie sont restées toujours les plus belles de la terre, et le domaine de prédilection des amans, des artistes et des poètes. Les Campaniens comme tous les autres habitans de la terre ont eu plus à souffrir des révolutions politiques que de ces grandes perturbations de la nature, qui agitant les entrailles du globe vomissent à sa surface des torrens de feu.

L'action volcanique a présenté peu de phénomènes plus singuliers et plus instructifs que la naissance de l'île éphémère, qui parut subitement en juillet 1831, près de la côte de Sicile, dans des parages où le capitaine Smith avait trouvé naguère plus de cent brasses de profondeur. Une série d'explosions volcaniques, qui dura trois semaines, produisit une île circulaire, avec un cratère central, élevée de deux cents pieds au-dessus du niveau de l'eau et d'une circonférence de trois milles. Dès que la fin des éruptions permit d'approcher, des nuées de navigateurs et de naturalistes vinrent fondre sur l'île nouvelle, sortie des ondes comme autrefois celle de Delos et très probablement par des forces semblables. Des partis nombreux d'Anglais, de Français, de Siciliens, débarquèrent tour-à-tour, et se hâtèrent les uns après les autres de planter leurs bannières *nationales* sur cette terre incertaine, qui ne reçut pas moins de sept noms différens. Trois mois après sa naissance, l'île mourut ne laissant d'autre vestige qu'un récif dangereux de roches noirâtres, qui forme sans doute l'extrémité supérieure des bancs de lave, autour desquels se rallient les autres bancs volcaniques que les flots ont épargnés. Il ne reste enfin de l'île éphémère que des dessins fort nombreux et très exacts, pris à diverses époques de sa courte existence, et qui prouvent de la manière la plus manifeste l'entière conformité de l'île engloutie avec tant d'autres îles de la Méditerranée et du grand Océan, dont le mode de formation n'avait pas été entièrement saisi par les géologues.

A mesure que les sciences avancent, elles nous guérissent de certaines idées reçues qui nous paraissaient fondées sur le raisonnement et sur l'expérience. Ainsi la géologie nous dé-

montre que nos continens sont dans un état d'instabilité perpétuelle, et que l'élément qu'on a toujours appelé *la terre ferme* jouit au contraire d'une assez grande mobilité. M. Lyell avait entrepris le catalogue complet des tremblemens de terre; mais pour ne pas changer son traité en un véritable dictionnaire, il s'est vu obligé de renoncer à donner une liste de ces phénomènes, qui sont tellement fréquens que chaque mois de l'année il en survient toujours un grand nombre sur des points quelconques du globe. Les plus généraux de ces faits récens sont ceux de Cutch, en 1819, et du Chili, en 1822, qui eurent pour résultat de soulever ou d'abaisser d'une manière permanente et de plusieurs pieds au-dessus ou au-dessous de l'ancien niveau, des districts de plus de mille lieues carrées. Il est évident que si l'on accorde des myriades de siècles aux développemens de pareils effets, on pourra expliquer par ce moyen la plupart des bouleversemens, dont l'écorce de notre globe a été le théâtre.

Arrêtons-nous un instant pour contempler la nature de cette gigantesque puissance, dont nous ne pouvons nous faire une idée que d'après son action sur les faibles ouvrages de l'homme, quand malheureusement ils se trouvent dans sa sphère. Rien de plus terrible sous ce rapport que l'histoire de la Calabre en 1783. A cette époque, un grand nombre de villes furent renversées, et des populations presque entières trouvèrent la mort sous leurs décombres. On évalua le nombre des victimes à quarante mille, et un peu plus tard, vingt mille autres cadavres furent ramassés sur les bords des lacs nouvellement formés, d'où s'exhalaient des vapeurs et des gaz insalubres. L'incident le plus affreux et le plus dramatique de cette grande catastrophe fut la mort du vieux prince de Scilla, qui, retiré sur un rocher avec tout son peuple, au nombre de quatorze cent trente personnes, fut entraîné dans les flots par une énorme vague lancée, pour ainsi dire, du fond de l'Océan, sans qu'une seule personne ait pu échapper. Dolomieu a raconté, en termes touchans, l'état de cette contrée désolée qu'il visita peu de temps près sa catastrophe. En approchant de la ville de Messine,

elle lui parut présenter encore l'aspect de son ancienne grandeur ; mais si les murs étaient encore debout, toutes les maisons menaçaient ruine; la population entière s'était retirée dans des huttes de bois construites dans la campagne ; Messine, naguère si vivante, paraissait comme désolée par une peste meurtrière, et ses rues ordinairement si gaies et si bruyantes ne présentaient que l'image de la mort. Mais lorsque le naturaliste-voyageur passa dans la Calabre et qu'il visita la ville de Polistena, alors la scène d'horreur se déroula en entier; tous les édifices, sans exception, ne formaient plus que des monceaux informes. Tout était nivelé. Il ne restait plus le moindre pan de mur. On découvrait de toutes parts des amas de ruines, tellement défigurées, qu'il était impossible d'y reconnaître la trace d'habitations humaines. Les vides qui existaient entre les pierres, échauffées par l'air brûlant, laissaient échapper l'odeur fétide des cadavres des malheureux que les commotions avaient engloutis. Dolomieu ajoute : « Je conversai avec maintes personnes qui avaient été enterrées sous les décombres pendant trois, quatre et même cinq jours; je ne manquai pas de leur demander quelles avaient été leurs sensations pendant un si terrible séjour : toutes me répondirent que de tous leurs maux physiques, le plus intolérable avait été une soif dévorante, et que leurs souffrances morales étaient cruellement augmentées par l'idée que leurs amis les avaient abandonnés, tandis qu'ils auraient pu les secourir. »

Mais ce ne sont pas les agens physiques et matériels de l'eau et de la chaleur, qui laissent les traces les plus profondes. D'autres témoins plus délicats et plus fidèles, sont aussi venus attester les anciennes et nombreuses révolutions du globe. La science des restes ou des dépouilles d'êtres vivans qu'on trouve dans les roches sous mille formes, la science des *fossiles*, en un mot, a déjà jeté la plus vive lumière sur une foule de points qui, sans elle, n'eussent jamais été éclaircis. On a découvert que les fossiles des roches sont un signe de leur âge relatif, bien plus exact que ceux qu'on avait jusqu'ici déduits de leurs *positions comparées*. Ainsi, en

général, on trouve dans les lits des roches les plus nouvelles, des plantes et des animaux, soit terrestres, soit marins, analogues et souvent identiques à ceux qui habitent la terre et les eaux environnantes. Les lits, qui sont situés au-dessous de ces derniers, contiennent un plus petit nombre d'êtres actuellement existant et un plus grand nombre de genres éteints. Enfin les couches les plus profondes, celles qui sont les plus âgées suivant l'ordre de superposition, finissent par présenter à l'observateur des espèces innombrables, dont aucun genre vivant et connu aujourd'hui n'offre d'analogue. On arrive ainsi de la manière la plus heureuse à établir la loi de l'apparition successive des créations d'êtres animés.

Les mammifères et les reptiles ont laissé leurs ossemens dans un trop petit nombre de localités, pour qu'on ait pu en déduire des caractères certains pour la classification des roches. Il en est de même des débris de poissons et de plantes, qu'il est si rare de trouver parfaitement conservés. Les zoophytes même ou animaux-pierres, tels que les madrépores, coraux et tant d'autres, qu'on rencontre en si grande abondance, ne seront complètement utiles aux géologues que lorsqu'on aura bien exploré le vaste fond des mers tropicales, où tant de genres inconnus vivent encore. Reste donc la classe des coquilles ou mollusques testacés, qui méritent bien le nom de médailles des temps primitifs. On en trouve dans presque toutes les grandes séries de roches; l'animal du coquillage manque presque toujours; les couleurs brillantes de sa maison nacrée se sont effacées; mais les formes les plus délicates de son habitation persistent encore. Comme il existe des coquilles bien constatées, dont les unes aiment à vivre sur terre, les autres dans l'eau douce, les autres enfin dans la mer, on conçoit combien leur présence dans les roches peut servir à déterminer les époques d'antiquité relative.

La science géologique s'est ensuite appliquée à comparer les coquilles antiques de chaque espèce de terrain aux genres vivans que l'Océan nourrit encore. Pour bien appré-

cier l'importance de cette étude, il faut d'abord se rappeler, fait surprenant mais bien constaté, que l'on a découvert jusqu'ici environ trois mille espèces de coquilles fossiles parfaitement distinctes dans les couches des terrains les plus récens. M. Lyell a établi une classification très curieuse des diverses roches contenant des coquilles fossiles, d'après la proportion de celles dont on trouve les analogues vivans dans nos mers ou fleuves, et de celles dont la race vivante n'existe plus nulle part. Les lits les plus récens renferment de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze pour cent de coquilles, dont les espèces vivent encore sur notre globe, et les lits les plus anciens seulement trois ou quatre sur cent. Chose fort singulière! on n'a trouvé que dix-sept espèces de coquilles dans ces dernières couches et, sur ces dix-sept, treize seulement vivent encore dans nos mers. Ces treize espèces sont les seules qui, après des myriades de siècles, aient résisté aux bouleversemens épouvantables, qui ont anéanti par centainesles autres races de leur antique famille.

Si, d'un côté, la science géologique a classé et étudié les coquilles des roches les plus anciennes, de l'autre, elle n'a pas attaché moins d'importance aux restes d'animaux que ces mêmes roches contiennent assez souvent. A mesure que l'on s'élève à des bancs coquilliers plus récens, on y trouve des traces d'animaux éteints mêlées à des ossemens d'animaux vivans aujourd'hui. Les observations les plus curieuses à ce sujet ont été faites au Val di Noto, près de l'Etna, en Sicile. Ce groupe calcaire, élevé de plusieurs milliers de pieds, au-dessus du lieu où les fameuses carrières de Denis de Syracuse furent creusées, et qui est tout parsemé de couches de laves et de ponces, renferme au moins deux cent seize espèces de poissons et de coquilles, absolument identiques à ceux qui habitent aujourd'hui les eaux de la Méditerranée, et cependant il est bien certain qu'un laps de temps immense, que des myriades d'années, doivent séparer la formation de ces différentes assises de roches. On peut juger de son antiqnité par ce seul fait, que les couches de cendres volcani-

ques y succèdent aux lits à coquilles, et qu'on y trouve des galets volcaniques tout enveloppés de coraux méditerranéens à l'état fossile. Il est évident que quelque grand soulèvement fit sortir toutes ces masses du sein des eaux, et que l'Etna n'a point cessé depuis de les couvrir de ses déjections brûlantes. C'est à une cause du même genre, mais plus récente, que M. Lyell attribue la formation du Val de Bué, immense précipice à côté du volcan sicilien, mais dont les bords noirs et basaltiques, sont encore revêtus, comme du temps de Théocrite, de plantes d'une sombre mais éternelle verdure qui tombent en festons. C'est dans ce gouffre qu'en 1819, le volcan versa une large cascade de laves enflammées, qui formèrent long-temps comme un Niagara de feu dans cet abîme.

M. Lyell aborde ensuite hardiment la question de l'*âge* du mont Etna; mais ses vues à cet égard nous paraissent fort conjecturales. Selon lui chaque éruption doit augmenter de quelques pieds la hauteur de la montagne, dont la base a quatre-vingt-dix milles de circonférence. Il est bien rare qu'une coulée ait un mille d'étendue, et ait plus de quelques pieds d'épaisseur. Il en faudrait donc quatre-vingt-dix environ pour élever de quelques pieds seulement toute la masse du cône. Or comme le cône de l'Etna, formé nécessairement de coulées de ce genre, n'a pas moins de neuf mille pieds de haut, et que d'un autre côté, ces grandes éruptions n'ont lieu qu'à des intervalles considérables, on peut juger quelle série de temps antérieure à notre époque historique le volcan a dû prendre pour acquérir sa forme actuelle. Et cependant toutes les roches, qui le forment, doivent être considérées comme appartenant à l'époque *la plus récente*, géologiquement. De quelque manière que l'on explique ces faits, il est difficile d'éviter cette conclusion : qu'à une époque immensément reculée par rapport à nous, une force prodigieuse développée au fond de la Méditerranée a soulevé la Sicile et ses bancs de coquilles entremêlés de laves.

C'est en France surtout que se montrent sur la plus grande

échelle les roches coquillières, dont les êtres organisés ont disparu en grande majorité de la nature vivante. En Auvergne et dans le Cantal, elles atteignent quelquefois mille pieds d'épaisseur. Suivant M. Lyell, elles furent évidemment déposées au fond de plusieurs grands lacs, qui occupaient alors le sol où nous vivons aujourd'hui. Souvent la marne qui les compose se laisse diviser en feuillets, minces comme une feuille de papier, phénomène qui est causé par des myriades de toutes petites coquilles de cypris, aux valves très aplaties. Rien ne saurait mieux donner une idée de la limpidité et du calme de ces vastes eaux gauloises. Leur fond que ne troublaient jamais les orages, laissait tranquillement déposer des masses énormes de calcaire uniquement formé de petits mollusques microscopiques.

Quant au bassin de Paris, ses caractères exceptionnels ont obligé les géologues de le décrire séparément. Qu'on se figure, d'après M. Lyell, un vaste golfe formé par la mer, communiquant d'un côté avec un Océan, et de l'autre, recevant les eaux douces d'une immense rivière, dont les bouches, comme celles du Danube et du Nil aujourd'hui, auront souvent changé de direction. Les ondes de ce fleuve roulant tous les débris des terres supérieures et produisant des dépôts variés, selon la direction de ses bouches, auront produit ces alternatives de roches d'eau douce et d'eau marine que l'on trouve partout aux environs de Paris. Pendant ce temps, les volcans de la France centrale bouleversaient par leurs commotions ces lieux humides et fangeux, alors habités par près de cinquante espèces de quadrupèdes, tous perdus aujourd'hui, et que le génie de Cuvier a recomposés d'après leurs restes fossiles dans les carrières de Montmartre.

L'étude de la géologie fossile est si vaste, et son application est tellement positive et lumineuse, que toutes les parties de cette science méritent d'être traitées avec une égale attention : ainsi les *coprolites* fossiles ou boules fécales des animaux, rendues à la lumière après tant de siècles, deviennent d'une grande importance, puisqu'elles servent à remplir un nouveau

chapitre dans l'histoire naturelle du globe! Les coprolites peuvent quelquefois remplacer les ossemens fossiles, pour les déductions de la science; car leur forme révèle à-la-fois celle des intestins des animaux et le genre de leur nourriture. Quand on se rappelle que l'on a trouvé dans les coprolites les débris non digérés d'autres espèces, on verra facilement quel parti les géologues pourront tirer de cette étude pour parvenir à découvrir les mœurs des antiques races animales des temps primordiaux.

Mais, suivant l'avis du savant docteur Buckland, un nouveau et puissant secours vient d'être offert à la géologie, par la découverte des véritables caractères naturels de la famille nombreuse des poissons et par l'application de ces caractères aux poissons fossiles. Ces importans résultats sont dus à M. Louis Agassiz, professeur d'histoire naturelle, à Neufchâtel. C'est surtout dans la disposition des écailles que M. Agassiz a trouvé les caractères prononcés, au moyen desquels il a réussi à classer tous ces êtres, dont les recherches de Cuvier n'avaient pu débrouiller le chaos. On se fera une idée de l'extrême intérêt qui s'attache à l'étude des poissons fossiles, lorsqu'on saura que dans certains endroits, à Saarbruk en Lorraine, à Mansfeld en Thuringe, à Œningen en Suisse, leur conservation est telle, que souvent la capsule de l'œil est conservée; que d'autres fois on trouve encore l'estomac et ses membranes, et qu'enfin dans plusieurs échantillons du monte Bolca, on distingue même les feuillets d'une extrême ténuité, qui forment les branchies aériennes de ces animaux, pour la plupart perdus.

Toutes ces conjectures sur la constitution physique de l'Europe, bien avant notre époque, sont pleinement confirmées par des faits très curieux, et entre autres, par les étranges productions fossiles que les recherches de M. Mantell et du docteur Fitton ont remises au jour. Ils ont minutieusement décrit, dans les districts de Hastings et de Weald, cette série de roches, qui couvrent la majeure partie du sud de l'Angleterre, ainsi que du nord de la France, et qui

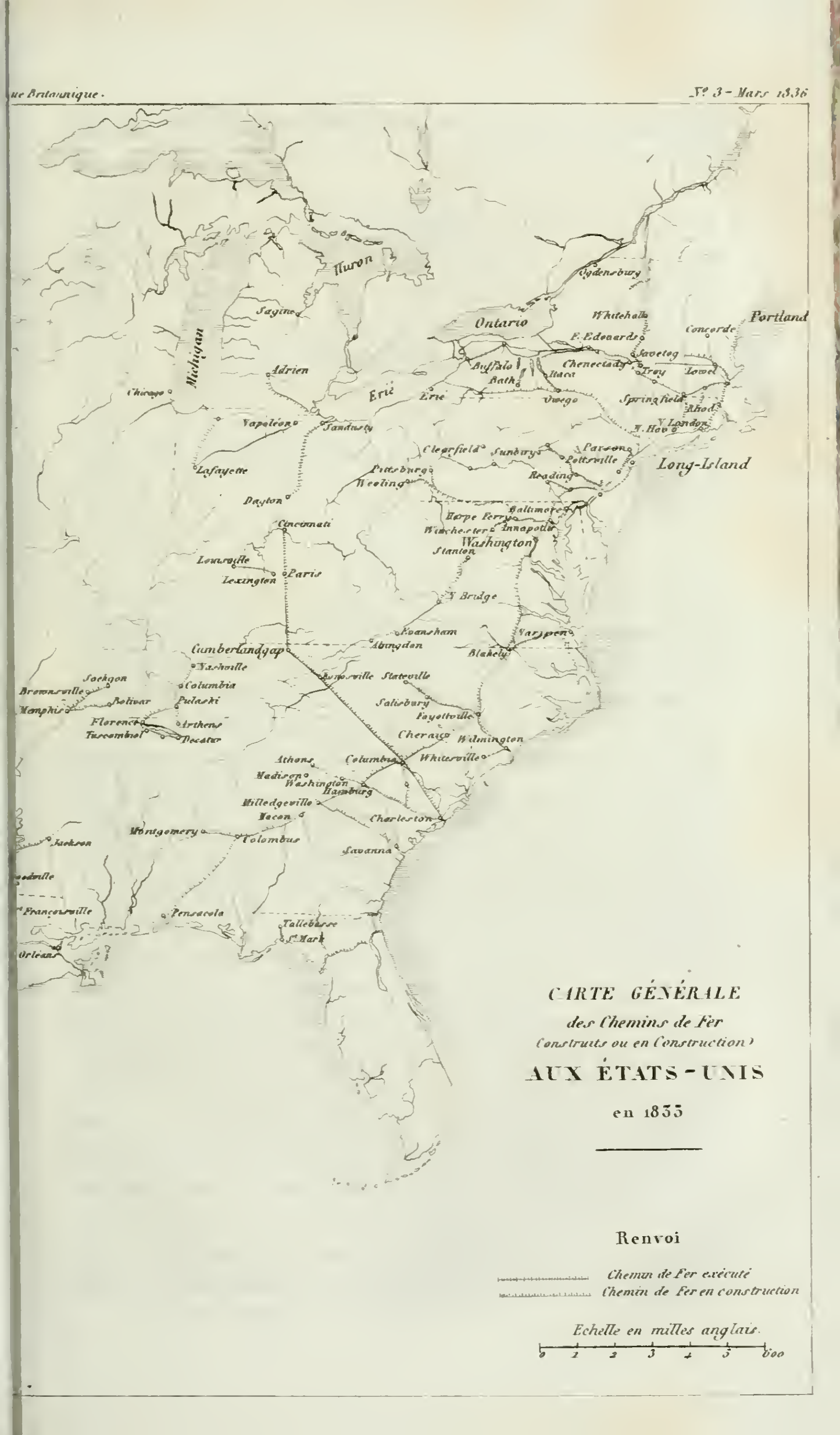
ont dû nécessairement être formées à l'embouchure d'un très grand fleuve, dont les eaux profondes et rapides entraînaient avec les argiles et les sables des terres voisines les débris des animaux et des plantes de ses bords. De tous ces êtres, les reptiles sont les plus extraordinaires. Quelques-uns appartiennent au genre tortue et à ces *trionyx,* qui habitent aujourd'hui les fleuves des pays équatoriaux. On y a trouvé cinq genres de lézards de cinquante à soixante-dix pieds de long. Le dernier, qui fut découvert par M. Mantell, a été nommé l'*Iguanodon*, animal herbivore, gigantesque, qui ne devait se nourrir que des troncs de fougères et de palmiers, car ses dents profondément usées attestent qu'il était doué d'un appétit non moins prononcé que ses formes.

Ce n'est pas tout encore. A mesure que l'on descend dans la série des couches, on en trouve de plus épaisses et aussi de plus abondantes en fossiles d'espèces entièrement perdues. La grande roche de craie, qui se montre avec des caractères presque identiques dans tout le nord de l'Europe, depuis la France jusqu'en Danemark, recèle plus de mille coquilles distinctes, dont pas une seule espèce, suivant M. Lyell, ne se rencontre dans les terrains immédiatement supérieurs à la craie. Il y eut donc une brusque révolution entre ces deux grandes époques. Plus bas encore que la craie apparaît la pierre calcaire, dite *du Jura,* dont deux couches seulement, l'ardoise de Stonesfield et la pierre lithographique de Solenhofen renferment un muséum tout entier de débris organiques : on y voit sans cesse des coquilles et des plantes marines associées à des espèces variées de poissons, d'insectes, de tortues et de lézards volans (ptérodactyles). La plupart de ces animaux ont laissé des empreintes très nettes sur le fin sédiment où ils périrent, tandis que les lits des roches les plus molles portent tous la trace des pattes de crabes et d'autres crustacés, traces aussi fraîches que si elles eussent été faites aux marées d'hier. Sur d'autres couches pierreuses, on reconnaît distinctement les courbes ondulées des lames de la haute mer, lorsqu'elle venait frapper ces rochers, qui, au lieu de nos

plaines populeuses, s'élevaient alors en îlots escarpés au milieu des vagues d'un immense océan germanique.

Nous ne suivrons pas M. Lyell dans ses curieuses recherches sur les roches primitives, sur ces granites, sur ces porphyres, où les Egyptiens ont taillé tant de monumens impérissables, et qu'il considère comme des métamorphoses de roches beaucoup plus récentes, mais cristallisées et fondues par la chaleur volcanique. Il sera plus instructif d'ajouter ici un mot sur le caractère des recherches de M. Lyell et sur leurs conséquences philosophiques. Sans doute on peut lui reprocher de poser en principe que les causes des opérations géologiques existantes aujourd'hui ont agi d'une manière uniforme de toute éternité. Cependant on doit se demander s'il n'est pas anti-philosophique de nier qu'on puisse jamais découvrir les traces d'un commencement et d'une origine des choses. Tous les savans accordent, comme résultat positif des faits, que l'homme a paru sur la terre à une époque *comparativement* moderne, et si l'astronomie a prouvé que notre planète n'est qu'un point dans l'immensité des cieux, pourquoi la géologie ne prouverait-elle pas un jour que notre globe a commencé et qu'il est destiné à finir? En présence de la sublime intelligence d'un créateur éternel et infini, les myriades de siècles que M. Lyell se plaît à assigner aux formations successives, sont moins qu'un seul jour. Le globe même n'est rien. Nous ne pensons pas que ce soit dégrader la sagesse et la puissance divines que d'admettre que tantôt elle laisse vieillir et mourir des mondes, et que tantôt elle en appelle d'autres à l'existence, resplendissans de mille beautés et pourvus d'innombrables merveilles naturelles. Il en serait des planètes tout entières comme de leurs habitans. L'espèce pourrait périr; mais la race serait immortelle!

(*Quarterly Review.*)



Huron
Michigan
Ontario
Erie
Long-Island
Portland
Ogdensburg
Whitehall
Concorde
F. Edwards
Saveteg
Chenectady
Troy
Lowel
Buffalo
Bath
Itaca
Owego
Spring field
Rhod.
N. London
N. Hav
Sagine
Adrien
Chicago
Erie
Napoléon
Sandusky
Lafayette
Dayton
Clearfield
Sunbury
Parson
Pottsville
Reading
Pittsburg
Weeling
Baltimore
Harpe Ferry
Annapolis
Winchester
Washington
Stanton
Cincinnati
Louisville
Paris
Lexington
N Bridge
Evansham
Abingdon
Blakely
Cumberlandgap
Nashville
Columbia
Pulaski
Arthens
Decatur
Florence
Tuscombia
Bolivar
Jackson
Brownsville
Memphis
Knoxville
Stateville
Salisbury
Fayetteville
Cheraw
Wilmington
Whitesville
Athens
Columbia
Madison
Washington
Hamburg
Milledgeville
Macon
Charleston
Montgomery
Colombus
Savanna
Jackson
Francesville
Pensacola
Tallehasse
St Mark
Orleans
CARTE GÉNÉRALE
des Chemins de Fer
Construits ou en Construction
AUX ÉTATS-UNIS
en 1835
Renvoi
Chemin de Fer exécuté
Chemin de Fer en construction
Echelle en milles anglais.
0 1 2 3 4 5 600

Industrie.

LES CHEMINS DE FER

EN ANGLETERRE ET AUX ÉTATS-UNIS.

Ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle que l'on a commencé à étudier avec une attention sérieuse les lois de la vitesse et de la résistance, pour en appliquer les résultats aux moyens de transport. C'est de cette époque aussi que date le plus grand développement de nos canaux, de nos routes à barrières et de nos chemins en blocage. Sans doute avant cette époque on avait creusé des canaux, dallé des routes, comblé des vallons, aplani des montagnes; mais les entrepreneurs de ces grands travaux obéissaient plutôt à un vague sentiment de gloire et d'ambition qu'à une théorie rigoureusement arrêtée. C'était moins pour favoriser les intérêts particuliers, que pour consolider leurs conquêtes ou en préparer des nouvelles, que Rome et Carthage sillonnaient leur empire de ces magnifiques voies, dont la construction solide et monumentale étonne encore nos regards. On comptait en Sicile plus de six cents lieues pavées par les Romains, près de cent dans la Sardaigne, soixante-treize en Corse, onze cents dans les Iles Britanniques, un nombre beaucoup plus considérable en Italie, dans la Gaule et en Espagne; quatre mille deux cent cinquante dans l'Asie, quatre mille six cent soixante-quatorze en Afrique, etc., etc. De savans géographes ont calculé que le parcours réuni de toutes les grandes voies romaines pou-

vait avoir quarante mille lieues ; mais aucune d'elles ne se rattachait à un système de communication suivi ; la plupart longeaient le littoral des différentes mers pour soutenir les opérations de la flotte dont les galères étaient chaque soir tirées à terre : c'étaient, en un mot, des routes stratégiques sur lesquelles les légions romaines s'avançaient pour conquérir le monde. Le système de viabilité des peuples modernes n'a aucun point de ressemblance avec ceux qui l'ont précédé. Créé dans un but tout pacifique, il ne tend qu'à rendre plus faciles les relations commerciales, à rapprocher les divers foyers de production et à accroître les débouchés de l'industrie. Les perfectionnemens apportés à la navigation intérieure et extérieure ont déterminé une grande partie de cette révolution ; c'est aux chemins de fer à accomplir le reste.

La première application de ce système de communication perfectionné date du dix-septième siècle. En 1649, un M. Beaumont vint à Newcastle-upon-Tyne, où il fit une série d'expériences sur l'exploitation des houillères et sur le *transport* de leurs produits dans des *voitures d'une construction nouvelle.* Quoique l'on ne sache pas précisément en quoi consistait son invention, M. Ward le regarde comme le premier inventeur des *rail-ways*, et, comme tous les inventeurs, il se ruina. Néanmoins il est certain qu'en 1676 des routes de ce genre existaient; car dans la vie du lord garde-des-sceaux North, on trouve le passage suivant : « La manière de faire « le transport consiste à poser des *rails* de bois, depuis la « houillère jusqu'à la rivière, parfaitement droits et paral- « lèles entre eux. On fait ensuite de gros chariots avec quatre « rouleaux qui s'adaptent à ces rails, ce qui rend le trans- « port si facile qu'un seul cheval est en état de tirer quatre « à cinq *chaldrons* (8 à 10 mille livres) de charbon, « immense avantage pour les marchands. » L'observation était très juste : en effet sur un pavé neuf et bien exécuté, la résistance est quatre fois plus considérable que sur un chemin en fer; sur une route en cailloux, cette résistance est huit

fois plus forte, et sur une route en gravier seize fois plus.

Cependant le peu de solidité et de durée que présentaient ces voies en bois obligea de les revêtir de plaques de fer ou de fonte, dans les parties où le frottement était le plus fort. En 1767, on employa exclusivement la fonte. Les premières ornières qu'on fit de cette manière consistaient en bandes plates avec un rebord ou épaulement intérieur, mais on sentit bientôt l'avantage de construire les chemins à ornières saillantes et en fer malléable. En 1788, on imagina de faire agir le poids même des chariots descendant le long de plans inclinés, au moyen d'une combinaison de poulies. En 1808, on commença à placer au sommet des rampes, des machines à vapeur, qui firent tourner un treuil, sur lequel s'enroulait une corde fixée par l'une de ses extrémités aux chariots qu'il fallait élever. Enfin, en 1810, on fit usage des machines locomotives. Depuis ce temps le nombre des chemins de fer en Angleterre servant au transport, soit par la force animale, soit par celle de la vapeur, s'est successivement accru. Liverpool et Manchester, Carlisle, Newcastle, le comté de Glamorgan, Cardiff et Mestyr Tydwill, Cromford and High Peak, Birmingham et Bristol, Leeds et Selby, Canterbury et Whistable, etc., etc. en Angleterre, ont abrégé les distances qui les séparaient en créant des chemins de fer; l'Ecosse et l'Irlande ont suivi l'exemple de la métropole, mais sur une moindre échelle (1). La plupart de ces entreprises sont en pleine prospérité, et chaque jour il s'en forme de nouvelles. Le parcours actuel de toutes ces routes est de trois cent quarante milles (113 lieues); dans deux ou trois ans, il sera doublé. Dans le moment où nous écrivons, voici quels sont les chemins en construction et ceux pour lesquels les entrepreneurs sont en instance, afin d'obtenir la concession.

(1) Les nombreux articles que nous avons déjà publiés dans nos trois précédentes séries sur ces divers chemins nous dispensent d'entrer dans de plus grands développemens.

Tableau des rail-ways dont le parlement a autorisé l'établissement, et de ceux à l'égard desquels des demandes lui sont en ce moment soumises.

DÉSIGNATION des RAIL-WAYS.	Longueur en milles.	Coût présumé par mille.	Montant du capital.	Nombre d'actions.	Valeur des actions.	Frais d'entretien présumés par an.	Revenu net présumé par an.
CHEMINS EN CONSTRUCTION		£	£		£	£	
Londres et Birmingham.	111	22,522	2,500,000	25,000	100	470,156	13 p. 0/0
Great Western. . . . . , .	114	21,930	2,500,000	25,000	100	440,839	12 3/4
Londres et Southampton.	75	13,333	1,000,000	20,000	50	87,798	10 3/4
Preston et Wyre. . . -	19 1/2	6,660	130,000	2 600	50	»	20 p. 0/0
Londres et Greenwich.	3 3/4	69,565	400,000	20,000	20	23,550	20 p. 0/0
Londres et Croydon.	»	»	140,000	7,000	20	»	»
CHEMINS EN DEMANDE.							
Londres et Brighton (*Gibbs*). . .	57	15,790	900,000	45.000	20	»	51 p. 0/0
Londres et Brighton (*Stevenson*).	48	20,833	1,000,000	10 000	100	60,000	15 p. 0/0
Eastern Counties	125	12,000	1,500,000	60,000	25	200,000	15 »
Midland Counties.	69	8,700	600,000	6,000	100	65,085	20 »
North Midland	70	17,857	1,250,000	12,500	100	»	»
Great Northern (*Gibbs*).	189	15,873	3,000,000	30,000	100	413,716	16 3/4
Londres et Gravesend.	17 1/2	34.826	600,000	30,000	20	25,000	6 » »
Londres et Blackwall.	3 3/4	100,000	600,000	12,000	50	35,000	13 1/2
Southend et Hole Haven.	34	8,530	300,000	6,000	50	12,900	13 1/2
London Grand Junction.	2	300,000	600,000	12,000	50	30,000	15 1/3
Birmingham, Bristol and Thames Junction.	2 3/4	54,545	150,000	7,500	20	»	»
Thames Haven. . . . . . -	15	30,000	450,000	9,000	50	»	»

Parmi ces chemins, l'un des plus intéressans, quoiqu'il soit un des moins longs, est celui qui se construit en ce moment entre Londres et Greenwich. Ce rail-way, quand il sera terminé, formera un viaduc, élevé de 22 pieds au-dessus du sol et se composera de mille arches, commençant au bas du pont de Londres et se terminant à Bexley place, à Greenwich. Sa longueur totale sera de 3 milles 3/4, celle de la route ordinaire est de 5 milles 1/2. La première pierre en a été posée au mois d'avril 1834, et à la fin de 1835 plus de cinq cent quarante arches étaient terminées. La rigueur de l'hiver a interrompu les travaux, mais il paraît certain que la route sera ouverte à la fin de l'été. L'intention des actionnaires

est de combler un grand nombre d'arches et d'en faire des habitations qu'ils loueront. Le 21 novembre 1835, à une assemblée générale des actionnaires, les comptes des dépenses faites et à faire leur ont été soumis par les directeurs. La dépense totale a été estimée à 437,000 £ (10,925,000 fr). Un des grands avantages que l'établissement de ce rail-way doit procurer aux voyageurs arrivant à Londres par les bateaux à vapeur, sera de pouvoir débarquer à Deptford, et éviter par là les dangers de la navigation par ces bateaux dans le port encombré de la capitale. (1)

Quoique les chemins de fer et l'application de la vapeur aux machines locomotives soient d'une date récente; les détracteurs n'ont pas manqué à ce nouveau système de communication. On leur a reproché les capitaux considérables qu'ils engloutissent, les dangers auxquels ils exposent les voyageurs, les immenses frais d'entretien qu'ils exigent; aussi les esprits inventifs n'ont cessé de s'occuper du moyen de substituer à la vapeur un moteur qui réunît les avantages qu'elle présente sans offrir les mêmes inconvéniens. Nous citerons ici l'une des théories qui nous a paru la plus curieuse, et qui a le plus vivement excité l'attention du public. M. Pinkus a pris, il y a quelque temps, un brevet d'invention pour la découverte de ce qu'il appelle un *rail-way pneumatique*. Le principe sur lequel repose son invention est à-peu-près celui d'une pompe aspirante. Il propose de construire un tunnel cylindrique de métal de trente-six à quarante pouces de diamètre à l'intérieur, posé sur toute la longueur du rail-way. De distance en distance, c'est-à-dire à au moins cinq milles l'une

(1) Note du trad. D'après cette description, on voit que le chemin de Greenwich à Londres est construit sur le même système que ceux de Saint-Germain à Paris, et de Kingstown à Dublin. Une grande partie du parcours de ces trois chemins s'effectue sur des arches qui s'élèvent au-dessus des rues et des chaussées, ainsi que l'indique le plan du viaduc de Greenwich à Londres, que nous avons mis en tête de cet article.

de l'autre, il dispose des machines à vapeur faisant mouvoir des machines pneumatiques qui, communiquant avec l'intérieur du cylindre ou tunnel, y font le vide.

Dans ce cylindre, l'auteur place un instrument qu'il appelle le *voyageur dynamique*, et qui fait l'office de piston. Cet instrument se compose d'une plaque circulaire, dont le diamètre égale celui du tunnel, et de deux roues, posées l'une derrière l'autre et perpendiculairement à la plaque. Le vide étant fait devant, et l'air atmosphérique étant introduit derrière *le voyageur dynamique*, celui-ci est nécessairement poussé en avant avec une grande force et une vitesse proportionnée à cette force. Sur la partie supérieure du tunnel cylindrique, règne une fente longitudinale, à travers laquelle passe un bras, qui fait communiquer le *voyageur dynamique* avec un remorqueur placé sur le chemin et appelé le *gouverneur*. Ce *gouverneur* a sept roues, dont quatre sont placées comme celles d'une voiture ordinaire et dont les trois autres sont au milieu, le long du timon. L'usage de celles-ci est de soutenir et de faire rouler, le long de la fente, ce que l'auteur appelle *sa corde valvulaire*, au moyen de laquelle il tient fermée toute la partie de la fente qui n'est point nécessaire à la communication du *voyageur* avec le *gouverneur*. Il serait beaucoup trop long d'entrer ici dans la discussion des objections qui ont été faites à M. Pinkus; il suffira de faire observer qu'il ne prétend point être l'inventeur de la manière de créer le mouvement par le moyen de l'air atmosphérique, poussant un piston dans le vide, il réclame seulement la priorité pour la manière de communiquer ce mouvement à des agens extérieurs et spécialement pour la construction et l'usage de *sa corde valvulaire* sur laquelle, du reste, il a gardé jusqu'ici un silence mystérieux.

La grande difficulté que l'on a à vaincre dans la construction des rail-ways est d'obtenir une adhérence suffisante, sans trop augmenter le frottement; or, quelque faible que soit ce frottement, il devient très considérable du moment où le

chemin est obligé de dévier de la ligne droite. Le moyen que l'on emploie aujourd'hui pour rendre l'augmentation du frottement peu sensible, consiste à faire décrire au chemin un segment de cercle d'un fort grand diamètre. On y obvie aussi par la forme des roues. Un correspondant du *Rail-way Magazine*, M. Bravender, demande s'il ne serait pas plus rationnel de prendre pour courbe une cycloïde, ou du moins de chercher si, de même que la cycloïde est la courbe de la *plus prompte descente*, il n'existerait pas dans la nature une courbe de la moindre résistance. Nous laissons aux mathématiciens le soin de résoudre ce problème; en attendant, nous allons présenter le tableau des chemins de fer existant dans l'Union Américaine.

C'est sur les Etats-Unis qu'il faut jeter les yeux, si l'on veut voir des entreprises conçues sur de grandes proportions, et des hommes prompts à mettre en pratique toutes les découvertes utiles. L'espace, il est vrai, ne leur manque point pour accomplir leur œuvre : le sol n'y est pas divisé, morcelé, comme en Europe, entre une infinité de petits propriétaires hargneux, qui dominés par un égoïsme aveugle, par des considérations mesquines, sont toujours prêts à sacrifier les intérêts généraux à leur intérêt privé. Là on comprend tous les avantages des moyens de communication perfectionnés, là on sait apprécier le temps que l'on gagne en abrégeant l'espace; mais nulle part ailleurs, il faut le dire, l'ouverture d'un nouveau chemin n'augmente dans une aussi forte proportion la richesse d'une contrée, ne rehausse davantage l'importance des villes, et ne met en mouvement des sommes de capitaux plus considérables. Aussi, dès qu'un projet est proposé, les spéculateurs accourent, et l'entreprise commence. Si le fer ou la fonte manque, on remplace ces matériaux par la pierre ou par le bois, et les rail-ways dont la construction est si lente en Europe semblent s'improviser en Amérique, tant les procédés y sont simples et expéditifs. Le travail n'est pas parfait sans doute, mais la circulation com-

mence et l'on perfectionne ensuite. Depuis l'introduction de ce nouveau système de transport, en 1826, l'Amérique du nord s'est à la lettre couverte d'un réseau de routes à rainures qui ont établi des rapports très prompts et très commodes entre les points les plus extrêmes de la confédération. Notre but, dans cet article, est d'en faire connaître les principales. Pour cela nous suivrons un guide sûr, le major Poussin, à qui la science est redevable de grands et nobles travaux. (1)

Les chemins de fer aux Etats-Unis peuvent se rapporter à deux grands systèmes, ainsi que l'indique la carte ci-jointe; d'abord les chemins de fer exécutés ou en cours d'exécution sur les bords de l'Atlantique; puis les chemins de fer construits dans le but d'unir cette première ligne avec les pays de l'intérieur ou de l'ouest. Nous distinguerons, sous la dénomination de *ligne de l'Atlantique,* tous les chemins de fer qui tendent à former une seconde ceinture artificielle de communication, parallèle au littoral, et, sous celle de l'*Atlantique vers l'ouest,* tous ceux qui tendent à créer ou à activer des rapports directs ou indirects entre cette première ligne et les régions à l'ouest des monts Alléghaniens.

Sur le littoral, se trouvent les plus grands centres de population déjà réunis par la navigation à vapeur, qui jusqu'ici a secondé d'une manière si efficace l'esprit commercial des habitans de l'Union. Néanmoins, ce système de communication était encore imparfait. Des solutions de continuité exigeaient sans cesse que la voie de terre intervînt pour combler

(1) Nous avons été les premiers à signaler à l'attention de la France le beau travail, publié il y a deux ans par M. le major Poussin, sur les *Améliorations intérieures* exécutées aux Etats-Unis durant les quinze dernières années. Pour compléter ce premier ouvrage, M. Poussin vient de publier un nouveau travail qui comprend l'historique de la construction des chemins de fer aux Etats-Unis, ainsi qu'un aperçu de la législation qui les régit. Ce livre pratique accompagné de cartes, de plans et de nombreux devis ne pourra qu'être consulté avec fruit par tous ceux qui s'occupent de ces grandes constructions.

les lacunes. De là des lenteurs infinies, lenteurs que les besoins nouveaux, devenus plus nombreux et plus pressans, ne pouvaient plus supporter. C'est pour satisfaire à ces nécessités nouvelles, qu'a été conçue la ligne des chemins de fer sur les bords de l'Atlantique, qui réunira un jour Boston à la Nouvelle-Orléans, en passant par toutes les capitales des états qui bordent l'Atlantique. Un pareil projet était d'un intérêt trop général pour être négligé : aussi s'est-on occupé immédiatement de son exécution, en formant une union systématique entre la navigation à vapeur existante et les chemins déjà projetés et exécutés. En décrivant cette grande *ligne de l'Atlantique*, et en allant de l'orient à l'occident, on peut considérer Boston, capitale du Massachussetts, comme point de départ à l'est, et Charlestown, dans la Caroline du Sud, comme point d'arrêt au sud-ouest.

Le chemin de fer projeté entre Boston et Providence fut le premier chaînon de cette grande ligne, dont on s'occupe. Ce chemin part de l'intérieur de Boston, traverse le bras de mer qui sépare la ville du faubourg de Roxbury, sur une chaussée artificielle de dix-sept cents mètres de longueur, formée d'une plate-forme en maçonnerie de blocage, construite sur pilotis. Ce chemin sera desservi par des machines locomotives importées d'Angleterre : elles parcourront, en deux heures, toute la distance entre Boston et Providence, dont la la longueur, par le chemin de fer, est de 67,591 mètres ou environ dix-sept lieues.

De Providence un second rail-way se rendra à Stonington, village de l'état de Connecticut, où l'on traversera le Sound pour se rendre à Long-Island; là, un nouveau prolongement du chemin ira jusqu'à New-York. Quand ces diverses routes seront achevées, la distance totale de Boston à New-York sera de 334,373 mètres ou 83 lieues, dont neuf lieues se feront par eau, distance qui sera parcourue en onze heures et demie.

New-Nork et Philadelphie sont les plus grandes villes des États-Unis. New-York, capitale du commerce de l'Union, a

aujourd'hui une population de 280,000 âmes ; sa marine marchande est estimée à plus de 330,000 tonneaux ; et le revenu de sa douane a versé dans le trésor public, en 1834, 50,000,000 de francs ! Philadelphie compte près de 120,000 âmes ; son commerce extérieur, moins actif que celui de New-York, est représenté par environ 100,000 tonneaux, mais aussi cette ville est le séjour d'une population tout agronome et manufacturière, et est devenue le foyer le plus actif de la civilisation la mieux entendue. Il existe deux projets de chemin de fer pour mettre ces deux villes à sept heures de marche l'une de l'autre ; l'un utilise la navigation à vapeur déjà établie sur une portion de l'espace qui les sépare ; l'autre accomplira le trajet sans interruption ; le premier est déjà livré à la circulation ; le second est en cours d'exécution.

Amboy, dans le New-Jersey, est un excellent mouillage pour les bâtimens dirigés sur New-York, et qui dans l'hiver sont détenus dans la rade foraine par les glaces que le Hudson charrie. Camden, aussi dans le New-Jersey, est située sur la rive gauche de la Delaware, précisément vis-à-vis de Philadelphie. Un chemin de fer, à double voie, a été construit entre ces deux villes, par M. J. Wilson. Son développement total est de 98,168 mètres, ou vingt-quatre lieues et demie. La dépense totale, y compris les frais d'achat de terrains, de bateaux à vapeur, de machines locomotives, de chariots et construction de quais, s'est élevée à 7,772,000 fr. Au moyen de ce chemin, on communique de New-York à Philadelphie (distance de trente-quatre lieues), en cinq heures et demie ; la dépense par voyageur est de 15 fr. 90 c. aux premières places, et de 10 fr. 60 c. aux secondes.

Le rail-way entre Paterson et New-York passe par les rivières de la Passaic et de Hackensack, toutes deux navigables pour les bâtimens à voiles. Ce passage s'effectue par des ponts viaducs qui n'interrompent point la navigation.

De New-Jersey, ville située sur le Hudson, vis-à-vis de New-York, un chemin de fer, à une voie, conduit à New-

Brunswick, distance de douze lieues. De New-Brunswick à Trenton, distance de dix lieues et demie, on a le projet d'établir des rainures sur la route ordinaire, afin d'unir la route précédente avec celle de Trenton à Philadelphie, qui existe déjà sur un développement de onze lieues.

De Philadelphie à Baltimore, villes qui sont à quarante-huit lieues l'une de l'autre, il existe en ce moment une voie de communication, partie par bateau à vapeur et partie par rail-way. La distance se franchit en dix heures et demie. Une seconde voie toute par terre est commencée ; quand elle sera entièrement établie, le trajet s'accomplira en sept heures.

Le chemin de fer de Baltimore à Washington ouvre une communication directe entre la troisième capitale du commerce américain et la capitale de l'Union, et devient par cela même un des plus importans chaînons de la ligne de l'Atlantique. Aussi est-ce entièrement dans le but de favoriser le plus possible le mouvement des voyageurs que les études de ce chemin ont été dirigées par l'habile ingénieur, M. J. Knight, qui en a été chargé. La longueur totale de ce chemin sera de 60,751 mètres et le trajet s'accomplira en deux heures et demie, à raison de 25 kilomètres par heure sur les parties en ligne droite et de 21 kilomètres seulement sur les parties courbes.

De Washington à Frédéricksburg, en Virginie, on suit d'abord, sur une distance de 72,500 mètres, la navigation à vapeur du Potomac jusqu'au Potomac Creek. De Potomac Creek à Frédéricksburg, on a projeté un chemin de fer qui aura 11 kilomètres de longueur. Le chemin de fer de Frédéricksburg à Richmond doit avoir 97,406 mètres de développement. Cette dernière ville, capitale de la Virginie, compte 18,000 habitans et est le centre d'un commerce très actif.

Une compagnie s'occupe en ce moment de la construction d'un chemin de fer de Richmond à Pétersburg sur l'Appomax, un des ports les plus importans de la Virginie. Ce chemin formera le prolongement de la ligne de l'Atlantique et pourra

être parcouru en une heure. De Pétersburg un chemin se rend au Roanoke. Quoique projeté dans un pur intérêt de localité, ce chemin acquiert cependant un intérêt national par la position qu'il occupe dans la ligne de l'Atlantique. Sa longueur totale est de 94,949 mètres.

C'est sur le bassin du Roanoke que se termine aujourd'hui la grande ligne de communication de fer parallèle à la côte de l'Atlantique. Elle devra cependant être prolongée un jour, au moins jusqu'à Charlestown, qui forme l'extrémité méridionale de cette ligne projetée. Elle traversera Raleigh et Fayetteville, dans la Caroline du nord, Cheraço, Camden et Columbia, dans la Caroline du sud, d'où elle se rendra à Charlestown. Ainsi à une époque très prochaine on peut espérer de voir établir de Boston à Charlestown, une communication continue par un chemin de fer qui aura quatre cent trente-cinq lieues de développement, distance que l'on pourra parcourir en soixante-douze heures! Les travaux exécutés jusqu'à présent sur la ligne de Boston au Roanoke par Amboy et New-Castle se composent de 184,992 mètres de double voie, dont la construction a coûté un prix moyen de 145 fr. et 286,549 mètres de simple voie, au prix moyen de 38 fr.

Les travaux en cours d'exécution sont 330,393 mètres de simple voie, dont le prix moyen est estimé à 54 fr.

Le système de chemins de fer, qui forme la ligne de l'Atlantique, vers l'ouest, a un intérêt moins général; nous nous contenterons de constater que, tant en double voie qu'en simple, il y a aujourd'hui 988,415 mètres exécutés et 582,904 mètres en cours d'exécution.

Nous résumerons donc ce travail sur les chemins de fer par un aperçu sommaire de tout leur développement, ainsi que de leur prix de revient par mètre courant :

	Mètres.
1° La longueur totale des chemins de fer exécutés à double voie et sur dés en pierre est de	392,142
Ou 98 lieues; le prix moyen de revient est de 166 fr. par mètre.—Le poids des rails varie de 5 à 19 kilog.	

2° La longueur totale des chemins de fer exécutés à double voie et sur une assise en bois est de. . . .	228,824
Ou 57 lieues et demie, le prix moyen de revient est de 144 fr. — Le poids des rails varie de 6 à 18 kilogrammes.	
3° La longueur totale des chemins de fer exécutés à simple voie et sur bois, est de.	798,990
Ou 199 lieues trois quarts; le prix moyen de revient est de 54 fr. — Le poids des rails varie de 5 à 19 kilogrammes.	
4° La longueur totale des chemins de fer en cours d'exécution à double voie et sur bois, est de.	367,000
Ou 91 lieues trois quarts; le prix de revient est estimé à 120 fr. — Le poids des rails est de 18 kilog.	
5° La longueur totale des chemins de fer en cours d'exécution à simple voie et sur bois, est de	546,097
Ou 138 lieues et demie; le prix moyen est estimé à 162 fr. — Le poids des rails varie de 4 à 20 kilolog.	
Par conséquent la longueur totale des chemins de fer exécutés est de.	1,409,956
Ou 352 lieues un quart.	
Et la longueur totale des chemins de fer en cours d'exécution est de.	913,097
Ou 228 lieues un huitième, ce qui réalisera dans très peu de temps près de 600 lieues de chemin de fer.	

Les chemins de fer, aux États-Unis, sont à très peu d'exceptions près, entrepris par des associations particulières; dans quelques cas seulement, les États ont cru devoir se charger de l'exécution de grandes lignes, qui auraient exigé une émission de capitaux trop au-dessus des moyens ordinaires des particuliers. L'intervention du gouvernement fédéral, dans les entreprises des rail-ways, a toujours été restreinte jusqu'ici aux frais d'études qu'il fait exécuter par ses ingénieurs. Les gouvernemens des États particuliers interviennent souvent, mais c'est toujours comme actionnaires, et ce n'est qu'à ce titre qu'ils exercent leur influence, soit

dans la rédaction du projet, soit dans son exécution. Dans le cas où un Etat se charge seul de la construction d'une grande ligne, l'exécution de la loi qui l'autorise est confiée à une commission composée de trois membres. Cette commission, assistée d'un ingénieur en chef, nommé par le gouvernement, fait exécuter et reçoit les travaux, contracte les emprunts et dirige l'ensemble et les détails de l'entreprise. Une loi spéciale détermine l'intérêt et les époques de remboursement des emprunts.

Pour stimuler les associations particulières, l'opinion publique est consultée dans des assemblées convoquées sur un des points les plus peuplés du pays que doit traverser la route. Si l'opinion se prononce favorablement, une commission provisoire est chargée de rédiger le plan de l'entreprise et de faire un devis estimatif des dépenses et des bénéfices probables. Si l'assemblée adopte le plan proposé, la compagnie demande aux Chambres l'autorisation de se constituer légalement. Cette concession ou chartre constituante est accordée sans aucun frais, et sans le moindre délai. Les fonds sont obtenus par voie de souscriptions, et la chartre prévoit la manière et détermine les lieux où ces souscriptions pourront être faites. L'administration est généralement confiée à la surveillance d'un comité d'exécution non salarié, choisi parmi les souscripteurs, et d'un directeur qui devient président de la compagnie. Le comité choisit et nomme son ingénieur en chef, qui prend la gestion générale de tous les travaux d'art. Ses émolumens varient suivant l'importance des entreprises qui lui sont confiées, de 5 à 10,000 dollars (25 ou 50,000 francs); mais jamais, dans aucun cas, il ne peut être directement ou indirectement intéressé dans les marchés passés pour l'exécution des travaux.

Les machines locomotives en usage sur les chemins de fer des États-Unis, se composent presque toutes de tubes bouilleurs verticaux, principe qui évidemment a de grands avantages sur l'ancien mode des bouilleurs horizontaux:

dans ce système la circulation est établie dans toutes les parties de la chaudière, par la formation même de la vapeur; et la partie exposée à l'action directe du feu est constamment approvisionnée d'eau. Les roues ont reçu de grands perfectionnemens, surtout dans la partie de leurs jantes. Ces roues sont aujourd'hui entièrement en fonte; mais on a eu soin d'introduire dans le périmètre même des bandes, un anneau en fer, trempé au moment où l'on jette la fonte dans le moule. Ce renfort annulaire assure une meilleure trempe et augmente considérablement la force des roues. Depuis l'introduction de ces nouvelles roues, on n'a eu que très peu d'accidens à déplorer. La vitesse la plus usitée sur les chemins de fer américains est de 25 kilomètres à l'heure.

Après avoir présenté le tableau des rail-ways actuellement exécutés ou dont l'exécution se poursuit dans les divers états de l'Union, nous ne pouvons nous dispenser de parler d'une entreprise de la plus haute importance, quoiqu'elle ne soit encore qu'en projet. Une compagnie propose d'établir un vaste rail-way de plus de 600 milles de long, qui unira Cincinnati à Charlestown, et par conséquent les états du nord-ouest avec ceux du sud-est. Le plan en a été soumis à une assemblée d'habitans de Cincinnati au mois d'août 1835, et la commission provisoire a été sur-le-champ nommée. D'après le projet, la route partira de Cincinnati, ou, pour mieux dire, de Newport ou de Covington, situés sur la rive opposée de l'Ohio; elle traversera l'état de Kentucky jusqu'à Cumberland-Gap, puis de l'angle sud-ouest de l'état de Virginie, coupera ensuite l'état de Tennessée, en remontant la vallée de la rivière Funch Broad (Caroline du Nord), aboutira à Greenville ou à quelque autre point de la Caroline du Sud, au-delà des monts Alleghanys, d'où elle descendra, par une branche, à Augusta de Géorgie, et, par une autre, atteindra immédiatement Charlestown, dans la direction de Columbia.

La longueur de cette route peut être évaluée en nombres ronds à 600 milles. La distance de Cincinnati à New-York,

par les lacs, est de 950 milles; à Philadelphie, par Pittsburg, de 850 milles; à Baltimore, par Wheeling, de 650 milles; à Mobile, par la vallée de Tennessée, de 780 milles.

De sorte que la route par Charlestown pour aller à la mer fait gagner 343 milles sur celle de New-York, 243 milles sur celle de Philadelphie, 50 milles sur celle de Baltimore, et 173 milles sur celle de Mobile. Quant au temps que l'on gagnera, la différence est tout aussi frappante. En supposant 12 milles par heure, taux moyen des wagons, et en accordant un délai raisonnable pour les stations, le temps nécessaire pour le transport des marchandises de Charlestown à Cincinnati, n'excédera pas soixante heures, tandis qu'il faut aujourd'hui plus de huit jours.

Les frais de construction de cette grande voie ont été estimés à 7,000,000 de $ (37 millions de francs). Quant au commerce et au genre de produits qui alimenteront cette route, il faut considérer que la région des Carolines produit du riz; l'Ohio, le Kentuky, du grain, du tabac, des porcs, des bœufs. Charlestown est en outre un port considérable sur la mer Atlantique, dans lequel règne un vaste mouvement d'importation et d'exportation qui ouvrira un nouveau marché pour les produits agricoles de l'ouest, et un nouveau débouché pour les produits des pays étrangers. Une autre source de commerce sera encore fournie par la grande variété des productions minérales du Tennessée et de la Caroline du nord, dont la région sera traversée par la route nouvelle. Parmi ces produits figurent la houille, le fer, le sel, l'ardoise, le plomb, le zinc et le plâtre. On peut même y ajouter l'or, produit qui est bien rarement compté parmi les objets de transport qui contribuent au succès d'un chemin de fer, mais qui ici ne sera pas sans importance.

(*British and American rail-ways Magazine.*)

Voyages.

VOYAGE EN ETHIOPIE.

Bien des siècles s'écouleront avant que la curiosité qui s'attache aux monumens de l'Egypte et de la Nubie soit épuisée. Un voile mystérieux couvre encore le nom des peuples qui les élevèrent ; mais chaque jour ce voile se dissipe ; chaque jour il cède aux efforts des nouveaux explorateurs. Déjà cette ligne de temples, de tombeaux, de pyramides qui bordent les rives du Nil sur une longueur de plus de mille milles a pris une importance historique par la découverte de l'écriture hiéroglyphique. Cette découverte, il est vrai, ne jette encore qu'une lumière incertaine et rare sur le gouffre du temps ; mais cependant grâce à la sagacité et à l'esprit d'investigation de notre époque, nous en savons plus sur l'histoire de l'Egypte et de l'Ethiopie que les Grecs et les Romains.

Le nom de Méroë n'avait pas frappé l'oreille des Grecs avant qu'Hérodote ne leur racontât ce que les prêtres de Memphis lui avaient appris de ce vieil empire. Aussi les géographes de l'antiquité se plaisaient à transporter dans l'Ethiopie les fables et les merveilles qu'ils ne trouvaient pas à placer convenablement dans le monde exploré. Eléphantine formait déjà du temps d'Hérodote les frontières de l'Egypte. Là aussi s'arrêta définitivement la conquête persanne. Les désastres de l'armée de Cambyse, la seule expédition entreprise par les Perses contre l'Ethiopie, laissant cette contrée à son indépendance, éleva le premier mur de séparation entre l'Egypte

soumise et les Nubiens qui purent rester fidèles au culte, aux lois, aux arts, aux mœurs communs entre elle et l'Egypte du temps des Pharaons. Les limites des deux pays sont les mêmes sous les Ptolémées, et si les armes romaines les déplacèrent pour un moment, ce moment fut court. La première cataracte marqua toujours les bornes de l'empire romain; Pline, Strabon et Ptolémée sont là pour témoigner de l'ignorance de cette époque sur les terres qui s'étendent au sud de l'Egypte.

Conquérant aussi actif et plus heureux que la Rome païenne, le christianisme se fit jour le long de la vallée supérieure du Nil. Le grand nombre d'anciens temples changés en églises chrétiennes et portant encore des inscriptions grecques et cophtes attestent l'étendue de sa conquête. Il la conserva jusqu'à la fin du treizième siècle, époque où les musulmans d'Egypte, triomphant d'une population épuisée et privée de tout secours étranger, ouvrirent la Nubie vaincue à l'invasion des Bédouins.

Nous saurions bien peu de choses sur la Nubie au moyen âge, si l'un des derniers géographes arabes, Macrizi n'eût extrait de l'ouvrage de Ibn-Selim de curieux documens dont Burckhardt a signalé l'importance et qui se rattachent presque tous à la partie du pays la plus voisine de l'Egypte. Il faut franchir ensuite trois siècles pour suivre un Européen dans l'intérieur de cette contrée de si difficile accès. C'est avec le médecin français Poncet, avec le père Xavier de Brevedent qu'en 1698, nous nous rendons à Gondar par les Oasis de la Nubie et le Sennaar. Quarante ans après, Norden ne nous conduit que jusqu'à Derr. Nous revoyons avec Bruce le désert nubien; mais, voyageur rapide, il jette un coup-d'œil sur quelques vieux monumens sans s'arrêter, et nous entretient assez peu de la vallée nubienne du Nil. Enfin, avec les premières années du dix-neuvième siècle, l'Europe commence l'exploration scientifique de l'ancienne Ethiopie; elle doit cette bonne fortune au triomphe d'un Musulman. C'est sur les

pas du fils de Mohamed-Ali, au milieu de ses généraux et de ses armées, c'est protégés par lui, que des Anglais, des Allemands, des Français, des Italiens franchissent les cataractes et vont s'asseoir sur les débris de la vieille Méroë.

Legh se présente un des premiers dans cette carrière de recherches, de périls et d'aventures; chassé des côtes du Levant par la peste, il pénètre en Nubie au commencement de 1813, il s'avance jusqu'à Ibrim, l'ancien pays des Blemmyes, et rencontre à son retour Burckhardt qui devait laisser bien loin derrière lui tous ses prédécesseurs.

N'ayant qu'un guide et deux dromadaires pour caravane, que l'habit bleu qu'il porte sur lui et 40 francs dans sa poche, pour tout bagage, Burckhardt parcourt un espace de quatre cent cinquante milles (cent cinquante lieues); trois fois et dans trois directions opposées il traverse les plaines de la Nubie; il visite les grands marchés de Berber et de Chendy; rien de ce qui appelle les regards de l'homme éclairé ne lui échappe; le beau temple d'Ebsamboul est par lui signalé à l'exploration du monde savant. Son récit, modèle de narration, nous transporte dans la Nubie ancienne et moderne: monumens, paysages, races, mœurs, langue, industrie, commerce, rien n'est oublié; aussi, a-t-on dit de lui qu'il avait découvert une seconde fois cette grande contrée.

Pénétrer dans le temple d'Ebsamboul, poursuivre les recherches archéologiques de son ami Burckhardt, semblait une trop belle gloire à Belzoni pour l'abandonner à d'autres explorateurs. Il est bientôt auprès du vieil édifice; son zèle ne recule devant aucun obstacle. Deux fois, trompant l'avarice des Arabes, il l'associe à sa grande entreprise; par leurs mains trois collines de sables sont déplacées et le jour vient éclairer encore, après des siècles de ténèbres, l'intérieur du monument et ses grandes salles à colonnes et ses douze appartemens et ses sculptures nombreuses et ses peintures aussi fraîches et aussi vives que si l'artiste les eût terminées la veille. Ebsamboul, cette belle médaille de l'art

antique est révélée à l'admiration de l'Europe, et le colonel Straton, en la mesurant avec une exactitude mathématique, achève de la reproduire à nos yeux dans son ensemble et dans ses détails. D'autres travaux archéologiques en Nubie donnent encore à Belzoni de nouveaux droits à la reconnaissance des antiquaires.

Nous n'avons garde de passer sous silence le voyage de Waddington et Hanbury, et les beaux travaux des Gau, des Rosellini, des Champollion sur les monumens de la Nubie inférieure : nous reconnaissons tout ce qu'ils ont fait dans l'intérêt des sciences archéologiques; mais les zélateurs de l'antiquité portaient leurs regards encore plus loin que les points examinés. Était-ce donc à Solib que cessaient d'apparaître ces monumens gigantesques qui attestent la culture des arts dans cette partie de l'Afrique? Le zèle de M. Caillaud se chargea de répondre à cette question ; il dépassa de beaucoup Solib et même le site où gisent les débris de Méroë ; il remonta la vallée du Nil jusque dans le voisinage du dixième degré de latitude nord, et embrassa, dans ses investigations, l'Ethiopie des vieux jours et la Nubie moderne. Tels sont les principaux devanciers de M. Hoskins, ceux dont, en partie, il a suivi les traces, et qu'il n'a pas toujours appréciés avec impartialité.

Le 1er février 1833, M. Hoskins avait déjà passé une année sur les rives du Nil; il se détermina alors à s'avancer vers le sud ; mais après un court séjour à Thèbes, il se mit à réfléchir sur sa direction future. Dois-je aller à Méroë ? Dois-je retourner à Londres? se dit M. Hoskins, dans un de ces momens où le voyageur balance entre le souvenir des lieux qui l'ont vu naître et l'attrait des lieux inconnus. Je ne sais qui l'eût emporté; mais l'arrivée de Bandoni, dessinateur italien plein de talent, décida la question. La Nubie et ses monumens eurent la préférence. Les crayons de M. Bandoni s'associèrent à l'érudition de M. Hoskins, qui se promit bien de ne revoir l'Angleterre que lorsqu'il pourrait lui rappor-

ter en portefeuille toute la vieille Ethiopie. Il se trompe lorsqu'il prétend qu'il avait été précédé par cinq ou six voyageurs seulement ; il se trompe encore quand il affirme qu'avant lui, *tous* les monumens nubiens avaient été inexactement dessinés. M. Hoskins n'avait probablement pas sous les yeux les atlas de Gau, de Caillaud et de Rosellini. Il est vraiment fâcheux qu'il se soit mis en route avec une théorie toute faite avec des idées arrêtées sur des points historiques dont l'explication dépendait au moins de l'examen qu'il allait entreprendre. N'importe, suivons les traces de ce hardi voyageur ; car si M. Hoskins s'est trompé quelquefois, il a souvent bien dit et bien vu. Ses observations sont piquantes, variées, presque toujours instructives, jamais ennuyeuses.

Si vous n'avez jamais été reçu dans le salon d'un commandant turc ou égyptien en Nubie, apprenez d'abord ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter. — En entrant chez ce Turc, le voyageur n'est tenu qu'à une profonde révérence et à placer la main droite sur son sein gauche, puis il s'assied sur le divan, à la manière musulmane, ou, en d'autres termes, à la manière de nos tailleurs. Cependant tout n'est pas fini ; après s'être assis le voyageur doit encore un second salut, et si son hôte est de très haut rang, il doit porter respectueusement la main droite à la bouche, puis au front. Viennent ensuite les complimens de la part du Turc : « Comment vous portez-vous? — Quel bel homme vous êtes ! — Quelle belle barbe ! —Vous semblez un des nôtres ! — Soyez le bien-venu, et grâces vous soient rendues ! » Puis les esclaves apportent les tasses de café et la pipe. Si vous êtes un noble personnage, l'hôte vous offre la sienne? Si celui que vous visitez n'est qu'un caschef ou un nazr, il doit, à votre arrivée, se lever à demi de son siège. Mais rarement son orgueil descend à cette courtoisie; car lui se plaît à faire le grand seigneur dans sa petite cour. Tous les Turcs ont naturellement ou prennent facilement un certain air de dignité. On voit même des esclaves affranchis, soudainement élevés aux honneurs et

au pouvoir, paraître avec toute l'aisance de gens accoutumés dès l'enfance à la position qu'ils occupent. Cette espèce d'éducation qui consiste à savoir lire et écrire passablement une lettre de quatre ou cinq lignes ne peut établir aucune démarcation, car ce talent manque complètement à plus d'un chef de haut parage : « Je présentai, à mon nazr, dit M. Hoskins, le firman du pacha; il le baisa suivant l'usage et le porta à son front; puis un secrétaire cophte le lui lut, il l'avait à peine entendu qu'il m'offrit sa pipe, ce qu'il n'avait pas fait d'abord. Mais mon domestique entra dans ce moment avec la mienne, suivant l'ordre que je lui en avais donné. Je savais qu'en me relâchant de mes droits à cette puérile étiquette, je me serais moins fait respecter de la part du nazr et de sa cour, et, ce qui m'importait davantage, des Arabes qui devaient m'accompagner dans le désert jusqu'à Berber. En général je hais l'étiquette et la cérémonie, mais j'ai appris par expérience qu'avec les Turcs, il est essentiel d'insister sur toutes ces formules. Les Européens, dans l'ignorance des mœurs de l'Orient, sont en général trop humbles.

Sortons vite de ce salon diplomatique pour rejoindre l'escorte, qui doit nous accompagner jusqu'à Berber. Voici son commandant le cheikh des Ababdeh, joyeux et poli comme un homme qui va nous rançonner; c'est un fort bel Africain que ce cheikh; ses traits sont réguliers, sa mise est élégante, son turban de toile est d'une blancheur parfaite. Mettons-nous sous sa garde ou plutôt sous celle de la Providence, et entrons dans la vallée du Nil.

Figurez-vous, à droite et à gauche, un désert raboteux, un désert de sable rouge, étincelant sous un soleil de feu, encadré par un horizon tout bleu, et semé de quelques roches noires ou brunes jetées çà et là. Figurez-vous, entre cette double aridité, le Nil large de quelques centaines de toises, tantôt roulant ses eaux brisées contre des roches granitiques sorties de son lit, tantôt calme et silencieux, découvrant de longs bancs de sable sur lesquels repose endormi le hideux

crocodile. Ce Nil se montre ici comme un ruban d'argent courant sur une bande étroite de verdure qui semble lui servir de frange. Il est capricieux dans son cours, soit qu'encaissé entre deux hautes murailles il glisse avec la rapidité du trait, soit qu'à l'aise entre deux rives basses, il aime à ralentir sa marche pour embrasser de ses eaux blanches de grandes îles vertes de la plus riche végétation, entre lesquelles on distingue la belle île d'Argo aux vingt-deux villages, aux ruines curieuses, aux terres fertiles, aux ombrages épais, si doux sous un climat si chaud.

Mais ce Nil si pittoresque, avec ces rochers rouges, bruns ou noirs qui parfois lui servent de cadre, avec cette bande étroite de terres cultivées qui le suit jusqu'à Dongolah, et dont la largeur ne varie que d'un mille à un mille et demi, avec ses palmiers, ses champs de dourrah et ses villages; mais toute cette vallée, conquête du fleuve sur le désert, n'attire pas seule l'attention bien plus puissamment excitée par des ruines de temples d'une grandeur colossale taillés dans le rocher même. Elles se montrent généralement sur la rive opposée aux terrains cultivés et doivent une partie de leur merveilleux aspect, de leur grandiose, à la nudité, à la monotonie du sol qui les entoure. La plupart d'entre elles ont été dessinées et décrites par Gau, Burckhardt, Caillaud et M. Hoskins. Nous n'ignorons pas que ces vieux monumens sont le produit de l'art égyptien ; nous savons même pour quelques-uns d'entre eux le nom des rois qui les firent élever. Champollion nous a dit que les temples en ruine près d'Ibrim furent construits par ordre de Touthmosis Ier, que Touthmosis III fit ériger ceux dont les débris se voient près de Semneh, d'Amada et de Tômas; que celui d'Athor se rattache au nom de la femme de Sésostris-le-Grand. Le temple d'Amarah aussi, et d'autres encore appartenant à la Nubie inférieure portent des traces incontestables de la même origine.

Tout ce paysage disparaît aussitôt qu'on met le pied dans le désert. On sait que, dans le voisinage de Korosko, le Nil

fait un coude immense jusqu'à l'île de Mograt, long détour de sept cents milles qu'on évite en traversant le désert. Là, vous ne marchez que sur une mobile arène, sur des pierres pointues et souvent sur la couche de sel qui recouvre le sol. Devant vous sont des fragmens de granite, de jaspe et de marbre; rarement a-t-on la bonne fortune d'un bouquet d'acacias rabougris, pour se garantir des ardeurs d'un ciel embrasé, et à l'approche des sources vous avez à redouter l'Arabe pillard qui dresse ses embuscades. Heureusement pour M. Hoskins qu'il ne trouva d'autres ennemis dans sa route que la fatigue et l'ennui. Il n'entendit que le chant de l'Arabe qui presse le pas du dromadaire, que les contes de l'Arabe qui charment les heures du repos. Il vit sur quelques rochers des inscriptions hiéroglyphiques qui attestent que les peuples de l'antiquité prenaient aussi cette voie de communication pour se rendre de l'Égypte à Berber. A la station d'el Marrah, l'homme s'offrit à ses yeux aussi pauvre que le sol sur lequel il végète. Là, par les ordres du pacha, six familles de Bicharyyns étaient établies et chargées de dégager l'ouverture des puits du sable qui les obstrue. Ces pauvres gens, dont la mission intéresse si puissamment la vie du voyageur, ne reçoivent aucun secours du gouvernement; ils possèdent quelques chameaux qu'ils vendent ou qu'ils louent aux marchands des caravanes. Chacune d'elles leur fait un petit présent, souvent une bagatelle, et ils sont contens. Ils vivent sous des tentes de nattes, et leur aspect sauvage, l'arrangement bizarre de leurs cheveux, les beaux traits de leur visage s'accordent assez avec l'idée que nous nous faisons des hommes du désert. Ils n'ont pour boisson qu'une eau saumâtre et nauséabonde, et telle est la force de l'habitude qu'elle ne leur semble pas désagréable. Rien de plus misérable, de plus triste que ce campement arabe dans le désert. Hommes et femmes sont maigres, hâves, couverts de haillons et tous n'en ont pas encore. La paresse est le seul luxe de cette population. Eh bien! avec toutes leurs misères, ces

Nubiens, qui n'ont aucune communication entre eux, qui vivent parqués dans chaque village, sans savoir ce qui se passe dans le village voisin, paraissent moins malheureux que le paysan d'Égypte. Dans les deux pays le cultivateur n'est qu'un esclave forcé de travailler pour le gouvernement. Mais le Nubien n'est pas surveillé, tandis que le pauvre fellah égyptien reste toujours sous l'œil de son cruel maître : c'est le bourreau devant la victime lui faisant un double supplice de sa présence.

La route jusqu'à Mekkarit (El Mekheyr), la capitale du Berber, n'offre aucun intérêt. Ce district de Berber si florissant au temps de Burckhardt est aujourd'hui pauvre et dépeuplé. Abbas-Bey, le gouverneur de la province, va nous apprendre pourquoi les choses vont ainsi. « J'ai peu ou point d'amis ici, disait-il à M. Hoskins, et beaucoup d'ennemis. Il est si difficile de contenter le pacha et de ne pas opprimer le peuple ! Ces gens d'Alexandrie ne trouvent jamais que l'on envoie assez d'argent, et ils se fâchent si les cris de ceux qu'on dépouille arrivent jusqu'à eux. J'espère que Dieu me donnera bonne chance et les moyens de remplir ma place à la satisfaction de mon maître. » Cette bonne chance que le satrape demandait à Dieu n'était autre que la résignation du peuple; il était servi à souhait. N'allez pas croire que ce Turc soit méchant. Non, en vérité : c'est le meilleur enfant du monde; il est généreux, obligeant; il se contente des présens qu'on lui fait, et lui-même aime à donner. Son desir de rendre service l'emportait si loin que M. Hoskins lui ayant fait part de la répugnance que les gens du pays avaient à se laisser peindre par le signor Bandoni, il ordonna sur-le-champ que ceux qui se refuseraient à poser auraient la tête coupée. Voilà, j'espère, un homme qui comprend le despotisme. Il avait à son service le fils d'un Melik, ou roitelet du pays, qui remplissait près de sa personne les fonctions de groom; il fut livré à Bandoni qui fit son portrait si ressemblant que le pauvre jeune homme en fut tout affligé; il craignait que le

bey n'eût le projet d'exposer ce portrait devant ses compatriotes : « Traite-moi, lui dit-il fièrement, comme un homme, et ne me montre pas au public comme une bête curieuse. » Ce prince déchu avait le cœur haut placé; il maniait le sabre avec beaucoup d'adresse, et, pour le louer en style du pays, on disait qu'il était capable de tuer cent hommes dans une bataille. Il était d'ailleurs parfaitement fait, et de la plus jolie tournure qu'il soit possible d'imaginer. Un jeune Bicharyyn, fils d'un puissant scheikh, fut aussi obligé de prêter sa figure au pinceau de l'Italien. A propos de ce portrait, M. Hoskins nous raconte une mystification faite par le bey à ce Bicharyyn.

C'est un petit tableau de mœurs orientales, un échantillon de gaîté despotique, qui nous semble curieux. » Le bey et ses officiers annoncèrent à ce pauvre jeune homme que nous étions des Turcs envoyés du Caire avec ordre de lui couper la tête. Il ne s'agissait cependant que de faire son portrait, et nous ignorions complètement la mauvaise plaisanterie dont il était l'objet. Lui, calme et résigné, s'assit à terre, la tête tournée de côté, sans faire aucun mouvement. Il resta trois quarts d'heure dans cette position. Nul de ceux qui avaient posé devant nous n'avait montré cette constance; elle était sublime, il faut l'avouer, pour un patient. Lorsque le portrait fut terminé, nous l'invitâmes à se lever et lui fîmes un petit présent. Que sa figure alors était belle et expressive, comme la joie brillait dans ses yeux, comme la surprise s'y peignait en même temps; comme il était ému de renaître à la vie. Il nous apprit le sort auquel il venait d'échapper; il nous dit son anxiété dans l'attente du coup fatal; il nous remercia de notre humanité, et en termes si reconnaissans que nous étions touchés jusqu'aux larmes et fort mécontens du bey. Ce n'était cependant pas tout; notre jeune homme avait encore une épreuve à subir. Le bey l'effraya de nouveau en le prévenant qu'en vertu du portrait que nous venions de faire, nous avions acquis sur sa personne un pouvoir magique; le pouvoir de le transporter sur-le-champ dans notre patrie.

Cette fois l'amour du pays fut plus grand que la crainte de la mort; il l'avait attendue sans sourciller; l'idée d'abandonner les déserts où il était né le jeta dans une affliction profonde. Il allait tout désolé s'enquérir auprès des gens du bey de la vérité de ce qu'on lui annonçait. Bien plus, le Melik et les chefs présens, qui affectaient de rire, n'étaient pas fort éloignés d'ajouter foi à la puissance nécromantique de nos crayons et surtout de ma camera lucida. » Le bey fut peint le dernier; il destinait ce portrait à une de ses favorites. Il parut très satisfait de se voir en pied avec son riche costume, son épée et ses moustaches. Les ombres seules lui déplaisaient; c'étaient, à ses yeux, autant de taches noires qu'il nous priait instamment d'enlever. M. Hoskins eut l'honneur de souper avec lui. Il y avait là toute la noblesse du pays, entre autres le cadi, juge et grand-prêtre, avec son turban vert; le scheikh des Ababdés de la plus ancienne race de la tribu; les scheikhs des Bicharyyns et un certain Melik, en costume bleu, qui passait pour un brave à toute épreuve. Son cri de guerre était : *Je suis un taureau, le fils d'un taureau; je vaincrai ou je mourrai;* il n'avait pas toujours vaincu et il n'était pas mort. Il se nourrissait même fort bien et mangeait comme quatre. On assura qu'il dévorait un mouton à son déjeuner. Toute cette noble compagnie se mit autour d'une table ronde ou plutôt d'un plateau de métal blanc, assise à terre et dans l'ordre voulu par l'étiquette. Vingt plats de viande passèrent successivement devant elle. Le repas se termina par un pilau au riz. Tous ces mets étaient assez peu variés. C'était toujours du mouton déguisé sous une multitude de formes, d'ingrédiens, d'herbes, de fèves et de sauces du Caire. Le bey avait le privilège de plonger le premier ses mains dans le plat, les invités suivaient : après avoir goûté un ou deux morceaux choisis, son excellence faisait un signe de tête, et le plat disparaissait; il ne restait pas plus d'une minute sur la table. On parlait peu, et pour cause. Tout bavard eût été sûr de se passer de souper. M. Hoskins, qui ne

disait mot, resta sur son appétit; il avait cru qu'il était de bon ton de ne pas beaucoup manger d'abord, mais quand il voulut prendre sa revanche, il n'était plus temps. Le souper ne se prolongea pas au-delà de vingt minutes.

El-Mekheyr possède trois mille cinq cents habitans environ, et toute la province au plus trente mille. On trouve dans les environs quelques manufactures d'indigo et des tanneries. On se livre aussi dans le Berber à la culture du coton, du froment et des autres céréales. La canne à sucre vient parfaitement dans les îles du Nil. Ces industries encouragées par le pacha ne travaillent en réalité que pour son compte. L'administration de Mohamed-Ali, qu'on vante si fort en Europe, est plus active, mais n'est pas moins despotique que celle des autres pachas. Lui, commence par sucer le sang des provinces dont il s'empare, et, quand il n'a plus qu'un cadavre sous la main, il s'efforce de remplacer le principe de la vie par le mouvement artificiel que la mécanique peut donner à un squelette.

Mais remontons le fleuve, favorisés par une brise légère, passons devant le confluent du Nil et de l'Astaboras des anciens. Cette terre, qui est devant nous, c'est l'île de Méroë, de si vieille renommée, le but du long voyage de notre explorateur.

Depuis une longue suite de siècles le nom de Méroë a retenti jusqu'à nous, mais la contrée et la ville de ce nom, vagues et mystérieuses, n'apparaissaient que dans un lointain obscur. Les modernes les ont cherchées long-temps, et cependant les anciens, nos guides, nous avaient mis sur la trace; c'était notre faute, si nous allions nous égarer trop près, ou sur le site de Merawe (Meraoueh), près du mont Barkal ou sur quelques autres points de la Nubie inférieure. Hérodote, Agatarchide, Strabon, nous avaient appris les premiers la distance de la route à partir de l'Égypte, et les deux derniers le nom et la position des fleuves qui arrosent cette terre de Méroë. Eratosthène et Pline avaient pris soin de nous dési-

gner même le fleuve sur les rives duquel s'élevait la ville de ce nom, et ils ne nous avaient pas trompés. Les hommes du dix-neuvième siècle, les Burckhardt, les Caillaud, les Ruppel ont profité à leur école, explorateurs érudits, ils ont dit, en voyant les pyramides, les ruines, les débris épars près du village d'Assur, au nord de Chendy, au sud de la jonction de l'Atbarah et du Nil : *voilà l'emplacement de la vieille Méroë.* C'est donc un point déterminé que celui de cette terre sacrée, où s'accomplit le mystérieux développement d'une des plus anciennes civilisations dont les annales historiques aient gardé le souvenir. Nous ne sommes point du tout surpris de l'enthousiasme des voyageurs à la vue d'un tel site, de pareils monumens, de pareils sépulcres; car là, sans doute, gisent ensevelis les rois et les reines de l'Ethiopie. De tous côtés des pyramides s'élèvent derrière des pyramides, toutes empreintes des traces du temps. Quelques-unes sont ensevelies sous les sables et d'autres totalement en ruines. Le principal groupe, le plus imposant, celui qui a le moins souffert se trouve à deux milles et demi du fleuve, sur une hauteur qui domine une plaine étendue. Ce groupe se présente à-peu-près sous la forme d'un arc dont la corde est de mille cinquante pieds et la courbe de quatorze cent vingt-cinq. M. Caillaud a déjà publié une description très étendue de ces pyramides, nous nous bornerons donc, pour éviter les répétitions, à donner quelques détails qui n'ont même pas tous échappé à l'habile prédécesseur de M. Hoskins.

Les portiques consistent ordinairement dans une chambre qui varie de douze à six pieds de long sur six à onze pieds de large. Leur direction générale à l'est et au sud-est, c'est-à-dire vers le soleil levant, tient-elle à un motif religieux ou à une circonstance astronomique? On peut aussi avec raison ne voir dans cette direction que le besoin de mettre ces portiques à l'abri des vents les plus ordinaires dans cette contrée, et, d'éviter les masses de sables qu'ils soulèvent et qui les eussent bientôt remplis. Les plus grandes pyramides ont

une base de soixante-trois pieds carrés, qui se réduit à dix-sept pieds pour les plus petites. Toutes sont construites en petites pierres de quarz argileux, d'une nature assez friable et sans ciment. C'est à leur position sur un roc élevé où les eaux ne séjournent pas, qu'il faut attribuer leur étonnante conservation. Toutes les constructions de la plaine et les vestiges des villes anciennes, ont à-peu-près disparu; il en devait être ainsi sur un sol placé dans les limites des pluies périodiques.

« Les Éthiopiens, dit M. Hoskins, ont-ils reçu des Égyptiens la connaissance des arts, ou les arts ont-ils remonté le Nil pour s'introduire dans l'Éthiopie? Il faut admettre l'une ou l'autre de ces hypothèses; car la similitude du style trahit évidemment une origine commune. Ces pyramides appartiennent, sans aucun doute, aux siècles les plus reculés. Élevées dans un pays où les tremblemens de terre sont inconnus, où *il tombe peu de pluie,* où le vent est rarement violent, une longue suite de siècles a dû s'écouler avant que ces masses de pierres aient été dégradées. Elles n'ont eu à redouter que les sables des déserts ou la main de l'homme pire que la main du temps. Leurs portiques qui sont encore debout ont beaucoup plus souffert, quelques-uns même n'existent plus. Ils sont tombés de vieillesse, car nulle trace de destruction artificielle, œuvre de curiosité ou du fanatisme, ne s'y fait remarquer. Les sculptures qui les décorent méritent peu d'éloges; leur style est bizarre et leurs grandes figures offrent un caractère particulier, une certaine rotondité de formes qu'on n'observe pas dans les sculptures égyptiennes. Les hiéroglyphes ont beaucoup plus souffert; j'ai à-peu-près copié les seuls qui restent. Inférieurs à ceux d'Égypte, moins bien groupés, ils semblent une corruption du style égyptien, ou plutôt ce dernier atteste un grand progrès depuis l'invention éthiopienne. Cependant, il y avait cette différence entre les deux pays : à Méroë la connaissance de l'écriture symbolique était commune à tous, tandis qu'en Égypte, les prêtres seuls

en avaient le secret. Ici les sculptures exécutées en bas-reliefs sont beaucoup moins bonnes que celles de Thèbes. Ce n'est ni le style des beaux siècles de l'art égyptien, ni des premières époques de la décadence ; ni du siècle des Psammétiques, ni des productions grossières et sans élégance des dynasties persannes, ni de l'âge ptolémaïque ou romain ; ce n'est pas plus une copie qu'une corruption de l'art de ces diverses époques. Ces sculptures, avec leurs ornemens particuliers, semblent représenter les rites d'une religion plus simple et plus pure que la mythologie corrompue des Égyptiens. Tout nous porte à croire que le style éthiopien est antérieur aux autres, et que c'est le plus ancien sinon le meilleur. »

Sans traiter en érudits cette question controversée, nous nous permettrons seulement quelques observations qui naissent de l'examen des faits observés.

Nous devons distinguer d'abord la civilisation primitive de la civilisation perfectionnée. Avec l'une, les arts sont au berceau ; avec l'autre, ils se montrent tels que de nouveaux besoins et de nouveaux moyens d'action les ont faits. L'inspection du sol démontre que l'Éthiopie supérieure a dû se couvrir d'habitans avant la basse Nubie et l'Égypte. A Sobah, le grès disparaît ; plus on s'élève dans le sud, plus le sol décèle son caractère primitif. Cette constitution géologique indique que dans les hautes régions de l'Éthiopie, où l'on ne trouve ni dépôts, ni résidus, les terres ne furent point submergées, d'où l'on peut tirer la conséquence, que là vécut une population agglomérée avant que les révolutions de la nature eussent rendu habitables la Basse-Nubie et l'Égypte. Il faut reconnaître aussi que la fertilité de l'Éthiopie, pays pluvieux et élevé, ne dépendit jamais du secours étranger et précaire du Nil dont la longue vallée égyptienne est le produit. La pente du fleuve, en déterminant ici la marche des populations, indique par cela même la priorité de civilisation. Elle a dû commencer là où les peuples ont première-

ment trouvé des forêts pour la chasse, des pâturages pour les troupeaux, des champs pour la culture. Tout cela exista dans l'Éthiopie supérieure et à l'île de Méroë, avant de se réaliser plus au nord.

Si de ces considérations physiques nous passons aux choses religieuses, qui sont les médailles les moins effacées de la civilisation des hommes, nous voyons que les objets adorés par les anciens Egyptiens appartenaient exclusivement à l'Ethiopie ; c'étaient le scarabée, le cynocéphale et d'autres singes, l'ibis, les serpens, le bison, l'hippopotame, la girafe, l'éléphant, le rhinocéros, le lion, l'autruche, si rare en Egypte, la pintade, communément employée comme coiffure d'Isis dans les bas-reliefs des temples. A tous ces animaux les Ethiopiens avaient, les premiers, adressé de pieux hommages. Eux aussi avaient à leur disposition ce qui servait au culte et que l'Egypte ne produisait pas : l'encens, la myrrhe, les parfums et les bois odoriférans. Auprès du berceau de leurs dieux, on voit se développer une civilisation théocratique attestée par les plus anciens souvenirs de l'histoire, mais une civilisation aux élémens imparfaits et des arts grossiers comme elle. Le sol sur lequel ces arts avaient pris naissance, ne convenait pas à leur développement : il leur fallait un autre climat pour mûrir ; celui de l'Egypte leur fut propice. Ils y étaient venus avec des tribus éthiopiennes et aussi avec des tribus arabes de la presqu'île en communication avec les peuples de l'Inde ; ils y grandirent sous l'influence d'un beau ciel, d'un sol fertile et nouveau, d'une heureuse position géographique, d'une cour riche, brillante, voluptueuse et peu guerrière ; et d'une caste de prêtres éclairés. En Egypte, le ciseau du sculpteur revêt de formes plus régulières les emblèmes d'une croyance primitive : la mince pyramide éthiopienne, aux petites pierres tendres, se transforme en énormes pyramides aux larges blocs de granite. De siècle en siècle, sur toute la terre des Pharaons, s'élèvent des temples, des obélisques, des statues colossales, de hau-

tes et longues colonnades dont les restes magnifiques sont encore aujourd'hui l'étonnement et l'admiration du monde.

Plus tard nous voyons s'accomplir une de ces réactions communes dans l'histoire des hommes. Les arts perfectionnés en Egypte remontent le fleuve qu'ils avaient jadis descendu dans leur enfance. On peut reconnaître cette vérité à la vue des monumens de la Basse-Nubie, postérieurs, la plupart, aux monumens de Thèbes. Plus loin Barkal et l'île de Méroë montrent aussi des monumens tout-à-fait égyptiens, des pyramides, qui ne sont qu'une représentation raccourcie de celles de Memphis avec leurs propylées, souvenir des beaux propylées d'Edfou. Plusieurs temples de la Nubie moyenne, tel que celui de Solib, appartiennent aux anciens Pharaons, et, quant à ceux de la Haute-Nubie, de Barkal, de l'île de Méroë, de ceux-là surtout qui portent des sculptures, il faut leur assigner une date plus récente. Tout ce qui présente un caractère purement éthiopique dans cette dernière contrée, ne doit pas remonter à une époque bien antérieure à l'érection des autres. Rien n'atteste d'une manière positive que le grand temple d'Assour et ceux de Sobah aient précédé l'époque où les Egyptiens connaissaient l'art de construire de grands édifices et de les décorer de caractères hiéroglyphiques; serait-il rationnel d'en faire honneur à l'enfance de l'art, lorsqu'ils annoncent par leur construction, par leurs énormes blocs de pierre, une industrie avancée et l'emploi d'instrumens perfectionnés pour tailler le granite. Les premiers monumens des Ethiopiens, comme ceux qu'ils élevèrent depuis, sont tous en petits matériaux, et le peu de résistance qu'ils opposent aux intempéries du climat ne leur a point permis de traverser les siècles et de laisser des traces de leur existence.

La plupart des monumens qui subsistent encore dans l'île de Méroë sont des sépulcres. Les nécropoles ou villes des morts ont au moins des débris; les villes des vivans n'ont pas de ruines. Leurs matériaux trop fragiles n'ont pu résister

à l'action du temps et de l'humidité ; leurs murailles de briques cuites ont eu le sort de celles de Babylone. Mais est-ce à dire pour cela que ces villes n'ont existé que dans l'imagination des anciens? Ce serait aller contre le bon sens; mais leur accorder la splendeur et la magnificence dont ils les ont dotées, ce serait aussi trop de crédulité. Les hommes de Méroë, du temps de la reine Candace, respiraient sous le même climat brûlant que les pauvres sujets de Mohammed-Ali : ils n'avaient pas besoin de palais pour s'abriter ; pour les dieux seuls étaient les temples ; pour les rois seuls des palais, et pour tout un peuple d'esclaves des chaumières qui durent peu. Cela ne dit pas qu'il n'y eût du luxe et de l'industrie dans cette partie de l'Afrique, mais un luxe concentré en peu de mains; que Méroë et les autres villes voisines ne fussent, par leur position, un rendez-vous de caravanes; que là ne fût un grand marché en communauté avec les ports de la Mer-Rouge et par conséquent avec l'Inde, avec l'Abyssinie, avec le Kordofan, le Bornou et le Soudan occidental. M. Hoskins le croit fermement, et même sa prédilection pour la vieille Ethiopie lui fait voir ce commerce beaucoup plus florissant peut-être qu'il n'était réellement.

En abandonnant à regret le site où fut Méroë, M. Hoskins ne quitte pas l'île de ce nom : il visite Chendy, que Burckhardt trouva si active, si commerçante, si avide de gain, si dépravée, si accessible à tous les vices qui naissent de la cupidité et de la débauche, les deux divinités du pays; si pleine d'esclaves de toutes les nuances, de chameaux de toutes les tailles et de courtisanes de tous les prix. M. Hoskins la voit, cette Chendy, triste, désolée, ruinée, dépeuplée, et il accuse les yeux et la bonne foi de Burckhardt! Il a grand tort, M. Hoskins : il oublie donc qu'un souffle plus terrible que le souffle du désert a passé par là. La juste colère du vice-roi d'Egypte a fait ces ruines, cette solitude : c'était la colère d'un père qui venge la mort d'un fils. On sait que ce fut à Chendy que le jeune Ismaïl-Pacha, le conquérant de la Nubie et du

Sennaar, périt assassiné, alors que, tout fier d'avoir porté l'étendard ottoman dans des contrées où les armes des Perses et des Romains n'avaient pu pénétrer, il revenait au Caire jouir de son triomphe. Les circonstances de cet évènement, telles qu'on les raconta à M. Hoskins, diffèrent en quelques points de celles qu'on a pu lire dans d'autres relations. « Ismaïl, dit-il, se rendait de Sennaar au Caire, et, voulant prendre à Chendy le plaisir de la chasse, s'y arrêta. A son arrivée, l'ancien chef de ce pays, Melik nimir (le Tigre), le même qu'il avait reçu avec tant de hauteur à El-Mekheyr quelque temps auparavant, se présenta de nouveau pour lui rendre hommage: il était accompagné du melik de Metammah. Le pacha demanda à Nimir une contribution de 100,000 piastres en argent, en esclaves, en bestiaux ; Nimir, tout en protestant de son obéissance, déclara qu'il lui était impossible de fournir une telle somme. Cependant Ismaïl insistait et Nimir ne consentait pas. Le jeune vainqueur, irrité et se croyant tout permis avec un roi détrôné, le frappa de sa pipe: c'était un sanglant outrage, et les yeux de Nimir étincelaient de colère. Il porte la main sur son sabre; mais le melik de Metammah saisit le bras de son ami, et prononce lentement quelques mots dans la langue des Bicharyyns, qu'ils entendaient tous deux. Ces magiques paroles apaisèrent Nimir comme si l'injure était effacée et qu'il fût vengé. « Je te les livrerai, Ismaïl, ces 100,000 piastres, dit Nimir d'une voix calme et mesurée.—Tu feras bien, reprend l'Egyptien, et hâte-toi. » Après cette explication, l'Egyptien alla à la chasse: il avait laissé à Metammah les soldats de sa garde. Dix mamelouks seulement lui servaient d'escorte. Au retour, son kazanadar lui dit: « J'ai vu Nimir et le melik de Metammah qui s'agitent, et leurs esclaves ramassent de tous côtés des bois secs et des broussailles. Il serait bon que tu fisses retraite. Reviens au milieu de tes soldats. » A ce mot de retraite, Ismaïl, avec l'orgueilleuse imprudence d'un Turc, s'écrie : « Ne suis-je pas un pacha ? Quel Arabe osera me toucher? » Et, sans vouloir

rien entendre de plus, il alla s'asseoir à table : il se livra à la joie, il s'enivra et tomba dans un profond sommeil. Cependant le soleil était couché depuis long-temps, et une nuit obscure favorisait les conjurés. Tout dormait dans la maison d'Ismaïl ; mais, autour d'elle, Nimir et l'autre melik faisaient en silence élever par leurs gens un mur de ce bois sec et de ces broussailles, que le kazanadar avait vu ramasser dans la journée. En un clin-d'œil ce mur devint un mur de flamme, qu'Ismaïl et ses gens essayèrent en vain de franchir. Ils furent tous dévorés par l'incendie. Le crime consommé, la peur survint. Nimir s'enfuit au nord, où il épousa la fille d'un chef de Habish, et là il est encore l'ennemi juré des Turcs. La pauvre ville de Chendy attendit, en tremblant, ce qu'allait faire d'elle la colère de Mohammed-Ali. Elle fut terrible, la colère du père d'Ismaïl. Là d'innombrables victimes, innocentes, payèrent pour les coupables. Tout le pays fut couvert de ruines, et le gouvernement transporté à Metammah, près du fleuve. Cette Metammah est encore plus triste que Chendy la Dépeuplée. Vous y voyez des rues couvertes de sable, des rues désertes, bordées de chaumières. Ces longues caravanes qui répandaient la vie n'y arrivent plus. Le despotisme turc pèse là comme du plomb. Telles sont aujourd'hui les capitales de l'Ethiopie. Toute cette île fameuse de Méroë, jadis couverte des monumens des hommes, peuplée de tribus guerrières et industrieuses vivant sous une théocratie qui se rapprochait du système religieux de l'Inde ; toute cette terre, riche des dons de la nature, fécondée par des pluies périodiques qui raniment la végétation, même au milieu des sables du désert, n'est plus habitée que par les bêtes féroces, par la timide gazelle et par quelques tribus d'Arabes, qui volent, qui tuent, qui cultivent du dourah, qui élèvent des chameaux et de nombreux troupeaux de moutons : ces tribus campent au milieu des vieilles ruines éthiopiennes avec toute l'indifférence de la barbarie. Pour les Arabes, les ruines n'ont point d'histoire :

leur imagination en fait le séjour préféré des fées et des génies quand le site est riant et animé, et des esprits malfaisans quand l'aspect en est triste et sombre. Leur cupidité ne voit dans les excavations souterraines que les trésors qu'ils y supposent cachés. Le savant européen, celui qui a quitté la vie molle et douce de sa patrie, pour venir, au milieu des privations et des fatigues du désert, chercher là quelques pages perdues des annales du genre humain, quelques traces d'une civilisation éteinte, n'est pour eux que le magicien des mille et une nuits. Un Arabe, dans l'île d'Argo, demandait à M. Hoskins s'il était content des trésors qu'il avait recueillis dans son voyage ; puis, s'adressant aux Arabes qui l'écoutaient, il leur racontait qu'ayant un jour accompagné des Anglais aux ruines de Denderah, ceux-ci mirent la main sur un riche trésor ; mais le diable leur apparut tout-à-coup et leur déclara qu'ils ne l'enleveraient pas avant de lui avoir fait présent d'un beau melon pour se rafraîchir : c'était un bon marché. Mais les Anglais étaient fort embarrassés ; car il ne vient pas de melons dans les ruines de Denderah : ils prièrent donc le diable de vouloir bien accepter un autre présent. Lui qui tenait au melon, ne voulut pas en démordre, et les Anglais, qui tenaient au trésor, envoyèrent un de leurs gens à Kenneh avec ordre d'acheter le plus gros melon du pays ; il leur en vint un énorme, qu'ils s'empressèrent d'offrir au diable. Au même instant, il tomba sur les Anglais une pluie d'or tellement abondante, qu'ils furent obligés de prendre un bateau à Dongolah, pour transporter leur trésor en Egypte. » L'Arabe racontait cette fable comme un homme persuadé, et affirmait sur sa barbe et par le nom sacré du prophète la véracité de son récit.

Berber Chendy, dar Chaïkie, Dongolah, étaient avant la conquête égyptienne les capitales de petits états gouvernés par des meliks indépendans ou tributaires du grand melik de Sennaar. Ces meliks assignaient à leurs fils des terres en pro-

priété à charge de les tenir en fiefs, d'obéir à leurs ordres et de les suivre à la guerre eux et leurs hommes. Tous ces nobles composaient l'aristocratie du pays. Ils le démoralisaient par l'infâme trafic des femmes esclaves qu'ils achetaient ou qu'ils enlevaient à la guerre ; ils les louaient comme maîtresses ou concubines aux étrangers et aux indigènes, et s'appropriaient les enfans nés de ces unions passagères. Eux, trop fiers pour se mésallier, n'épousaient que des filles de meliks, et ils en épousaient beaucoup. Ces dames passaient leur vie dans le harem complètement inoccupées, comme il convient à de nobles Africaines. Aujourd'hui ces meliks sans pouvoir, sans sujets, sans terres, et ne conservant d'autres biens que la liberté se pressent en supplians à la cour des gouverneurs turco-égyptiens pour y solliciter une petite pension, quelque grade dans les troupes du vainqueur. Ces gouverneurs dorment aussi tranquillement dans les villes nubiènes que s'ils étaient au Caire, et cependant le commandant de Berber n'a pas quatre cents cavaliers pour tenir en respect une population de trente mille âmes. Mais la puissance de Mohammed repose ici sur une base qu'il serait difficile d'ébranler ; une police active, une administration sage, une énergie de répression et une immense supériorité dans les armes de guerre et dans la discipline militaire. Les Nubiens ont la conscience de leur faiblesse, et se résignent.

Toute la population nubienne appartient peut-être à une souche commune, soit que, sous des noms divers, elle se livre au travail sur la bande fertile du Nil, soit que, errant à l'orient et à l'occident du fleuve, elle vive indépendante dans le désert. C'est là, sous la tente, qu'il faut aller l'observer ; c'est là que Burckhardt et Cailland l'ont vue et bien décrite. M. Hoskins l'a vue aussi ; mais les ruines, les temples, les pyramides, Méroë, le vieil empire théocratique de l'Ethiopie, l'occupaient presque exclusivement. Il a passé à côté de l'indigène, sans trop prendre la peine de le regarder en face, d'étudier ses traits, ses habitudes, ses mœurs, sa langue, ses

croyances, et cependant l'indigène est une ruine aussi, une ruine presque effacée, mais sur laquelle on peut démêler encore quelques traits d'une autre époque, d'une lointaine origine. Toutefois cette recherche est ardue; car l'indigène se présente sous tant d'aspects différens, que les points communs ne sont pas faciles à constater. A Chendy, brocanteur, marchand et homme d'argent, il est faux, cupide, méchant, rancuneux et de mœurs corrompues. Dans le Damer, il semble comme isolé de ses voisins : il est religieux et studieux; il a des écoles; il les suit, il apprend à lire, à écrire, à interpréter les lois du Coran, à composer des amulettes; il se façonne à devenir agent d'affaires, à gérer celles des princes et des grands. Sous le nom de Berbers, nom commun aux Kenous, aux Nuba, aux Senary, il se présente comme la plus vieille race du sol. Sa stature est élevée; il est bien fait; il se distingue des nègres par la beauté des formes, et ses femmes sont belles entre les plus belles de la Nubie. Sous le nom de Bicharyyn, il occupe les pays des anciens Blemmyes. Il promène ses tentes dans la Troglodytique, dont il parle peut-être un des anciens idiomes. Sa langue, à lui, n'est ni l'arabe, ni l'abyssin. Pasteur et brigand, des troupeaux et le pillage sont sa fortune. Il habite les montagnes voisines de la Mer-Rouge, et, lorsqu'il en descend, c'est pour porter la terreur et la mort jusqu'au Sennaar, jusqu'à Dongolah. Il n'a rien des mœurs jalouses de l'Orient; il n'a point le poignard levé sur l'étranger qui regarde ses femmes sans voile, dont la taille est svelte et légère, dont l'œil pétille de gaîté, dont la bouche riante découvre les plus belles dents du monde, et dont les mouvemens voluptueux semblent inviter à l'amour.

Près des Bicharyyns, dont ils parlent la langue, les Ababdeh, leurs ennemis, nous montrent encore une autre physionomie, d'autres mœurs, d'autres habitudes, une autre bravoure et quelques traces d'une ancienne civilisation. Moins pasteurs que guerriers, ils marchent toujours armés et se reposent peu. Ils vivent ordinairement sous la tente, et,

quand ils sont pressés, ils couchent sur le sol, à l'ombre des selles de leurs chameaux. La danse, mais une danse guerrière, la poésie et la musique font leurs délices. Des chants de guerre et d'amour et des airs expressifs, joués sur la mandoline, charment leurs heures de repos et leurs longues marches militaires. Ils se drapent avec élégance dans leurs étoffes grossières, et leurs cheveux tombent en boucles sur leurs épaules ou se relèvent en touffes au sommet de la tête. Moins nombreux que les Bicharyyns, ils sont plus braves. On évalue leurs tentes à trente mille. On les a vus fidèles auxiliaires du vice-roi dans la conquête de la Nubie, et Mohammed reconnaissant les a affranchis de tout tribut direct, ils ne paient que pour les terres concédées. Burckhardt les croyait perfides et méprisant la foi jurée, M. Hoskins, qui a passé quatre mois avec eux les a trouvés bons, généreux, fidèles et fiers de leur liberté. Ils se sont exclusivement arrogé le droit de protéger les caravanes : ils les escortent dans la traversée du désert, et leurs services, mis à haut prix, sont pour eux la source d'immenses richesses.

Quelques traits, communs à toutes ces hordes belliqueuses sédentaires ou nomades Berbers, Bicharyyns, Ababdeh, décèlent une même origine. Faut-il les faire descendre des Blemmyes, dont le nom avait disparu avant l'invasion des Arabes? Y a-t-il parenté entre elles et l'ancienne nation des Bedja? Ce sont là d'ardues questions plus d'une fois effleurées et dont l'examen ne peut trouver place ici. Mais, dans les traits de ces Africains, qui pourra découvrir le descendant des vieux aborigènes de l'Ethiopie, de ceux-là qui virent s'élever ses pyramides sur le cercueil des majestés royales, qui allaient prier dans ses temples, qui vivaient à la cour de ses rois et de ses prêtres, témoins de la glorieuse période de Méroë?

(*Edinburgh Review.*)

Statistique.

SITUATION DE LA PRESSE PÉRIODIQUE EN ÉCOSSE.

Depuis quelques années il s'est opéré dans le mouvement de la presse britannique un progrès assez remarquable. En 1831, les Trois Royaumes ne comptaient que 274 journaux; en 1835, ce chiffre s'est élevé à 354. En 1831, l'Angleterre, publiait 179 journaux, elle en publie aujourd'hui 212, l'Irlande n'en comptait en 1831 que 54; elle en a aujourd'hui 75; et l'Ecosse avec sa population, qui ne va guère au-delà de 2,000,000 d'habitans possède aujourd'hui 48 journaux; elle n'en avait que 32 en 1828! Ces progrès matériels sont notables et méritent d'être signalés; car ils se lient intimement aux progrès moraux de notre société. Il y a quelques années lorsque une administration brutale encourageait partout la tyrannie de ses agens, il y aurait eu danger pour les éditeurs à se faire les champions des idées libérales. Pendant que cette administration pesait sur le pays, des journaux s'établirent en assez grand nombre, il est vrai, dans la plupart des comtés. Mais ce n'était que de simples feuilles d'annonces, qui s'interdisaient toute discussion politique ou si, par aventure, cela leur arrivait, c'était pour abonder dans le sens du pouvoir et des corporations municipales. Aujourd'hui tout cela est bien changé. Sur les 170 journaux publiés dans les comtés de l'Angleterre: 66 sont tories; 104 libéraux; sur les 75 journaux de l'Irlande, 38 sont tories et 37 libéraux; et en Ecosse on compte

21 journaux tories et 27 libéraux. Dans les Trois Royaumes les opinions libérales sont représentées par 201 journaux, et les opinions conservatrices ou tories par 153. Ces chiffres sont significatifs, et disent mieux que tous les raisonnemens quelle est la tendance de notre époque.

Notre intention n'est pas, cette fois, d'examiner dans son ensemble la situation de la presse des Trois Royaumes. Ce travail, pour être bien fait, demande à être scindé. Nous ne nous occuperons dans cet article que de l'Ecosse. L'état florissant des journaux dans cette petite portion de l'empire Britannique, prouve assez à quel point est porté, dans ce pays, le goût des lumières et le desir de la perfectibilité intellectuelle. Si l'on considère le nombre très limité des habitans de l'Ecosse; les habitudes particulières qui les placent en dehors de cette sphère de curiosité active où les journaux puisent tous leurs moyens de succès, si l'on considère en outre la facilité et la multiplicité des rapports qui existent entre les principales villes de l'Ecosse et de l'Angleterre, on aura peine à concevoir comment tant d'entreprises locales peuvent se soutenir et obtenir un si grand nombre de lecteurs. Néanmoins le fait existe. Commençons par les journaux de la métropole. Voici leurs titres et leur mode de publication.

1.	*The Edinburgh Evening Courant*,	paraît le lundi, jeudi et samedi soir.
2.	*The Caledonian Mercury*, ...	le matin des mêmes jours.
3.	*The Edinburgh Advertiser*, . . .	le mardi et le vendredi matin.
4.	*The Edinburgh Observer*, ...	le mardi et le vendredi matin.
5.	*The Edinburgh Weekly Journal*, . .	le mercredi matin.
6.	*The Constitution*, ...	le mercredi matin.
7.	*The Scotsman*, ...	le mercredi et le samedi soir.
8.	*The Edinburgh Weekly Chronicle*, .	le samedi soir.
9.	*The Edinburgh Evening Post*, . . .	le samedi so'r.
10.	*The Edinburgh Patriot*, ...	le samedi soir.

Le *Courant* et le *Mercury*, qui paraissent trois fois par semaine, et dont l'abonnement revient à 4 £ 15 sh. par an, ont leurs lecteurs dans une classe plus riche que les autres

journaux d'Édimbourg, qui ne coûtent que 3 £ 3 sh. ou 1 £ 11 sh. 6 d. par an. Ils soutiennent tous deux les principes aristocratiques, mais le *Mercury,* s'adressant à la partie libérale de l'aristocratie, a, comme de raison, des lecteurs moins nombreux. L'un et l'autre cependant sont fort répandus dans toute l'Écosse. L'*Advertiser* est le plus exagéré de tous les journaux écossais dans les principes tories. L'*Observer* est libéral, et quoiqu'il ait moins d'abonnés que son compétiteur, il a un plus grand nombre de lecteurs. Le *Weekly Journal*, dont la tendance politique est conservatrice, se lit beaucoup plus dans les provinces qu'à Edimbourg. Il est principalement destiné aux fermiers et aux petits propriétaires, classe qui ne lit guère d'autre feuille. Les agriculteurs ne sont pas forts en politique, et ne poussent pas très loin la connaissance des matières qui ne se rapportent pas directement à leurs occupations spéciales. Cependant il est incontestable que les fermiers d'Écosse sont infiniment supérieurs à ceux d'Angleterre ou d'Irlande. En suivant l'ordre d'ancienneté nous arrivons maintenant au *Scotsman,* la principale feuille des classes moyennes, surtout dans les villes. Sa circulation est très considérable. Sa politique est celle que les tories appellent *whig radicale,* mais nous croyons qu'elle est mieux caractérisée par la désignation de *radicale-whig*. La *Constitution* est une feuille d'une origine fort récente. Ses principes sont ceux des tories et de la haute Eglise : aussi est-elle peu répandue hors de l'enceinte d'Edimbourg.

Il ne nous reste plus qu'à parler des feuilles qui se publient le samedi. La plus anciennement établie est l'*Edinburgh Weekly Chronicle*. Rédigé sous des inspirations radicales, c'était, il y a quelques années, un des journaux les plus répandus de l'Écosse; mais la propriété ayant passé dans les mains d'un whig, il est tombé fort bas, comme il arrive toujours aux whigs en pareil cas. Les radicaux fondèrent alors pour le remplacer l'*Edinburgh Patriot*. Plus tard cependant le *Chronicle* étant redevenu plus libéral, il regagna une par-

tie des lecteurs qu'il avait perdus. Il est principalement soutenu par les partisans de la phrénologie, classe peu nombreuse, à la vérité, mais active et qui n'est pas sans influence. Remarquons en passant que le radicalisme du *Chronicle* et du *Scotsman* est beaucoup plus avancé sous le rapport de la religion que sous celui de la politique. Tous deux défendent le *principe volontaire* (1) dans sa plus grande extension, tandis que tous deux, whigs purs sous lord Grey, sont devenus whigs radicaux sous lord Melbourne.

Nous avons maintenant fait connaître la nuance de tous les journaux d'Edimbourg, à l'exception cependant de l'*Edinburgh Evening Post*. Celui-ci est ultra-tory, et sa violence est extrême, quoiqu'elle ait un peu diminué depuis quelque temps. Il est plus recherché dans la capitale que dans les provinces, et comme toutes les feuilles qui joignent à une rédaction énergique et soignée beaucoup d'activité et de vigilance, il compte un grand nombre de lecteurs dans le parti opposé.

Édimbourg possède, en outre, un véhicule pour les annonces auquel ni l'Angleterre, ni l'Irlande n'ont rien à comparer : c'est le *North British Advertiser*. Cette feuille s'imprimait dans l'origine sur du papier non timbré, et s'envoyait gratuitement à plusieurs milliers d'habitans d'Édimbourg. Le succès de cette entreprise inquiéta les journaux politiques, qui, craignant de perdre la branche qui leur procurait les plus grands profits, réclamèrent auprès de l'administration; et l'*Advertiser* fut soumis à un timbre de deux pence. Cette feuille est envoyée à 10,000 personnes ; mais ne se tire réellement qu'à 5000 exemplaires qui, le samedi, se distribuent à Edimbourg et à Glasgow. Le lundi, plus de 4500 de ces

(1) On entend en Angleterre par le *principe volontaire*, le système d'après lequel chaque croyance religieuse paie ses propres ministres, par les contributions volontaires de ses membres, et sans aucune intervention de la part du gouvernement.

exemplaires sont repris chez les personnes à qui ils ont été remis et sont envoyés à d'autres dans les provinces et en Angleterre. Les diverses annonces sont rangées par séries, avec le plus grand soin, et pas une propriété ne se vend, pas une ferme ne se loue, pas un navire ne met à la voile, pas une assemblée de créanciers n'a lieu en Écosse qui n'aient été annoncés dans le *North British Advertiser*. Les propriétaires de cette feuille en publient une autre également consacrée aux annonces; elle s'appelle *the Record*, paraît une fois par mois et se distribue à Edimbourg et dans les environs au nombre de 6000 exemplaires.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur les journaux publiés dans les autres villes de l'Ecosse.

Glasgow est la ville la plus peuplée de l'Ecosse (1) et sa population se distingue par son activité, son intelligence et son esprit d'entreprise. L'amour de la lecture y est général. Fabricans, marchands, boutiquiers, maîtres, ouvriers, tous lisent et souvent beaucoup. On peut assurer que chaque manufacture a dans son sein une espèce de petit cabinet de lecture. A la vérité, on ne vend pas à Glasgow autant d'ouvrages de luxe qu'à Edimbourg; mais aussi le débit des livres à bon marché y est plus considérable. L'excellent journal de *Chambers* compte à Glasgow près de 6000 abonnés! Si Edimbourg fait plus d'achats à Londres, c'est parce que cette ville approvisionne le reste de l'Ecosse; Glasgow, au contraire, garde pour elle seule tout ce qu'elle achète, à de très faibles exceptions près. Il en est de même des journaux qui se publient dans cette ville et qui sont au nombre de dix.

A la tête des journaux de Glasgow, se trouve le *Glasgow-*

(1) Edimbourg compte 120,000 habitans; il y en a plus de 150,000 à Glasgow. En 1831, Edimbourg publiait onze journaux; nous avons vu que, en 1835, cette ville n'en avait que dix. Glascow, au contraire, a presque doublé le nombre des siens.

Herald, feuille très bien faite et dont la politique est celle des conservateurs modérés. Elle se livre aux discussions politiques et ne publie guère d'articles originaux, mais elle se distingue par l'exactitude avec laquelle elle donne les nouvelles du jour et par un excellent choix d'articles qu'elle emprunte aux autres journaux. Aussi compte-t-elle des lecteurs dans tous les partis. Le *Glasgow-Argus* est encore une excellente feuille. Son existence ne date que de trois ans, néanmoins ce journal est déjà fort répandu. L'*Argus* est l'organe d'une section nombreuse, intelligente et influente des libéraux de Glasgow.

La population de Glasgow diffère sous plusieurs rapports de celle d'Edimbourg. Edimbourg est la résidence d'hiver des gentilshommes de campagne écossais qui ne sont pas assez riches pour le passer à Londres ou sur le continent. Beaucoup de riches Anglais séjournent aussi pendant plusieurs années à Edimbourg pour y faire l'éducation de leurs enfans. Cette ville renferme donc une aristocratie nombreuse dont la majorité est tory. Les hommes de loi qui sont au nombre de 1439 les magistrats, les étudians, les médecins, les professeurs, etc., sont naturellement ambitieux d'avoir accès auprès de cette aristocratie, de laquelle la plupart d'entre eux ainsi que les principaux marchands et artisans dépendent. Il s'ensuit que le torisme domine à Edimbourg. D'un autre côté, cette capitale a été pendant long-temps le quartier général du whiggisme : or l'aristocratie d'Édimbourg étant toute ou tory ou whig, et ce dernier parti étant maintenant aux affaires, il en résulte qu'Édimbourg contient aussi un assez grand nombre de whigs, actifs, influens; viennent ensuite les marchands et ouvriers libéraux qui, long-temps conduits par les champions whigs, leur sont demeurés attachés, quoique plus avancés qu'eux en politique. La troisième classe bien marquée de la population d'Édimbourg se compose de radicaux déclarés et des partisans du *système volontaire*. Or, pour ces différentes classes, il faut non-seulement des journaux tories

ou radicaux, mais encore des journaux qui reproduisent toutes les différentes nuances qui séparent les tories exagérés des ultra-radicaux. A Glasgow on trouve des tories aussi attachés que ceux d'Edimbourg au maintien des privilèges, des sinécures, de l'esclavage, du monopole et de tous les genres d'abus; il y a bien aussi quelques radicaux; mais les différentes nuances de libéralisme qui séparent ces deux opinions n'existent point dans cette ville.

Tous les journaux libéraux de Glasgow soutiennent lord Durham et O'Connell. Dans tout l'ouest de l'Écosse, il n'y a pas un seul journal qui défende les whigs, et à peine en trouve-t-on deux ou trois dans toute la partie du pays située au nord de la Tweed qui se rapprochent même de cette opinion. Cependant, malgré leur accord sur les principes politiques, les libéraux de Glasgow sont partagés en sections ou *cliques*, qui se distinguent les unes des autres par des nuances plutôt occasionnelles que permanentes. Les journaux libéraux de Glasgow se combattent plus fréquemment et avec plus de violence que ceux d'Edimbourg. Dans cette capitale, il y a peu d'indépendance, tout est calme, uni, stagnant. De petits cercles de citoyens ne cherchent point à accaparer la direction des affaires locales et, jaloux les uns des autres, à s'entraver et à se contrecarrer réciproquement. La profonde tranquillité de l'influence aristocratique règne partout. Il n'en est pas ainsi à Glasgow. N'étant point tenus en respect par la présence d'une aristocratie, les bourgeois, les négocians, les manufacturiers de cette ville ont contracté ces habitudes querelleuses, turbulentes qui sont le trait caractéristique des citoyens libres de l'Union Américaine. A-peu-près d'accord quant à la politique spéculative, la moindre question d'intérêt local les divise, les agite, et alors ils exhalent leur véhémence semi-républicaine, par des apostrophes grossières et des injures qu'ils se renvoient d'une section à l'autre. Chaque section a pour chef un personnage d'une grande importance locale, dont elle épouse les opinions, dont elle défend les intérêts et dont elle célèbre

les actes et les mérites; c'est un membre actuel du parlement, ou un membre sortant, ou un candidat pour les prochaines élections. La plus importante de ces sections, celle que l'on appelle *la Clique* par excellence, a pour chef M. Oswald, député de Glasgow à la Chambre des Communes et pour organe le *Glasgow Argus*.

Le *Glasgow Courier* est le principal journal tory de l'ouest de l'Écosse. Paraissant trois fois par semaine, il est trop cher pour avoir beaucoup d'abonnés particuliers; mais il se trouve dans tous les cafés et cabinets de lecture. Le *Scottish Guardian* est l'organe zélé de la suprématie de l'Eglise presbytérienne. Le *Constitutional* est un journal tory récemment établi, sa rédaction se distingue par un style vigoureux et plein de chaleur. Le *Liberator* est une feuille unique dans son genre en Écosse. C'est le journal des classes ouvrières dont il exprime fidèlement les opinions. Il est bien écrit et fort répandu dans les classes auxquelles il s'adresse.

Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil sur les journaux qui se publient en Ecosse dans les villes d'un ordre inférieur.

Il y en a trois à Aberdeen, l'un est libéral, l'autre tory; le troisième se borne à reproduire sans réflexion les nouvelles des autres journaux. Ce dernier est très bien rédigé et se tire à un nombre d'exemplaires plus grand qu'aucune autre gazette écossaise. A Dumfries il y a aussi trois journaux, un libéral et un tory prononcés. Le troisième penche vers des opinions libérales, mais les exprime avec beaucoup de modération, il compte un grand nombre de lecteurs. La presse périodique de Dundee diffère de celle des villes dont nous avons eu occasion de parler jusqu'ici, en ce qu'elle possède deux journaux radicaux, un journal tory et qu'elle n'en a point dont la couleur soit incertaine. Cela tient à ce que la ville de Dundee n'a acquis de l'importance que depuis l'époque où les partis se sont placés réciproquement dans une position plus tranchée; car partout ailleurs la feuille censée impartialeest

celle dont l'établissement remonte à l'époque la plus éloignée. Perth a deux journaux tories et un libéral. Greenock n'a que deux journaux; l'un whig radical et l'autre radical pur. La proximité de Glasgow fait que les journaux de cette ville ne sortent guère de son enceinte.

A Cupar, chef-lieu du comté de Fife, il y a un journal radical et un tory. Stirling n'a qu'un journal qui reproduit les argumens des deux partis. Montrose en a un d'un libéralisme modéré; Inverness, capitale des Highlands et Ayr ont des organes pour les deux partis. Kilmarnock, quoique ville populeuse et manufacturière, n'a qu'un seul journal. Les habitans sont peu adonnés à la lecture. Du reste cette feuille est libérale. La ville de Paisley présente un vrai phénomène. Riche, peuplée, manufacturière, remarquable par le libéralisme de sa municipalité et de ses citoyens, elle ne possède qu'un seul journal, et ce journal est tory! Une tentative faite récemment pour y établir un journal libéral a échoué. Kelso a deux journaux, un ancien tory et un libéral nouvellement établi. Elgin, ville septentrionale et stagnante, n'a qu'un journal; il est tory.

Indépendamment des journaux politiques dont nous venons de parler, il paraît encore en Ecosse plusieurs revues scientifiques et littéraires et surtout un assez grand nombre de revues religieuses. Voici leurs titres :

The Presbyterian Review.
The Christian Instructor.
The Presbyterian Magazine.
The Church of Scotland Magazine.
The Voluntary Church Magazine.
The Secession Magazine.
The Christian Journal.
The Congregational Magazine.
The Medical and Surgical Journal.
The New Philosophical Journal.
The Journal of Agriculture.
The Phrenological Journal.

Sur ces douze revues les quatrième, cinquième et septième se publient à Glasgow et les neuf autres à Edimbourg. Les revues littéraires de l'Ecosse paraissant [simultanément à Edimbourg et à Londres, et celles d'Angleterre ayant un nombre considérable de lecteurs en Ecosse, nous croyons pou-

voir sans inconvénient les réunir dans le tableau que nous allons en présenter. Elles sont au nombre de vingt, dont douze tories et conservatrices modérées, savoir :

Quarterly Review.	*Dublin University Magazine.*
British Critic.	*Foreign Quarterly Review.*
Blackwood's Magazine.	*Litterary Gazette.*
New Monthly Magazine.	*Court Magazine.*
Metropolitan Magazine.	*Gentleman's Magazine.*
Fraser's Magazine.	*United Service Journal.*

Et huit libérales, dont la dernière très modérée, savoir :

Edinburgh Review.	*Tait's Magazine.*
Westminster Review.	*Old Monthly Magazine.*
London Review.	*Monthly Repository.*
British Foreign Review.	*Athenæum.*

Nous avons classé ces publications périodiques d'après leurs nuances d'opinion et la plupart d'entre elles en ont en effet une très marquée; toutefois c'est bien moins pour ce motif qu'à cause de leur mérite littéraire qu'elles sont recherchées. Ainsi l'opinion politique d'une revue ne peut pas précisément servir à faire connaître celle de ses lecteurs, ni par conséquent la classe à laquelle ils appartiennent. A tout prendre cependant on peut conclure qu'en général l'opinion des abonnés particuliers des diverses revues se rapproche de la nuance d'opinion exprimée par le recueil qu'ils reçoivent.

Afin de faire connaître le goût général de la population écossaise pour les revues littéraires, nous aurions voulu d'abord offrir à nos lecteurs un tableau du nombre d'abonnés qu'elles ont dans la capitale; mais cela nous a été impossible, les éditeurs et libraires d'Edimbourg nous ayant refusé toute espèce de renseignemens à cet égard. Nous avons été plus heureux dans les autres villes. Nous nous sommes procuré, non sans peine, les détails les plus précis sur Glasgow, et voici le résultat de nos recherches. Il y a à Glasgow soixante libraires et cabinets de lecture qui débitent les revues suivantes :

REVUES TORIES ET CONSERVATRICES.	exemplaires.
Quarterly Review	160
British Critic.	2
Blackwood's Magazine. . .	426
New Monthly Magazine . .	34
Metropolitan Magazine. . .	61
Frazer's Magazine	59
Dublin University Magazine .	23
Foreign Quarterly Review. .	51
Litterary Gazette	8
Court Magnzine	6
Gentleman's Magazine . . .	6
United Service Journal . . .	49
TOTAL . .	875

REVUES LIBÉRALES.	exemplaires.
Edinburgh Review	128
Westminster Review. . .	49
London Review	0
British and Foreing Review .	0
Tait's Magazine.	495
Old Monthly Magazine. . .	5
Monthly Repository. . . .	5
Athenæum.	52
TOTAL . .	744

Afin de compléter le tableau de la lecture de Glasgow, nous ajouterons la liste suivante des abonnés aux journaux religieux et scientifiques :

	exemplaires.
British Magazine	2
Evangelical Magnzine . . .	182
Presbyterian Review . . .	76
Christian Instructor . . .	65
Congregational Magazine. .	268

	exemplaires.
Philosophical Journal . . .	14
Edinburgh Medical Journal .	40
Phrenological Journal . . .	20
Review of Agriculture. . .	58
TOTAL. . .	725

Ainsi Glasgow, avec ses 150,000 habitans, absorbe 875 revues tories; 744 revues libérales, et 725 recueils scientifiques et religieux! ce qui fait un total de 2344 Revues ou Magasins, ou 1 revue par chaque 70 habitans environ. Et nous ne comprenons pas encore dans ce résumé les 6000 exemplaires du journal populaire publié par Chambers.

L'espace ne nous permettant pas d'entrer dans les mêmes détails pour les autres villes d'Ecosse, nous ferons remarquer qu'en réunissant le débit des Revues dans les villes suivantes, savoir : Perth, Dundee, Stirling, Falkirk, Dumferline, Montrose, Oban, Wick, Kirkaldy, Haddington, Cupar,

Arbroath, Dalkeith, Coldstream, Selkirk, Lockesbie, Linlithgow, Kinross, Kilmarnock, Leven et Crieff, nous trouvons :

Quarterly Review	106	*Edinburgh Review*	91
Blackwood's Magazine.	219	*Tait's Magazine*	421
Total des Revues Tories.	325	Total des Revues libérales.	512

Pour donner une idée complète de l'état de la presse périodique en Ecosse, il ne sera pas inutile d'indiquer ici quels sont les journaux de Londres qui y trouvent le plus de lecteurs. Nous ferons d'abord remarquer que ce sont les journaux du soir qui y arrivent en plus grand nombre et parmi ceux-ci le *Sun*, le *Standard*, le *Courier* et le *Globe*, dans l'ordre où nous les rangeons. Le *Sun* est le plus recherché, tant à cause du libéralisme de ses opinions, que parce qu'il consacre une partie de sa feuille à reproduire les meilleurs articles des journaux du matin de toutes les opinions. Après lui vient le tory *Standard*. Le radical *True Sun* est peu lu en Ecosse. Les principaux journaux du matin parviennent aussi en Ecosse, mais en moins grand nombre. Parmi les journaux hebdomadaires, c'est le *Spectator* qui y tient le premier rang. Il est surtout répandu parmi les tories et les personnes sans opinion tranchée, à cause de l'excellent résumé qu'il donne des nouvelles de la semaine, de ses articles sur les beaux-arts et de sa critique littéraire. L'*Examiner* a beaucoup de lecteurs parmi les libéraux. Les autres journaux hebdomadaires sont presque inconnus au nord de la Tweed; il faut toutefois en excepter les violentes feuilles tories le *John Bull*, l'*Age* et le *Satirist*. Elles ont un nombre très considérable de lecteurs parmi les classes élevées et se trouvent dans presque tous les cabinets de lecture. Les journaux quotidiens de Londres, après être restés pendant vingt-quatre heures dans les cabinets de lecture, se vendent à moitié prix et courent alors de main en main dans toute l'Ecosse.

(*Tait's Magazine.*)

Miscellanées.

—

LA VIEILLE FILLE DE BOSTON.

LÉGENDE AMÉRICAINE. (1)

Deux fenêtres étroites, aux embrasures profondes, livraient passage aux rayons de la lune et éclairaient une vaste chambre dont les ornemens et les meubles étaient antiques et somptueux. La lueur qui traversait l'une de ces ouvertures versait sur un tapis de Venise les nuances bariolées des vitraux de couleur et leur transparence affaiblie. L'autre croisée, drapée par un épais rideau de soie jaunâtre, faisait tomber d'à plomb sa nuance pâlissante sur

(1) NOTE DU TRAD. Le récit singulier dont nous insérons ici la traduction, est emprunté à un recueil américain, publié à Boston sous le titre de *Magasin de la Nouvelle-Angleterre*. Nos lecteurs n'observeront pas sans intérêt le tour spécial de l'imagination américaine. Ce peuple nouveau, tout entier aux soins de la production, de l'organisation sociale, de la culture et du commerce, a donné jusqu'ici peu d'essor à cette faculté brillante et dangereuse, à l'imagination. Fenimore Cooper et Irving ont prêté de la grandeur et de la grâce à des réalités nobles ou attrayantes. Ici l'auteur américain essaie de se frayer une route parallèle à celle de l'allemand Hoffmann; on remarquera dans son récit, la teinte sombre et puritaine des couleurs, la tendance morale de la narration, surtout l'intérêt bizarre et poétique que les républicains des États-Unis ne manquent jamais d'attacher aux souvenirs de l'Europe gothique et féodale, à ses armoiries et à ses traditions passées de mode parmi nous.

l'alcove, le lit et la figure d'un jeune homme qui reposait. C'était une scène extraordinaire et pittoresque; une de ces réalités fantastiques auxquelles l'imagination ne veut pas croire, et qui étonnent les esprits les moins doués de poésie.

Le jeune homme endormi jouissait d'un sommeil profond. Quel sommeil! le dernier de tous, le seul que le fracas des passions ne trouble plus! Un drap blanc l'enveloppait. Il ne bougeait pas. Mais tout-à-coup il sembla que ses traits immobiles se ranimaient et que l'émotion de la vie renaissait sur ce pâle visage. L'illusion était complète. Un accident naturel l'avait fait naître : le rideau placé entre la fenêtre et le lit du mort s'était ébranlé, au moment où la porte de la chambre s'était entr'ouverte. Une jeune fille, belle, de haute taille, au front sévère et passionné, à la physionomie espagnole, était entrée, et s'approchant doucement du lit, elle avait enlacé le cadavre d'une étreinte convulsive. Ce n'était pas seulement la tendresse qui respirait sur cette figure caractéristique; mais je ne sais quel violent triomphe, mêlé d'une douleur interne. Le cadavre eut l'air de remuer une seconde fois, comme s'il eût voulu répondre à cette vive étreinte. C'était la même illusion qui produisait le même résultat. La porte venait de se rouvrir encore sous la main d'une autre personne, qui, les yeux pleins de larmes, s'approcha des débris mortels du jeune homme. Les deux femmes se regardèrent long-temps sans se parler, et restèrent là toutes deux debout comme deux statues près d'une tombe. Elles ne se ressemblaient en rien. L'une était le symbole de la violence des émotions; l'autre représentait la sensibilité, la tendresse et la douleur.

« Vous me l'avez assez disputé vivant, s'écria la plus fière! Laissez-le-moi mort, il est à moi.

— Oui, à vous, répondit l'autre! Le cadavre que vous avez fait vous appartient!... »

Elle fondit en larmes.

Une expression de fureur contracta le visage de la première

interlocutrice : ses lèvres dédaigneuses se pressèrent avec menace : elle recula de deux pas, en croisant les bras et en regardant celle qui avait été sa rivale. Mais la dernière, sans lui répondre, se mit à genoux près du lit, et laissant tomber sa tête près de la tête du cadavre, mêla ses longs cheveux blonds aux cheveux noirs du jeune homme. Elle soupirait et sanglotait toujours.

« Eh bien oui ! s'écria la plus fière, il est mort parce que je l'ai aimé : cela est vrai ! Marie, cela est vrai ! »

Le silence de la chambre mortuaire n'était interrompu que par les sanglots de la jeune fille à genoux.

« Marie ! » s'écria pour la troisième fois l'autre femme.

Marie poussa un long gémissement, souleva sa tête de l'oreiller, et fixa son regard humide sur celle qui l'appelait ainsi.

« Me trahirez-vous, Marie? Vous savez tout et pouvez me perdre.

— Non, je ne vous trahirai pas. Remplissez votre destinée ; je remplirai la mienne. Quand les morts parleront contre vous, je parlerai aussi et les imiterai. Vous l'aimiez, disiez-vous, et vous l'avez tué !

— J'étais fière et ambitieuse ! »

Marie ne répondit pas. Mais après quelques instans de profond silence :

« Allez, reprit-elle, cherchez le rang, la fortune et l'éclat dont votre fierté est si avide. Je ne dirai rien. Vous savez que d'un mot je pourrais tout empêcher. Laissez-moi près de celui dont vous avez fait votre victime ! Que les années s'écoulent et vous me direz si vous avez vécu heureuse. Jurez que vous viendrez ici dans trente ans si vous existez encore, à pareil jour, à pareille heure !.. Jurez-le-moi !

— J'y consens : mais quel gage me donnerez-vous de votre silence ?

— Cette boucle de cheveux, répondit Marie en soulevant

une des boucles qui ornaient encore le front blanc du jeune homme.

— Soit, mais que deviendrez-vous?

— Peu importe, vous le saurez ; je vous reverrai plus tard. »

Les mains des deux jeunes femmes se croisèrent sur la poitrine du jeune homme. La plus grande se retourna pour jeter un dernier regard sur l'alcove et sur le lit ; puis elle approcha de la porte, et sa main trembla. Après une nouvelle pose, comme étonnée de sa propre faiblesse, elle s'élança dans le corridor, où un esclave noir, vieux serviteur de la famille, tenait un flambeau allumé pour éclairer sa sortie. Il lui sembla que cette figure noire et ses dents blanches, frappées d'une vive lumière, la poursuivaient d'une horrible moquerie. Le nègre ouvrit la grande porte et leva le flambeau pour que le vent ne l'éteignît pas. Au moment où elle descendait les degrés qui conduisent à la plupart des maisons de Boston, un jeune ministre presbytérien, ami de ses parens, montait les mêmes degrés. Il salua la jeune personne et passa sans dire un mot.

. . . .

Les jours succédèrent aux jours ; les mois aux mois ; les années aux années. En se rajeunissant, le monde avait vieilli ; trente fois ce renouvellement de la nature avait fait fleurir le printemps et jaunir l'automne, depuis l'époque où les mains des deux rivales avaient consacré leur singulier et funèbre pacte. Alors vivait à Boston une vieille femme, dont sans doute l'intelligence s'était affaissée sous le poids du temps, mais qui se montrait si douce dans ses fantaisies, si résignée dans sa décrépitude, si charitable dans sa pauvreté qu'on lui passait toutes ses bizarreries, et que le peuple, ordinairement injuste et dur pour ce qui sort de la ligne commune, parlait d'elle avec vénération. Nul ne savait son nom : elle demeurait seule. Son habitude étrange était de suivre les convois ; et

cette manie était si invétérée que, si elle n'eût point fait partie d'un cortège sépulcral, on n'aurait point regardé les funérailles comme complètes. Toutes les fois qu'une bière, riche ou pauvre, suivie d'une foule d'amis ou accompagnée d'un seul animal fidèle, remontait la rue Barthélemy pour se rendre au cimetière; vous étiez sûr de retrouver là notre vieille femme, muette et solennelle, avec sa grande robe blanche qui ressemblait à un linceul. Aussi le peuple l'appelait-il *la vieille fille au blanc linceul.* Au lieu de se mêler à l'escorte mortuaire, elle avait soin de se tenir à distance; marchant comme une ombre à dix ou douze pas du cortège, écoutant les prières sous le porche de l'église, et ne quittant les débris du mort qu'après les avoir vu descendre dans l'asile commun de l'humanité. Lugubre fantaisie, mais que l'on respectait : les jours d'enterrement étaient ses jours de fête! Excepté dans ces circonstances elle ne sortait que la nuit. C'était sur les tombes qu'elle aimait à venir s'asseoir; et ce sombre plaisir était une espèce de consécration qu'elle n'accordait qu'aux hommes de bien et aux femmes vertueuses. On avait remarqué tous les penchans de la vieille fille, le soin avec lequel elle cultivait et ornait certaines sépultures privilégiées, les aumônes qu'elle portait aux orphelins; et cette bienveillance générale avait répandu dans le peuple la croyance vague, que la vieille fille au blanc linceul était un être surnaturel. La rencontrer, tant que le soleil brillait, passait pour un mauvais présage. Un jour, pendant les cérémonies nuptiales, qui unissaient à la destinée d'un jeune homme opulent une jeune personne infidèle à ses premiers sermens, on la vit apparaître à l'église; et sa lugubre présence parut une menace dont tous les assistans furent épouvantés.

Telle était la vie fantastique et paisible qu'elle menait depuis trente ans; et les générations qui naissaient et mouraient dans la ville commerçante de Boston s'étaient si bien accoutumeés à elle, qu'elle semblait nécessaire à la

cité comme la cloche funèbre à la cathédrale ; personne ne voulait s'imaginer que l'on pût mourir et se faire enterrer sans avoir pour garde-du-corps la vieille fille au blanc linceul.

Le 30 juin 1780, la grande rue de Boston, dès-lors riche et animée par ce brillant négoce qui devait faire sa splendeur et son indépendance future, offrait une scène très curieuse, dont l'approche de la nuit faisait mieux ressortir encore la vivacité et le mouvement. Voici les graves marchands (1) de 1780, aux perruques blanches et aux gilets de velours broché, tombant sur leurs genoux ; les figures bronzées des capitaines de vaisseau ; les larges pantalons blancs et le teint olive des créoles espagnols ; la démarche dédaigneuse et fière des fils de la Grande-Bretagne, contrastant avec la physionomie sauvage de deux ou trois colons des bois éloignés, marchandant pour quelques dollars une étendue de terrain qui valait la moitié d'un royaume, et où jamais la coignée du bûcheron n'avait retenti. Quelques belles dames, vêtues à la française, passent en faisant frémir la soie et le satin qui recouvrent leurs paniers et distribuent leurs sourires sur la route, avec une grâce imitée de Versailles, et qui, en traversant l'Atlantique, avait conservé à-peu-près toute sa minauderie. Leurs pas artistement balancés, leurs mules hautaines, la broderie élégante qui appesantit leur marche, tout ce reflet de la vieille Europe a quelque chose d'étrange que l'on ne retrouve pas sans

(1) Note du trad. Le mot *marchand* possède en Angleterre une signification plus honorable que celle du mot marchand en France ; c'est quelque chose de plus que le mot *négociant*. Cette signification, spéciale à l'Angleterre, ne s'étend pas à l'Écosse. Au grand scandale des négocians anglais, dès qu'ils ont passé la frontière britannique, ils voient une petite boutique d'épicier porter la suscription honorable de marchand ; le même mot s'emploie en Amérique dans le sens anglais. L'ignorance de ces nuances donne pour résultat l'impuissance et la nullité des traductions.

sourire auprès des monts Alleghanys. La dernière heure du travail et la première heure du plaisir allait sonner. Déjà une grande ombre projetée par les masses de briques plongeait les rues dans l'obscurité, et ne laissait apercevoir qu'un sillon lumineux qui, courant le long des toits et des corniches, ne tardait pas à les abandonner et se réfugiait sur la pointe du clocher de la cathédrale qu'il dorait de sa vive et mourante lueur.

Tout le mouvement que je viens de décrire avait lieu vers le centre de la ville, non loin d'un édifice imposant par sa masse et remarquable par son isolement. Les pavés qui l'environnaient étaient couverts d'un gazon qui attestait la profonde solitude de l'édifice. C'était une de ces constructions élevées à l'instar de l'architecture européenne par les premiers commerçans qui s'enrichirent à Boston ; le style lourd du temps de Charles Ier avait ouvert ces fenêtres étroites, disposé ces balustres épais, sculpté ces lourdes corniches et cette rampe massive. On se demandait pourquoi ce bâtiment n'était pas devenu un bazar, une bourse, une maison de ville ; pourquoi une belle enseigne, balancée par le vent, n'offrait point à ceux qui passaient l'hospitalité coûteuse d'une hôtellerie. Les héritiers n'avaient pas été d'accord, et cette discussion s'étant prolongée, l'édifice inoccupé avait fini par tomber en ruine, et par répandre son ombre solennelle et triste sur le centre même de la ville.

Il commençait à faire nuit lorsqu'une femme, singulièrement vêtue, se montra au bout de la rue des Puritains. Deux ou trois matelots causaient ensemble à quelques pas de la maison :

« Tiens, une voile sous le vent, s'écria l'un d'eux ?

— Que voulez-vous dire, répondit un capitaine de Liverpool ? Cette femme, là-bas, en longue robe blanche?

— Oui, certainement ! jamais être créé par Dieu ne ressembla mieux à un fantôme. »

On avait reconnu la Vieille au linceul. Tous les yeux se

tournèrent de ce côté; chacun se pressait pour entrevoir un coin de sa robe blanche; c'était chose extraordinaire que l'apparition de cette femme, tout autre jour que celui des funérailles; les sujets vulgaires de conversation furent oubliés; on chercha l'explication de cet évènement. Point de convoi, aucune porte drapée de noir; on n'aperçoit ni bedeau, ni prêtre, ni cortège en deuil. Du clocher, qui arrête dans sa fuite le dernier rayon du soleil, on n'entend pas jaillir cette voix des cloches qui accompagnaient toujours les pas de *la vieille*. On n'osait pas trop se questionner mutuellement, de peur d'avoir l'air superstitieux; on essayait même de sourire; mais les sourires, mêlés d'inquiétude, attestaient la gêne secrète de ceux qui affectaient ce courage et cette tranquillité. Pourquoi cet être que les morts réclamaient osait-il venir se mêler aux vivans? Quel présage funeste s'attachait donc à une présence si inattendue? Quel nouveau malheur menaçait la ville et ses habitans paisibles? La terreur qu'on n'ose pas s'avouer est de toutes les terreurs la plus puissante; aussi se rangea-t-on respectueusement, quand la vieille fille au blanc linceul s'avança d'un pas grave. On lui fit place comme à une reine; personne ne voulait que la robe du fantôme le froissât en passant, et au premier murmure causé par la surprise succéda le plus profond silence. Elle était pâle, maigre et faible, mais ne se tenait pas courbée comme les vieilles femmes; elle semblait glisser plutôt que marcher. Un petit enfant sortit d'une porte entr'ouverte; et habitué, sans doute, aux caresses de tous ceux qui le rencontraient, il s'élança joyeux vers la vieille comme pour demander un baiser à ses lèvres desséchées. Elle baissa la tête vers lui et passa son chemin; peut-être craignait-elle de flétrir d'un souffle de mort cette innocente fleur de jeunesse; peut-être son baiser était-il fatal. Ceux qui assistaient à cette scène le pensèrent du moins.

« Voyez, disait une femme du peuple! elle a eu pitié de l'enfant. Si elle l'eût embrassé, il serait mort dans l'année. »

Mais l'étonnement augmenta lorsque la vieille, se dirigeant vers la maison isolée, en monta les degrés d'un pas ferme, foula aux pieds la mousse et le lichen qui les couvraient, souleva le marteau de fer rouillé et le fit retomber trois fois.

« Elle est folle, sans doute, pensèrent les assistans! Quelque souvenir vague et confus aura pénétré dans sa pauvre vieille cervelle! Elle croit pouvoir retrouver encore les amis de sa jeunesse qui, tous, ont disparu depuis bien long-temps. Un homme âgé s'approcha doucement de la rampe de l'escalier, et découvrant respectueusement ses cheveux blanchis :

« Madame, dit-il.....? »

Le fantôme se retourna et le regarda fixement.

« Madame (reprit-il en s'armant de courage), il n'y a personne depuis long-temps dans cette maison. Non, personne n'y a mis le pied, depuis la mort du jeune colonel Fenwicke; les héritiers ne veulent pas s'entendre, et la maison, comme vous le voyez, est abandonnée. »

La vieille fit un geste négatif d'une main, porta l'index de son autre main sur ses lèvres; et dans cette attitude sembla plus fantastique que jamais. Puis elle souleva de nouveau le marteau de fer et frappa un quatrième coup. Alors, qui le croirait? on entendit un pas lourd descendre l'escalier. C'était évidemment la démarche d'une personne âgée, infirme, abattue par les années; à mesure que l'habitant de cette maison, qu'on avait crue déserte, approchait du péristyle on entendait plus distinctement le bruit de sa marche. Enfin, la barre de fer qui retenait la porte tomba; la porte s'ouvrit. La vieille jeta un dernier regard sur la pointe du clocher, d'où s'évanouissait le dernier rayon du soleil : puis elle disparut sous l'ombre du porche.

« Qui donc a ouvert la porte, demandèrent quelques citoyens?

— C'est un nègre, répondit le vieillard, et qui ressemble singulièrement à César, esclave du colonel Fenwicke. Il est

devenu libre il y a quelques trente ans après la mort du colonel.

— Allons, s'écria un matelot, ce vieux fantôme femelle aura évoqué l'ombre d'un vieux fantôme mâle de la famille. Il faut nous attendre à retrouver ici bientôt le cimetière tout entier. »

Ces mots firent sourire, mais tristement, une partie de l'assemblée, qui se dispersa en devisant sur l'évènement étrange dont on ne pouvait pénétrer le sens et sonder le mystère.

La foule, à-la-fois curieuse et craintive, s'en allait en chuchotant, et remplissait encore l'extrémité inférieure de la rue des Puritains, lorsqu'un vieux carrosse qui remontait la rue la partagea. Un carrosse, à Boston et à cette époque, c'était chose peu commune ; la caisse de l'antique voiture traînait jusqu'à terre : un grand nombre de signes héraldiques en ornait les panneaux; un grave cocher, d'une extrême corpulence, occupait le siège qui s'élevait bien au-dessus de l'impériale. Les roues, aux larges jantes, grondaient sourdement sur le pavé. La voiture s'arrêta devant la vieille maison; et un laquais, quittant son poste derrière le carrosse, monta les marches et frappa trois fois. Pendant qu'il attendait une réponse, deux ou trois curieux s'étaient groupés autour de l'équipage, et un adepte dans l'art héraldique, expliquait à ses concitoyens étonnés le lambels, les pals, les métaux et les couleurs du blason qui l'ornait.

« Ce sont, disait-il, les armes des Fitz-Herbert ; vieille famille normande, bâtarde de princes souverains, établie en Angleterre, et qui n'a pas laissé de rejetons, comme le prouve le losange dont l'écusson est encadré. C'est sans doute l'équipage de la Veuve ! »

Alors sortit de la portière une vieille figure ridée et rouge ; une de ces physionomies de vieille femme qui ne représentent pas la terreur et l'approche de la mort, mais le ridicule de la mauvaise humeur impuissante. Cette apparition fit reculer les curieux ; et le laquais lui prêta la main pour des-

cendre. C'était une femme courbée, décrépite, maladive, au nez crochu, aux pommettes anguleuses, à l'œil encore vif et menaçant : je ne sais quelle ruine, assez noble, et qu'on ne pouvait contempler sans une sorte d'effroi ; elle s'appuyait sur une canne à pomme d'or, et monta péniblement les degrés de la maison déserte. Sur sa robe de soie, brochée d'or, se réflétait la lumière tremblotante d'une torche placée à l'intérieur et qui venait se jouer sur ses vêtemens. Elle fit une pose, jeta un regard en arrière ; et comme par un élan soudain, elle se précipita dans la maison. Le curieux qui s'était montré si savant dans l'art du blason, avait eu l'audace de s'avancer jusqu'au bas de la rampe ; il affirma, non sans terreur, avoir reconnu la propre image du nègre César, vieilli, il est vrai, mais très reconnaissable, et qui tenait à la main, en souriant d'une manière vraiment épouvantable, une torche enflammée.

Cependant la voiture redescendit la rue, et faisant retentir le pavé sonore, disparut au milieu des ténèbres.

Cette voiture antique, cette sibylle vêtue en femme de cour, cette réapparition du vieux nègre ; toutes ces idées, toutes ces images, se pressaient confusément dans l'esprit des habitans qui, troublés et inquiets, ne tardèrent pas à s'assembler autour de l'édifice désert, et à fixer leurs regards attentifs sur les croisées dont le vitrage répétait les feux de la lune naissante. Les vieillards, qui aiment à raconter, disaient l'ancienne splendeur de la famille et les noms glorieux qui avaient illustré ces lambris, et les destinées singulières de la race aristocratique.

Ces récits frappaient vivement l'imagination des écouteurs, et semblaient faire revivre, à-la-fois, toutes les ombres du temps passé. Au moindre bruit on tremblait, on croyait entendre le retentissement funèbre du marteau de fer sur l'antique porte. C'étaient de vieux marchands, des matelots habitués à la rude existence de la mer, qui frémissaient comme la feuille devant cette maison hantée : enfin, vint à

passer un ministre du culte, homme âgé, autrefois l'ami de la famille à laquelle l'édifice avait appartenu : tout le monde l'entoura. On s'empressa de questionner cet homme vénérable ; il répondit peu de mots ; mais se dirigeant d'un pas plus rapide que sa vieillesse ne semblait devoir le faire attendre, vers la maison des Fitz-Herbert, il s'y élança devant la foule étonnée.

. . . .

On attendit avec beaucoup d'impatience le moment où le vieux ministre sortirait du portique ; mais cette attente fut vaine ; il ne sortit pas. Le lendemain matin, la foule entourait encore cette maison mystérieuse ; et la rumeur causée par cet évènement fut si vive que les magistrats se trouvèrent forcés d'intervenir. On commençait à murmurer. Le diable, cet agent terrible, auquel nos imaginations reprochent toutes nos sottises, passait déjà parmi les commères de Boston, pour avoir pris sous sa tutelle immédiate et la grande maison de briques, et le ministre, et la vieille au carrosse armoirié, et le nègre qui riait toujours, et le linceul blanc de l'autre vieille.

Quand le shériff, au nom de la loi, se présenta dans ce domicile funèbre, personne ne s'offrit à ses regards. Les meubles, les ustensiles de ménage, les tableaux, les draperies, les ornemens, tout ce qui avait appartenu au colonel Fenwicke était resté à sa place primitive. D'énormes toiles d'araignées se balançaient sur les portraits de famille : et des chauve-souris, étourdies par le bruit des survenans, s'élançaient de tous les coins du plafond. Les tapis rongés par les vers, soulevaient une poudre moisie sous les pieds de ceux qui franchissaient les escaliers. On ne pouvait se défendre d'un certain mouvement de crainte, à l'aspect de cette ruine domestique, de cette maison devenue sépulcre, de ce profond repos qui, pendant un demi-siècle, avait plané sur tous ces objets. Les croisées, que le propriétaire ami des arts, avait jadis fait orner de fort belles vitres hollandaises, enrichies de

peintures gothiques, s'étaient assombries sous la poussière accumulée. Les gonds des portes s'étaient rouillés; mais le bois tombé en pourriture, cédait sans résistance à la main qui le poussait. Il fallut allumer un flambeau pour éclairer la marche du shériff; on ne pouvait ouvrir les volets dont la rouille avait incrusté les ferrures. Le rez-de-chaussée était vide: aucune trace ne révélait la présence d'un être humain; mais lorsque les pas du magistrat et de ceux qui le suivaient retentirent sur les degrés qui conduisaient au premier étage; le nègre César montra sa vieille figure noire et ridée, et sans prononcer une seule parole, il étendit, au-dessus de l'escalier à vis, son bras armé d'une bougie jaunâtre et enflammée. Il fallut que le sentiment du devoir et la gravité officielle du magistrat combattissent la terreur involontaire dont toute cette fantasmagorie pénétrait l'âme du vénérable Drayton, shériff depuis près de dix années; pendant l'exercice de sa charge il n'avait rencontré aucune circonstance comparable à celle-ci. Il garda son sang-froid: mais la vivacité avec laquelle il frappait de sa canne le pavé des salles qu'il traversait, mais l'accent de sa voix plus haute et plus forte qu'à l'ordinaire, trahissaient son émotion:

« Il se passe ici quelque chose d'étrange, dit-il au nègre! »

César, qu'une longue solitude avait habitué au silence, ne répondit rien; mais il indiqua du doigt la chambre à coucher du colonel Fenwicke, cette même chambre que le lecteur se rappelle sans doute et qui au commencement de notre récit, nous a montré un jeune homme, étendu sur le lit mortuaire, entre les deux jeunes rivales qui le pleuraient. La première clarté du matin se jouait dans les haillons suspendus à la fenêtre, et qui, usés, déchirés, mis en lambeaux par les années, avaient été jadis un magnifique rideau de soie. La couche sur laquelle le cadavre avait reposé était encore à sa place; mais au lieu des débris mortels du jeune militaire, on y voyait le linceul blanc de cette femme dont nous venons de décrire les penchans funèbres; elle avait cessé de

vivre. A gauche, en face du lit, sur un fauteuil de bois de chêne, au dossier élevé, au siège bas, aux sculptures rongées par le temps, aux bras contournés par le caprice des anciens artistes, l'autre vieille femme était étendue; elle aussi n'existait plus; et le vieux ministre à genoux, en face de la fenêtre, qui lançait à peine dans la chambre un faible rayon de lumière matinale, continuait de murmurer une prière à laquelle toute son âme semblait attachée, et qu'il n'interrompit même pas, lorsque le shériff et ceux qui le suivaient pénétrèrent dans ce lieu de douleur.

« Soyez le bien-venu, M. le shériff, dit le ministre en se relevant et prenant place sur un siège bas, garni de velours rouge qui, sans doute avait brillé dans les fêtes solennelles de la famille Fenwicke. Votre présence est fort utile ici; et je vous expliquerai en peu de mots toutes ces singularités qui doivent vous étonner, et qui sont le fruit de l'imagination romanesque ou des passions violentes de ces deux anciennes amies, hélas! dont le sort a été lié par une chaîne si bizarre et dont les cadavres sont là près de nous. Tous les secours ont été inutilement tentés; leur vieillesse n'a pas résisté à l'impression terrible de souvenirs douloureux et à une émotion puissante.

« Je ne détaillerai pas une histoire d'amour en face de ces deux cadavres; ce serait une profanation et un scandale. Hélas! les malheureuses femmes! toute leur vie a été empoisonnée par les premières passions de leur jeunesse. Marie Fenwicke et Georgine Fenwicke avaient l'une vingt-trois ans, l'autre vingt cinq, lorsqu'elles s'attachèrent à leur cousin le colonel Fenwicke. Qui reconnaîtrait ici les deux plus belles filles de Boston? Le cœur du jeune homme fut donné à la plus hautaine, à la plus vindicative, à la plus dangereuse de ces deux femmes, Georgine; elle répondit à son amour, pendant que Marie, plus tendre et plus timide, cachait à tous les regards et essayait de se dissimuler à elle-même la secrète passion qui la dominait. L'attachement de Georgine

pour son cousin avait plus de véhémence que de profondeur et ne triompha pas des étreintes de l'ambition, premier mobile de celle dont je parle. Un mariage, dont l'éclat l'éblouit, la rendit infidèle à ses sermens, à sa tendresse même, à la longue et tendre correspondance que cette jeune fille, trop hardie, avait entretenue avec le jeune homme. Il s'aperçut du changement de sa cousine; et, sans en pénétrer la cause, il tomba dans un découragement qui augmenta la faiblesse de sa santé. La pauvre Marie eut la douleur de recevoir, à-la-fois, les confidences de son cousin, et celles de Georgine; elle ne trahit ni l'ambition de l'une, ni la confiance de l'autre. Dépositaire des lettres qui attestaient les promesses de Georgine et l'amour du colonel; il lui eût été facile d'en profiter pour rompre ce mariage objet de toutes les espérances de la jeune ambitieuse. Elle ne le fit pas. Le colonel mourut dans ses bras; elle poussa la générosité jusqu'au bout; c'est Dieu qui récompense toujours cette vertu; elle n'est pas faite pour la terre; et les hommes qui en profitent ne se chargent guère de la payer. Marie, depuis la mort de celui qu'elle aimait habita cette maison antique dont elle était co-héritière, et où le nègre César, affranchi par la mort de son maître, resta seul avec elle. Elle disparut à tous les yeux; on la crut morte. Elle ne sortait que par la porte du parc, vêtue de cette longue robe blanche que le peuple a prise pour un linceul funèbre; et elle faisait un long détour dans les champs. Cette prison de trente ans; cette vie consacrée à une seule image, à une idée unique, altérèrent sa raison; on la vit s'attacher aux signes et aux pompes de la mort, avec une superstitieuse opiniâtreté; la ville entière a connu cette étrange manie, sans se douter que l'héritière des Fenwicke était la malheureuse vieille au blanc linceul.

«Cependant Georgine Fenwicke parcourait la carrière éclatante vers laquelle son âme ambitieuse l'entraînait. Georgine a brillé à la cour d'Angleterre : mais, d'après ses

derniers aveux que j'ai reçus, le repos, le calme, le bonheur se sont toujours éloignés d'elle. Son mari, l'un des hommes les plus puissans de la Grande-Bretagne, ne tarda pas à la délaisser pour de plus jeunes maîtresses. L'âpreté même avec laquelle elle recherchait les distinctions et les honneurs fut pour elle un éternel supplice. Elle avait fait à sa cousine, ici, dans cette chambre même, en face de ce lit, où les restes du jeune homme étaient étendus, le serment de revenir dans trente ans, si elle existait encore, visiter Marie, à l'heure et au jour même où ce pacte bizarre avait été conclu. Toujours avide de sensations fortes et de mouvemens extraordinaires elle a été fidèle à sa promesse. Elle a quitté un pays où sa jeunesse avait été une époque d'ennuis et d'angoisses et où, devenue vieille, elle ne trouvait que des regrets et de l'amertume; elle a passé l'Atlantique, décrépite, usée par le chagrin et l'ambition; elle est venue remplir l'engagement extraordinaire formé trente ans plus tôt. Quels remords, quels aveux, quel dialogue ont été échangés entre ces deux femmes; c'est ce que je ne puis vous apprendre. J'ai trouvé l'une morte et l'autre sur le point d'expirer. »

Au moment où le ministre prononçait ces paroles, les lambeaux suspendus aux deux fenêtres s'agitèrent: un rayon du soleil devenu plus vif les traversa, tomba en se jouant sur la figure pâle de Marie, qui reposait sur le lit, et les assistans effrayés crurent la voir se ranimer d'une vie passagère. Le shériff fit rendre à ces deux femmes les honneurs funèbres et expliqua aux bourgeois émus et assemblés devant le portique, cette histoire étrange dont les vieillards de Boston conservent le souvenir : l'une des rares traditions fantastiques de cette ville toute commerciale, et dont on retrouve la trace dans une ballade populaire : *la Vieille fille au blanc linceul.*

(New England Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Aspect de la nature dans le Nouveau-Brunswick. — Cette province, l'une des possessions les plus septentrionales de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord, présentée longtemps par les voyageurs comme le séjour des glaces et des frimats, offre cependant un caractère moins âpre, si nous devons nous en rapporter au récit du capitaine Young, qui a résidé cinq ans dans cette contrée.

« La province du Nouveau-Brunswick, dit-il, est presque entièrement composée de roches dont les interstices donnent naissance à plusieurs espèces de pins, de sapins, de groseilers et d'arbustes de la même famille. Un grand fleuve, le Saint-Jean, coupe cette province dans toute sa longueur, et percourt un espace de deux cents milles ou à-peu-près. A mi-chemin de l'embouchure, sa largeur est d'un mille. Il reçoit alors une foule de petites rivières qui forment des criques, et sur les bords desquelles le terrain est excellent, fécond et libre de rochers. Là croissent l'aune, le frêne, et d'autres arbres de même espèce; là s'étendent de belles prairies naturelles. Mes yeux n'ont admiré dans aucune contrée des paysages plus enchanteurs; la source de chacune des criques est ornée de chutes d'eau et de cascades d'une extrême variété de formes et d'accidens; le poisson y abonde; les oiseaux aquatiques s'y promènent par troupes : on aperçoit des

milliers de pigeons sauvages, aux ailes merveilleusement nuancées, voltiger sous ces beaux arbres, qui forment au-dessus des criques de longues arcades sombres et verdoyantes.

« Un de mes plaisirs les plus vifs était d'errer à travers les bois qui festonnent ces beaux rivages. Une de mes promenades me conduisit par hasard dans une prairie délicieuse, située près de la source d'une crique, non loin de Frédérickton. Là, tout devait flatter les yeux d'un homme que la vie rurale enchante et qui aime d'amour les bois, les plantes, les prés et les fleurs. Près de deux cents âcres de prairie naturelle étaient semés çà et là d'alisiers plantés par groupes, et d'une distribution pittoresque. L'eau descendait en cascades bruyantes, contre lesquelles plus d'un noble gentilhomme d'Angleterre eût échangé volontiers quelques fermes et quelques paturages de bon rapport. Au pied des cascades, dans les eaux du fleuve ou de la crique, se jouaient en liberté les plus beaux saumons : population tellement abondante, qu'on aurait pu s'en servir comme d'engrais.

« Jamais la nature ne fut de si bonne humeur lorsqu'elle créa ce lieu fortuné. Pour moi, j'étais complètement séduit; mais ce n'était pas tout encore, l'homme avait mis la main à l'œuvre. Un bâtiment de bois considérable (*log-house*), solidement construit, s'élevait près d'un champ de maïs; la ferme, les étables, les vaches, tout ce dont un fermier heureux et actif s'environne comme un roi de sa cour, m'accueillirent à mon arrivée; et m'enchaînèrent plusieurs années malgré moi dans cette délicieuse résidence. »

Théorie de l'asphyxie (1).—L'asphyxie désignant, comme on le sait, la mort apparente produite par la suspension de la respiration, les théories à l'aide desquelles on a prétendu l'ex-

(1) Note du trad. Le docteur Marc vient de publier un excellent livre pratique sur cette importante question, dans lequel on trouve une foule d'ob-

pliquer, ont dû nécessairement varier avec l'explication que les physiologistes donnaient de cette fonction importante. A l'époque où l'on croyait que la respiration n'avait pour but que de faciliter la circulation du sang, on attribuait les phénomènes qui constituent l'asphyxie à la suspension de la circulation causée elle-même par l'interruption de la respiration. Cette explication, qui avait été adoptée par le grand Haller et tous les physiologistes de l'époque, fut facilement renversée lorsque la théorie chimique de la respiration eut été admise; la nouvelle explication de l'asphyxie fournie par Goodwin, qui prétendait que le sang veineux n'étant plus assez stimulant pour déterminer la contraction du ventricule gauche, la circulation devait se trouver arrêtée, fut facilement renversée par Bichat. Ce savant physiologiste attribua de son côté l'asphyxie à l'introduction dans le tissu musculaire du cœur lui-même du sang veineux qu'il croyait devoir le paralyser presque immédiatement. Mais Bichat, dans les expériences qu'il fit à l'appui de cette théorie, ne remarqua pas un fait important et qui suffit pour la renverser : c'est que les battemens du cœur ne cessent que quelque temps après que la circulation a été complètement arrêtée. Ce fait a été mis hors de doute par les expériences du docteur Roy, que

servations du plus grand intérêt. Nous saisissons cette occasion pour appeler l'attention de nos lecteurs sur l'ingénieux appareil du lieutenant-colonel Paulin destiné à préserver de l'asphyxie les sapeurs-pompiers qui sont obligés de manœuvrer au milieu des gaz les plus pernicieux. Cet appareil, qui avait été si mal apprécié, par l'auteur anglais dans un article que nous avons reproduit dans la livraison de décembre dernier, a obtenu les suffrages de M. Marc et de tous les hommes de l'art qui l'ont vu fonctionner. Nous qui l'avons aussi examiné de près, nous nous empressons de rectifier l'erreur commise, et de dire, contrairement à l'opinion exprimée par l'auteur anglais, que l'appareil Paulin nous a paru, à tous égards, bien superieur à celui de M. Robert.

vient de répéter le docteur Alison. Nous nous contenterons de rapporter la suivante : Après avoir asphyxié un lapin par la ligature de la trachée-artère, on ouvrit, au bout de deux minutes, l'artère iliaque externe; il en sortit immédiatement une grande quantité d'un sang noir, qui cessa presque complètement de couler avant la fin de la troisième minute, et après cinq minutes il n'en sortit plus une seule goutte, bien que le cœur continuât long-temps encore à se contracter spontanément. Ce n'est donc pas par le défaut d'action du cœur que la circulation s'arrête chez les asphyxiés, mais bien parce que les vaisseaux capillaires des poumons cessent de transmettre le sang du côté droit du cœur au côté gauche; en effet on trouve chez les sujets qui succombent asphyxiés toutes les cavités droites du cœur et l'artère pulmonaire gorgées de sang, tandis que les cavités gauches et les vaisseaux qui sortent du poumon en sont presque complètement privés. Ce n'est donc pas dans le cœur qu'est cet obstacle, mais bien, ainsi que l'admettaient les anciens, dans le poumon, dont le sang ne peut plus traverser les vaisseaux capillaires. De quelle nature est cet obstacle? est-il simplement mécanique, ainsi qu'on le croyait du temps de Haller? Non certainement, car rien ne peut le faire découvrir, et c'est là une différence importante entre la théorie de l'asphyxie admise par les anciens et celle qui résulte des expériences des docteurs Roy et Alison. Tout ce que l'on sait, c'est que quand l'air qui arrive dans le poumon ne contient pas la quantité d'oxigène qui est nécessaire à la vie, les vaisseaux capillaires de cet organe cessent d'être perméables au sang et sont paralysés.

D'autres expériences du docteur Roy et celles du docteur Edwards ont d'ailleurs démontré que le sang veineux n'exerce pas sur l'encéphale et sur le système musculaire une influence aussi fâcheuse que l'avait cru Bichat, et même qu'il peut encore entretenir l'irritabilité des muscles, quoique d'une manière moins efficace que le sang artériel. La conclusion pratique de ces faits, c'est que, chez un individu asphyxié

et que l'on peut espérer encore de rappeler à la vie, de quelque manière qu'il ait été privé de l'oxigène, le premier soin à lui donner est de faire arriver le plus promptement qu'il est possible de l'air pur dans les poumons. Alors les capillaires pulmonaires, s'il en est temps encore, ne tarderont pas à envoyer dans les cavités gauches du cœur un sang artériélisé qui, lancé par ce dernier dans tous les organes, leur rendra à-la-fois l'activité et la vie, ce qui ne pourrait avoir lieu si le cœur eût cessé ses mouvemens par l'effet de l'introduction du sang veineux dans son tissu.

Nouveau procédé de momification. — Jérôme Segato; à qui nous devons nos meilleures cartes d'Afrique, traversait en 1820 les déserts de cette partie du monde. Arrivé dans la vallée qui s'étend entre Mograb et la seconde cataracte, il fut témoin d'un de ces ouragans si communs dans la Nubie, qui transportent des montagnes de sable à une distance souvent fort éloignée. Quand le vent fut calmé, notre voyageur, en continuant ses excursions, aperçut, gisant sur le sol, quelque chose qui ressemblait à un homme; c'était en effet un cadavre dans un état parfait de conservation, la chair et les muscles en étaient desséchés et carbonisés sans avoir éprouvé aucune altération apparente. Segato attribua naturellement ce phénomène à l'action de la chaleur du sable; et pensa avec raison qu'il serait possible d'obtenir les mêmes résultats en se servant de moyens artificiels analogues. Ce ne fut qu'à son retour en Italie qu'il commença ses expériences, et parvint enfin à obtenir quelques succès satisfaisans.

Les cadavres soumis à cette dessiccation acquièrent de la consistance; la peau, les muscles, les nerfs, les veines, la graisse, le sang, les intestins même ne subissent aucune altération. Le sujet conserve ses traits, sa forme, sa couleur et ne répand aucune odeur; ses membres sont aussi flexibles que ceux d'une personne pleine de vie. L'humidité, le contact de l'air, les vers,

ne le détériorent pas, et l'expérience a prouvé qu'on pourrait le laisser dans l'eau plusieurs jours sans danger; enfin il n'y a de changé sensiblement que le poids du corps qui diminue. Ce qu'il y a de remarquable encore c'est que les cheveux et les poils s'arrachent avec moins de facilité que chez les individus vivans. Les oiseaux et les poissons ne perdent ni plumage, ni couleurs, ni peau, ni écailles; et les insectes restent intacts jusqu'à la moindre de leurs parties.

J'ai eu le plaisir de visiter le cabinet de Segato lui-même, et c'est là que j'ai constaté ce que je rapporte. J'ai vu un serin desséché depuis dix ans, que l'on avait placé trente jours dans l'eau et quarante autres dans une boîte remplie de vers sans qu'il ait éprouvé la moindre atteinte. Le savant que je visitais me donna une marque de bienveillance que je conserve avec soin : avant de nous séparer il me fit présent de la main d'une femme, morte de consomption. Cette main pâle et maigre est très souple, et offre tous les caractères de la maladie.

Economie Politique.

De l'esclavage en Russie et de ses résultats. — La Russie n'est pas seulement un pays septentrional : elle tient à l'Asie, dont elle porte le reflet : mœurs, religion, hiérarchie politique, édifices, vie privée, costumes, tout, dans cette contrée, atteste la coexistence phénoménale des habitudes asiatiques et de celles qui naissent d'une latitude froide. Les Tâtares du Caucase l'ont faite ce qu'elle est aujourd'hui. Elle se distingue moins par l'énergique inflexibilité du septentrion que par un curieux mélange de patience slave et de flexibilité orientale; elle me semble constituer plutôt le nord de l'Asie que celui de l'Europe. Aussi la société moscovite est-elle encore aujourd'hui basée sur l'esclavage oriental. Les philantropes en réclament l'abolition dans ce pays comme partout ailleurs; mais c'est un mal terrible dont l'extirpation est dangereuse. C'est cette institution de l'esclavage qui a rendu le petit commerce russe

si familier avec toutes les ruses de l'improbité. Depuis l'esclave, qui joue dans la constitution moscovite le même rôle que le nègre aux Etats-Unis, jusqu'au marchand qui a fait fortune et qui est encore serf, l'esprit d'obéissance passive a gagné tous les rangs de la hiérarchie. Attaquer ou modifier cette obéissance, ce serait frapper au cœur l'organisme social.

De temps à autre, même en Russie, des exemples épouvantables jaillissent de ce profond repos et font comprendre l'anomalie barbare d'une situation à laquelle on s'est accoutumé depuis des siècles. Il y a peu d'années, un seigneur moscovite fit battre de verges un de ses esclaves qu'il avait chargé du soin de son écurie, et qu'il voulait punir de je ne sais quelle inexactitude dans le service. Ainsi châtié, le malheureux reçut l'ordre de partir pour un château de son maître, d'en ramener deux chevaux et de remettre un billet à l'intendant du château. Ce billet contenait l'injonction d'administrer à l'esclave, dès son arrivée, une seconde bastonnade : il la reçut, puis repartit. A son retour, soit caprice féroce du seigneur, soit que l'esclave se fût mal comporté, nouvelle bastonnade et nouveau message à lui confié, message d'après lequel un troisième châtiment de même nature l'attendait au château, où il devait se rendre une seconde fois. L'esclave se remit en chemin, trois fois battu; mais, au milieu de sa route, il tourna bride, revint à Moscou, entra dans la chambre à coucher du maître, le hacha en mille pièces avec une serpe de fer, appela les autres esclaves, leur fit voir le cadavre et se laissa paisiblement appréhender au corps, juger et pendre. Terrible tragédie qui doit faire faire quelques réflexions aux possesseurs de bêtes humaines.

Vers la même époque, un autre esclave étouffa sous un lit de plumes sa maîtresse, sans qu'on ait jamais pu savoir la cause de son crime. On le condamna aux mines de Sibérie, ainsi que deux jeunes femmes, esclaves dans la même famille, et sur lesquelles aucun soupçon ne pesait, me-

sure de terreur employée souvent par la justice moscovite et destinée à épouvanter les esclaves, à les maintenir dans la plus profonde stupeur et à prévenir ainsi les assassinats journaliers qui auraient lieu si ces misérables ne voyaient sans cesse le knout et la hache suspendus sur leurs têtes. Partout un état contre nature produit les mêmes résultats. Les esclaves proprement dits (je ne parle ni des serfs ruraux ni des demi-serfs, tous attachés à la glèbe et réduits au vasselage), les esclaves que l'on vend comme des bœufs et brebis, et que l'on envoie en Sibérie pour y mourir de froid quand un de leurs camarades a fait une faute, sont au nombre d'un million et demi ou à-peu-près. Chaque tête d'esclave valant à-peu-près 1000 roubles et leur petit nombre augmentant considérablement leur valeur, il est bien difficile d'espérer leur émancipation prochaine.

Un de mes amis se trouvait à Moscou lorsque les deux femmes esclaves dont je viens de parler se mirent en route pour la Sibérie : il pria le docteur Haas, secrétaire de la commission chargée de l'inspection des prisons, de le conduire auprès d'elles. Les membres de ces malheureuses portaient les traces visibles du knout, et elles protestaient de leur innocence, dont le meurtrier lui-même se portait caution. Personne cependant n'élevait la voix en leur faveur, personne ne parlait pour ces infortunées : elles étaient esclaves. Le nom du vénérable docteur Haas est peu connu de l'Europe : il mérite une place à côté des noms sacrés de Benezet et de Howard. C'est la seule providence de ces pauvres êtres que la justice abandonne et que le monde repousse. Jour et nuit, il est à son poste. Au milieu de ses repas, au milieu de son sommeil, il est prêt à les secourir, esclaves ou gentilshommes condamnés aux rudes travaux des mines, criminels convaincus des forfaits les plus abominables ou victimes politiques.

Sciences Médicales.

État de la médecine aux États-Unis. (1)—Nous empruntons l'article qu'on va lire à l'excellente relation de don Ramon de la Sagra, professeur de botanique à la Havane, qui, après une excursion rapide dans l'Amérique du Nord vient de livrer à la publicité les résultats de ses observations.

L'histoire de la médecine aux États-Unis commence avec les premiers colons qui vinrent s'établir dans les différentes parties de ce pays. Les membres du clergé, quoique ne possédant pas les connaissances spéciales, furent les premiers praticiens. Mais bientôt arrivèrent d'Europe des médecins qui remplacèrent ces intrus, et jusqu'à la fin du siècle dernier on ne compta aux États-Unis d'autres médecins que ceux que lui envoyait l'Europe. On n'avait point encore institué d'écoles pour enseigner la pratique de cet art, et le petit nombre de jeunes Américains qui s'y destinaient allaient faire leurs études à Édimbourg. La plus ancienne opération anatomique exécutée aux États-Unis et dont on conserve le souvenir remonte à 1750 : ce fut la dissection du cadavre d'un criminel pendu à New-York. Six années après, le docteur W. Hunter, élève de l'université d'Édimbourg, ouvrit un cours d'anatomie et de chirurgie à New-York, dans le Rhode-Island, mais ce n'était pas encore un cours d'enseignement régulier. Ce fut en 1765, sous les auspices des docteurs Shippin et Morgan, que fut fondée à Philadelphie la première école de médecine, où les jeunes gens vinrent de toutes les parties de l'Union assister aux leçons que l'on y donnait. Deux ans après, s'ouvrit à New-York une seconde école de médecine. Mais ses travaux furent interrompus pendant toute la durée de la guerre de l'in-

(1) Voyez dans la livraison de janvier 1836 l'article sur l'*Etat de l'art médical en Espagne*, page 183.

dépendance jusqu'en 1792. Un établissement rival, fondé dans la même ville, en 1800, excita quelque animosité parmi les praticiens, et pour faire cesser ces luttes toujours fâcheuses pour la science, on réunit les deux écoles en une seule sous le titre de *Collège de Médecine et de Chirurgie*. L'enseignement de la médecine dans l'état de Massachussetts commença en 1782 ; mais les progrès de cette école n'ont été sensibles qu'à dater de sa translation à Boston, en 1810. Depuis cette époque l'école de médecine de cette ville est l'une des plus florissantes et des plus renommées de l'Union. La quatrième école de médecine fut établie en 1797, par le docteur Natham Smith, au collège de Darmouth, dans le Hanovre. En 1807, elle fut érigée en collège, et en 1810, en université. Depuis cette époque les collèges et les universités de médecine se sont considérablement accrus dans les différentes parties de l'Union : en voici le tableau chronologique.

1812. Collège des médecins et chirurgiens à New-York.
1813. Agrégation d'un cours de médecine à l'université de Galles.
1818. Collège de médecine de l'Ohio.
1818. Académie de Médecine de Vermont, à Charlestown.
1818. Agrégation d'un cours de médecine à l'Université de Transylvanie,
1820. Ecole de médecine dans l'Etat du Maine.
1821. Cours médical de Providence à Rhode Island.
1822. Ecole médicale de l'Université de Vermont.
1822. Ecole médicale de Berkshire, à Pittsfield, dans le Massachussetts.
1824. Collège de médecine de Charles-Town dans la Caroline du Sud.
1824. Ecole médicale au collège de Jefferson à Philadelphie.
1825. Agrégation d'un cours médical au collège de Colombie à Washington.

Dans ces différentes universités le nombre des professeurs varie selon les ressources de l'établissement, mais il n'y en a jamais plus de six. Dans les vingt-trois colléges et écoles médicales des États-Unis, on compte en tout cent-dix-huit professeurs. La durée des études est généralement fixée à deux ans, et quoique les réglemens prescrivent aux élèves de s'attacher pendant une année de plus à un médecin distin-

gué, il en est peu qui se conforment à cette prescription. L'université de Virginie ne délivre ses diplômes de docteur qu'après des examens très rigoureux. C'est là aussi que se font les meilleures études. L'année scolaire s'y prolonge pendant dix mois, tandis que dans les autres universités tous les cours sont fermés quatre mois après leur ouverture. Le diplôme de docteur coûte de 200 à 290 $ (1060 à 1537 fr.). Le nombre des étudians qui fréquentent les différentes universités de l'Union s'élève aujord'hui à deux mille. Les journaux de médecine sont très nombreux aux États-Unis. Nous citerons les suivans : *The American Journal of the Medical Sciences*, publié à Philadelphie par le docteur Hays; les *Archives de Médecine et de Chirurgie*, publiées à Baltimore, par le docteur Jeddins; le *Journal de Médecine et de Chirurgie de Boston*, rédigé par le docteur Smith; le *Magasin Médical*, publié dans la même ville, et le *Journal de Médecine et de Chirurgie des États-Unis*, publié à New-York. Au reste, on publie tous les jours, dans les différentes villes de l'Union des ouvrages importans sur les diverses branches de la science, ainsi que des traductions et des réimpressions des ouvrages capitaux qui paraissent en Europe

La pharmacie a été considérée aux États-Unis plutôt comme une industrie que comme une profession scientifique qui exigeait des études et une longue application. Le premier établissement institué pour hâter les progrès de cette science, en répandre la théorie, et surtout pour empêcher l'altération des médicamens n'a été créé qu'en 1822 à Philadelphie. Huit ans après, New-York a imité l'exemple de cette ville et a aussi créé dans le même but une école de pharmacie. Pour obtenir leurs diplômes dans ces deux écoles, les élèves sont obligés de constater qu'ils ont suivi les cours pendant deux ans et qu'ils ont pratiqué pendant un an chez un pharmacien de la ville. Dans les autres états aucune disposition légale ne règle l'exercice de la pharmacie; chacun est libre de vendre toutes les espèces de drogues, même les poisons les plus

violens. Cependant, les deux institutions dont nous venons de parler, avec le concours du *Journal de Pharmacie*, publié à Philadelphie, ont puissamment contribué à hâter les progrès de l'art pharmaceutique dans les différens états de l'Union.

Voyages.

Les mandarins et les missions chrétiennes de la Chine. — Nous empruntons les détails qu'on va lire à une lettre écrite par l'un des chefs du séminaire catholique de Macao, chinois d'origine, né dans les provinces centrales du céleste empire, mais élevé en Europe. Nous reproduisons ici les passages de cette lettre qui nous ont paru les plus curieux sans en altérer ni la forme ni les expressions.

Macao, 14 avril 1835.

« . . . . Vous me demandez des nouvelles de la Chine, je vous en dis quelques mots : l'empire chinois qui, autrefois fut divisé en plusieurs royaumes, souffrit très souvent des guerres que se faisaient les rois les uns contre les autres. Mais à présent on y jouit de la tranquillité la plus parfaite, parce que tous les Chinois (excepté quelques-uns qu'on appelle *Miaotse*, c'est-à-dire barbares, qui occupent un endroit environné de montagnes si hautes et si escarpées qu'on ne peut les attaquer. Il y a dans ce lieu du riz en abondance, du coton et toutes les choses nécessaires pour vivre), ne se soumettent qu'à un empereur dont les prédécesseurs ont établi des lois très sages et très convenables pour bien gouverner et pour perpétuer leur trône. L'empereur actuel s'appelle Tao-Houang; il est âgé de 50 ans et plus; depuis 15 ans qu'il règne, on dit toujours qu'il est bon, très sage et prudent; mais parmi ses ministres et ses mandarins on en trouve à peine quelques-uns qui lui soient fidèles et qui ne le trompent pas. On ne peut les accuser auprès de l'empereur qu'au péril de la vie, parce que les mandarins conspirent toujours entre eux pour faire avorter les accusations; suivant les lois anciennes on ne peut dénoncer un mandarin sans lui dire : *Je vais vous accuser auprès de l'empereur ou*

auprès du vice-roi; si l'accusation est portée on arrête certainement le mandarin et on le met en prison, et quelquefois il y reste jusqu'à la fin de ses jours. Aussi, pour réussir, faut-il avoir plusieurs compagnons. Si on en arrête un, l'autre peut au moins aller auprès du vice-roi ou de l'empereur. Je vous raconterai une histoire à ce sujet qui vous fera connaître la difficulté de réussir en pareil cas. Dans la dynastie présente, sous l'empereur Khang-hy, un homme très habile et bien riche, nommé Leang-Tsong-te, habitant de Kouang-tong, voulait dénoncer plusieurs mauvais mandarins de cette province. Après qu'il leur eut fait dire par ses compagnons: *J'irai à Pékin vous accuser,* les mandarins, pour l'arrêter en route, firent mettre des agens sur tous les chemins où il devait passer depuis Kouang-tong jusqu'à Pékin, et tâchèrent de gagner les mandarins de Pékin, afin que ceux-ci l'arrêtassent sous la porte de la ville. Le plaignant, de son côté, sachant bien toutes les embûches qu'on lui dressait, feignit d'être un marchand, il fit porter beaucoup de marchandises renfermées dans cent malles énormes. Arrivé à la porte de Pékin, il vida une malle, se mit dedans et on ferma cette malle comme auparavant. Il avait recommandé qu'en entrant dans la ville on portât cette malle la dernière de toutes. Les mandarins gagnés par leurs confrères, soupçonnaient qu'il était dans une des malles, ils examinèrent avec soin devant la porte les marchandises et ouvrirent chaque malle l'une après l'autre. Après en avoir examiné quatre-vingt-dix-neuf, on voulait encore ouvrir la centième, dans laquelle était l'accusateur, mais la journée était peu favorable, il tombait de la pluie continuellement; et sur la fin de la visite la pluie devint si forte qu'on ne put examiner cette dernière malle. On la laissa entrer fermée. Etant sorti, l'accusateur alla à la cour et raconta à l'empereur tous les maux dont les mandarins de Kouang-tong étaient cause. L'empereur, après un jugement bien mûr, les punit d'une manière terrible.

Dans ma province Hou-Pé, il y a peu d'années, un savant nommé Phan-yn-Tcheou, avait dit (par ses compagnons) au vice-roi: «J'irai vous dénoncer à l'empereur, parce que vous n'avez pas soin de nos habitans, parmi lesquels beaucoup d'hommes meurent tous les jours de faim.» Parti pour Pékin, on l'arrêta en chemin, on le lia à un arbre dans une forêt immense où il mourut de faim. Aussi le

proverbe dit : *Ne devenez pas savant ; si vous l'êtes n'accusez pas les mandarins ; si vous les accusez vous n'y réussirez jamais, parce que les mandarins s'entendent entre eux.* Un autre savant nommé Hiong-tse-Ngao, voulait accuser le mandarin de sa propre ville ; on l'arrêta et on le mit en prison longtemps ; ensuite on le condamna *calomnieusement* à la mort ; mais avant de souffrir le supplice, il maudit *allégoriquement* tous les mauvais mandarins. Arrivé sur le lieu du supplice, il dit au bourreau : « donnez-moi encore une heure. Le bourreau lui répondit : pourquoi demandez-vous une heure ?—Parce que mon fils doit venir chez moi aujourd'hui, il n'est pas encore venu, et cependant je desire ardemment lui donner quelques instructions. Dites-moi, reprit le bourreau, les instructions que vous voulez donner à votre fils, je les lui dirai, car maintenant je ne puis pas vous accorder une heure sans la permission du juge. Eh bien, lui répondit le savant, vous lui direz de ma part : *n'étudiez jamais pour devenir savant ; si vous voulez étudier, vous n'irez jamais à l'examen pour obtenir la dignité de mandarin ; car les mandarins sont ordinairement des voleurs et ne songent qu'à amasser de l'argent, je ne veux pas que vous deveniez mandarin.* Souvenez-vous de ces paroles que je vous laisse en mourant. » Après cela on lui coupa la tête. Je me dispense de vous en dire davantage sur la conduite des mandarins. Malgré cela il en est quelques-uns qui s'acquittent consciencieusement de leurs devoirs et qui aiment tendrement leurs administrés. Mais alors leur bonne conduite leur attire souvent l'envie des mandarins inférieurs ; de là est venu le proverbe : *Un bon mandarin n'aura pas une fin ou mort heureuse.*

Notre empire est divisé à présent en quatorze provinces principales. Il y a sept vice-rois, en chinois *tsong-tou*, c'est-à-dire gouverneurs-généraux, sous l'obéissance desquels il y a à-peu-près deux cents mandarins du second ordre ; sous la juridiction de ceux-ci il y en a de cent mille cinq cents à cent mille six cents du troisième ordre ; sous l'autorité de ces derniers il y a une multitude de petits mandarins dont j'ignore le nombre.

Quant à la population de la Chine, on peut dire sans crainte d'exagération qu'il y a trois cent millions d'habitans, parmi les-

quels on compte à peine deux cent mille chrétiens. Les habitans de Kouang-tong, qui, à cause des scandales et de la mauvaise conduite des Européens, les méprisent jusqu'à les appeler *diables barbares*, en chinois *fan-kouei*; les païens de Macao appellent les chrétiens chinois *kia-fan-kouei*, c'est-à-dire *faux diables barbares*. Parmi les marchands européens qui viennent ici, il y en a très peu qui soient bons chrétiens, ils sont la plupart débauchés, voluptueux et tout-à-fait impies. Leurs mauvais exemples, dont saint François Xavier déplorait amèrement les effets, rendent inutiles tous les travaux des ouvriers évangéliques. Ceux qui demeurent à Macao ne donnent pas aux Chinois de bons exemples, et ceux qui viennent d'Europe dans leurs ports les confirment encore davantage dans les mêmes idées. Si nous voulons exhorter un païen à recevoir notre religion, il nous répond : votre religion est la religion des Européens. Voyez les Européens, sont-ils plus chastes que nous? Sont-ils plus sobres, plus retenus, moins colères et moins passionnés que nous? Ils n'observent pas tout ce qu'ils disent. Quelques chrétiens de l'intérieur de la Chine sont venus habiter Macao pendant quelque temps. La mauvaise conduite des Européens et leurs scandales ont fait sur leur esprit une impression fatale, de sorte que de retour chez eux ils ont renoncé à toute pratique de la religion. Nous avons des missions dans cinq provinces, savoir dans les Tchy-ly, ou Pékin, Ho-Nan, Hou-Pé, ma province, Nankin et Kian-Sy. Dans ces lieux immenses, nous n'avons] que douze prêtres chinois et quatre français. On demande toujours à haute voix des missionnaires, mais on n'en trouve pas. C'est une chose bien fâcheuse de voir nos pauvres compatriotes chercher l'eau salutaire et n'en point trouver.

Industrie.

Exploitation des salines de Kenawhay. — L'origine de cette industrie, les développemens qu'elle a pris, les curieux phénomènes que présente la localité qui en est le siège, nous ont déterminé à faire connaître cette exploitation avec d'autant plus de soin, que le nombre des salines en activité dans l'Union est assez rare aujourd'hui.

Les premiers colons qui s'établirent sur les bords de la Kenawhay (1) découvrirent, au nord-est de cette rivière et près de ses bords, un vaste marais salin (Buffalo lake), à environ 42 milles au-dessus de l'embouchure de l'Elk. Presque vis-à-vis ce marais est un sentier creusé dans le rocher et que suivaient les buffles et les daims en venant au marais. Ils s'y rendaient en si grand nombre qu'aujourd'hui on reconnaît encore la route qu'ils ont tracée en montant la colline et en la descendant. Ces animaux, après avoir bu l'eau salée, dévoraient à une grande distance, tout autour du marais, non-seulement l'herbe, mais encore les feuilles des arbres qu'ils pouvaient atteindre, et s'ils n'étaient pas inquiétés ils restaient dans cet endroit pendant trois ou quatre jours.

On a trouvé enfouies dans le sable, plusieurs pièces de bois creusées qui probablement y avaient été placées par les Indiens; car elles offraient tous les caractères d'une haute antiquité. Ces espèces de réservoirs étaient sans doute destinés à fournir aux Indiens qui les avaient creusés, une petite quantité de sel qui s'y formait naturellement par l'évaporation de l'eau qu'ils y introduisaient. Les premiers colons qui vinrent se fixer dans cet endroit employèrent un moyen analogue pour se procurer le sel dont ils avaient besoin pour leur usage particulier: ils creusaient sur le bord de la rivière des tranchées de six à huit pieds de profondeur dans lesquelles ils faisaient arriver l'eau de la rivière qui, bien que très faible, leur fournissait cependant encore une certaine quantité de sel. En 1794, Joseph Ruffner acheta un terrain de cinq cent deux acres dans lequel était compris le marais salin, et en 1795 il alla s'établir avec sa famille sur les bords de la Kenawhay. Toutefois, on ne commença à s'occuper d'une manière un peu

(1) Cette rivière de l'Union prend sa source dans la Caroline septentrionale, se dirige au nord, traverse la Virginie et se jette dans l'Ohio.

active du moyen d'exploiter ces eaux salées, qu'en 1807, lorsque les enfans de Ruffner ayant acheté un terrain qui s'étendait un peu au-dessus du marais salin, entreprirent leurs opérations sur un point où rien n'annonçait que l'on dût trouver du sel. A la profondeur de dix-sept pieds, cependant, ils rencontrèrent une veine d'eau salée qui leur fut annoncée par le bouillonnement du gaz qui s'échappa avec le premier jet de l'eau. Cette eau, dont il fallait trois cents gallons pour faire un boisseau de sel, fut regardée comme très bonne. Ils continuèrent de creuser jusqu'à la profondeur de vingt-six pieds, et alors ils élevèrent un fourneau qui commença à opérer le 11 février 1808 et avec lequel ils purent fabriquer chaque jour cinq cent vingt-cinq boisseaux de sel.

Peu de temps après, un autre colon, William Whitaker, trouva de l'eau salée sur la rive opposée et établit également un fourneau afin de l'exploiter. L'eau salée, à cette époque, s'élevait dans des tubes qui la conduisaient à la surface du sol à un pied au-dessus du niveau de la rivière. Tant que les puits ne furent pas creusés à plus de 25 pieds de profondeur, ils ne purent fournir de l'eau que pour deux fourneaux; mais quand, au bout d'un an, on les eut creusés à 60 et 90 pieds, on obtint assez d'eau pour quatre fourneaux qui fournissaient en vingt-quatre heures de cinquante à soixante boisseaux de sel. Bientôt en employa des pompes pour élever l'eau, et de nouvelles améliorations furent apportées à la construction des fourneaux; leurs chaudières furent considérablement augmentées; chaque fourneau en eut cinq ou six qui contenaient cent cinquante à deux cents gallons; et lorsque l'eau avait bouilli dans ces grandes chaudières pendant un certain temps elle était versée dans de petites cuves pour que la cristallisation du sel pût avoir lieu.

Le bois était le seul combustible employé pour chauffer les fourneaux; mais quand en 1819, toutes les collines voi-

sines eurent été successivement dépouillées des forêts qui les couvraient, on fut obligé d'avoir recours au charbon de terre, ce qui offrit de nombreuses difficultés. A cette époque les chaudières employées pour mettre l'eau en ébullition étaient de grandes caisses en fer battu de douze à quatorze pieds de long sur trois et demi de large; mais le nouveau combustible les oxida promptement et l'on ne put obvier à cet inconvénient qu'en se servant des caisses de fonte faites de pièces différentes exactement jointes. On obtenait alors de deux cent cinquante à trois cents boisseaux de sel par semaine. Depuis on a beaucoup augmenté la dimension des chaudières : elles ont aujourd'hui environ vingt-cinq pieds de long sur six et demi de large, tandis que le fourneau lui-même n'a pas moins de quatre-vingts à cent pieds de longueur; aussi la quantité de sel fabriquée s'élève-t-elle souvent à neuf cents ou mille boisseaux par semaine.

L'eau salée, au moment où elle sort des puits, est limpide et a la température de l'eau de fontaine la plus froide. Lorsqu'elle commence à s'échauffer elle prend une teinte rouge et lorsqu'elle a été amenée à l'état de saturation par l'ébullition, elle a presque la couleur du sang. On la fait passer alors dans une grande cuve placée près du fourneau pour la clarifier, et en refroidissant elle recouvre sa limpidité première. On l'introduit de nouveau dans la chaudière, où elle est soumise à une nouvelle concentration, puis on l'élève sur une plate-forme afin d'en séparer le muriate de chaux qui se trouve si abondamment dans toutes les eaux de cette contrée et qui est si nuisible à leur pureté. Au bout de huit ou dix jours il s'est déposé au fond du réservoir un sédiment rouge de deux à trois pouces d'épaisseur, composé principalement de carbonate de fer qui était tenu en suspension dans l'eau par l'acide carbonique et qui s'est précipité lorsque la chaleur a dégagé ce dernier. Maintenant la plupart des fourneaux ont une petite machine à vapeur pour

élever l'eau qui contient d'autant plus de sel qu'elle est prise plus près du fond des puits. La moyenne de l'eau qui est nécessaire pour fournir un boisseau de sel est d'environ soixante-dix gallons. La quantité totale de ce produit obtenu, en 1834, a été évaluée par l'inspecteur à un million et demi de boisseaux.

Depuis quelques années on a commencé à fabriquer du sel commun, que l'on appelle à tort sel d'alun; on en obtient déjà de grandes quantités. Lorsque l'eau a été évaporée et a acquis le degré de concentration nécessaire, on la fait couler dans un long réservoir, où on l'entretient à une température peu élevée à l'aide de la vapeur fournie par la chaudière. Le sel se dépose lentement au fond de ce réservoir en beaux cristaux à quatre pans et d'une grande pureté. On l'enlève une fois tous les huit jours, et alors on en trouve ordinairement une couche d'un pied d'épaisseur au fond du réservoir. Quelques-uns de ces réservoirs ont plusieurs centaines de pieds de long sur dix ou douze de large.

On a observé que les principaux dépôts de sel qui se rencontrent en divers points du globe sont généralement situés au pied des hautes montagnes, et on en a conclu que ces dernières servaient à une époque très reculée de rivages à la mer, qui, ayant disparu par l'évaporation de ses eaux, aurait formé de vastes dépôts de sel, sur lesquels l'inondation aurait apporté de nouvelles couches de terre et de sable. Quelle qu'ait été l'origine du sel que l'on trouve maintenant dans le centre de la terre, il semble y avoir été déposé sous l'influence d'une loi uniforme et qui se manifeste par l'identité des couches avec lesquelles le sel est en contact. Sous ce rapport, les salines de Kenawhay ne diffèrent point de celles qui se trouvent dans d'autres contrées; cependant on n'est point encore arrivé à trouver à Kenawhay le sel à l'état solide. On ne l'a obtenu qu'en dissolution plus ou moins concentrée, et quelques motifs doivent porter à croire que le sel minéral n'y existe point en masses très compactes, comme, par

exemple, dans les célèbres mines de Pologne. Le sel gemme est parfaitement pur : il ne contient ni muriate de chaux, ni magnésie, tandis que l'eau qui tient le sel de Kenawhay en dissolution apporte une grande quantité de ces sels étrangers. Il est donc plus probable que le sel est répandu sous forme de petits grains au milieu des couches de grès et d'argile qui, laissant pénétrer l'eau de la Kenawhay et des autres rivières de la vallée de l'Ohio, leur permettent de dissoudre les molécules salines qu'elles renferment. En effet, on ne trouve les eaux salées qu'à très peu de distance des rivières : elles augmentent de quantité lorsque ces dernières grossissent, et on trouve dans toute l'étendue du terrain qu'occupent les salines une couche de grès blanc, à grains très fins, et qui, bien que très compacte, offre cependant de toutes parts des cavités de plusieurs pouces d'étendue, qui permettent à l'eau de les traverser très librement. La profondeur de cette couche varie sur les différens points de la vallée. Les eaux salées occupent, sur le bord de la Kenawhay, une longueur de douze à quatorze milles. Au-dessus et au-dessous on les rencontre encore plus faibles et à une plus grande profondeur. La ligne sur laquelle on trouve les eaux au même degré offre une espèce de courbe qui correspond exactement à celle que décrit la couche de grès dont nous venons de parler.

Une autre circonstance remarquable, qu'offrent les salines de Kenawhay, et que l'on ne voit pas dans toutes les autres salines, c'est l'éruption d'une grande quantité de gaz inflammable. La plus curieuse de ces sources gazeuses est celle qui est connue sous le nom de source brûlante, *the burning spring*, située au centre des salines. Le gaz s'élève d'une cavité d'un pied de profondeur sur cinq à six pieds de diamètre creusé dans le sol d'alluvion et à quelques pas seulement de la rivière. Cette cavité est ordinairement en partie remplie d'eau, que traverse avec bruit le gaz inflammable. Si on approche une lumière, le gaz s'enflamme et s'élève sous la forme d'une flamme légère et vacillante de deux à trois pieds de hauteur, et il

continue de brûler ainsi jusqu'à ce qu'il ait été éteint par un mouvement subit de l'eau ou par une forte agitation de l'air. Cette source est placée au milieu d'un espace découvert d'un acre environ d'étendue, et dont Washington, qui possédait de vastes terrains sur la Kenawhay, a fait don au comté : il considérait ce phénomène naturel comme intéressant, et ne croyait pas devoir se l'approprier dans son intérêt particulier. Il ne paraît pas que, depuis l'époque où l'on a observé cette source, la quantité de gaz qu'elle fournit ait éprouvé la moindre diminution, ainsi que sur les divers points de la vallée, où l'on observe le même phénomène.

Biographie.

Le Roi Dick. — C'est dans la geôle de Dartmouth, que cette majesté noire s'est offerte à mon observation. Elle devait son trône à sa supériorité physique. Elle avait des courtisans dans sa prison ; un budget, des flatteurs ; même un pape voué à ses intérêts ; elle était fort respectée, je vous jure, et méritait ce respect.

En 1812, la guerre éclata entre les États-Unis et l'Angleterre. Il y avait alors, à Londres, un jeune nègre, né à Salem, en Amérique. Il était venu, à seize ans, s'enrôler, comme matelot, dans la marine anglaise. Il servait bien. Richard Seavers (tel était son nom), colossal enfant de l'Afrique, d'une taille haute et d'un aspect athlétique, justifiait le sobriquet de *Puissant Dick* sous lequel il était connu. Dick déclara qu'il était Américain, qu'il ne porterait pas les armes contre ceux qui lui avaient fourni les premiers alimens et les premières instructions de son métier. On lui répondit que, dans ce cas, il serait considéré comme prisonnier de guerre.

« En prison, Dick, si vous êtes Américain ! A bord, si vous êtes Anglais ! » — Il se laissa conduire en prison.

C'était déjà très beau. Le reste est digne de ce commencement Une tête bien construite reposait sur ces épaules de

géant noir. On enferma Dick avec cinquante esclaves noirs, dans une chambre de la prison de Dartmouth, chambre qui portait pour chiffre : n° 4. Comme j'ai visité ce n° 4 pendant ma détention à Dartmouth, on peut me croire sur parole. Dick savait l'escrime, dansait bien, boxait merveilleusement, jouait du violon. Le voilà qui civilise ses cinquante hommes, les soumet, les groupe, les travaille ; ils obéissent. Ils deviennent bientôt assez instruits pour rendre aux blancs ce qu'ils ont reçu de leur chef noir : cette instruction qu'ils vendent après l'avoir reçue gratis, leur rapporte des bénéfices : ils bénissent le roi Dick.

Avec ses cinq pieds six pouces, sa carrure de taureau, ses flancs d'Hercule, sa tête de bronze et son cerveau dominateur, Dick ne craignait personne. Le pouvoir lui était naturel. Il se trouva roi sans y avoir pensé. Un geste du monarque faisait rentrer ses sujets dans la poudre. Il allait tous les jours faire la visite, examinait les lits, voyait si tout était à sa place, surveillait la propreté de son royaume ; dans les grandes circonstances, une peau d'ours lui pendait sur l'épaule et un bâton-massue chargeait sa main. Cet assommoir, qu'il employait quelquefois, était sceptre, bâton, main de justice et baguette de commandement.

Il était juste et sévère. J'ai vu un pauvre garçon très lestement souffleté pour avoir dérobé un morceau de lard. C'est contre le vol que notre roi Dick s'armait particulièrement. Le règne de Dick n'a pas toujours été calme. Comme la plupart des soldats de fortune et des héros couronnés, il a disputé le trône à ses ennemis. On a conspiré pour le détrôner. Il a déjoué les conspirations. O roi Dick, que vous l'échapâtes belle, le jour où, éveillé en sursaut dans votre hamac, vous vous trouvâtes entouré de vos rebelles sujets, lâches qui vous attaquaient dans votre sommeil. Ce fut une des belles occasions de l'existence royale de Dick. Le monarque s'élança, saisit par les deux pieds un conspirateur, et se servit de cette massue vivante, pour battre et fracasser

les têtes ennemies. Le massacre fut épouvantable : depuis ce moment, on ne conspira plus.

A ce trône en miniature, à ce roi de cinquante hommes, se joignaient un autel, une église et un prêtre de dimensions proportionelles. Un nègre qui savait lire, qui prêchait et qui s'était fait recevoir ministre, avait attaché spécialement sa destinée à celle de Dick. Il soutenait Dick par ses discours, inculquait l'obéissance, prêchait le bon ordre, faisait sentir la nécessité d'un pouvoir unique. En échange du secours intellectuel qu'il prêtait à Dick, le monarque lui donnait le secours de son bras et de son bâton. Sous la loi unie de ces deux hommes, rien ne bougeait; terreur morale et physique, admirablement organisée; société complète; civilisation achevée.

N'est-ce pas là, je le demande, la formation du trône et du clergé ? N'est-ce pas là tout le secret des législations?

Le roi Dick est mort à Boston, fort considéré, en janvier 1832.

Economie rurale.

Des bœufs à courtes cornes (1), *et des avantages que présente cette race de bestiaux pour les éleveurs.* — On s'est beaucoup occupé en Angleterre, depuis que l'éducation des bestiaux y est devenue un objet de grande émulation, de recherches et d'expériences comparatives ayant pour but de constater la valeur relative des différentes races et variétés

(1) NOTE DU TRAD. Cette espèce nous paraît avoir quelque analogie avec la *race cottentine*, dont M. Lecoq, vétérinaire à Bayeux, a récemment donné la description. « Ces bœufs, dit-il, sont ordinairement de forte taille, la tête bien développée, large, courte et un peu camuse, l'arcade orbitaire saillante, l'œil gros et bien sorti, le mufle gros et les naseaux dilatés, les cornes ne sont pas très fortes, mais elles sont lisses et d'un tissu fin. Le poids des bœufs varie depuis 300 kilogr. jusqu'à 1500, et celui des vaches depuis 250 jusqu'à 500 kilogr. Elles donnent depuis 16 jusqu'à 36 litres de lait par jour et quelques-unes fournissent un kilogr. deux hectogr. de beurre par jour. »

de bœufs qu'on y trouve. Il est aujourd'hui bien prouvé que celle à laquelle on donne le nom de race *à courtes cornes* est de toutes la plus facile et la plus avantageuse à nourrir et à engraisser. Cette race, qu'on croit provenir du croisement d'un taureau d'une espèce particulière aux comtés de Durham et d'York, et d'une vache importée de Hollande ou du Holstein, est restée assez long-temps confinée dans la partie de l'Angleterre dont elle est originaire ; mais, à mesure qu'elle a été mieux connue, elle s'est étendue dans les provinces voisines. Maintenant on la trouve dans toutes les parties de la Grande-Bretagne, où elle est considérée comme supérieure aux autres. Déjà même elle a passé sur le continent, où elle ne tardera sans doute pas à être appréciée comme elle le mérite.

L'ancienne race de Durham approchait beaucoup, pour la qualité, de celle que les croisemens ont améliorée, et son apparence extérieure était presque la même. Seulement les cornes des bœufs de Durham étaient un peu plus allongées et agréablement tournées vers le haut. La couleur du poil des bœufs à courtes cornes est rouge et blanche, comme celle des bœufs de Durham et non pas noire et blanche comme dans la race hollandaise, dont elle est supposée provenir. Peut-être la couleur noire s'est-elle perdue avec le temps, par suite de la grande supériorité numérique des animaux de la première espèce sur ceux de la dernière ; mais il est assez probable que le noir de la vache hollandaise a rendu le rouge ou plutôt le roux de l'espèce provenant du croisement, plus foncé et plus beau. La couleur rousse des animaux d'espèce non améliorée est toujours d'une nuance moins foncée et moins belle que celle des bœufs à courtes cornes. Cette remarque sur la couleur des bestiaux ne doit pas paraître oiseuse. La couleur est un caractère permanent et l'uniforme intensité de couleur, de quelque teinte que ce soit, est un indice de la pureté du sang ; de sorte qu'on doit toujours soupçonner de n'être pas de race pure tout

bœuf à courtes cornes, dont le poil présente d'autres couleurs que le rouge foncé et le blanc de lait.

L'apparence extérieure du bœuf à courtes cornes est on ne peut plus agréable. La forme de son corps, vu dans toutes les positions, est d'une symétrie parfaite. Un poil doux et moelleux, nuancé de couleurs d'un beau roux et d'un blanc pur, tantôt dispersées par larges plaques, tantôt régulièrement mélangées, couvre toute la partie supérieure et latérale de son corps. Ses jambes, comme celles du cheval arabe et du lévrier, unissent la finesse à la vigueur. Sa tête petite va en rétrécissant jusqu'au museau, et est portée sur un cou large, musculeux et plein de force. Ses narines sont très ouvertes; ses yeux proéminens et d'une douceur remarquable. Ses oreilles grandes et minces, placées près du sommet de la tête, sont protégées en avant par deux cornes courtes, arquées, lisses et pointues. La réunion de ces parties forme un ensemble, qui n'a jusqu'ici été surpassé par aucune autre espèce de bœuf domestique.

La beauté chez ces animaux n'est point indifférente. La symétrie de leurs formes est en général accompagnée de beaucoup de moelleux dans leur peau; or ces deux qualités réunies sont le plus sûr indice de la disposition d'un bœuf à engraisser, c'est-à-dire à remplir le but le plus utile que l'homme puisse se proposer en élevant des bestiaux.

La race à courtes cornes non-seulement possède plus qu'aucune autre cette précieuse disposition à engraisser; mais à mesure que l'animal augmente en graisse et en poids il consomme de moins en moins de nourriture, de sorte que sa consommation diminue dans la même proportion que le poids de la viande augmente. On ne peut être embarrassé que du choix dans les mille et mille preuves qu'il est facile de donner de cette disposition à engraisser qu'ont les bœufs de la race à courtes cornes. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes. Dès l'année 1801, M. Charles Collings, de Barmpton, possédait des bœufs de cette race, et, cette année même, il en vendit un

devenu depuis célèbre en Angleterre sous le nom de *bœuf de Durham*. A cinq ans, âge auquel il fut vendu, il pesait 1760 kilogr., et on évaluait à 1067 kilogr. le poids de la viande de boucherie qu'on en aurait alors retirée. M. Day, qui l'acheta pour le faire voir comme objet de curiosité, le paya 250 £. (6250 francs) et trouva à le revendre le même jour 525 £. (13,125 fr.), un mois plus tard 1000 £. (25,000 fr.), et encore un mois après 2000 £. (50,000 fr.). Il le promena pendant six ans de ville en ville; mais, l'animal étant tombé malade, au bout de deux mois, on le tua et on en tira 1062 kilogr. de viande de boucherie. Ainsi, à onze ans et après avoir été pendant plus de six ans renfermé, il n'avait perdu que cinq kilogrammes sur son poids, vérifié lorsqu'il avait cinq ans.

Le même M. Collings montrait une vieille génisse blanche, qui était supposée peser pour le boucher 825 kilogr. En 1827, M. John Rennie obtint le premier prix au concours de la *Société d'agriculture d'Édimbourg* pour une très belle paire de bœufs à courtes cornes qu'il y produisit. Ces bœufs, qui n'avaient encore que trois ans, étaient supposés pouvoir donner en viande de boucherie, l'un 700 kilogr., l'autre 730 : ils furent vendus après le concours 50 £. (1250 fr.) chaque. Dans les comtés de Northumberland et de Berwick, il n'est pas rare de trouver dans une ferme des bœufs de trois ans, du poids, de 500, de 550 et même de 600 kilogr.

On peut se faire une idée des profits qu'on obtient en élevant des bœufs à courtes cornes par quelques exemples que nous prenons parmi un grand nombre d'autres tout aussi concluans. Il est souvent arrivé à M. Robertson, de Ladykirk, de vendre 35 £. (875 fr.) des bœufs de trois ans. Dans d'autres occasions, des bœufs du même âge ont été vendus par lui 45 £. (1125 fr.) pièce. M. John Rennie, qui, tous les ans, faisait une vente de bestiaux, réalisait ordinairement 40 £. (1000 fr.) par bœuf de trois ans qui s'y adjugeait.

A la disposition à engraisser tient une autre propriété pré-

cieuse et qui appartient presque exclusivement aux bœufs à courtes cornes. C'est leur précocité à engraisser. L'âge de trois ans est le plus long terme qu'on attende, et très fréquemment les bœufs à courtes cornes sont mis à l'engrais à deux ans. Il est souvent arrivé à M. Robertson, de Ladykirk, de vendre de jeunes bœufs de deux ans et demi au prix de 26 £. (650 fr.) la pièce. Ces animaux étaient déjà assez gras pour que leur poids moyen fût de plus *de mille livres, avoir du poids* (453 *kilogrammes*). M. Abraham Wilson, d'Edington, poussait ses bœufs de deux ans à l'engrais jusqu'à les faire arriver au poids de 1120 livres (plus de 500 kilogr.), et les vendait 28 £. (700 fr.) pièce. Enfin M. Charles Rennie, qui faisait tous les ans des ventes de bétail, ne manquait jamais d'y avoir des bœufs à courtes cornes, de l'âge de deux ans, déjà gras et pesant 1120 liv., qu'il ne vendait pas moins de 30 £. (750 fr.) pièce.

La viande des animaux de cette race est d'excellente qualité, et celle des génisses engraissées à deux ans est préférée, même à celle des bœufs de cinq à six ans, dans le nord de l'Angleterre. A Morpeth, qui, après Smithfield, est le plus fort marché de la Grande-Bretagne, une jeune vache grasse se vend tout aussi cher à proportion, et souvent plus cher que le meilleur bœuf. La raison en est qu'il n'y a presque pas de basse viande dans la vache à courtes cornes. Presque toute la chair est placée sur le dos ou dans les autres parties qui donnent de la viande propre à rôtir plutôt qu'à bouillir, viande qui, en Angleterre, se vend toujours à un prix plus élevé que l'autre. Cependant, à Londres et en général dans le midi de l'Angleterre, le bœuf se paie plus cher que la vache, ce qui tient vraisemblablement à ce que les vieilles vaches, qui étaient les seules qu'on engraissât autrefois, donnaient une viande de qualité très inférieure à celle du bœuf; et, comme il y a assez peu de temps encore que le marché de Smithfield est approvisionné en bœufs à courtes cornes, concurremment avec ceux des autres races, le mérite des

vaches de cette race particulière n'est pas encore assez généralement apprécié pour avoir pu détruire l'ancien préjugé contre la viande de vache.

La quantité de lait que donnent les vaches à courtes cornes n'est pas aussi considérable que celle qu'on obtient de certaines autres espèces; cependant elles ne doivent pas moins être considérées comme bonnes laitières : elles donnent, dans la saison, depuis six jusqu'à seize litres de lait par jour, et il est rare de les voir cesser d'en donner six semaines ou deux mois avant de mettre bas : aussi sont-elles très recherchées maintenant par les nourrisseurs qui approvisionnent de lait les grandes villes. Ils les achètent déjà un peu vieilles, c'est-à-dire à l'âge de cinq à six ans; lorsqu'elles commencent à donner peu de lait, ce qui arrive quand elles ont de huit à neuf ans, ils les engraissent pour les vendre aux bouchers.

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

DE L'ACTION DU PONTIFICAT SUR L'EUROPE,

DEPUIS LA RÉFORME DE LUTHER.

La grandeur et la décadence du pouvoir pontifical n'ont jamais été retracées par un historien sagace et sans passion. Le Vatican, dont les murailles vénérées renferment les matériaux de ce beau travail, les voile à tous les regards; ses élus, s'il s'avisait de leur confier une tâche si difficile, ne rédigeraient qu'un panégyrique et une prière. Quand les réformés ont touché aux abominations de la Babylone moderne, ils n'ont songé qu'à les flétrir de leur haine et de leur mépris.

De toutes les régions de l'Europe, une seule, l'Allemagne, est parvenue à ce point d'équité historique, qui permet d'entreprendre l'ouvrage immense dont nous parlons.

Les historiens allemands transforment en passion leur

impartialité. Ils ont du dédain, presque de la fureur contre la partialité de l'histoire. Qui ne sait pas juger les évènemens de haut, les comprendre sous toutes leurs faces, apprécier le double mouvement d'action et de réaction, de bien et de mal, d'accroissement et de décadence qui fait osciller les choses humaines, est indigne, selon eux, de tenir la plume. Les savans de Vienne et de Berlin sont merveilleusement placés pour atteindre sans peine cette équité vaste et lumineuse, inconnue parmi nous. Philosophes plutôt qu'hommes politiques; forcés de prendre peu de part au jeu actif des intérêts européens; enfans d'une contrée où le protestantisme et le catholicisme, réconciliés après une longue guerre, viennent s'asseoir au même foyer; habitués à considérer spéculativement toutes les affaires du monde; ascètes de la philosophie et non acteurs belligérans; ils aiment à tenir registre des faits, à les classer dans un ordre scientifique, à s'environner des matériaux nombreux, que leurs patiens prédécesseurs ont accumulés, et qu'ils soulèvent, qu'ils interrogent, qu'ils comparent. Epouser ces ridicules haines et ces folles préventions dont toute l'histoire moderne est empreinte, leur semble impossible et dangereux. Ils vivent si paisibles, si éloignés des agitations actuelles, que l'époque de Louis XIV, et celle d'Assuerus leur semblent mériter la même impartialité, la même froideur.

Par malheur, ils ne joignent pas toujours à ces hautes qualités de l'historien, le talent de peindre avec éclat, la force dramatique, la vigueur du pinceau. La diffusion, l'abus de la métaphysique, la prétention vague des systèmes, les éloignent du succès populaire; souvent leur ardente passion pour la justice se réduit en dissertations fatigantes, sur lesquelles planent des nuages esthétiques, et auxquelles manque la réalité.

Muller, de Hammer, Schiller, Raumer, ont échappé à ces accusations; elles ne peuvent pas atteindre l'un des produits les plus récens de l'école historique allemande: l'*Histoire de*

la Papauté pendant les seizième et dix-septième siècles; par Léopold Ranke. La concision de l'écrivain est quelquefois abrupte, et (chose rare dans les œuvres germaniques) les nombreux matériaux, consultés par l'auteur, ont éprouvé sous sa main un travail de concentration puissante, quelquefois exagérée. Mais quel sujet et quel talent! Quelle vaste question soulevée, et que de sagacité dépensée pour l'éclaircir! On ne pouvait rien attendre de tel, ni de l'Angleterre, ni de la France. Parmi nous, les factions religieuses sont en présence; leurs animosités revivent, surexcitées par l'influence des passions politiques. Catholique ou protestant, ne demandez aucune impartialité aux pages de l'historien anglais. Catholique, il servira O'Connell, deviendra le caudataire de l'ultra-libéralisme; protestant, vous le verrez subir la loi des orangistes. S'il s'avise d'être impartial, ses lecteurs, à quelque secte qu'ils appartiennent, ne lui pardonneront pas un tel crime. Qu'il veuille tenir la balance égale entre les fautes et les misères de tous les partis; aucun parti ne le lira. Quand la discussion est flagrante, comme parmi nous, quand les intérêts se pressent corps à corps, la justice historique est une chimère : on ne doit pas l'espérer, même du laps des siècles. En vain, les années s'écoulent : après deux cents ans on ne pardonne guère ni à Marie Tudor, sa foi catholique, ni à Elisabeth, sa couronne protestante.

Aussi, les peuples pour lesquels ces annales avaient le plus d'intérêt, n'ont-ils pas étudié profondément et compris dans son ensemble l'histoire du pontificat. La réforme signale le Vatican comme le repaire des vices. Fraude, superstition, tyrannie; voilà tout ce que les protestans veulent y voir. Il est sacré pour le catholique. Ce dernier détourne les yeux si vous essayez de lui montrer le côté politique du règne pontifical : n'espérez pas qu'il observe de près la partie terrestre de ce pouvoir divin, les manœuvres qui rabaisseraient à ses yeux le trône de Saint-Pierre et obscurciraient son auréole magique. Vapeur éclatante, nuage mystérieux qui éblouit la vue du catholique et l'empêche de fixer sur le Vatican un

regard sévère et attentif, ce prestige opère aux yeux du protestant un phénomène contraire. La tiare des Alexandre, des Innocent et des Grégoire apparaît à ce dernier, couronnée d'une obscurité hideuse, d'un souffle émané de l'enfer. Aux yeux de l'un et de l'autre les traits caractéristiques, la physionomie spéciale de ces rois de l'Église s'effacent également. Quelle variété cependant! quel intérêt! quel drame! malgré l'uniformité de vues qui a présidé pendant des siècles au gouvernement papal; malgré la rapide succession des prêtres vieillards qui sont venus, tour-à-tour, mourir sur ce trône sacré, les annales d'aucun empire ne se distinguent par un plus puissant intérêt, une politique plus complexe, des péripéties plus inattendues, un coloris plus étrange et plus spécialement emprunté aux idées de chaque siècle. Admirez aussi quel remarquable emploi de la force intellectuelle, chacun de ces vieillards sacrés a fait tour-à-tour. Qui a vu ces choses? Personne jusqu'ici. Les peuples se sont contentés d'adorer ou de maudire. Où est le Tite-Live, le Polybe, le Tacite de cette histoire mystérieuse? Qui a dit les destinées modernes de Rome? Quelle main puissante a signalé les variations de sa politique; son passage de l'influence morale à l'influence positive; de la puissance qui conseille à la puissance qui contraint; du *spirituel* au *temporel;* puis, son retour inévitable du temporel au spirituel? Les dates mêmes de ces révolutions ne sont pas fixées. L'idolâtrie et la haine, seules chargées de cette histoire, n'ont rien approfondi, rien éclairci.

A peine Rome ecclésiatique voit-elle le monde changer, elle saisit l'occasion, s'allie aux conquérans germains, aspire à la suprématie, et ne l'obtient qu'après une longue lutte qui l'expose aux vicissitudes les plus diverses. On la trouve, à la même époque, esclave des petits tyrans de la Romagne; jouet d'une populace féroce, et protectrice impérieuse des jeunes républiques d'Italie. Elle jette le gant aux successeurs de César, soutient un long combat inégal et reste enfin victorieuse. L'Europe transalpine frémit et se courbe à sa voix: on

exile la papauté; on la bannit de la cité impériale, elle n'a plus d'asile où reposer sa tête. Errante et fugitive elle n'est pas vaincue; elle règle encore la destinée des royaumes. Malgré les dissensions intérieures qui la déchirent, elle ne cesse pas de concentrer son pouvoir; et les schismes perpétuels qui l'ont tourmentée pendant des siècles, au lieu d'anéantir son énergie, semblent l'augmenter encore. Elle se maintient, elle survit, elle reverdit, plus ambitieuse et plus fière que jamais; le soulèvement de l'esprit humain, à la voix de Luther, n'est pas assez puissant pour la détrôner. Jamais sujet plus admirable ne s'offrit à l'observation du philosophe, à la puissance d'un esprit scrutateur, à l'ardente sagacité du génie dramatique, au coloris de l'historien digne de ce nom.

Jamais aussi plus belle occasion d'impartialité ne s'offrit à l'intelligence assez fière pour planer au-dessus des pays, des temps, des lieux et des préjugés.

Après la réforme, vous croyez qu'une inévitable décadence va s'emparer de cette héritière du pouvoir romain: non, c'est pour elle l'occasion d'un nouveau déploiement d'habileté; toutes ses relations changent; toute sa politique se renouvelle. Elle accomplira cette évolution difficile en face de l'Europe entière, sans que l'Europe s'en aperçoive. Elle fera beaucoup de fautes, non par faiblesse, mais par ambition. Ne pouvant garder toute son autorité, elle en conservera du moins une partie, et ne se perdra qu'en voulant l'augmenter. Sans renoncer à ses prétentions, elle en adoucira les formes; sans abdiquer le passé, elle ménagera l'avenir: l'homme politique n'a pas d'étude plus piquante à faire que cette étude dédaignée par les historiens. Leurs regards se sont fixés sur les caractères bizarres d'Alexandre VI, de Jules II, de Léon X, qui tous ont provoqué ou combattu la réforme; ils ont paru n'attacher que peu d'intérêt aux destinées du Vatican, depuis le jour où les nations du nord se détachèrent violemment de lui. Vous diriez que cette puissance, qui doit faire marcher à son gré tout le catholicisme, ne

compte plus pour rien ; cependant il lui reste tant d'existence , même au commencement du dix-neuvième siècle , que le nouveau Charlemagne, Bonaparte, est obligé d'avoir recours à elle.

L'histoire de l'Europe moderne n'offre pas beaucoup de phénomènes aussi curieux que ceux qui ont suivi la réforme ; la retraite prudente et silencieuse de la cour de Rome au sein de ses fonctions ecclésiastiques ; l'habileté avec laquelle elle subordonna ses intérêts temporels à ses intérêts spirituels ; l'art avec lequel cette transition fut ménagée ; la concentration de son énergie dans son domaine limité ; son action sur le midi de l'Europe ; l'accroissement de son influence dans une autre sphère : accroissement dû non-seulement à l'activité des ordres religieux, et surtout des Jésuites, mais à la supériorité personnelle des pontifes élus, et spécialement à l'adroite manœuvre qui plaça toute l'éducation catholique entre les mains de la milice de saint Ignace.

Voilà les points principaux qui servent de jalons et de phares lumineux à l'histoire de la papauté moderne. Ce sont les bases du travail de M. Ranke. Peut-être résume-t-il avec une brièveté trop rapide les grands traits de son tableau : mais cette brièveté est élégante et pittoresque. Dans son livre, l'intérêt se soutient toujours ; le génie des siècles n'est jamais oublié ; le caractère de chaque peuple et de chaque époque se trouve signalé avec autant de candeur que d'énergie. Collègue de M. Raumer, professeur comme lui à l'université de Berlin, Léopold Ranke n'a été indigne ni de son titre, ni de la rivalité généreuse qu'il a dû ressentir. De tels ouvrages, impartiaux et complets, témoignent victorieusement en faveur du système d'instruction publique, par lequel sont régies en Prusse les diverses branches des connaissances humaines.

Aujourd'hui que toute la superficie de l'histoire est explorée, il n'est plus permis de s'en tenir aux sources vulgaires, et de bâtir sur le lieu-commun l'édifice de ses hypothèses. M. Ranke, dans sa préface, a soin de nous indiquer les

sources nouvelles auxquelles il a puisé : nous les citerons avec d'autant plus de plaisir, qu'elles sont inconnues ou négligées : peu de personnes savent quels trésors historiques restent engloutis dans des archives obscures. Après avoir épuisé les manuscrits de Berlin, l'auteur se rendit à Vienne, long-temps centre de la politique européenne ; entretenant des relations intimes et étroites avec l'Espagne, la Belgique, la Lombardie et Rome ; et accumulant les richesses de ses Archives avec un soin et une avidité pour ainsi dire passionnées. L'Autriche n'a pas cessé de préparer des matériaux pour l'histoire. La *Bibliothèque de la Cour* s'est emparée de la précieuse collection du prince Eugène, à laquelle elle a joint les manuscrits de Modène, et ceux que le doge Foscarini fit réunir à Venise pour continuer le recueil des Chroniques italiennes. Les *Archives Impériales* sont plus riches encore, surtout en papiers et documens relatifs à l'histoire de Venise. C'est là que M. Ranke a trouvé tous ses renseignemens sur les pontificats de Grégoire XIII et de Sixte-Quint. L'auteur explore ensuite la bibliothèque de Venise, surtout celle de Saint-Marc, à laquelle on a restitué récemment les dépouilles littéraires enlevées à la cité des doges depuis 1797 : les débris du grand naufrage sont revenus s'y accumuler. M. Ranke ne s'est pas contenté de consulter les dépôts publics, il a interrogé les archives particulières répandues en Italie, et les documens conservés par les familles : trésors précieux, inexplorés, qui se rattachent par les intérêts privés aux intérêts généraux de l'Europe. Dans presque toutes les grandes maisons vénitiennes, un cabinet de Manuscrits et de papiers de la Famille se trouvait joint à la bibliothèque : la révolution de 1797 en a détruit quelques-uns ; d'autres se sont conservés. A Rome, les Barberini, les Chigi, les Altieri, les Corsini, les Albani, la plupart descendans de familles pontificales, gardent avec soin de belles collections de documens authentiques relatifs à l'époque de leur grandeur ; collections rivales des archives du Vatican, et

qui suppléent même quelquefois au silence de ces dernières. On sait avec quelle rigueur les mystères de cette bibliothèque sont couverts d'un triple voile et cachés à tous les regards par les scrupules jaloux du bibliothécaire Angelo Maj. Cette rigueur a dû s'accroître encore pour M. Ranke, étranger, protestant, historien; il s'en plaint avec amertume.

Le pouvoir papal a soutenu une lutte constante. L'autocratie religieuse, le plus fort des pouvoirs parce qu'il repose sur la foi, trouve, presque dès son établissement des ennemis et des obstacles; de nombreuses hérésies qui attestent le doute, c'est-à-dire, la révolte de l'esprit humain : il résiste à travers les siècles au principe d'autorité sur lequel Hildebrand et Innocent III basent leur despotisme. En France, en Angleterre, en Allemagne, même en Espagne et en Portugal, l'indépendance nationale s'insurge; non d'une manière constante, mais par accès; non systématiquement, mais par instinct; contre l'avidité, l'usurpation, les prétentions de la cour papale, contre ses dogmes usurpateurs, la nomination des bénéfices qu'elle envahit. Toutes les fois qu'un monarque essaie de repousser les empiètemens du Vatican, nobles et magistrats, guerriers et bourgeois font cause commune avec le rebelle. L'opposition du moyen-âge, n'est qu'un long combat contre l'accroissement pontifical. Ce dernier jette de profondes racines et se défend avec une habileté consommée : le champ de bataille lui reste.

Vers la fin du quinzième siècle la sphère de ses conquêtes parut devoir s'étendre. Le népotisme était triomphant. Les dépouilles des royaumes tributaires chargeaient la tiare, que l'accumulation des bénéfices ecclésiastiques avait enrichie. La situation de l'Italie offrait à l'ambition ecclésiastique une tentation puissante : le pays entier se trouvait entre les mains ou de républiques commerçantes ou de princes indigènes qui avaient absorbé graduellement les petits états, ou les avaient réduits au vasselage. Soumettre les barons turbulens de la Romagne, étendre le terri-

toire pontifical et le transformer en un puissant royaume, c'est un projet séduisant, dont l'attrait aveugla les pontifes sur les funestes conséquences qui devaient le suivre. Mais ce qui contribua surtout à les perdre, ce fut le desir de fonder un pouvoir héréditaire dans leur propre famille; desir toujours secret, toujours caché, toujours intense. Le nouveau pontife trouvait, à son accession, les plus belles propriétés de l'Église aliénées par son prédécesseur : le favori d'un règne était l'ennemi juré du règne suivant. Tout pape amenait avec lui ses créatures qui supplantaient les créatures du pape expiré. Cette éternelle mobilité détruisait l'avenir et plongeait les possesseurs du pouvoir dans des embarras sans cesse renaissans : perdus dans ce labyrinthe d'une politique étroite et obscure, comment auraient-ils accompli la grande œuvre dont Hildebrand leur avait légué le poids ?

C'était une belle souveraineté que celle que les Innocent et les Grégoire osèrent fonder sur la pensée. Magnifique sceptre, tyrannie violente, mais non odieuse ! Elle payait en services ce qu'elle enlevait en indépendance. Elle n'écrasait les hommes que pour les éclairer, non pour les avilir. On pouvait pardonner beaucoup à qui faisait au monde de tels présens. « Respectez-moi, soumettez-vous, obéissez, disait-elle; en échange, je vous donnerai l'ordre, la science, l'union, l'organisation, le progrès et même autant que cela est possible dans une telle époque, le calme et la paix. » Rien d'étroit, rien de personnel, rien de barbare dans cette domination souveraine. Elle reculait les bornes du monde chrétien, s'opposait aux envahissemens de l'islamisme, contrebalançait par un pouvoir intellectuel et moral, le pouvoir brutal et sanglant des sceptres de fer et des lances d'airain! D'une main, la papauté luttait contre le Croissant; d'une autre, elle étouffait les restes du paganisme énergique du Septentrion. Elle ralliait comme autour d'un point central et vivant les forces morales et spirituelles de l'espèce hu-

maine. Elle était despote comme le soleil qui fait rouler le globe. La barbarie et la férocité universelle tendaient à tout désorganiser : elle faisait tout revivre. Elle insultait, dites-vous, les diadèmes des rois et les droits des nations ; elle posait son pied insolent sur le front des monarques ; rien n'existait sans la permission de Rome? — Sans doute : mais cette domination présomptueuse était un bienfait immense. La force de l'esprit contraignait la force brute à plier devant elle. De tous les triomphes que l'intelligence a remportés sur la matière, c'est peut-être le plus sublime.

Que l'on se reporte au temps où la loi muette, prosternée sous le glaive, rampait dans une boue ensanglantée. N'était-ce pas chose admirable, de voir un empereur allemand, dans la plénitude de sa puissance, au moment même où il précipitait ses soldats pour étouffer le germe des républiques d'Italie, s'arrêter tout-à-coup et ne pouvoir passer outre ; des tyrans couverts de leurs armures, environnés de leurs soldats, Philippe-Auguste de France ou Jean d'Angleterre, suspendre leur vengeance, et se sentir frappés d'impuissance?... A la voix de qui, je vous prie? à la voix d'un pauvre vieillard habitant une cité lointaine avec deux bataillons de mauvaises troupes, et possédant à peine quelques lieues de territoire contesté ! N'est-ce pas un spectacle fait pour élever l'âme ; une merveille plus étrange que toutes celles dont la Légende chrétienne est remplie?

Voilà de quelle hauteur les papes descendirent, lorsque vers la fin du quinzième siècle ils sécularisèrent leur pouvoir. Avant cette époque le pontife était plus qu'un roi : il devint moins qu'un prince. Cette force, que rien n'a pu dompter, alla se perdre dans les misères des petits intérêts et des tracasseries locales. Le Vatican fit alors une grande dépense d'habileté : dépense perdue ! L'Arbitre, non-seulement des monarques, mais des intérêts moraux du monde civilisé se rapetissa volontairement et devint le fondateur obscur d'une obscure dynastie. Les plus gigantesques intérêts furent sa-

crifiés à des intérêts mesquins. Ce qui est éternel disparut devant ce qui est d'un jour. Si le Vatican eût compris sa mission, quelle place eût-il occupée, au milieu de la grande lutte qui commençait à diviser les monarchies européennes! que sa situation aurait été belle et forte! à combien de petitesses et de blâmes mérités aurait-il échappé; et combien dans ces derniers temps eût-il reparu, plus pur et plus vigoureux, aux regards de l'Europe agitée!

Sixte IV voulut fonder une principauté pour son neveu Girolamo Riario, dans les fertiles plaines de la Romagne, territoire que se disputaient ou possédaient les autres puissances d'Italie. Quant au droit, on ne peut douter qu'il n'appartînt au souverain pontife; mais les ressources de la guerre, les moyens matériels lui manquaient. Il fit valoir sa puissance spirituelle qu'il ne craignit pas d'engager dans la lutte et de compromettre en la mêlant aux intrigues les plus subalternes. Les Médicis, ses principaux adversaires, régnaient à Florence. Il s'entendit avec leurs ennemis, souffla la guerre civile, et fit croire que lui, le père des fidèles, n'était pas étranger à cette conspiration des Pazzi dont la dernière et horrible scène fut un assassinat accompli sur les marches de l'autel. Quand les Vénitiens se détachèrent de la cause de son neveu, non-seulement le pape les abandonna au milieu d'une guerre qu'il avait provoquée, mais il les écrasa de ses foudres. A Rome, il poursuivit avec la même violence les Colonna, adversaires de Girolamo; leur enleva Marino; environna de troupes la maison du protonotaire Colonna, le fit prisonnier et le livra au bourreau. On exposa son corps et sa tête coupée dans l'église de Saint-Celse; la mère de la victime y entra pour visiter le cadavre; et soulevant par les cheveux, la tête de son fils: « Voyez, s'écria-t-elle, c'est la parole d'un pape! Il nous avait promis la vie de mon fils si nous lui livrions Marino. Il a Marino; il a mon fils! et mon fils est mort! »

Le népotisme de ce pape eut pour héritier direct et pour

grand promoteur le fils d'Alexandre VI, l'infâme Borgia. Le premier acte de son gouvernement fut de punir par des crimes les crimes des papes précédens. La veuve de Riario fut chassée de ce domaine de Forli et d'Imola, qui avait coûté tant de sang et de forfaits, et dégradé l'autorité de la tiare, en frayant à ses possesseurs une route funeste. César Borgia fut l'incarnation du népotisme, comme son oncle Rodrigue fut le symbole de la théocratie impudente, éhontée, monstrueuse. Borgia est à-la-fois le Tibère, l'Héliogabale et le Néron de la papauté : la postérité n'a pas rendu justice encore à la colossale grandeur de ses impuretés et de ses crimes. Le roman et le drame n'ont rien rêvé de pareil : la poésie de l'infamie n'a pas été plus loin. « Lorsque le fils aîné « d'Alexandre VI, le duc de Gandie, disparut, il se fit un « grand tumulte à Rome ; tous les citoyens sortirent de leurs « maisons, et la ville entière fut illuminée par les torches « qui couraient çà et là. On apprit enfin que le duc avait été « assassiné, et son corps jeté dans le Tibre. Je me rendis sur « le pont Saint-Ange (dit un ambassadeur). La foule était « considérable. Je vis le cadavre, quand on le sortit des « eaux, et je le suivis jusqu'aux portes du château Saint-« Ange. Etrange scène ! les cris du peuple frappaient au loin « les échos. Il nous semblait entendre les lamentations du « vieux pontife qui dominaient tout le tumulte. »

Ce pouvoir hideux était bâti sur le sable : il devait crouler : on avait beau le cimenter avec du sang. Les Vénitiens, politiques profonds, savaient que toutes les conquêtes papales s'évanouiraient comme la fumée : ils prévoyaient la chute de ce colosse fragile ; et l'Italie se doutait du peu de durée qui l'attendait. Lorsque les artifices machiavéliques d'Alexandre eurent chassé Guidobaldo de sa principauté d'Urbin, ses sujets l'accompagnèrent jusqu'aux portes, répétant ces mots de consolation prophétique : « *Allez ! les papes ne vivent pas toujours !* »

Enfin la troisième année du seizième siècle fit justice d'un

monstre. Le poison, ministre complaisant des Borgia, délivra le monde(1) de l'infâme Alexandre, qui fit place au pontife guerrier Jules II. Le Saint-Siège devait être déshonoré de mille manières. Au moment où les peuples allaient la briser, la longue chaîne de l'autorité ecclésiastique, la tiare couvrit tour-à-tour des fronts chargés d'infamie, de scandale, de sang, de perfidie, d'incestes : le front d'un Borgia; puis, les têtes moins odieuses, mais non plus vénérables de Jules II et de Léon X; l'un au milieu de ses maîtresses et de sa cour incestueuse et sanglante; le second, le casque en tête et la visière baissée; le troisième livrant le Vatican à ce paganisme renouvelé, qui plaçait sur le trône une seconde mythologie, et faisait fleurir au pied de la croix, si ce n'est la débauche, au moins la volupté. Le brillant cortège de Léon X, cardinaux, poètes, musiciens, guerriers, adulateurs, artistes, étaient à demi païens. Du sein des décombres de l'antiquité, la beauté païenne avait surgi comme un météore radieux : elle avait converti l'Europe chrétienne à son culte facile. Tout en s'agenouillant devant le pontife, les uns chantaient, comme Lucrèce, les voluptés et les sens; les autres raisonnaient, comme Anaxagore, leur matérialisme géométrique. C'était un nouveau triomphe que venait remporter la chair, si long-temps domptée et abattue par l'intelligence; une recrudescence du paganisme; une secrète révolte contre l'âme.

Le moyen-âge avait écouté, étudié, admiré les anciens, et subi leur influence, mais d'une manière moins directe, moins complète, moins puissante, moins passionnée. Il les avait lus et imités, seulement comme des damnés éloquens. Ce que les Italiens furent pour l'époque nouvelle, les Arabes l'avaient été quatre siècles plus tôt. On peut comparer le calife *Maïmoun* au grand-duc de Florence, *Côme de Médicis*. Les

(1) Note du trad. Le fait de l'empoisonnement, généralement admis par les historiens, est cependant douteux.

Arabes traduisaient, et ils anéantissaient les originaux. Imprégnant tout ce qu'ils touchaient de leur imagination fille du soleil, colorant tout de leurs rayons, transformant tout selon leurs propres idées, ils faisaient d'Aristote un théosophe, de l'astronomie une astrologie, et de l'astrologie une branche de la médecine. Extravagante et poétique métamorphose qui à la science grecque substituait un conte de fée, la fantaisie et le caprice à l'observation et à l'examen! Quelle lueur éclatante et folle venait se jouer dans ces systèmes divers et se perdre dans leur labyrinthe! quelle étrange hypothèse que ces sciences exactes, qu'il aurait mieux valu nommer *inexactes !*

La route suivie par les Italiens, moins aventureuse, plus timide, fut plus certaine et les dirigea mieux. Ils ne commencèrent pas à puiser leurs trésors à la source grecque. Fils des Romains, ils consultèrent les écrits de leurs pères, et leur éducation ébauchée ainsi, ils n'arrivèrent aux portes d'Athènes qu'après avoir traversé le vieux Latium. Etudiant au lieu de rêver, méditant au lieu de supposer, se nourrissant d'instruction réelle, et non de nuages métaphysiques, de faits et non d'hypothèses : ils débutèrent par l'érudition pour arriver à la poésie. La grande création de l'imprimerie seconda leurs efforts. Le véritable Aristote chassa l'Aristote arabe. On vit face à face les dieux de l'antiquité. On puisa sans intermédiaire aux sources primitives. On alla chercher les notions de la botanique, chez Dioscoride ; de la médecine, chez Hippocrate et chez Gallien ; de la géographie chez Ptolémée. Ces émancipateurs de la pensée humaine accomplirent leur œuvre en peu de temps. Les Arabes avaient fait d'eux des magiciens; pour l'Italie, ce furent des libérateurs. L'intelligence ne tarda pas à rompre les chaînes qui l'avaient accablée : cette clef de la science, qui sous la main des Arabes avait agrandi le domaine des chimères, ouvrit aux Italiens les portes de la vérité.

Alors fleurit pour l'Italie une seconde et presque divine épo-

que du génie créateur. L'étude de l'antiquité se comporta en généreuse rivale, non en esclave rampante. On admirait sans se laisser écraser par l'idolâtrie. On copiait, sans servilité, l'harmonieuse et brillante forme que les créations de la Grèce antique avaient revêtue. Cet hymen de l'originalité native avec l'étude des modèles, produisit des résultats inattendus : l'arbre moderne, enrichi par une greffe antique, donna des fruits d'une saveur hybride et merveilleuse. Voici la sève hardie de l'invention moderne, toute la verdure d'une nouveauté brillante, jointes à la beauté des formes, à la perfection plastique empruntée aux Hellènes. L'épopée chevaleresque est créée, genre sans modèle dans l'antiquité. Cependant on y voit circuler, pour ainsi dire, un sang antique, emprunté aux Homère, aux Virgile, aux Catulle. Pour matériaux, les poètes italiens trouvent dans les ballades du nord et dans ses contes lugubres, des figures grossièrement ciselées, quelques personnages bien posés, des physionomies fortement indiquées, des groupes énergiquement accusés, un intérêt brutal, des situations frappantes. Il fallait que ce développement imparfait et tout populaire acquît sous la main de l'artiste, la dignité, la noblesse, la grâce, le pathétique : il fallait sculpter curieusement ces figures à peine ébauchées, varier ce coloris uniforme, nous faire aimer et plaindre ces héros à peine humains. Voilà ce qui fut accompli par le Boiardo d'une manière sérieuse et dramatique ; par le Berni, avec toute la verve de la causticité ; par l'Arioste et le Tasse, avec une perfection si diverse. Quelle distance sépare les héros farouches qui s'asseyent autour de la Table Ronde de ceux auxquels les romanciers italiens ont donné la vie et l'immortalité? Ce terrible fils d'Aymon devient le Renaud du Boiardo ; modeste, gracieux, courtois ; tout ce qu'il y avait de monstrueux, d'effrayant, de gigantesque dans les romans de chevalerie, se civilise, s'humanise, se polit, devient mélodieux comme la lyre et rayonnant comme l'arc-en-ciel. Un orage guerrier ne vous emporte plus à travers un récit barbare d'aventures

hasardeuses. L'Arioste vous fait monter sur sa nacelle, qui vous berce doucement sur un océan magique. L'inspiration de la forme et la douceur du coloris sont empruntées aux anciens. Un reflet oriental se joue à l'horizon. Vous entendez au loin le bruit des armes qui frémissent. L'œil flamboyant des monstres, des géans et des chimères brille sous le feuillage obscur des forêts du nord. L'intérêt dramatique est emprunté aux régions cimmériennes; les fées de l'Orient ont brodé l'étoffe que les Scandinaves ont tissue.

Dans l'architecture, la sculpture et la peinture, cette double influence se fait sentir. La majesté de l'art antique vient régler, mais non refroidir l'impétueux élan du génie moderne: action et réaction qui répandent l'harmonie dans les conceptions énergiques de Michel-Ange. Les vierges chrétiennes s'élèvent rivales de l'Aphrodite des anciens. Bramante s'écrie: *Je jetterai la coupole du Panthéon dans les airs*, comme s'il voulait exprimer par un symbole l'âme chrétienne s'emparant de la pensée hellénique et la suspendant au milieu des nuages du spiritualisme. Raphaël crée des fresques si parfaitement semblables à celles d'Herculanum, que l'on ne sait encore aujourd'hui s'il les a copiées ou inventées. Le mystère de cette fusion de différens génies, mystère qui se retrouve chez tous les peuples, à toutes les époques où la grandeur des arts a illustré le monde, ne s'est jamais présenté sous des couleurs plus phénoménales. Il y a dans les Madones du seizième siècle quelque chose de la Minerve des anciens jours. Marie, la protectrice adorée des temps nouveaux, perd le caractère immatériel que le moyen-âge lui avait prêté, et revêt une forme charnelle, un corps mortel, que les Grâces et les Naïades n'eussent pas dédaigné. Le sentiment de la beauté physique, sinon contraire, du moins étranger au véritable christianisme, s'y insinue victorieusement. L'âme perd une portion de son empire. Des arts demi païens se développent dans l'Italie chrétienne.

La tragédie seule ne se ressent pas de cette influence;

le drame a besoin de rester intimement uni à la religion. Les arts, marchant en sens inverse de la religion, peuvent enfanter des chefs-d'œuvre ; un théâtre n'a d'existence populaire que sous la condition de reproduire la foi populaire. L'imitation des anciens, qui avait donné l'*Arioste*, la *Jérusalem délivrée* et les *Loggie* de Raphaël, modèles de beauté et d'harmonie, ne put fournir au drame que des copies pâles et froides, des calques sans vie, les imitations inanimées d'une forme extérieure. La comédie, trop prompte et trop ardente à jeter ses trésors dans le moule de Plaute et de Térence, se contenta de dialoguer la satire; et, sous ce rapport, elle ne fut pas indigne de ses maîtres. Pour l'originalité de l'invention, la gaîté et la liberté de l'expression comique, l'Arioste et Machiavel ont peu de rivaux.

Au sein même de la cour de Léon X, on voyait lutter bizarrement ces deux principes; le christianisme barbare du moyen âge, religion de la douleur et de l'abnégation, d'une part; et, d'une autre, le génie de l'antiquité renaissante, muse gracieuse et pleine de vie, de grâce et de noblesse. Ce que les étrangers venaient surtout admirer au milieu des pompes de la cité sacrée, ce n'étaient pas les reliques des martyrs, mais l'Apollon du Belvéder et le Laocoon. Les vestiges des apôtres attiraient moins de visiteurs que les traces du ciseau de Phidias. Le maître des cérémonies du sacré palais continuait à faire son devoir. On baisait respectueusement la mule du pape, et l'étiquette conservait toute la rigueur de son autorité; mais le véritable maître des cérémonies de Rome nouvelle, c'était l'art ancien : il faisait aux étrangers les honneurs de la ville. Si l'on pressait le pontife d'entreprendre une croisade contre les infidèles, savez-vous de quels argumens on aimait à s'armer ? Ceux qui dépensaient le plus d'éloquence pour l'engager à cette sainte entreprise, savans qui regardaient l'Evangile comme barbare, espéraient surtout (ainsi que l'avoue l'érudit Navagero) reconquérir quelques antiques manuscrits et les sauver du naufrage universel.

Le chef et le symbole de ce paganisme ressuscité, le maître de cette cour, celui à qui Machiavel dédiait ses ouvrages; qui payait Raphaël et savait le juger; qui encourageait l'Arioste, qui corrigeait en souriant les comédies licencieuses des cardinaux; Léon X était moins un pape qu'un *bon vivant: Buona Persona ,* comme le dit d'une manière caractérisque l'ambassadeur vénitien qui nous a laissé son portrait. Il achève ensuite d'un coup de pinceau l'esquisse du joyeux pontife. « Il est instruit, et aime les gens instruits, il est religieux; mais surtout, il veut *bien vivre* (*E docto e amador di docti, ben religioso, ma vol viver*).—*Vol viver!* — Ce *viveur,* pour emprunter une expression moderne qui seule correspond à l'idée du sagace Vénitien, menait, en effet, la plus belle vie du monde. Entouré de poètes, de musiciens, d'artistes, d'improvisateurs; passant l'été sous les délicieux ombrages des villas de la campagne romaine; il chassait, pêchait, chantait, récitait des vers, distribuait des récompenses aux musiciens habiles dans un art qu'il aimait, et ne revenait à Rome, que rappelé par les frimas. Alors il retrouvait sa ville brillante, peuplée, riche, florissante, amoureuse d'un pontife dont les goûts s'accordaient avec les siens, joyeuse de son retour, et prête à lui décerner le triomphe. Les manufactures prospéraient; les fêtes étaient orientales; Léon X se montrait le sultan des beaux-arts. Ses prodigalités qui devaient ruiner le Saint-Siège, fautes aisément pardonnées, ne s'offraient à tous les esprits que comme la preuve d'une magnificence royale et presque divine. On oubliait que ce nouvel Haroun-Al-Raschid, était le Vicaire du Christ et le successeur de saint Pierre. On se gardait bien de lui reprocher des fautes si douces et si éclatantes. Lorsqu'on apprit que Julien de Médicis et sa jeune femme allaient habiter Rome, tous les cardinaux en témoignèrent leur joie. « *Dieu soit loué!* (lui écrit à ce sujet le cardinal Bibiena), « *il ne nous manquait que des dames qui vinssent à la cour;* « les voici enfin! »

Le plus heureux des papes, Léon X ne vit point sa destinée se démentir; son dernier bonheur fut de mourir à temps; ses yeux se fermèrent avant la fin du seizième siècle. Les revers qui devaient suivre et châtier sa magnificence étourdie, n'empoisonnèrent pas la fin d'un règne si voluptueux. Mais let coup était porté; l'influence de cette cour épicurienne avai déjà envahi l'Europe. Ces chefs-d'œuvre, ces vices, cette joyeuse civilisation effrayèrent les nations voisines. Si Rome n'avait pas été le pivot du monde chrétien, la métropole de la société nouvelle, le rendez-vous des étrangers et comme le bazar universel des lumières; si tous les regards n'avaient été fixés sur elle; le mal n'eût pas été aussi grand. Mais Rome était le centre unique du monde occidental. C'était là qu'affluaient tous les ecclésiastiques ambitieux, savans, princes, voyageurs, moines élevés dans les principes austères de la vie cénobitique. Beaucoup de ces visiteurs venaient du Nord, et la pensée des privations et de la douleur s'était si complètement alliée dans leur esprit à la pensée chrétienne que, lorsqu'ils virent de près ces voluptés, ils frémirent. Tant d'éclat les éblouissait, tant de raffinemens leur semblaient crime; cette splendeur les scandalisait, ces palais de marbre, ces statues de Vénus et d'Apollon; Ovide remplaçant saint Augustin; saint Bernard effacé par Térence; et les cardinaux de Rome plus immoraux que les chevaliers de Prague ou de Vienne! Ils se crurent tombés dans le gouffre de la perdition, et soumis au sceptre de l'Anté-Christ. Quoi! le père des fidèles adore les images païennes; les cardinaux parlent d'amour comme Tibulle; la nudité païenne sert de modèle aux sculpteurs. L'Athéisme lève la tête en face de la croix. Le poète Ludovisi (qui termine, il est vrai, son poème par une prière à la Sainte-Vierge) le commence, comme Lucrèce, par une déclamation matérialiste. Les mœurs sont impures comme les écrits. Les jours néfastes d'Alexandre Borgia ont achevé de corrompre l'atmosphère morale de Rome, toujours fatale à la vertu des femmes, depuis l'époque de la mère des

Gracques. La décence extérieure, affectée par le pontife, ne peut neutraliser ces influences. Les dogmes les plus hardis fleurissent dans la capitale de la chrétienté, et y établissent un athéisme philosophique, digne d'Anaxagore ou d'Empédocle. Luther, arrivant de Wittemberg, entre à Rome, va entendre la messe et s'étonne des discours que profèrent les prêtres romains. Le blasphème sort de leurs lèvres, qui viennent de recevoir l'hostie sacrée. Ils redeviennent païens en déposant le saint ciboire. Partout les mystères de la foi deviennent parodie. Les dogmes les plus vénérés sont livrés aux poètes burlesques. « On ne passe (dit Bandino) ni pour « un homme d'esprit à Rome, ni pour un homme de goût, à « moins de fonder quelque bonne hérésie philosophique. »

Calculez l'action de ces circonstances sur le progrès de la réforme : Léon X se ruine pour ses artistes chéris et achève d'affaiblir son pouvoir. Chaque voyageur va redire au loin les fantaisies des cardinaux, leurs belles maîtresses, leurs festins licencieux, leurs doctes facéties, leurs poésies effrontées; aux yeux de l'Europe grossière la moindre de ces erreurs était crime capital ! Une vie sans élégance et sans grâce nous habitue à juger avec une sévérité inexorable les raffinemens du luxe. Exagérés par l'admiration, les plaisirs du Vatican firent frémir l'Europe. Par une faute de politique impardonnable, le pontife préleva dans ce moment même une dîme qui devait subvenir aux profusions de son luxe.

L'Italie et Rome subirent la réaction de ces influences. Le christianisme, servi par les arts, mis en danger par leur triomphe, était trop profondément enraciné pour mourir si vite. Non-seulement dans le Nord, mais à Rome, il s'arma de toute son énergie et se redressa comme un athlète contre l'épicuréisme qui le menaçait. Sous les yeux de ce bon *vivant* Léon X, plusieurs ecclésiastiques, la plupart remarquables par leurs talens et leur éloquence, se groupent pour régénérer l'Église. Leur but est de renouveler la foi chrétienne et d'opérer une réforme sans commotion. Contarini, Sadolet,

Caraffa, Giberto, Lippomano, véritables méthodistes du catholicisme, opposent une ligue dévote à l'envahissement des voluptés. Ils ne tardent pas à chercher sur le territoire de Venise la liberté de la discussion.

Venise seule leur offrait un asile. Rome avait subi le pillage; Florence était conquise; les armées ennemies dévastaient Milan. A ces esprits vigoureux et éclairés qui jugeaient de haut l'état de l'Europe, ni le protestantisme de Luther, ni le catholicisme de Léon X ne pouvaient suffire. Dans les maisons de campagne que la noblesse vénitienne a construites sur la *terra-firma*, ils rencontrèrent d'autres exilés dignes de les comprendre; des bannis de Florence, encore émus des prédications de Savonarole; Reginald-Pôle qui fuyait la barbarie de Henri VIII son parent. Ces hommes distingués tendirent ensemble vers une réforme modérée des abus de l'Église, vers la reconstitution d'un christianisme catholique épuré. S'ils tenaient encore à l'unité centrale et religieuse; sous beaucoup de rapports, ils pensaient comme les réformateurs. Cette classe estimable et supérieure de protestans catholiques n'eut malheureusement pas de pouvoir. On les vit se rattacher au Saint-Siège lorsque les excès du protestantisme les eurent épouvantés et révoltés. Appartenant la plupart aux familles nobles de l'Italie, tous accrédités, riches, instruits, ils pouvaient sauver l'Europe, si la fureur populaire eût laissé entre leurs mains les rênes de l'État. Peut-être seraient-ils parvenus à dégager le Vatican des obscures et puériles intrigues dont le réseau le tenait captif. Mais la puissance de l'esprit n'a qu'une influence lointaine; il faut qu'elle cède et se taise sur le champ de bataille des passions déchaînées. Plus les réformateurs allemands acquéraient de prosélytes, plus les catholiques italiens serraient leurs rangs. Le Vatican se retirait et se ramassait pour ainsi dire dans son opiniâtre et inflexible inimitié. L'honorable parti de la médiation religieuse, que nous venons de décrire et qui occupait une position si haute et si belle, recula lentement,

mais d'un pas ferme, pour se renfermer dans le domaine de l'Église catholique. Il n'en sortit plus. Les chefs vouèrent toute la force de leur intelligence, toute l'autorité de leur nom, à raffermir l'autorité pontificale sur une base plus étroite, mais majestueuse encore; d'autres se laissèrent emporter au cours des évènemens, passèrent les Alpes comme *Pierre-le-Martyr*, devinrent apôtres fervens du protestantisme, et servirent de pâture au bûcher de l'inquisition. Il y en eut (comme les Socin), qui, fugitifs à travers l'Europe, punis d'avoir pensé trop tôt et trop hardiment, sondèrent les profondeurs inconnues où la raison humaine va se perdre, et finirent par professer des doctrines qui renversent le christianisme dans sa base.

Les douces vertus et l'esprit conciliateur d'Adrien d'Utrecht ne purent remédier à aucun mal; on se souvient à peine que cet ami d'Erasme a été pape. Clément VII lui succéda. Si Léon X avait été le plus heureux des pontifes, Clément en fut le plus malheureux. Distingué par le caractère et les mœurs; modéré, clairvoyant; versé dans la théorie et la pratique des arts; géomètre, mécanicien, ingénieur; sans préjugés et sans passion, démêlant très bien la situation des affaires; doué d'activité, de bon sens et de fermeté; entouré de l'estime générale, il courut de fautes en fautes et de déceptions en déceptions. Il se trompa sur le véritable pouvoir du Saint-Siège. Il se crut Hildebrand. Il ne s'aperçut pas que l'Europe était divisée entre deux monarchies rivales; l'empire de Charles-Quint et la France; l'un, redoutable par son étendue, mais compromis et affaibli par cette étendue; l'autre, plus compacte, plus mobile et plus facile à diriger. Un politique adroit, sentant la faiblesse du Vatican, aurait suspendu les deux pouvoirs antagonistes dans un équilibre protecteur. Tenus en échec l'un par l'autre, ils auraient laissé Rome grandir. Inhabile à prévenir le choc, Clément VII fut écrasé par ces géans qui se heurtaient. En contrebalançant la puissance espagnole par la puissance française, en les pon-

dérant avec adresse, il leur aurait échappé; il aurait pu conserver l'indépendance de l'Italie. Mais son territoire resta en proie à des incursions fréquentes; les soldats étrangers le dévastèrent; les libertés nationales périrent. Rome fut prise d'assaut. Il finit par expier, dans un cachot, des fautes de conduite plus dangereuses que des crimes. Témoin du pillage de la ville sacrée, forcé d'immoler alternativement le pouvoir temporel au pouvoir spirituel, et ses droits de pontife à ses privilèges de souverain; il passa de la violence à la concession et de la concession à la violence. L'inconséquence de ses actes trahit l'épineuse difficulté de sa situation. Pour détruire les libertés de Florence, il lance contre elle cette même armée qui vient de mettre Rome à feu et à sang et qui avait abreuvé d'outrages le pontife; enfin, d'accord avec François Ier, il est prêt à se liguer avec les protestans de l'Allemagne septentrionale. De son lit de mort, il voit le Vatican dépouillé de sa gloire et de son crédit; tous les royaumes septentrionaux détachés du Saint-Siège; une partie de l'Allemagne et de la Suisse abjurant leur antique vasselage; enfin ses neveux engagés dans une lutte acharnée contre Florence, dont la souveraineté avait été conquise par des crimes et des trahisons. Il expire de douleur sur son trône affaibli et démantelé.

Rien ne prouve mieux la force de vitalité inhérente au catholicisme. Son énergie intime résiste victorieuse à la fausse politique du gouvernement papal. Le catholicisme est le point central, la colonne et la clef de voûte des peuples méridionaux. Ses pompes splendides s'accordent avec le génie brillant et extérieur des populations du Midi. Pour elles, il y aura toujours un mélange de paganisme dans le culte chrétien. Les souvenirs brillans du polythéisme ne seront jamais totalement effacés dans les contrées dont il a protégé ou accompli la civilisation. La foi chrétienne s'y est implantée d'abord comme un autre paganisme, comme un renouvellement énergique, sensuel et spiritualiste de la vieille foi. Là, le catholicisme se développa, greffé sur la religion de Mars et de Vé-

nus. Quant aux peuples du Nord, non-seulement ils modifièrent d'après leur tempérament spécial et leurs besoins moraux les formes de la religion nouvelle, mais ils passèrent subitement d'un paganisme barbare à une croyance qui leur apportait toute la civilisation. Les dogmes sévères et purs du catholicisme, aurore bienfaisante, les éclairèrent d'une lumière inattendue : ils sortaient de l'ignorance et de la pauvreté pour arriver de plain-pied à la foi chrétienne. Les nations du Midi avaient, au contraire, traversé le luxe, la débauche, l'élégance et la splendeur des cérémonies. Les apôtres du Nord furent des missionnaires zélés, pauvres, simples, qui apprirent d'abord aux hommes les vertus sévères et la ferveur de la croyance. Des nations moins opulentes eurent nécessairement un culte moins opulent : peu habituées à l'éclat des cérémonies, elles ne confondirent pas la grandeur de Dieu avec celle des cathédrales, ni sa magnificence avec celle des ornemens pontificaux. Tout le Midi de l'Europe, ne concevant la religion que splendide et éblouissante, vit dans la réforme née en Allemagne, propagée en Angleterre, une ennemie qui attaquait son génie propre.

La convocation du Concile de Trente prouva qu'il s'agissait d'une lutte entre le Midi et le Nord, et que si Babylone avait tressailli sous le marteau de Luther, elle n'était pas détruite. Ce Concile fut la manifestation et la confirmation de l'autorité pontificale, survivant à des chocs terribles et répétés. Sans doute, ses irrévocables et sévères décrets s'opposèrent à la réconciliation des deux sectes, élevèrent une barrière infranchissable entre les deux fractions de l'Europe, et creusèrent l'abîme qui les séparait : mais aussi un lien solide, une chaîne indissoluble étreignit désormais la catholicité tout entière. La grande union du Midi se trouva formée : autour du domaine de la foi apostolique s'éleva un rempart qui restreignait ses limites et qui garantissait son inviolabilité. Un symbole définitif, plus puissant peut-être que l'autorité indéfinie que les papes s'étaient arrogée, présida aux destinées de la confédé-

ration méridionale, et fonda pour la première fois, sur des bases reconnues de tous, l'unité et la suprématie romaines.

Ainsi commença la régénération de la puissance pontificale. Elle eut pour point de départ le Concile de Trente, et pour moteur actif cette multitude d'ordres religieux que l'Europe a vu depuis se mouvoir dans tous les sens, marcher, milice permanente, dévouée, fanatique, habile, sous les drapeaux de Rome, et forte de ce célibat qui l'isolait des intérêts humains, accomplir d'immenses conquêtes. Tout ce qu'il y a de plus grand en bien et en mal dans l'histoire moderne, est l'œuvre de ces ordres. L'inquisition, les missions étrangères et l'éducation du peuple leur appartiennent. Pour l'accomplissement de ces entreprises, il fallait des hommes sans sympathies humaines, des fils sans pères, des pères sans fils, des citoyens sans patrie : tout cela fut trouvé. L'un des plus habiles promoteurs de cette œuvre fut Loyola, l'immortel antagoniste de Luther. D'un cerveau malade et d'une âme enfiévrée sortit une organisation merveilleuse à laquelle le monde s'est long-temps soumis. L'histoire des jésuites est à faire. Leur république a été aussi puissante, aussi glorieuse, aussi habile que celle de Romulus. L'ivresse de l'ambition les perdit : ils avaient su vaincre et ne surent pas plier. Lorsque Ganganelli (selon son expression éloquente et spirituelle) *se coupa la main droite, parce qu'elle avait été coupable*, il agit en homme de cœur et en disciple sévère de l'Evangile ; mais il priva le Saint-Siége de son plus solide appui.

Le catholicisme se réorganisa rapidement, mais sans secousse. Les papes renoncèrent difficilement à leurs prétentions d'ambition posthume, au culte de leur famille, à leur népotisme invétéré, au droit de reconquérir leur antique influence. Le malheur les avait ramenés à la régularité des mœurs. Ils s'habituèrent par degrés à se renfermer dans la stricte décence, dans l'observation des coutumes, dans la convenance morale, si rigoureusement exigées d'un chef religieux. La tiare que les Borgia, les Jules, les Léon X avaient

déconsidérée, reconquit la publique estime, nécessaire à l'établissement du nouvel empire. De violens et périlleux conflits l'agitèrent. La France, qui touche au nord et au midi, dont la nature incertaine, impressible, mobile, active, est méridionale par les émotions, septentrionale par la pensée; la France, que les deux partis se disputaient, fut longue à se décider. Encore cette solution resta-t-elle incomplète. Si l'influence catholique parut enfin l'emporter, elle ne put détruire l'esprit protestant qui s'y conserva et qui brava les efforts tyranniques de Louis XIV, l'abjuration de Henri IV et toute la résistance du clergé français. On l'a vu surgir avec violence pendant la révolution française et se venger cruellement de la longue contrainte qui lui était imposée.

La papauté se cramponna, si l'on peut le dire, avec une extrême énergie et une obstination violente à ses anciennes conquêtes: elle ne put les conserver toutes et se trouva forcée d'en abandonner complètement quelques fractions importantes. Même en Italie et en Espagne, un protestantisme sourd et obscur résista à tous ses efforts et prépara par son existence mystérieuse les mouvemens actuels de l'esprit d'indépendance. Le caractère des pontifes qui se succédèrent influa sur les destinées du Vatican : Paul III, appartenant à la maison Farnèse, successeur de Clément VII, se trouva forcé d'adopter une politique de conciliation, la seule qui convînt à la situation hasardeuse de la cour de Rome; ses manières nobles, franches, distinguées, plurent au peuple et aux ambassadeurs. Ame fière et haute, il releva la papauté. Ses prédécesseurs avaient rempli de leurs créatures le collège des cardinaux : au lieu de les imiter, il s'honora par d'excellens choix : des hommes remarquables, qui ne lui étaient attachés par aucun lien d'intérêt ou de parenté, reçurent la barette. Lorsque l'empereur la lui demanda pour ses deux petits-fils, sa réponse fut digne du sang qui coulait dans ses veines : « Que l'empereur me prouve par « l'histoire, dit-il, qu'on a fait des cardinaux à la bavette! »

Le premier, il consulta avec déférence le sacré-collège.

Son habileté supérieure et vigilante déconcerta tous les plans de la politique étrangère et triompha des difficultés de sa tâche. Il avait à vaincre les protestans, à reconstituer l'union catholique, à liguer l'Europe contre la Porte-Ottomane, à se porter médiateur entre l'Espagne et la France. Malheureusement il était père et vieillard. Le besoin de se survivre, ce fléau de la papauté, lui demandait une principauté pour son fils, des alliances royales pour ses petits-fils. Il ne put échapper à l'écueil contre lequel ses prédécesseurs avaient échoué; il maria ses bâtards à des filles illégitimes, issues de familles souveraines, et sacrifia sa plus grande et sa plus noble ambition, à de misérables ambitions domestiques.

Le Concile de Trente accomplit son œuvre. Charles-Quint écrase les protestans : ce double succès conduit le pape à une étrange situation. Il voit le triomphe de sa cause et trouve qu'il a trop réussi. Sans doute, en se portant instigateur de cette guerre, l'espoir de quelques triomphes catholiques avait flatté sa pensée; il avait cru que l'empereur remporterait des avantages utiles à leur cause commune. Mais jamais il n'avait compté sur une si complète victoire; jamais il n'avait pensé que l'Allemagne pût se soumettre tout entière à Charles-Quint, et replacer ainsi le Vatican dans la sujétion du César germanique. Il avait prévu pour Charles-Quint des embarras et des piéges. Mais la fortune servit trop bien les armes catholiques. Le pape en fut alarmé. Le voilà de nouveau forcé d'accepter le joug de l'empereur guelfe, son ancien ennemi. Et c'est lui-même qui a fourni les moyens de triomphe! Cet allié de l'empereur catholique renfermait dans le fond de son cœur les vœux les plus ardens pour le succès des protestans du Nord; ceux qui redoutaient le plus le rétablissement de l'autorité papale étaient ses vrais alliés. Le pape ne put contenir sa joie lorsqu'il apprit que l'électeur Jean Frédéric avait remporté des avantages sur le prince Maurice. Il encourageait de tout son pouvoir François I[er] dans la lutte.

« Sa sainteté, dit un ambassadeur français, a entendu

« *(est instruite)* que le duc de Saxe *(protestant)* se trouve « fort : ce dont elle a tel contentement, comme celui « qui estime *(parce qu'elle estime)* le commun *ennemi*, « *(l'empereur Charles-Quint)* être par ces moyens retenu « d'exécuter ses entreprises. . . . . . Elle pense aussi *(sa* « *sainteté)* qu'il serait utile d'entretenir *(soudoyer)* *sous* « *main* ceux *(les protestans)* qui lui résistent, disant « que vous *(François Ier)* ne sauriez faire dépense plus « utile. »

Ces vues n'échappaient pas à la sagacité de Charles-Quint. « Sa sainteté a voulu, depuis la commencement de cette « guerre, dit l'empereur dans une de ses lettres, nous jeter « dans une position embarrassante, sauf à nous abandonner « ensuite. » D'autres erreurs empoisonnèrent ses derniers jours. A force d'intrigues, et malgré la résistance de tout le collège des cardinaux, Paul III fit donner à Pier Luigi, son bâtard, l'investiture de *Parme* et de *Plaisance*. Les abominables débauches, les fureurs sanglantes de ce rejeton pontifical firent horreur à l'Italie, et furent accueillies par les protestans d'Allemagne avec un long cri de sarcasme et de joie. Son instruction, la profondeur de ses études théologiques ne le garantirent pas des préjugés les plus bizarres : le chef de la chrétieneté croyait à l'astrologie, et n'osait rien entreprendre sans avoir consulté les astres. Un traité d'alliance entre François Ier et Paul III fut rompu, parce que le pape crut découvrir une antipathie stellaire entre sa constellation et celle qui présidait aux destinées du roi de France. Le destin se chargea de lui prouver sa faiblesse et sa folie. Il avait paru d'une gaîté extraordinaire dans le conseil des cardinaux, et n'avait point caché le motif de cette allégresse ; « J'ai consulté les astres, s'écria-t-il ; leur aspect m'annonce « un triomphe définitif et certain ; les orages qui me me« nacent vont se dissiper. » Ce jour même, il apprit que le monstre pour lequel il avait avili la tiare, auquel il avait transmis ses possessions, ses usurpations, ses richesses, que

Pier Luigi venait d'être massacré à Plaisance, à l'instigation de Charles-Quint. Tout s'agite, la populace de Rome veut égorger les Espagnols. Paul III, furieux, presse François Ier de conclure la paix avec les confédérés de l'Allemagne protestante, et meurt, le cœur brisé; déjoué dans tous ses projets, avili aux yeux de la chrétienté, presque vendu à l'empereur par ces mêmes Farnèse auxquels il a sacrifié l'honneur de la tiare; perdu enfin par la violence de son orgueil.

Nous nommons en passant Jules III, dont le pontificat n'est qu'un rêve indolent et voluptueux, et dont l'acte politique le plus important est la nomination d'un jeune favori, devenu cardinal à dix-sept ans. Un homme sévère monte ensuite sur le trône : c'est Paul IV, qui, sous le titre de cardinal Caraffa, a fait partie de l'association religieuse que nous avons signalée. Ce fondateur des Théatins avait alors soixante-dix-neuf ans : mais le feu de la jeunesse jaillissait de ses yeux expressifs, enfoncés dans leurs orbites caves. Grégoire IX, à quatre-vingts ans, avait dirigé d'une main puissante la barque de l'Église; Paul IV l'imita. On le vit instituer des enquêtes approfondies sur toutes les branches de l'administration, réformer les abus, et extirper l'ivraie qui avait usurpé le domaine sacré. Son énergique ambition ne se couvrit d'aucun masque « Quelles doivent-être (lui demandait-on) les fêtes de votre exaltation? — Celles, répondit-il, qui conviennent à un grand prince. » On pouvait croire que toute l'énergie du vieux catholicisme allait se ranimer sous cette main redoutable, et qu'Hildebrand allait renaître. Hélas! ce vieillard si ferme avait des passions : les passions de la vieillesse sont terribles! Napolitain, il abhorrait les Espagnols : « La lie de la terre, disait-il, un mélange infâme du juif et de l'arabe. » Il se souvenait qu'un Espagnol avait commandé cette armée impérialiste et luthérienne qui avait mis à feu et à sang la ville sacrée, et plongé dans un cachot le père des fidèles. Sa haine contre Charles-Quint se déploya, violente, à

la première occasion, et le précipita tête baissée dans le chaos sanglant de la politique européenne. Inconcevable étourderie d'un vieillard, et qui ne fut pas sa seule faute : il se rappela sa famille et se perdit. Il avait protesté contre le népotisme de son prédécesseur : le sacré-collège se souvenait de l'opposition de Caraffa aux prédilections paternelles de Paul III. On vit avec effroi un brigand chef de Condottieri, neveu de Paul IV, placer, d'une main souillée de tous les crimes, la barette de cardinal sur sa tête insolente. Cet homme, courageux bandit, haïssait l'Espagne : c'en était assez pour que son oncle lui accordât une confiance illimitée. Bientôt réconcilié avec ses deux autres neveux, non moins odieux au peuple, il épouse leurs haines, s'empare des châteaux des Colonnas, et en confie la garde à ses neveux. La guerre éclate, et quelle guerre! Que les personnages et les mouvemens en sont bizarres! Les protestans se battent pour le pape, et les catholiques contre lui. Le catholique le plus ardent de l'Europe, le sombre et fanatique duc d'Albe, fait marcher contre le chef de la catholicité des troupes espagnoles, apostoliques et romaines. Les défenseurs du Vatican sont des hérétiques luthériens qui rompent le jeûne et rient de la messe. Le pape est en correspondance avec Albert de Brandebourg, chef de la ligue réformée : il finit, dans son désespoir, par appeler le sultan à son secours.

Tous ses projets avortent, tous ses plans sont déjoués, sans décourager cette tête blanchie, sans faire reculer le vieux pontife. La paix lui devient nécessaire ; le repentir le saisit ; la voix populaire l'avertit ; il sent qu'il n'a plus besoin du féroce courage de ses neveux. Il les répudie hautement, et met de la grandeur dans l'aveu de ses fautes. Comme il parlait en plein consistoire de réformer l'Église, une voix audacieuse s'écria : « Commencez par vous réformer! » Cet homme hautain se tut, baissa noblement la tête, fit instituer une enquête sévère sur la conduite de ses neveux coupables,

la dirigea sans faiblir, signa leur condamnation, les exila, et prononça la même peine contre tout citoyen de Rome qui leur donnerait l'hospitalité. La jeune duchesse de Monté-bello elle-même ne put échapper à cet ostracisme. Un soir elle fut obligée de chercher asile dans une obscure taverne des faubourgs.

En vain chercha-t-on sur la figure du vieux pontife quelques traces de douleur, d'orgueil blessé, d'hésitation, de trouble : il resta inflexible et calme comme la loi. Un auteur dramatique pourrait étudier dans l'histoire de la papauté toute la grandeur et les vices spéciaux dont la vieillesse est capable. Le fanatisme sincère de Paul IV parut croître avec son austérité. La guerre qu'il livra au protestantisme fut une guerre à mort : présidant le tribunal de l'inquisition; encourageant ses plus odieuses fureurs; sanctifiant de sa présence l'exécution des auto-da-fé; n'oubliant rien pour écraser le protestantisme et conserver intacte cette partie de l'édifice pontifical que ses prédécesseurs lui avaient léguée; taciturne, inaccessible, sombre, impopulaire; achetant au prix de la haine qu'il inspirait le respect et la terreur de l'Europe; sa mort, qui laissa respirer les puissances voisines, fut une joie et un triomphe pour la populace romaine. Le palais de l'inquisition fut assailli; on voulut le brûler et massacrer les inquisiteurs. La statue du pontife jonchа la terre de ses débris; cette tête de marbre couronnée du triple diadème fut traînée dans la fange des rues. Les marchands d'ustensiles de verre n'osaient plus crier dans les rues *Bicchieri, caraffe,* parce que ce dernier mot rappelait le nom de famille du pape, *Caraffa;* et pour pouvoir débiter encore leurs marchandises, ils criaient : *Bicchieri, ampolle.*

A ce moine inquisiteur, à ce redoutable vieillard, succéda un aventurier Milanais d'un caractère doux, cherchant la popularité, se mêlant au peuple et traitant les étrangers avec autant de courtoisie que d'aisance. Pie IV aimait la table, la causerie gaie, les plaisirs du monde. Après une maladie

grave, qui avait mis ses jours en danger, il monta à cheval, alla passer la soirée dans une petite *villa* qu'il avait achetée étant cardinal, et s'écria, en y entrant : *Ma foi, nous, n'avons pas encore envie de partir !* Cependant il laissa faire l'inquisition : bien qu'il n'assistât pas aux séances, parce que, disait-il, il n'était pas théologien (singulier prétexte pour un pape), il lui permit de continuer ses exécutions, d'élever des bûchers nombreux et de verser à flots le sang des malheureux Vaudois. Sa sévérité réelle contrastait avec sa bonhomie apparente. Non-seulement les neveux de Caraffa payèrent leurs crimes de leur vie, mais le cardinal Caraffa qui s'enveloppait dans sa pourpre et se croyait protégé par elle, eut à peine le temps de se confesser. Le bourreau vint l'interrompre au milieu du long récit de ses méfaits : « *Allons, monseigneur,* lui dit-il, *il faut se dépêcher* ». Inattaquable sous le rapport de cette ambition posthume qui a perdu tant de papes, Pie IV imprima une nouvelle couleur au népotisme : il se contenta d'enrichir ses parens : le népotisme, depuis son règne, ne donna qu'un beau palais à Rome à ceux qui comptaient un pape au nombre de leurs proches. Serbelloni et Charles Borromée, promus au cardinalat, non-seulement firent honneur au choix du pontife, mais régénérèrent la morale et la piété de l'Italie : le protestantisme fut combattu par les seules armes qu'il fût permis aux chrétiens d'employer.

A un fanatique de bonne foi succédait un autre fanatique plus ardent et non moins sincère; avec Michel Ghislieri, Pie V, long-temps président de l'inquisition, ce terrible tribunal monta sur le trône ; la position du pontificat était nettement dessinée. L'Espagne, Philippe II, le Midi, étaient ses alliés naturels ; l'Allemagne, l'Angleterre, le Nord ses ennemis. La France restait en litige. Le nouveau pape ne se départit pas un instant de la ligne qui lui était tracée. Audacieux et inflexible, sévère et humble comme Paul IV, il n'avait rien de l'orgueil révoltant qui avait armé la population de Rome

contre ce dernier pape: il pratiquait l'ascétisme qu'il prêchait; et le peuple, en voyant ce vieillard vénérable, traverser pieds nus et les mains jointes, la ville sacrée, croyait, à l'aspect de cette barbe blanche, de ce front découvert, voir un saint envoyé par Dieu même, pour convertir les hérétiques et réformer le monde. Cette austérité se conciliait avec une affabilité séduisante, avec une habileté consommée; et, tout en gagnant les cœurs des Romains, en répandant au sein de l'Italie le goût d'une dévotion plus sévère, en soumettant les paroisses et les ordres monastiques à une rigoureuse surveillance, Pie IV continuait sa grande lutte contre la ligue du Nord, repoussait les Turcs, consolidait l'alliance de Venise et de l'Espagne, dirigeait les armées chrétiennes qui devaient à Lépante frapper d'un coup mortel la puissance ottomane, désormais affaiblie. Charitable, prévoyant, grand politique, cet homme distingué sous tant de rapports, fut implacable pour ses ennemis: ce fut lui qui enflamma le zèle des ligueurs, suscita la Saint-Barthélemy, envoya à la mort tous les hérétiques, obtint par ruse, par force ou par prières, l'extradition des malheureux qui avaient adopté les principes de Luther, et ne pardonna ni aux plus nobles, ni aux plus puissans, ni aux plus riches le crime de l'hérésie. Ministre d'un Dieu de paix, il maudissait les soldats catholiques qui faisaient quartier aux ennemis de la foi. Les Anglais ne lui pardonneront jamais sa bulle foudroyante contre Élisabeth.

Mélange extraordinaire de tout ce qu'il y a de grand et d'exécrable dans la conviction religieuse; une piété sincère, un fanatisme inflexible, une magnanimité sublime, une cruauté inexorable, des mœurs douces et un mépris souverain de la vie des hommes! ainsi vécut, ainsi mourut Pie IV. Lorsqu'il sentit les approches de ses derniers momens, il visita de nouveau les sept églises « pour saluer encore d'un dernier adieu, » disait-il, ces lieux vénérables »; baisa trois fois les derniers degrés de la *Scala santa*, et parla non-seulement de consacrer tous ses trésors, tous ceux de l'Église, même les

vases sacrés, à une expédition contre l'Angleterre, mais de se montrer en personne à la tête des armées catholiques. Les derniers *scudi* qui sortirent de la caisse pontificale furent consacrés à soudoyer la ligue. Mourant il s'écriait encore : « *L'homme qui accomplira cette grande œuvre naîtra quelque jour, quand Dieu devrait le faire sortir des pierres !* »

Les règnes de Grégoire XIII et de Sixte-Quint n'offrent pas moins d'alimens à la curiosité : c'est quelque chose de splendide à observer, que tout ce tableau, si bizarre, si nul, si absurde, si ridicule et si étroit, lorsqu'on le renferme dans l'enceinte du Vatican, dans les murs du Conclave; et qui s'éclaire d'une vaste lumière, qui s'anime d'un vif et puissant intérêt lorsqu'on saisit ses rapports, non-seulement avec l'Europe contemporaine, mais avec le passé et l'avenir de la civilisation. Voilà ce qu'a fait M. Ranke. Tous les esprits impartiaux doivent attendre avec impatience le couronnement de son œuvre. Non-seulement il a saisi le caractère spécial de chaque pontife et le coloris des époques; mais il a rattaché à son vaste sujet tous les accessoires qui pouvaient l'éclairer.

On y trouve le détail peu connu des finances papales, leur progrès et leur décadence; sujet trop dédaigné jusqu'ici. Lorsque Rome, alimentée long-temps par les tributs volontaires de la chrétienté, vit se tarir cette abondante rosée, et fut réduite à ses propres ressources; le territoire de la Romagne, domaine personnel du Saint-Siège, qui avait été une source constante d'embarras pour les papes, et qui les avait jetés dans les tracasseries intérieures de la politique italienne, devint pour eux une source importante de force et d'indépendance. La régularité s'introduisit enfin dans le système politique des états romains. Des limites fixes s'établirent et ne permirent plus au pontificat de lutter follement pour l'agrandissement de son territoire. Il cessa d'être en butte à l'hostilité avide de l'Espagne, de Florence et de Venise; obligé de pui-

ser toutes ses ressources en lui-même, il redoubla d'efforts ; et ces efforts trouvèrent leur récompense. Il arriva ce qui arrive toujours quand la volonté est énergique : la prospérité, le bien-être, le courage, choses ignorées de la population de la Romagne, vinrent accroître cette population, fertiliser le sol et causer l'admiration et l'envie des ambassadeurs vénitiens. Bientôt le blé de la Romagne alimente Naples et Florence : les vieilles libertés municipales se maintiennent ; les villes gouvernées par la commune, maîtresses de l'élection de leurs prieurs, voient flotter dans les combats leurs propres bannières et paient les impôts qu'elles-mêmes ont votés. Il s'établit entre les seigneurs suzerains et les paysans de la plaine, une espèce de fraternité patriarcale qui n'avilit pas les protégés et ne fait pas haïr les protecteurs. Cette portion de l'Italie aurait pu s'élever alors aux plus hautes destinées si les antiques haines de partis, le levain des animosités Guelfes et Gibelines n'eussent compromis son indépendance et son repos. Villes, châteaux, campagnes, vassaux et paysans libres, obéissaient aux mêmes souvenirs, subissaient la même influence ; partout l'arquebuse Gibeline était prête à frapper le concitoyen Guelfe, et la haine Guelfe répondait à la fureur des Gibelins. Les Cavina, les Scarbocci, les Solacoli étaient Gibelins. Cette rage, que le Dante a décrite, n'avait point cédé à l'action du temps. Ces discordes permirent au pouvoir pontifical de se glisser dans les villes déchirées par des dissensions perpétuelles, et de s'y établir victorieusement. Pendant que les nobles d'une faction surveillaient d'un œil jaloux les nobles de la faction ennemie ; pendant que les artisans et les commerçans s'occupaient de leur fortune et de leurs travaux ; l'envoyé pontifical étouffait toutes les libertés populaires et soumettait les vieilles municipalités à l'autorité du Saint-Siège.

Mais après tout, le grand secret de la prospérité de la Romagne, ce fut l'exemption d'impôts dont on laissa jouir ses paysans, jusqu'à l'époque où le protestantisme attaqua la

papauté dans ses plus intimes replis. Pendant que les autres provinces d'Italie gémissaient sous le poids énorme de leurs impôts, le Saint-Siège jouissant d'un revenu considérable, dû aux offrandes directes et indirectes de l'Europe catholique, n'avait demandé ni aux paysans de ses domaines, ni aux citoyens de sa métropole, un accroissement d'opulence. Enfin la prodigalité de Léon X, força le Hollandais Adrien d'Utrecht à prélever sur le foyer de chaque citoyen, une taxe très modérée : on ne lui pardonna pas cette mesure dont tout l'odieux aurait dû retomber sur son prédécesseur. Bientôt naquit de cette nécessité un système de finances qui a servi de modèle à toute l'Europe : nos théories et notre pratique moderne, nos emprunts et nos dettes fondées, ont eu le Vatican pour berceau. Pauvre et riche à-la-fois, prélevant des taxes nombreuses sur toute la chrétienté, taxes qui n'allaient pas s'enfouir toutes (il s'en faut beaucoup) dans la caisse pontificale; il trouvait néanmoins dans ses revenus ecclésiastiques un fonds perpétuel, un capital mobile sur lequel il pouvait baser d'énormes emprunts : c'est ce qu'il fit.

La vente des charges constituait une des principales sources de son revenu : par cet emprunt déguisé, l'état s'engageait à rendre annuellement, sous forme de salaire, ce qu'il acceptait en masse au moment de la nomination. Singulière et pernicieuse manœuvre qui datait de fort loin : les papes les plus prodigues en avaient abusé d'une façon étrange. En 1471, selon un registre conservé dans le palais Chigi, on comptait six cent cinquante charges vénales, dont le revenu était estimé cent mille écus romains. Notaires, procurateurs, commis d'enregistrement, secrétaires, sous-secrétaires, abréviateurs, correcteurs, messagers, portiers; cette armée ne cessait de s'accroître et augmentait considérablement le coût des bulles ou des brefs. Sixte IV créa des collèges entiers, dont les charges se vendaient deux cents écus chacune. Quelques-uns de ces collèges portaient des noms bizarres; il y avait le collège des *Janissaires*, au nom-

bre de cent, et dont la nomination rapporta cent mille écus : leurs pensions étaient assignées sur le produit des bulles et des annates : Sixte IV vendait tout. Innocent VIII, qui fut obligé de mettre en gage le triple diadème, se procura soixante mille écus romains en créant un nouveau collège de vingt-six secrétaires ; Alexandre VI nomma quatre-vingts personnes chargées d'écrire les brefs, et dont chacune paya sa nomination sept cent cinquante écus. Jules II agrégea aux archives cent secrétaires qui payèrent le même prix : il institua d'autres charges encore, et leur créa des rentes sur les douanes et le trésor. L'état florissant de l'agriculture lui permit de spéculer de la même manière sur l'excédant des produits. Il fonda un collège, composé de cent quarante-et-un présidens du marché (*Annona.*)

Léon X, qui dévora les revenus de trois pontifes, le trésor amassé par Jules II, son propre revenu et celui de son successeur, marcha dans la même voie, mais avec une étourderie plus imprévoyante et plus folle : il créa douze cents nouvelles charges et s'arrangea de manière à ce que la nomination même des cardinaux lui rapportât quelque chose. De son temps on comptait deux mille cent cinquante fonctions publiques vénales, dont le salaire annuel, porté à trois cent vingt mille écus, imposait un pesant fardeau au gouvernement. Clément VII, dans son extrême détresse, créa le premier une dette permanente (1), dont l'intérêt fut fixé à 10 p. %, et le capital hypothéqué sur le produit des douanes. Les *Montisti,* ou rentiers de l'état, composaient un collège séparé. Bientôt l'exemple donné par Adrien, fut suivi par les autres papes. On voyait s'appauvrir progressivement les ressources offertes par la dévotion des fidèles ; l'âge d'or de la Romagne allait expirer. Il fallait continuer la lutte engagée contre le protestantisme, maintenir la foi catholique au milieu de populations dont la croyance commençait

(1) *Monte non vacabile.*

à s'attiédir, et de princes qui, sans abjurer le catholicisme, aimaient à garder dans leurs caisses l'argent de leurs sujets. Bientôt des impôts nombreux pesèrent sur la Romagne, qui perdit les derniers débris de son bien-être et son indépendance; tous les objets de nécessité ou de luxe y furent directement taxés. Ce petit territoire alimenta seul l'une des monarchies les plus dispendieuses de toute l'Europe; celle qui dépense le plus en cérémonies et en fêtes; celle qui, par sa nature même, est forcée d'entretenir de fréquentes relations avec toutes les cours chrétiennes. Placée dans une situation difficile, elle ne put renoncer à une police nombreuse et active; il fallut subvenir aux besoins des catholiques chassés des régions protestantes. Les états du pape devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui, un désert insalubre, mal cultivé, à-peu-près stérile, habité par une population misérable.

Tels sont les détails que nul historien n'avait encore recueillis et qui jettent sur l'histoire une lumière si positive, si nouvelle. Qu'est-ce que l'histoire, sans ce mélange fécond des faits matériels et des vues morales, du drame et de la statistique, du détail et de la généralisation?

(*Quarterly Review.*)

Littérature.

LES ROMANCIERS FRANÇAIS

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

(1) Lorsque, dans un récent article, nous avons dévoilé aux yeux de nos lecteurs la dépravation du théâtre français moderne, révélation qui a dû surprendre nos compatriotes, et qui (nous sommes heureux de le répéter) n'a pas laissé que d'exercer sur la France elle-même une heureuse influence; nous avons dit que notre attention se fixerait d'abord sur le

(1) Note de l'éd. Voici un article dont l'insertion dans notre Recueil a été pour nous un objet de doute et de scrupules. Nous ne partageons pas toutes les opinions qu'il exprime avec dureté, et nous connaissons les exagérations qu'il renferme. Il nous a fallu quelque courage pour reproduire l'accusation longue, grave, solennelle, violente que le parti conservateur, armé de sa moralité puritaine, vient de lancer dans le *Quarterly* son organe, contre les mœurs et les écrits de la France au dix-neuvième siècle. Le sentiment des obligations qui nous sont imposées par la nature de notre recueil a fait taire notre répugnance. Notre œuvre est une œuvre de communication et de transmission : son titre et son but nous ordonnent de ne rien omettre de ce qui éclaire la France sur les idées de l'Angleterre. Passer sous silence l'opinion, telle erronée, telle violente qu'elle puisse être, d'une partie notable de la presse et par conséquent de la population britannique, était impossible; et plus l'attaque du journal anglais était amère, plus sa diatribe était vive, moins il nous était permis de la supprimer: plus nous devions nous abstenir de rectifier les fautes, de modifier les argumens, d'adoucir ou d'éclairer les formes dialectiques, de tempérer la colère dont l'écrivain étranger s'est armé. C'est donc le calque le plus complètement exact, le plus minutieusement fidèle de ce pamphlet tory, que nous offrons à

drame, comme sur le plus urgent des fléaux littéraires, mais que les romans de la France nouvelle offraient la même absurdité, la même immoralité, la même déraison.

Fallait-il jeter sous les yeux du public anglais cet amas de corruption? Notre incertitude a été grande à ce sujet. Nous avons craint long-temps que les titres mêmes de ces livres ne fussent une flétrissure pour nos pages. Les hommes honorables dont nous respectons les sentimens et que nous nous faisons un devoir de consulter, ne regarderont-ils pas l'annonce même de productions semblables comme plus dangereuse que leur critique sévère ne peut être utile? Ces considérations ont eu pour nous beaucoup de poids. Mais, après un mûr examen, notre opinion définitive nous a portés à entreprendre l'analyse que l'on va parcourir. En signalant, au moyen d'une *étiquette*, la nature et l'effet des poisons, on peut (rarement, il est vrai) provoquer au meurtre et au suicide; mais cette précaution n'est-elle pas d'une haute utilité pour mille personnes ignorantes ou étourdies? N'est-ce pas un avertissement salutaire qui doit sauver plus d'une vie? Puisque nous ne pouvons empêcher le débit des poisons (1), puisque tout le monde sait que l'opium et l'arsenic se trouvent dans la pharmacie voisine; il faut (et le bon sens l'exige) signaler en caractères lisibles et qui frappent tous les yeux, les substances dangereuses.

nos lecteurs; on y verra, non sans intérêt, comment sont jugés à l'étranger des écarts qui peuvent nous sembler véniels; on y trouvera le point de vue tory, l'opinion des hautes classes qui possèdent encore en Angleterre, il faut l'avouer, la supériorité intellectuelle, et la supériorité de fortune; leçon rude, violente, mêlée d'exagérations, et à laquelle nous n'avons enlevé ni ses taches de style ni ses inexactitudes de détail. — Voyez les divers articles que nous avons publiés dans nos précédentes séries, sur la littérature française, articles empruntés à des recueils d'opinions contraires; mais dont les jugemens se rapprochent beaucoup de celui exprimé dans la *Revue Trimestrielle*.

(1) Les précautions prises par la législation française, à ce sujet, n'existent pas en Angleterre.

Aussi avons-nous résolu d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la nouvelle école des romanciers français, plus immoraux encore, s'il est possible, que leurs confrères les dramaturges. Rien au monde ne nous engagerait à les mettre en scène, si nos pages étaient le seul véhicule qui révélât leur existence à nos concitoyens; mais tout le monde les connaît: mille avertissemens répandent leurs noms parmi la population des lecteurs. On aperçoit leurs titres sous le vitrage des libraires les plus estimés. On peut se les procurer sans peine dans les cabinets de lecture. Sous le nom spécieux de *publications récentes*, ils passent entre les mains de ceux qui connaissent le moins leur véritable tendance. Ils ont pénétré jusque dans les *clubs littéraires* des femmes. Aussi est-ce un devoir pour nous de stigmatiser d'un fer chaud (1) ces œuvres funestes. Nous éveillerons ainsi la vigilance de ceux qui, n'ayant pas de temps à perdre pour lire ce qu'ils regardent comme sans valeur et sans danger, laisseraient pénétrer dans l'intérieur de leurs maisons ces conducteurs de la contagion morale.

La même question se présente sous un point de vue beaucoup plus large, beaucoup plus élevé. Ces publications dépravent non-seulement la morale privée, mais la morale publique; non-seulement les individus, mais les masses. Elles sont à-la-fois le mobile et la conséquence de l'esprit destructeur qui menace toute l'organisation sociale européenne. La situation géographique de la France, placée au centre du monde civilisé; son contact et sa communication avec tant de peuples différens; l'universalité de son idiome, l'influence morale et politique qu'elle exerce nécessairement sur ses voisins, c'est-à-dire sur l'Europe entière; tout force l'Europe à s'intéresser presque aussi vivement à la situation intellectuelle de la France et aux principes dont elle s'imprègne, qu'à sa propre situation intérieure. Amis et ennemis de la révolution de 1830 avouent que

(1) A brand.

cette catastrophe fatale (plus fatale peut-être sous le rapport moral que sous le rapport politique), a ébranlé non-seulement tous les gouvernemens, mais toutes les opinions. Le cratère de cette *montagne* révolutionnaire, dont l'explosion effraya et désola le monde, en 1793, laisse couler aujourd'hui à flots plus paisibles, une lave silencieuse dont l'usurpation se répand au loin. C'est en étudiant la littérature de la France actuelle que l'on peut suivre le cours de ce fleuve infernal, mesurer la profondeur de son lit et apprécier l'intensité de sa chaleur. Le drame et le roman l'ont envahie presque tout entière; la démoralisation du roman acquiert une intensité toujours croissante. En signalant un danger d'autant plus formidable qu'un œil peu attentif ou une vue myope le regarde comme éloigné ou de peu d'importance, nous remplissons un devoir envers nous-même, envers notre pays, envers le monde civilisé.

Warburton attribue aux Français l'invention du Roman depuis la grande fiction héroïque jusqu'à la Nouvelle érotique. L'Espagne réclamerait avec justice l'invention du roman héroïque, et l'Italie revendiquerait le conte plaisant et licencieux. Nous doutons aussi que l'ordre chronologique assigné par Warburton aux différens styles de roman soit exact. Au moment même où florissait la grande époque du roman chevaleresque, *le Décaméron* et *les Cent nouvelles de la reine de Navarre* jouissaient d'une extrême vogue. La pompeuse et grave procession des *Pharamond* et des *Cyrus* fut suivie immédiatement par ces petites fictions élégantes dues à madame de Lafayette, et par les chefs-d'œuvre immortels de Lesage. Madame de Sévigné, l'amie et l'admiratrice de madame de Lafayette, promenait volontiers ses longues rêveries dans le dédale de la *Clélie* et de *Cassandre*. Warburton, en 1749, prétend que le roman licencieux a été remplacé par la *chaste et fidèle peinture de la vie privée?* Tout au contraire : le *Diable boiteux* date de 1707, année où naquit Crébillon le fils, le premier en date parmi les

romanciers corrupteurs ou du moins le premier parmi ceux qui montrèrent du talent. Crébillon fils n'avait que huit ans, lorsque parut *Gilblas*, le meilleur, selon nous, de tous les tableaux de mœurs privées, que l'on ait jamais tracés. Les ennuyeuses moralités de Marivaux, que Warburton cite à l'appui de son assertion, précédèrent ceux des ouvrages du même Crébillon fils qui obtinrent le plus de vogue et qui méritent plus de blâme; l'auteur du *Sopha* était adoré du public, lorsque Warburton émettait des opinions si tranchantes sur une matière, que, sans doute, il avait imparfaitement étudiée. Que cet écrivain n'ait pas tardé à perdre son crédit auprès de toutes les personnes sensées et de tous les hommes honnêtes, si jamais homme de sens et de probité a toléré ses ouvrages; nous en convenons. Mais pour peu que l'on connaisse la littérature française, on admettra aussi que ces productions ont répandu leur influence délétère dans les classes mêmes auxquelles elles devaient être les plus nuisibles et où leur contagion devait s'exercer avec la puissance la plus fatale. La jeunesse des deux sexes en France en fit long-temps ses délices; cet engouement dura jusqu'au moment où la licence plus hardie, plus profonde, plus exaltée de quelques écrivains postérieurs le firent paraître fade et sans saveur. Trente ans après la publication de ses *Egaremens du cœur et de l'esprit*, on voit la *Femme-de-chambre* du *Voyage sentimental* de Sterne aller acheter ce roman chez un libraire : plût à Dieu que ce fût là le seul rapport et le seul point de contact de Sterne avec les écrivains que nous rappelons!

La vogue de Crébillon ne s'affaiblit qu'aux approches de la révolution française. Voltaire lui succéda : Voltaire, auquel le titre de romancier n'appartient pas dans le sens limité que nous lui attribuons, mais qui exerça sur cette branche de la littérature, comme sur presque toutes les autres, une déplorable influence, n'a pas prétendu offrir, dans ses Contes, la peinture de la vie réelle. Ce ne sont pas des contes, mais des sa-

tires, dont la fable bizarre, empruntée aux Féeries orientales, sert de véhicule à tout ce que la malice, l'esprit et la gaîté peuvent inventer de propre à ridiculiser, à décréditer, à réduire en poudre les institutions nationales, civiles, religieuses. Leur action s'exerça moins sur la morale que sur la politique; elles devaient pervertir les esprits, plutôt qu'allumer les passions. Sans doute des expressions et des tableaux grossiers se mêlent à ses prédications séditieuses et impies; mais nous ne pouvons rien leur attribuer qui se rapproche de la dépravation morale et individuelle, répandue par Crébillon fils, par ses successeurs immédiats et par les œuvres plus graves et moins ouvertement perverses de Jean-Jacques Rousseau.

La *magie* de Rousseau, nous l'avouons, ne nous a jamais frappés : osons même dire que, toute moralité à part, notre hérésie s'étend jusqu'au mérite littéraire de ses écrits. Nous n'avons pu lire sans fatigue, son grand ouvrage, celui qui se rapproche le plus immédiatement de nos recherches actuelles, *la Nouvelle Héloïse*. Même dans notre jeunesse, cette éloquence nous semblait verbeuse, cette sensibilité fausse : dans notre âge mûr, ces principes nous semblent pervers, et cette dialectique mensongère. Est-ce mauvais goût? Ou plutôt la renommée de Jean-Jacques tiendrait-elle moins à son mérite d'écrivain qu'à la vogue de ses paradoxes sur la nature du gouvernement et la constitution de la société; paradoxes qu'il développa le premier; que, le premier, il rendit familiers à toutes les intelligences, et auxquels une malheureuse combinaison de circonstances donna un si puissant ascendant sur la France littéraire et politique?

Mais d'où vient que dans ces derniers temps, l'influence de Rousseau s'est montrée beaucoup plus profonde que celle de Voltaire? On lit Voltaire; on le cite; on l'admire; mais c'est là tout. Rousseau est le fondateur d'une secte : on l'imite; on lui rend un culte. Pourquoi? C'est que Vol-

taire était un homme de génie; et Rousseau, un fou. Pour un seul écrivain qui prétend copier Voltaire et lui emprunter les traits les moins élevés de son talent, vous trouverez cent imitateurs de Rousseau, singes de son éloquence. *Candide* et *Zadig*, heureusement pour la société, sont restés sans rivaux et sans copie. Cent romanciers ont imité l'*Héloïse* (*exemplar vitiis imitabile*). Dans un ouvrage dont nous ne voulons pas même citer le titre, et où l'auteur prétend examiner quelques-unes des plus importantes questions de la vie sociale, M. Balzac, le plus fécond des romanciers modernes, mais non le plus reprochable d'entre eux, renvoie ses lecteurs aux œuvres de Jean-Jacques, comme au code universel et complet de la morale publique. « Ouvrez Rousseau, dit-il; il n'y a aucune question de morale publique dont il n'ait d'avance indiqué la portée. »

On connaît la vie misérable et insensée de cet écrivain; la folie bizarre qu'il avait apportée en naissant, et l'ivresse de vanité, inspirée par de premiers succès (1) qui exalta encore cette démence. La France suit la route qu'il a frayée. Nous aurons bientôt occasion de reconnaître que toutes les publications, dont nous devons nous occuper, n'offrent que la parodie des plus *graves* défauts de sa manière. Quelque odieuse qu'ait été sa vie privée, quelque funestes qu'aient été ses ouvrages, il garde, même dans son *Héloïse*, une certaine décence. Sur la difformité de ses tableaux il jette un voile à demi épais; il rend, sinon à la vertu, du moins aux convenances, une sorte d'hommage involontaire; et l'on ne peut

(1) Note du trad. La vie de Jean-Jacques Rousseau, présentée par l'auteur anglais sous les plus noires couleurs, occupe plusieurs pages du texte. Nous avons dû épargner à nos lecteurs la fatigue de cette invective mille fois controversée en France par les amis et les ennemis de ce grand écrivain, souvent coupable, toujours malheureux, et dont l'influence est aussi incontestable que son génie et son malheur.

confondre l'*Héloïse* avec les malheureuses productions, dont nous parlerons tout-à-l'heure.

Long-temps Crébillon fils n'eut que des imitateurs obscurs. On ne peut compter parmi eux Diderot, dont les fictions, comme celles de Voltaire, ont une tendance politique. Mais la révolution approche : on voit naître l'ouvrage de Laclos, confident et créature du duc d'Orléans, œuvre digne de l'époque qui l'a fait naître et qu'elle caractérise : puis le roman de Louvet, seul titre de cet aventurier politique, son unique recommandation au choix de ses concitoyens, qui le constituèrent *législateur* et le firent concourir à la régénération de la France.

Ainsi, le dix-huitième siècle (berceau du roman, proprement dit, et qui a publié des milliers de ces ouvrages), n'offre, avant la révolution, que trois écrivains un peu distingués, *Crébillon, Laclos*, *Louvet*, que l'on puisse flétrir du titre d'écrivains licencieux. Diderot, Voltaire et Rousseau, plus coupables peut-être, n'appartiennent pas à cette catégorie. Quant aux romanciers et surtout aux femmes, qui, pendant la même époque, ont su joindre aux charmes de la fiction la séduction plus noble d'une morale pure et quelquefois de la piété, leur nombre est fort considérable.

La révolution éclate : elle engloutit dans une mer de sang toute la littérature bonne et mauvaise. Devant le despotisme des réalités, la puissance de l'imagination tombe anéantie. Evènemens et mœurs dépassent en horreur toutes les tragédies, en épouvante tous les drames, en perversité tous les romans possibles. A la chute de Robespierre, lorsque la France paraît reprendre un peu de sécurité, les romanciers se montrent de nouveau; mais leur physionomie a changé. On était repu (1) d'horreur : il ne restait plus de sensibilité à dépenser pour des malheurs imaginaires. Les classes supérieures, qui jusqu'alors avaient

(1) *Supped full*, expression de Shakspeare.

défrayé le roman de personnages passionnés ou amusans, avaient disparu. Les auteurs, ne pouvant plus puiser à ces deux sources, se réfugièrent les uns, les moins nombreux et les plus distingués, dans le roman historique; les autres, moins scrupuleux et formant la majorité, dans le caprice grotesque, dans la farce triviale, dans la peinture de la vie commune ou bourgeoise.

Les plus remarquables de ces dernières productions ont pour auteur Pigault-Lebrun. Souillées la plupart de grossièreté et de trivialité, elles n'offrent point la profondeur de corruption qui distingue Crébillon et Laclos; mais l'impression qu'elles laissent est peu favorable à l'état social, qui leur a donné la vogue. Sous l'empire et la restauration, les offenses graves contre la morale religieuse et publique furent comprimées : mais il resta, au fond des esprits et des mœurs, un relâchement et une grossièreté qui s'effaçaient un peu (nous le croyons du moins), lorsque arriva la révolution de juillet. Avec elle reparut, sous un aspect formidable et nouveau, le *Roman*, qui jusqu'alors n'avait indiqué ni une grande dépravation sociale, ni l'existence des germes qui pouvaient en faire craindre le développement.

Aujourd'hui observez la presse française. Une vaste immoralité semble exister dans le pays; sans doute, stimulée par de si puissans moteurs, la contagion se répandra encore et finira par braver toutes les digues. Nous ne jetterions pas le cri d'alarme, si un ou deux hommes de lettres, entraînés par l'ardeur de leur imagination, séduits par un goût faux, se livraient à de condamnables excès : nous regretterions cela comme un malheur; et voilà tout. Mais ce qui doit attirer spécialement l'attention, ce qui donne à nos observations de la gravité, c'est l'énormité de ces erreurs, c'est leur masse, c'est leur nombre. Trois romans de Crébillon fils ont suffi pour mettre la littérature française en mauvaise odeur pendant un demi-siècle. Dans l'espace des cinq dernières années, la France a vu paraître cinquante

publications dont le libertinage rivalise avec celui de l'auteur du *Sopha*, et qui, à cette licence surajoutent tous les enseignemens de meurtre, d'escroquerie, de brigandage, que Crébillon n'effleura jamais. Leurs *Scènes empruntées à la vie privée* sont des tableaux que n'aurait pas inventés ou compris autrefois l'imagination la plus flétrie.

De ce qu'un écrivain donne son ouvrage pour la représentation de la vie réelle, nous sommes loin de conclure que l'exactitude du portrait soit prouvée. Mais voici que tous ceux qui prétendent retracer les mœurs sociales de la France impriment à leurs tableaux le même cachet et la même couleur. D'où vient cette analogie non concertée? N'est-elle pas assez frappante pour faire supposer l'existence d'un prototype véritable? M. Scribe, auteur dramatique, dont la muse a cherché rarement ses ressources dans la licence ou la terreur, fut récemment élu membre de l'Académie. Son discours de réception fut consacré au développement d'une facétie paradoxale, fort piquante dans sa bouche, et qui amusa l'auditoire. Il soutint que le théâtre ne reproduit jamais les mœurs d'un peuple. « En effet, ajouta-t-il, si le drame pei-« gnait la vie réelle, notre état social ne serait qu'une longue « tragédie, souillée de meurtres, d'adultères et d'incestes. » Il est clair que M. Scribe *faisait ses farces*. (1)

(1) Note du trad. Cette allusion populaire et d'assez mauvais goût, qui se trouve en français dans le texte et que nous copions littéralement, semblerait prouver chez l'auteur de l'article, une intime familiarité avec nos locutions proverbiales et la vie bourgeoise de Paris. Cependant l'écrivain anglais dans le cours de la même phrase, gratifie M. Villemain, *président de l'Académie française*, d'un nom qu'il emprunte aux habitudes parlementaires de la Grande-Bretagne : il le nomme *président pour la nuit* (*president of the night*), et prouve ainsi qu'il n'a jamais assisté aux séances que l'institution fondée par Richelieu tient à la clarté du jour. On sait que les séances du Parlement anglais se prolongent quelquefois très avant dans la nuit; de là l'étrange méprise du critique anglais.

Le président de l'assemblée, M. Villemain, releva, avec autant de bon sens que de malice, l'absurde légèreté de ce discours; mais M. Villemain est un zélé partisan de la révolution de juillet : c'est l'un des heureux (en petit nombre), à qui elle a fait gagner quelque chose. Il est devenu pair de France. Il ne pouvait réfuter complètement M. Scribe, sans se trouver contraint à des aveux trop défavorables à la révolution de juillet et à ses résultats. Il aurait pu rappeler à son nouveau confrère que le drame n'est pas le seul symptôme qui révèle l'état morbide d'une société. Il aurait pu lui dire qu'entre le jour de son élection et celui de sa réception, les tribunaux de France ont jugé une longue série de procès, qui prouvent une proportion de crimes de tous genres, dont je ne crois pas que l'analogue se trouve dans les fastes judiciaires; crimes dont chacun eût fourni aux théâtres rivaux de la métropole un drame riche des plus tragiques et des plus horribles détails. Au moment même où M. Scribe se donnait, ainsi qu'à son auditoire, la récréation d'un agréable *persiflage*, n'y avait-il pas, au fond d'un cachot parisien, à quelques cents toises de la salle où le *persiflage* retentissait, trois hommes (1), inventeurs de l'un des plus vastes plans d'assassinat (2) que l'on ait jamais tramés; soumis tous trois à l'agonie intermittente d'un procès où M. Villemain lui-même avait siégé comme juge peu d'heures auparavant?

Si M. Scribe avait prétendu soutenir une opinion sérieuse, il aurait dit que toute une classe de drames, ceux dont les personnages appartiennent aux nations étrangères et aux temps anciens, ne doivent et ne peuvent reproduire les mœurs modernes. Mais les mêmes ouvrages attestent néanmoins le goût de l'époque qui les a produits. La *Tour de Nesle* et *Lu-*

(1) Fieschi, Morey, Pépin. — (2) *Wholesale murder.* L'auteur oublie la Conspiration des Poudres. — Voyez l'article que nous avons consacré, dans notre numéro de février dernier, aux différentes conspirations consignées dans les Annales de la Grande-Bretagne.

crèce Borgia ne représentent pas les mœurs du dix-neuvième siècle ; quelle idée nous donnent cependant ces deux drames du goût spécial qui distinguait le parterre qui les a écoutés ? Que dira M. Scribe des quatre-vingts représentations d'*Antony*, drame tout moderne et calqué, dit l'auteur, sur la vie réelle ? Que dira-t-il de la nécessité où le gouvernement s'est trouvé d'outrepasser la loi et de suspendre par un coup d'état cette représentation scandaleuse ? Allons plus loin. Admettons qu'il ne faille pas chercher, dans les drames empruntés au seizième siècle et à l'Italie, à Egisthe ou à Clytemnestre, aux Borgia ou aux Isabeau de Bavière, les mœurs de la France. Demandons à M. Scribe si son indulgente interprétation s'étendra sur le roman moderne, qui place la scène de sa fiction à Paris, sa date en 1835, et prétend saisir la nature vivante sur le fait ! Tous ces romans, sans exception, affirment que la société actuelle est exubérante (*redundant*) de crimes. Et comment répondre enfin à cette preuve terrible des actes judiciaires, consignée dans la *Gazette des Tribunaux*, dont chaque numéro, comme nous le prouverons en détail, semble offrir une excuse aux romanciers et faire pâlir leurs créations, sous les faits du même genre, mais plus atroces, dont ce journal prouve la réalité ? Que M. Scribe donne à ces questions une réponse sincère et satisfaisante. Ce sera un acte plus honorable encore pour son pays que son brillant discours d'académie ou que les piquantes et légères comédies qui ont déterminé son admission dans une assemblée si illustre.

Essayons de donner à l'appui de nos idées sur ce sujet de haute importance, une esquisse rapide de quelques-uns des ouvrages en question. Si l'analyse elle-même n'est pas difficile, elle nous embarrasse cependant ; nous ne savons trop comment soulever, même avec une adresse et une prudence extrêmes, cette lourde masse d'impuretés.

Commençons par M. *Paul de Kock*, le plus gai, mais non le plus coupable de la bande. Ses œuvres se composent de quatre-vingts volumes, la plupart antérieurs à la ré-

volution de juillet, et qui, se rattachant à l'école de Pigault-Lebrun, sont du style grivois plutôt que du style gravement condamnable : leur grossière licence n'a rien de commun avec une dépravation profonde. Quant à son ouvrage le plus récent, *Ni Jamais, Ni Toujours* (titre (1) dont nous ne pouvons pénétrer l'énigme), il est tout-à-fait en harmonie avec l'époque actuelle et rivalise avec les plus détestables ouvrages qu'elle ait produits. Les héros de cette composition sont un *étudiant* et un *homme de lettres ;* deux classes qui ont remplacé dans le roman français le vicomte et le chevalier des vieux jours. Il s'agit d'une madame de Menerville, qui va le soir rendre une visite à son amant ; d'une Juliette, femme entretenue et soi-disant veuve ; d'un forçat libéré, ami de cette Juliette ; d'un enfant bâtard introduit dans la maison d'un mari qui veut se venger de l'infidélité de sa femme ; enfin d'un dénoûment qui unit, mais sans mariage, l'homme de lettres et la veuve. « Nous sommes si heureux comme cela ! dit le héros. Pourquoi changer de situation? »

Il est impossible de détailler les infidélités mutuelles, la débauche, la perfidie, la bassesse que l'auteur attribue à ses personnages principaux et subalternes, et qu'ils développent avec la plus impudente naïveté. M. Paul de Kock, nous l'avouons avec plaisir, a rejeté deux excellentes occasions de peindre l'inceste et le meurtre : il a peu de goût pour le sang : son livre n'offre qu'un seul suicide ; et quoique tous ses acteurs, en bonne justice, aient mérité la corde,

(1) NOTE DU TRAD. On voit que l'allusion du titre de Paul de Kock à une chanson qui eut la vogue sous l'empire a échappé au critique anglais. Dans les pages suivantes, l'analyse extrêmement détaillée de chacun des romans et de chacun des contes cités par l'auteur occupe un espace considérable ; nous n'avons pas dû reproduire cette analyse d'ouvrages connus du public français. Nous nous sommes contentés de donner le résumé du critique sans jamais changer s pensée et surtout sans exagérer en rien l'expression du blâme et de la satire.

les tribunaux ne prononcent que deux condamnations pendant le cours de l'ouvrage.

Nos lecteurs se rappellent que M. Victor Hugo est auteur de *Lucrèce Borgia*, de *Marion Delorme*, et de *le Roi s'amuse*, trois drames que l'on peut compter parmi les plus immoraux de l'époque actuelle et parmi ceux qui attestent le plus de talent. Ses romans, d'une date antérieure, à l'exception d'un seul, n'offrent pas les défauts et les qualités de ces drames et ne tombent pas sous notre critique. *Han d'Islande* est un conte norwégien : *Bug-Jargal*, un conte des Indes occidentales. *Notre-Dame de Paris* nous reporte au règne de Louis XI : c'est une imitation de Walter Scott ; imitation qui, soit dit en passant, ressemble au modèle comme le paysan Goose Gibby, revêtu de la cotte de mailles chevaleresque, ressemble à lord Evandale. Un roman assez récent de Victor Hugo, *le Dernier jour d'un Condamné*, ne peut subir qu'un reproche. Il est de très mauvais goût de prolonger en un volume l'agonie d'un misérable qui se meurt. L'auteur s'est arrangé pour exagérer en apparence ce défaut, par une impression tellement mêlée de pages blanches, coupée de tant de chapitres, semée de tant d'interlignes que, sur les trois cent douze pages dont il se compose, la moitié ou à-peu-près, c'est-à-dire cent cinquante-huit contiennent seules de l'impression. Le reste est blanc et pur comme neige : phénomène remarquable dans l'histoire de la littérature française moderne. Ce système n'a pas le mérite de la nouveauté ; mais jamais nous n'avons eu le bonheur d'acheter autant de papier blanc en croyant acheter un livre, substitution dont nous nous plaindrions encore moins si l'imprimeur avait laissé à toutes les pages leur état de candeur primitive.

Les préfaces et les notices que M. Victor Hugo a coutume d'ajouter à ses œuvres, nous font craindre que la susceptibilité de cet écrivain ne soit un peu maladive, et que la critique, même en le touchant avec la plus respectueuse douceur, ne le blesse cruellement. Ce dernier ouvrage est pré-

cédé d'un essai que M. Hugo appelle une *comédie à propos d'une tragédie:* c'est un petit essai dramatique, dont le but est d'exalter d'abord, la France nouvelle, ses mœurs et ses idées, aux dépens de la France ancienne; puis et plus particulièrement, M. Victor Hugo, le plus grand produit de cette époque. Cette scène a le malheur de rappeler la *Critique de l'École des femmes;* et c'est encore l'histoire du pauvre *Goose Gibby* sous l'armure du guerrier. M. Hugo n'est pas pour Molière un rival plus dangereux que pour Walter Scott. Il prétend avoir composé son livre pour provoquer l'abolition de la peine de mort (1); mais il n'y a pas une seule ligne de l'ouvrage qui puisse diriger vers cette pensée générale l'esprit du lecteur. Tout est description. Le malheureux condamné, en ne cessant de répéter qu'il est frappé de stupeur, de vertige et qu'il ne peut pas même penser, décrit les juges, le jury, lui-même, les geôliers, ses co-accusés, la charrette et la guillotine; description qui se serait trouvée beaucoup mieux placée dans la bouche de tout autre personnage. Jamais récit d'un tel évènement n'a plus complètement effacé de notre esprit, je ne dis pas la discussion sur la nécessité d'abolir la peine de mort, mais la pensée même de la mort. La vérité est que l'auteur avait envie de lancer dans le public (2) un livre qui convînt au goût dépravé du temps. *Le dernier jour d'un Condamné* lui parut un sujet fort piquant. Mais en quittant la plume, il s'aperçut que sa narration était à-la-fois révoltante et oiseuse, dénuée d'intérêt, comme d'instruction. Ce fut alors qu'il couvrit de son *apologie métaphysique* le vide et la faiblesse de sa création. Rendons-lui justice toutefois: si *Notre-Dame de Paris* offre quelques scènes un peu libres, *le Dernier jour d'un Condamné* et ses autres romans n'offensent en rien la décence.

Alexandre Dumas, comme Victor Hugo, doit sa princi-

(1) Ici se trouve une assez longue citation de la préface de M. Victor Hugo. — (2) *Dash off.*

pale célébrité à ses drames immoraux (1), et spécialement à Antony. Par bravade peut-être, mais surtout, à ce que nous croyons, pour réveiller un souvenir qui commence à s'effacer, il vient de publier, sous le titre de *Souvenirs d'Antony,* un petit volume de contes licencieux. Il n'y a, en effet, qu'Antony qui puisse se rappeler avec plaisir de telles anecdotes. (2)

Dans le premier conte, il s'agit d'un adolescent qui coupe la tête d'un brigand endormi; qui porte à la police cette tête mise à prix, achète, moyennant cinq cents ducats, les bonnes grâces d'une dame de qualité; cloue à la muraille la main de cette dame de qualité, parce qu'elle veut agiter la sonnette de son boudoir pour échapper au viol; devient brigand lui-même, brise le crâne de son enfant de six mois, dont le cri va trahir le lieu de sa retraite, et finit par avoir la tête coupée par sa maîtresse, mère de l'enfant : celle-ci devient religieuse et achète son entrée au couvent avec le prix que lui rapporte la tête du brigand, son mari. Ce brigand s'appelle *Cherubino,* son associé *Celestino*, et sa maîtresse, qui devient *sainte, Maria.* Les journaux français nous apprennent que M. Dumas a été reçu par le pape en audience particulière. Nous osons croire que sa sainteté n'a pas étudié à fond la moderne littérature de la France.

Le second conte nous rejette au milieu de la vie parisienne. Un M. Eugène sauve une jeune fille prête à se noyer! Elle va être mère : le coupable est l'ami intime du sauveur. Le père de la victime est informé du malheur de sa fille, se bat avec l'offenseur, est tué d'un coup de pistolet; Eugène le remplace, se bat avec son ami, le tue, et épouse la fille veuve, en se déclarant *père de l'enfant qui va naître.*

Deux autres de ces récits sont moins odieux; l'un d'eux l'est d'une manière si révoltante, que nous ne voulons pas y toucher. Ce qui prête de l'importance à ces fictions, d'ail-

(1) *Profligate dramas.*

(2) Toutes les analyses suivantes ont été nécessairement abrégées.

leurs méprisables, c'est que M. Dumas n'oublie rien pour leur enlever tous les caractères de la fiction; il y introduit les incidens de sa propre vie, les anecdotes du cercle qui l'environne; il les raconte en son nom; il ne craint pas que ses amis ne blâment comme extravagans et invraisemblables les récits dont il les gratifie.

Parlons enfin du plus habile, du plus fécond, du plus à la mode de tous les romanciers français, M. de Balzac. Sous le rapport littéraire, nous aurions autant de bien que de mal à dire de lui. Sa puissance descriptive est très grande; il en fait abus et la prodigue en minuties qui fatiguent et ne mènent à rien. Il excite de temps à autre un intérêt vif; mais il le détruit par l'improbabilité et l'incohérence de ses incidens. Souvent éloquent, pathétique quelquefois; il se laisse entraîner fréquemment jusqu'à l'emphase et à la sensiblerie. Nous ne l'appelons ici que pour porter témoignage du *sentiment social* qui domine en France; témoignage de la plus haute gravité, non-seulement à cause de son talent reconnu, mais parce que le public a ratifié ses prétentions et son titre. On l'a nommé le peintre par excellence de la société moderne et de la vie privée: aussi intitule-t-il ses romans: *Scènes de la Vie parisienne, de la Vie privée, de la Vie de Province.* Voici comment il annonce cette noble et honnête ambition. « J'espère, dit-il, que les mères bien élevées, qui joignent les « grâces féminines au bon sens viril n'hésiteront pas à placer « mes ouvrages entre les mains de leurs filles. »

Il a trouvé un panégyriste, l'auteur d'une notice fort travaillée, qui précède le quatrième volume des *Scènes de la Vie parisienne*. On y lit, « que M. de Balzac n'est pas seulement le plus grand des génies littéraires et le plus fidèle des peintres de mœurs; mais le plus pur des moralistes. » L'auteur prouve, par un commentaire et une classification systématiques, que les *éclatans ouvrages* du romancier, au lieu de former ce que le commun des lecteurs serait tenté de regarder comme une série incohérente de narrations triviale-

ment immorales, constituent un cours de philosophie aussi profond que bien digéré, écrit dans une grande vue et digne de ce titre imposant : *Études sur les Mœurs.*

M. de Balzac a condamné à l'oubli tous ses ouvrages antérieurs à 1830 ; remarquable modestie ! le nombre de ces volumus antérieurs s'élève à vingt-cinq ou trente ; celui des romans à quatorze. Nous ne comprenions pas d'abord une renonciation volontaire à une si belle part de gloire ; celles des œuvres répudiées, que nous avons lues, sont égales, ou supérieures en mérite aux productions avouées de M. de Balzac. Après y avoir songé, nous croyons que les entraves imposées à la presse avant la révolution de juillet ont effrayé M. de Balzac, et qu'il ne veut être jugé aujourd'hui que d'après les œuvres créées dans le libre essor de son génie. (1)

Le premier roman qui serve de date à la nouvelle manière de M. de Balzac, est la *Peau de chagrin,* histoire fantastique et surnaturelle, d'une conception absurde, traitée avec une gaucherie inconséquente ; preuve, il est vrai, de la démoralisation générale ; mais qui, tout en attestant le mauvais goût de ceux qui l'admirent, ne manque pas d'un certain degré d'intérêt. Ensuite vient la grande série de ce que M. de Balzac nomme *Etudes sur les Mœurs ;* nous avons sous les yeux onze à quatorze volumes de sa collection, et nous sentons que les leçons libidineuses (2) de M. de Balzac ne seraient pas supportées en Angleterre, si nous les répétions telles qu'il les donne. Nous analyserons seulement ses récits, l'un après l'autre ; les premiers sont les moins révoltans : *nemo repentè fit turpissimus.* Cet ordre ne laissera croire à personne que notre choix ait été dicté par la partialité.

Dans la *Vendetta,* de vieux parens sont punis par le ciel,

(1) Note du trad. L'auteur anglais donne ici l'analyse railleuse des romans intitulés : *le Vicaire des Ardennes* et *Annette et le Criminel*, romans qu'il trouve mauvais en eux-mêmes, mais beaucoup trop *fades* (*tame*) pour la nouvelle manière de M. de Balzac. — (1) *Prurient.*

de s'être opposés au mariage de leur fille avec un officier proscrit de la vieille armée : on voit une femme artiste du plus grand talent, mourir de faim, avec son enfant et son fils, au milieu de Paris, centre de la civilisation humaine. L'auteur n'a pas un anathème à lancer contre cet état social ; le grand moraliste jette le blâme tout entier sur les parens outragés. Passons. Dans les *Dangers de l'Inconduite*, une *madame de Restaud* donne à son mari des enfans qui ne sont pas siens, et, parvenue à ses derniers momens, elle soupçonne que l'époux outragé a disposé de la meilleure partie de la fortune en faveur du seul enfant qu'il regarde comme légitime. Le conte renferme le récit des artifices sans nombre employés par madame de Restaud pour anéantir le testament. A Paris on peut prendre cela pour une instruction morale : à nos yeux c'est une leçon de corruption. Le *Bal de Sceaux*, où une jeune personne de grande famille s'éprend d'un M. Longueville, qu'elle retrouve ensuite dans un comptoir de mercerie, offre peut-être un tableau vrai des mœurs françaises ; nous n'avons pas la présomption, nous Anglais, de dire le contraire : mais c'est une œuvre qu'un garçon mercier aurait fort bien pu écrire.

Passons légèrement sur *Gloire et Malheur*, histoire d'un jeune peintre qui fait mourir de douleur sa femme, ange de vertu, « trop douce, dit l'auteur, pour soutenir la lutte du génie » ; sur la *Femme vertueuse*, détestable femme, parce qu'elle est trop pieuse et trop bonne, et sur laquelle l'auteur rejette toutes les fautes de son mari. Elle se couvrait les épaules ; aimait peu la danse (offense mortelle pour son époux) ; portait des robes qui n'étaient pas de mode, et pratiquait une dévotion scrupuleuse : conduite bien déraisonnable chez la femme d'un juge et la mère de plusieurs enfans. Aussi le juge, pour se venger, achète-t-il, des mains d'une mère affamée, une petite fille affamée, pour laquelle il se ruine et qui finit par le tromper. Les absurdités de cette histoire égalent sa profonde dépravation. Signalons une

petite circonstance relative à l'auteur lui-même. *M. Grandville,* le héros du conte, s'attribue, en s'élevant aux honneurs, la particule aristocratique, le *de*, que l'auteur a soin d'imprimer en caractères italiques, pour signaler au ridicule cette prétention nobiliaire. Mais ce qui est fort amusant, c'est qu'à la tête de ce volume de contes, l'auteur, modeste encore, s'appelle tout simplement *M. Balzac :* après avoir publié le *Médecin de Campagne,* il s'intitule *H. de Balzac;* enfin tous ses derniers ouvrages portent l'étiquette largement aristocratique : *M. de Balzac.* Quand M. Balzac se moquait de M. *de* Grandville, prévoyait-il qu'il serait un jour *M. de Balzac?* On nous répète jusqu'à satiété (1) que *l'égalité* est la grande passion de la France moderne. Il suffit de parcourir un livre français, de réfléchir sur un des évènemens contemporains, d'entrer dans un des salons de Paris, pour reconnaître, que jamais chez aucun peuple, le desir et l'avidité de tout ce qui ressemble à une distinction personnelle et aristocratique ne se sont montrés aussi morbides et aussi intenses. Cette passion pour l'égalité est celle que le docteur Johnson a si bien définie. « Détruire tout ce qui est « au-dessus, au profit de ce qui est au-dessous. »

La paix du Ménage, où par un stratagème assez peu délicat, une femme se procure les preuves de l'infidélité de son mari, a été jugée faible par les admirateurs de M. de Balzac. C'est une faiblesse relative ; on n'aurait pas été si sévère, si, livrant sa plume à tous les détails de sensualité que le sujet comportait, il eût dénoué par un meurtre et un suicide.

Le volume suivant débute par deux contes fondés sur deux adultères. Le dénoûment terrible de l'un est traité avec une grande puissance de talent : l'amant s'est réfugié dans une encoignure : le mari l'y ensevelit vivant. Un de nos *Annuals* a copié ce récit, sans avouer sa dette envers M. de Balzac. Ensuite viennent des narrations détachées, qui semblent

(1) *Ad nauseam.*

former une vaste, mystérieuse et terrible histoire : ce dont le critique français fait un grand mérite à M. de Balzac. Reproduire les mêmes personnages, à diverses périodes de leur vie, dans différentes situations, c'est leur prêter, selon le panégyriste, une sorte de cohérence historique, qui répand sur l'ensemble un air de vérité. On ne peut nier le fait, mais le motif assigné à ce fait nous semble peu vraisemblable. Nous croyons que M. de Balzac, écrivant vite et voulant produire un effet rapide et puissant, non-seulement sur le public qui lit, mais sur l'éditeur qui *paie*, trouve commode et expéditif de sauter de scène en scène, au lieu de rattacher l'une à l'autre les parties de sa narration et de perdre son temps à former un tissu solide. Peut-être imagine-t-il aussi que, de l'obscurité produite par ces lacunes, naît une sorte d'intérêt mystérieux. Quand même cela serait, ce système enfante la confusion et l'incohérence ; et l'on saisit mal l'enchaînement, au moyen duquel l'écrivain français prétend rattacher ces fragmens épars.

Les trois premiers contes de la *Vie privée* commencent par l'adultère et finissent par l'inceste. A mesure que l'on avance dans ces volumes, la couleur en devient plus odieuse, plus atroce, et l'auteur joint à ses horreurs habituelles des détails de sensualité, *impossibles à rapporter* (1) ; passons rapidement aux deux autres séries. Dès le premier volume de la *Vie de Province,* trois héroïnes sont adultères et deux héros meurent de mort violente. Les *Aventures d'un commis-voyageur* prétendent à la verve comique. Les plus chauds partisans de M. de Balzac conviennent que ce comique est faible : à nos yeux tout cela est commun et mauvais. Dans les *Célibataires,* les intrigues et les tracasseries d'une petite ville sont esquissées avec beaucoup de talent; mais l'état social qui s'y trahit est misérable et douloureux.

Eugénie Grandet se distingue parmi les œuvres de M. de

(1) *Unutterable.*

Balzac. Un homme peut lire ce roman sans s'indigner ; une femme, sans rougir. C'est un tableau d'intérieur peint par un maître hollandais. La famille et la société d'un avare de petite ville s'y reproduisent avec une exactitude vivante : les personnages s'y jouent avec autant d'originalité que de vérité. Mais (comme à l'ordinaire) l'auteur pousse jusqu'à une minutie fatigante ses descriptions de localité, jusqu'à l'invraisemblance les traits caractéristiques de ses acteurs. *Eugénie Grandet,* qui joint à la douceur et à la soumission de sa mère, quelque chose de la fermeté et de la finesse de son père, est un portrait aussi bien conçu qu'heureusement exécuté. Isolez cet ouvrage de la masse de corruption qui l'environne : ce sera un *specimen* intéressant et favorable de la puissance intellectuelle qui distingue M. de Balzac.

Est-il vrai que *le père Goriot* soit de toutes les créations de l'auteur, celle que l'on admire le plus à Paris ? Voilà d'étranges mœurs. La plupart des femmes sont trois ou quatre fois *adultères* (1). Les messieurs, comme on peut s'y attendre, sont les mâles de ces femelles. « Si madame de « Nucingen, dit le héros du conte (type de la jeunesse fran- « çaise), voulait s'intéresser à moi, je lui apprendrais à « gouverner son mari. C'est un homme d'argent, il pourrait « m'aider à *faire vite ma fortune.* »

Nous l'avons déjà dit : vicomtes et chevaliers de l'ancien régime ont été remplacés, dans le roman moderne, par ce qu'on appelle la belle jeunesse des barricades; *commis, employés, étudians ;* les sentimens et les idées de ces héros du nouveau conte, sont déchus, comme leur rang. On avait moins de peine à souffrir chez les roués de Crébillon fils, la frivolité, la débauche, la prodigalité. Chez leurs successeurs imaginaires, bassesse, égoïsme, vulgarité ajoutent à ces vices un caractère méprisable. En général on nous les mon-

(1) *Three or four deep.*

tre tous horriblement pauvres : la grande douleur d'*Eugène de Rastignac* est de ne pouvoir acheter une paire de gants et payer un fiacre pour se rendre au bal où se trouvera la comtesse qu'il doit enlever. Ce détail peut être parfaitement vrai. Jamais l'auteur ne parle qu'avec un profond respect de la *richesse*, de l'*argent*, seul *objet*, matériel ou moral, qui lui semble digne de vénération. *Rem, quocumque modo, rem !* c'est la devise et le blason de tous ses personnages. Si la classe supérieure se montre infâme, la classe moyenne de son œuvre est pire encore. La *Pension bourgeoise* est une caverne d'avarice, d'envie, de malpropreté, de malveillance. Les habitans de cette caverne sont une jeune fille dont son père, énormément riche, a voulu se débarrasser, parce qu'il préférait son fils ; un forçat, le plus honnête homme de la bande ; une vieille fille et un vieux célibataire, tous deux espions de police, et qui vendent le *forçat*, leur convive : enfin le père *Goriot*, qui après s'être ruiné pour sa fille, se défait de la seule petite rente qui lui reste, pour procurer à cette fille l'agrément d'un rendez-vous adultère et secret dans un appartement commode et isolé : après quoi le pauvre bon-homme meurt de faim.

Si l'on ne nous disait pas que ce sont là des peintures de la vie réelle, nous les regarderions comme un tissu malhabile d'exagérations odieuses : tels sont les monstrueux et ridicules matériaux dont se composent les *Scènes de la vie parisienne*, par M. de Balzac. Nous pouvons jurer que, des trente narrations que ses quatorze volumes contiennent, il n'y en a pas plus de quatre ou cinq qui ne soient plus ou moins souillées, imprégnées, *saturées* de crimes, de bassesses et de fange. M. de Balzac a publié, en outre, ce que ses panégyristes appellent *Études philosophiques*. Ce sont à nos yeux des axiomes immoraux, développés par des exemples licencieux. Le plan était infâme. Heureusement l'exécution des *Études* est si obscure, que la curiosité même du vice doit s'émousser à leur aspect. M. de Balzac a toujours man-

qué de goût, et la portée de son talent nous semble à-peu-près épuisée. (1)

Les œuvres de *Michel Raymond* nous semblent appartenir à plusieurs écrivains, tant il y a d'inégalité dans ces compositions. On y trouve des dépravations incroyables et des générosités excessives : en général, chez les romanciers français de notre époque, la vertu (article fort rare) se montre plus exagérée que le vice. Cette exagération vient-elle de l'imagination maladive des écrivains ou de l'atmosphère sociale qui les enveloppe? Nous l'ignorons, mais toujours leurs héros

Ou géans de vertus ou colosses de crime
Sont anges de lumière ou démons de l'abîme (2).

De toutes ces œuvres, pas une qui ne soit tachée de meurtre, d'adultère, d'inceste; quelques-unes réunissent tous ces caractères. Le *Cœur d'une jeune fille,* publié par le continuateur de ce pseudonyme, nous force à signaler d'étranges et nouvelles corruptions. Il y a là par exemple, une *Cécile la boudeuse,* dont la bouderie est aussi singulière que la cause de cette bouderie est étrange. Elle s'est éprise d'une ardente passion pour M. son père; et elle finit par l'épouser. Il est vrai que l'on reconnaît à la fin que ce père n'est pas réellement le sien. Un chapitre a pour titre l'*Égide,* et se base sur un petit incident de la vie de l'héroïne, incident

(1) Note du trad. L'exagération hostile de ce passage et des passages précédens a été conservée par nous sans altération. Nous avons conservé avec une fidélité qui nous a été moins pénible les justes éloges, donnés par l'auteur anglais, à la belle création d'*Eugénie Grandet.* Nous avons dû abréger les analyses suivantes, en respectant toujours les jugemens même erronés de l'auteur.

(2) So over-violent or over-civil,
That every man with them is *God* or *Devil.*

dont la bizarre indécence excite le dégoût et force le mépris. (1)

Il nous reste à parler d'un écrivain que diverses circonstances rendent spécialement remarquable. Avec autant de talent que M. de Balzac, autant de dépravation que ses rivaux, *Georges Sand*, habile à revêtir ses idées sensuelles d'une rhétorique passionnée, a porté jusqu'au dernier excès, jusqu'au terme d'une perfection fatale le genre du roman démoralisateur. Quelle a été notre surprise et notre indignation, quand nous avons appris que l'auteur pseudonyme de ces contes lascifs, qui déshonoreraient un homme (quelque jeune et quelque dépravé qu'il pût être); — c'était une femme, — une dame, portant un noble nom et un titre; madame la baronne *du Devant*. Nous ne savons trop où se trouve cette principauté, dont nous serions curieux de connaître les *armoiries;* mais le fait nous paraît étonnant, même à une époque qui a vu paraître les Mémoires de madame de Saint-Elme et de la duchesse d'Abrantès.

Il arrive souvent et l'on pardonne aux auteurs de déguiser leur caractère. Qui sait si M. Victor Hugo a jamais vu une guillotine? M. de Balzac peut avoir les mœurs très pures; et je ne serais pas étonné si l'on m'apprenait que tous ces écrivains n'ont pas de plaisirs plus coupables que d'aller le matin se promener paisiblement au Luxembourg avec leur femme et leurs enfans. Le privilège du travestissement littéraire est concédé aux hommes. On exige des femmes, qui reçoivent de tous les rangs et dans tous les rangs, des égards et de la déférence, l'apparence extérieure et la profession publique des qualités et de la décence qui les signalent aux respects de tous :

La femme sans pudeur est le pire des hommes. (2)

(1) Ici la colère de l'auteur anglais dépasse toutes les bornes de la convenance. Il appelle l'écrivain français *Wretch*.

(2) Pope.

Les œuvres féminines de madame du Devant font naître en nous une sévérité personnelle, dirigée contre la femme plus encore qu'une rigueur critique dirigée contre l'auteur. Il y a dans l'œuvre licencieuse, écrite et publiée par une femme, quelque chose d'impudemment odieux. Aussi les droits naturels de la société justifieraient-ils un châtiment plus sévère si Madame du Devant n'avait fait amende honorable, en se cachant sous un pseudonyme masculin. Sans nous occuper donc de la profonde et importante nuance qui sépare le roman dépravé, écrit par un homme, du roman dépravé écrit par une femme, nous considérerons ses productions en elles-mêmes et dans leur mérite intrinsèque. (1)

Un mariage mal assorti et un amour adultère, fonds ordinaire des créations modernes, calquées sur celles de Rousseau, sert de texte à tous les romans de Georges Sand. Mais le nouvel auteur va plus loin que son maître. Tout en reproduisant, avec une verve brûlante, les préliminaires et les conséquences de cette lutte inégale de la passion et du devoir, Jean-Jacques ne détaille point à nos yeux la scène et les circonstances du crime. A la fin de la nouvelle Héloïse, il a soin de faire observer, pour pallier un peu l'immoralité de son récit, que du moins il n'a pas aggravé sa faute en y mêlant *des horreurs, des noirceurs* et *des crimes :* il témoigne son mépris et sa pitié pour ceux dont le cœur et la tête ont besoin de telles lectures. Georges Sand, trouvant sans doute qu'une répétition trop fréquente prive l'adultère même de sa vive saveur, réveille l'appétit du lecteur par *les noirceurs, les hor-*

(1) Note du trad. A ces déclamations violentes contre la femme célèbre, qui a renouvelé de nos jours, avec une verve admirable le prestige de l'éloquence de Rousseau, l'auteur anglais joint une dissertation très oiseuse sur le pseudonyme qu'elle a choisi, sur les motifs qui ont pu le lui faire prendre et sur le rapport imaginaire de ce nom avec le nom de Sand, meurtrier de Kotzebue. On conçoit que nous avons dû supprimer cette dissertation.

reurs et les crimes que Rousseau dédaignait, et que, malgré toute la corruption de sa pensée et de son âme, il n'aurait jamais inventés.

Nous mentionnons rapidement *Indiana*, où l'adultère, il est vrai, avorte comme le suicide, mais dont les détails avilissent l'héroïne encore plus que si ces deux crimes s'accomplissaient ; *Valentine*, où une jeune personne à la veille d'épouser un homme de son âge et de son rang, donne (dans l'*innocence et la pureté d'un premier amour*) un rendez-vous nocturne à un jeune paysan, *sans chercher*, dit l'auteur, *à se soustraire aux dangers des plus ardentes émotions ; l'honneur de Valentine se trouvant en sûreté dans le sein de Bénédict :* roman, où l'on voit la même héroïne se marier le lendemain de ce rendez-vous, et passer, non avec son jeune mari, qu'elle renvoie, mais avec le paysan, une nuit *pure ; les anges sont moins purs que le cœur d'un jeune homme de vingt ans, lorsqu'il aime avec passion ;* puis, un autre roman, *Jacques*, où un mari bénévole se suicide sans colère, seulement pour léguer sa femme infidèle à l'amant qu'elle a préféré ; enfin *le Secrétaire intime*, *la Marquise*, *Metella*, *Rose et Blanche*, *Lavinia*, fruits nombreux de la fatale fécondité de madame du Devant ; surtout *Leone Leoni*, biographie d'une femme entretenue, Flamande de bonne famille, séduite par un escroc italien ; histoire où l'on ne trouve à toutes les pages qu'escroquerie, trahison, débauche, adultère, poison, meurtre. *André*, petit roman qui intéresse, n'a rien de condamnable si on le compare à tous ses frères. On y trouve le récit des amours d'une grisette et d'un jeune homme, tous deux aimables et fort innocens. André est si faible de caractère qu'il n'ose ni déplaire à son père, en contractant un mariage inférieur à son rang, ni sacrifier son affection à l'obéissance filiale. Toute la marche du roman indique et nécessite un dénoûment heureux. Mais l'auteur, qui semble se plaire dans le crime et le sang, a soin de déshonorer

la jeune fille la veille même des noces, ce qui n'ajoute absolument rien à l'intérêt et au mouvement du drame. L'enfant qu'elle porte dans son sein meurt avant de naître et tue sa mère, au moment où sa réconciliation avec son beau-père semble sur le point de s'opérer.

Dans la foule impure de ces productions, je dois signaler une fiction plus révoltante que les autres, *Lelia :* livre peuplé de prostituées, de bandits, de maniaques et d'escrocs : livre tel que jamais on n'en a vu se vendre publiquement; tel que, dans tout autre pays, la main du bourreau en eût fait justice : production vague, mais odieuse, dont il est absolument impossible de donner la plus légère idée. Vous y apprendrez que : l'*union de l'homme avec la femme doit être passagère ;* que *tout s'oppose à leur association, et* que *le changement est une nécessité de leur nature ;* qu'*il est possible de garder une âme vierge dans un corps prostitué à toutes les débauches ; enfin* qu'*il y a un refuge contre les hommes, le suicide : et un refuge contre Dieu, le néant.*

Tu ne peux pas te faire religieuse, dit une héroïne à sa sœur? *Il y a une ressource, c'est de te faire courtisane.*

— *Mais avec quoi?* répond la sœur; *je n'ai pas de sens !*

— *Il t'en viendra !*

Nos lecteurs peuvent croire à notre affirmation solennelle : ces passages sont des lieux-communs presque moraux, si on les compare à certains autres qui nous ont fait frémir à la lecture, et que nous n'osons pas même transcrire. Nous ne parlons pas d'une foule d'imitateurs qui, dans une sphère plus obscure et avec moins de talent, ont imité et propagé les mêmes principes. Peu dignes d'estime, comme écrivains, ils ont beaucoup d'importance, comme instrumens de corruption nationale. Nous avons dû prendre nos exemples chez les plus notables romanciers, ceux que l'on a proclamés unanimement les peintres les plus fidèles des mœurs françaises. D'autres auteurs, moins célèbres peut-être et plus dignes de l'être, se rapprochent de l'ancienne école et jouis-

sent d'une popularité inférieure à celle des écrivains que nous avons cités; fait qui prouve la dépravation du goût public, celle de la morale publique et le péril de la société. Lorsque ce déluge d'obscénités et d'impuretés nous étonne et nous effraie, sommes-nous dupes d'une crainte imaginaire? Si l'opinion est la *reine du monde*, si la presse est son *premier ministre*, qui oserait nier l'intime connexité du caractère d'un peuple et de sa littérature? Nécessairement, ou cette littérature est l'indice des idées générales, ou elle est l'instrument qui doit les modifier. Selon nous elle est indice et instrument tout à-la-fois. Comment résister à l'évidence des faits, qui malheureusement surabondent? Devant nous sont plus de cent romans français, publiés pendant les cinq dernières années seulement et qui (à l'exception d'une demi-douzaine au plus) reposent sur l'amour illégitime, presque toujours sur l'adultère, fort souvent sur l'inceste et sur de petites monstruosités du même ordre, que le meurtre et le suicide terminent communément.

Devons-nous chercher dans ces livres le témoignage sincère de l'état social, tel qu'il existe en France? Nos craintes alors sont fondées. La peinture offerte par eux est-elle mensongère? Ils empoisonneront des âmes innocentes. Dans les deux suppositions, le mal est flagrant, le danger imminent. Que l'on traite nos appréhensions de folies surannées, que l'on attaque notre pédantisme, notre bigotisme, tout ce que l'on verra de profondément ridicule dans les sentimens que nous avons exprimés : peu importe. Les injures ne décident point les questions. Écoutons les docteurs de l'école. M. de Balzac avoue qu'*il est presque impossible en France à une femme mariée de rester vertueuse.* Madame du Devant affirme que *la loi du mariage est dérisoire envers Dieu, comme le mariage civil est dérisoire envers l'homme;* enfin que la fidélité conjugale est une *exception; la majorité,* dit-elle, *a d'autres besoins.*

Que ce soient là des exagérations, nous n'en doutons pas.

Mais ce ne sont, après tout, que des exagérations proportionnelles. Jamais des écrivains, doués d'un tact aussi fin, n'eussent hasardé de pareils axiomes et ne les eussent pris comme base de leurs livres, s'ils n'avaient reconnu dans ces opinions et dans ces tableaux un degré de vérité qui leur assurait le succès. Rousseau, le grand apôtre de l'école, avoue que ce genre de roman est nécessaire dans une société corrompue. Donc il est fils de la corruption; donc une énorme production de cette misérable marchandise suppose une demande proportionnelle et une corruption équivalente.

Passons des raisonnemens aux faits. Pendant un séjour, que nous fîmes à la campagne en 1834, nous nous amusâmes à parcourir les journaux de France. Là, nous remarquâmes avec étonnement le grand nombre d'évènemens tragiques rapportés par ces feuilles. Le mois d'octobre donne, à lui seul, soixante-cinq suicides. On en compte cinq le 22, quatre le 23, un le 24, deux le 25, trois le 26, deux le 27, et six le 28. Du commencement d'octobre au commencement de décembre, la liste totale des suicides, relatés par les mêmes feuilles, monte à cent dix. Souvent ces tragédies sont exécutées, d'une manière toute romanesque, par deux personnes, l'amant et la maîtresse, par l'amant qui tue sa maîtresse, en la saignant, ou par le couple qui se noie. Ainsi la passion créatrice, qui répand la vie sur tous les êtres, n'aboutit qu'à un double meurtre. Les uns s'asphyxient ensemble dans un grenier; les autres, comme un lieutenant de hussards, se précipitent dans la Seine, après s'être enchaînés à l'objet de leur passion, qu'ils entraînent dans leur chute. Le garçon de service d'une maison de jeu enlève une grisette, la conduit dans la plaine de Saint-Denis, s'arrête au pied d'une grande croix, s'entr'ouvre la veine, pique celle de sa maîtresse, trace, avec le sang qui jaillit de cette piqûre, un prétendu contrat de mariage, puis le surlendemain abandonne la jeune fille qu'il a trompée. Elle se tue : trois jours après, il se précipite d'un quatrième étage sur le pavé. Ces

faits atroces ne réalisent-ils pas les plus terribles fictions de Georges Sand et de Balzac? Ce ne sont pas seulement les rangs inférieurs de la société qui fournissent les acteurs de ces drames épouvantables. Les journaux de Paris et de la province conviennent que le dégoût de la vie semble avoir saisi à-la-fois toutes les classes. Ces annales funèbres offrent les noms de madame la marquise de F....., qui se tue avec un fusil de chasse; du comte de Cl.....-F....., qui se suicide le lendemain même de ses noces; de Rosalie C....., appartenant à l'une des meilleures familles du commerce de Paris et qui se tue d'un coup de pistolet pendant que ses enfans jouent dans la chambre voisine. Depuis le maître du château jusqu'au garçon de caisse, toutes les fractions de la société se trouvent représentées au milieu de ce terrible catalogue de cent dix suicides pour un seul automne. La France, qui, à la fin du dernier siècle, nous reprochait le nombre de nos morts volontaires, nous a dépassés et vaincus dans la carrière funèbre. Les dernières années surtout ont été marquées par un accroissement si effroyable, qu'on ne peut s'empêcher d'en rechercher la cause. Et remarquez l'air de famille qui se trouve entre ces réalités et les faits inventés et décrits par les romanciers modernes!

Poursuivons cette recherche dans l'histoire des tribunaux. En faisant abstraction des procès politiques, nous reconnaîtrons que les six dernières années ont été plus fécondes en crimes atroces que les trente années qui ont précédé la mort de Louis XVI. N'embrassons que l'espace de cinq mois seulement. Nous trouvons d'abord mademoiselle V....., propriétaire, massacrée par un paysan, son amant, qui lui scie la tête sur une bûche; Prosper B....., qui ouvre la veine de la femme qu'il a séduite; une fille d'Avesnes, horriblement féconde, et dans la cheminée de laquelle on trouva six enfans (qu'elle avait desséchés et fumés au moment de leur naissance). Trois ou quatre suicides doubles ont récemment effrayé l'Angleterre; l'un de ces tristes drames, dont l'action se pas-

sait dans l'île de Jersey, s'est fait remarquer par l'atrocité de ses détails; de quel étonnement n'est-on pas frappé lorsqu'en examinant les circonstances et les personnages, on découvre que c'est une femme anglaise qui est victime, et un Français qui, après l'avoir séduite, la précipite vers la mort, et y marche avec elle! A Barnes, dans le comté de Surrey, un jeune Français tue sa maîtresse, anglaise; il trouve moyen d'échapper à la justice; mais après avoir revu le sol natal, il revient en Angleterre et se suicide sur le tombeau de celle qu'il avait perdue.

Ces anomalies semblent constituer maintenant la vie naturelle, l'état normal de la France. Dans l'espace de peu de mois, un ancien officier assassine sa belle-sœur, dont il est amoureux et n'oublie rien pour la déshonorer pendant les débats du procès; un riche gentilhomme de quatre-vingt-deux ans tire trois coups de pistolet sur sa belle-fille, et se tue ensuite; le fameux procès la Roncière, dont les journaux anglais ont donné tous les détails, prouve que le fils d'un général, et la fille d'un officier supérieur non moins distingué, sont, l'un ou l'autre, peut-être l'une et l'autre, coupables des plus atroces calomnies, des plus basses intrigues, des parjures les plus impudens. Le jeune homme a été condamné; mais nous savons que cet arrêt a été loin de satisfaire ceux qui assistaient aux débats. Le rédacteur du journal anglais, le *Temps,* homme distingué par sa pénétration, a soulevé sur ce procès des doutes qui, en Angleterre, auraient motivé la révision de l'affaire. Certes, M. de Balzac, en développant tous les détails dont elle se compose, eût fait un conte aussi piquant et aussi terrible que ceux qui remplissent les *Scènes de la vie privée.* Parlerai-je de *Lacenaire,* dont les vers satiriques ont été insérés dans tous les journaux et qui, condamné et exécuté comme auteur d'une longue série de meurtres et de vols, a présenté l'étrange phénomène d'une certaine éducation et d'un talent réel, s'unissant à la férocité la plus sanguinaire, à la perfidie la plus basse, à la lâcheté la plus

méprisable? Hélas! nous craignons que bientôt, en France, ce phénomène ne cesse d'être rare. Lacenaire avait commencé par être étudiant. Il avait appartenu à cette classe qui fournit aux romans modernes leurs plus brillans héros; son défaut de fortune l'empêchait d'occuper dans le monde la place à laquelle les enfans de la révolution de juillet aspirent si vivement. Une semaine après, un autre jeune prévenu voulut présenter sa défense, non en prose, mais en *vers;* et la cour, considérant dans sa haute sagesse que la loi n'a réglé aucune disposition à cet égard, permit à ce personnage de réciter une longue satire politique.

Quant au procès Fieschi, nous ne nous occuperons que de son caractère moral, qui nous semble surtout alarmant. « J'ai « assisté à ces débats, écrit un de nos compatriotes, l'un des « hommes les plus droits, les plus sagaces, les plus habiles « que j'aie jamais rencontrés; et quoique j'aie observé attenti- « vement le genre humain à travers une partie du monde « connu, je n'ai jamais rien vu qui approchât de la confusion « de ces débats. Vous auriez cru que Fieschi dirigeait le pro- « cès: tantôt il contre-interrogeait les témoins, et même ses « co-accusés qu'il inculpait; tantôt il s'amusait à jouter avec « le président qui n'avait pas toujours le dessus. Je me sou- « viens d'avoir vu Fieschi, Pepin, deux témoins, le procureur- « général et le président de la Chambre des Pairs, tous de- « bout et parlant à-la-fois, se disputer la parole. Fieschi leur « imposait silence à tous, prenait sa prise de tabac, regardait « les galeries en riant, faisait un signe de reconnaissance à « Nina Lassave, et continuait son rôle de grand homme, de « héros sur lequel étaient fixés les regards de toute la France. « Cette scène sentimentale produisait une vive impression. » Fieschi est devenu une espèce de héros: et ce ne sont pas seulement les hommes que leur sympathie politique rattache à ce promoteur téméraire d'une nouvelle révolution, qui lui ont élevé un piédestal. Les femmes l'ont regardé à-peu-près du même œil que les héroïnes de M. de Bal-

zac leurs meurtriers chéris. Les autorités traitèrent cet homme avec toute espèce d'égards. Sa concubine incestueuse fut admise à le visiter dans sa prison, avec une facilité de communication refusée à la femme et aux enfans de ses complices moins audacieux, et par conséquent moins admirés. Cependant une partie de l'intérêt public s'est portée sur ces scélérats subalternes. Les *pepinistes* et les *moreïstes,* imitant les partisans de Buonaparte, sont venus jeter des immortelles sur les tombes de leurs martyrs. Il fallait se cacher pour cela : car, dans ce pays de liberté, l'action de jeter des fleurs sur un tombeau expose un homme à être saisi par la police : répression nécessaire sans doute, mais qui n'est ni légale, ni conforme aux principes de la révolution de juillet. Un jeune homme et une jeune femme, venus de Carcassonne, c'est-à-dire de l'extrémité de la France, pour honorer ainsi les restes de Morey et de Pepin, ont été arrêtés. Voilà un héros et une héroïne tout trouvés pour les *Scènes de la vie de Province* de M. de Balzac.

Dira-t-on que nos recherches se sont étendues sur une période de temps indéfini, dont nous avons extrait toutes les affaires extraordinaires qui se sont présentées à nous? Prenons le journal d'une *seule* semaine, à une époque du mois dernier, époque où le changement de ministère et le procès Fieschi absorbaient toutes les colonnes des feuilles publiques. Voici un catalogue immense de crimes bizarres, de suicides extraordinaires : le prêtre G..... séduisant les jeunes filles dans le confessionnal et absous par le jury ; une jeune fille se tuant parce que son père lui a souhaité le bonsoir avec froideur ; un pêcheur, qui monte sur le haut d'un roc un crucifix à la main, lutte pendant long-temps contre ses amis et finit par se précipiter ; l'un des propriétaires les plus riches du Puy-de-Dôme, égorgeant son fils, qui s'est marié malgré lui ; un mari, deux enfans et un gendre, se réunissant pour assassiner leur femme, leur mère, leur belle-mère ; un mari essayant d'asphyxier sa femme et ses enfans, qui échappent par la fe-

nêtre ; un lieutenant-colonel, témoin de l'adultère incestueux de sa femme, déchargeant ses pistolets sur elle et son complice ; un curé, coupable de sacrilège, de vol, de meurtre sur une femme qu'il a séduite et qu'il coupe en morceaux. Interrogé sur la nature des livres qu'il avait coutume de lire, ce dernier cita particulièrement : *Marion Delorme ;* par Victor Hugo ; — *La Folie espagnole ;* par Pigault-Lebrun ; — *L'Homme de la nature ;* par Paul de Kock ; — *Les Scènes de la Vie privée; les Scènes de la Vie de Province ;* par M. de Balzac. Nous ne donnons aucun de ces exemples particuliers, pour plus que ce qu'ils valent réellement ; nous n'attirons l'attention que sur leur nombre et sur leur tendance. Nous avons fait un usage très réservé des matériaux qui se trouvaient sous notre main ; nous savons qu'une douzaine de crimes atroces et une demi-douzaine de romans licencieux ne suffisent point pour indiquer la situation morale d'un peuple. Nous aurions accordé peu d'importance à un seul Georges Sand, mais il y en a cinquante ; une seule Lelia ne nous aurait pas effrayé, mais on les compte par centaines ; nous n'aurions point parlé d'une vingtaine de suicides, de meurtres, d'adultères ; mais il y en a des milliers ; le tout concentré dans un espace de temps si étroit que c'est chose vraiment inouïe dans les annales des peuples.

La *Revue des Deux Mondes,* l'une des publications les plus répandues en France, convient que la révolution de juillet a changé quelque chose à la condition morale des femmes ; *que l'on a parlé plus crument ;* que l'étiquette et la réserve ont entièrement disparu ; que M. de Balzac a profité de ce mouvement et qu'il s'est ainsi emparé du succès. Cette émancipation qui détruit l'étiquette et la décence, soit qu'elle ait créé une dépravation plus profonde ou qu'elle ait augmenté l'audace de la dépravation existante, justifie nos craintes quant à la moralité des femmes : nous n'avons pas besoin de dire que dans un pays civilisé ce genre de corruption est, de toutes les corruptions, la plus irréparable.

Nous espérons que l'on ne se méprendra pas sur nos intentions, surtout en France. M. de Balzac et ses critiques ne nous persuaderont pas que cette contagion fatale ait pénétré dans toute la masse de la société française et l'ait imprégnée. Notre expérience personnelle nous a fait connaître tant d'exemples de bonheur domestique et de moralité privée, dans les rangs de la société française, que nous n'hésitons pas à porter un jugement favorable à la grande majorité. Sous le règne de la terreur, si la Majorité numérique était innocente, une Minorité victorieuse, sans scrupule, ardente, dépravée, marquait cependant de son empreinte, l'époque étonnée, la nation subjuguée : telle est sans doute aussi aujourd'hui la situation réelle de la moralité nationale dans cette contrée.

Que nos voisins se persuadent bien que nous n'écrivons pas avec nos préjugés nationaux, moins encore avec un sentiment hostile. Non-seulement nous aimons la France et la respectons en elle-même : non-seulement nous apprécions les qualités qui font d'elle, sous un bon gouvernement, l'une des fractions les plus puissantes et les plus dignes d'amour (1) de la grande famille humaine : mais nous savons que nos intérêts et ceux de la France sont communs. Son bonheur et sa prospérité doivent nous aller au cœur : ce sont notre bonheur et notre prospérité. Mais si Dieu veut qu'elle soit encore la proie du désordre moral et politique, nous verserons sur elle des larmes d'autant plus sincères que des craintes sur notre propre existence se mêleront à notre douleur pour elle. Notre dernière, nous allions dire, notre seule espérance, se concentre aujourd'hui sur un homme et sur son caractère personnel : nous voulons parler du roi des Français. Nous ignorons la part qu'il a pu prendre aux évènemens qui ont provoqué cette situation; nous aimons à le

(1) *Amiable :* ce qui ne veut pas dire *aimable*, mais digne d'attachement et d'amour.

croire exempt de tout blâme sous ce rapport : mais nous savons que son intention est d'arrêter le mal, nous croyons qu'il en a le pouvoir. C'est un homme de talent, de courage et de probité : sa vie n'a été qu'un long enchaînement d'épreuves dont il est sorti souvent avec honneur, et toujours d'une manière digne d'estime ; il a eu les qualités de fils, de père, de mari; les opinions religieuses de sa jeunesse ont dû se fortifier pendant une vie pénible et périlleuse. Si Dieu ajoute de longues années à sa vie et prête de la force à son âme, on ne peut désespérer ni de la France ni du monde européen. (1)

(Quarterly Review.)

(1) Note du trad. L'attention de nos lecteurs s'arrêtera sans doute sur l'hommage que l'auteur anglais se plaît à rendre aux qualités de S. M. Louis-Philippe. Si l'on se souvient que le torysme a dicté tout cet article, on ne pourra s'empêcher de reconnaître le mouvement de conversion que signale l'approbation donnée aux mesures du roi des Français par les anciens amis de la Monarchie, les fauteurs de Wellington et les dépositaires du principe conservateur. Déjà plusieurs fois cette marche du torysme au-devant de la nouvelle dynastie s'était fait sentir très vivement. C'est ainsi que Louis XIV, après avoir livré à Guillaume, prince d'Orange, une guerre inutile et acharnée, a fini par conclure avec lui un traité de paix qui excluait du trône le fils même du prince, dont le roi de France s'était déclaré le protecteur et l'allié. La politique cède toujours aux nécessités des temps. Non-seulement la polémique littéraire et les réflexions des publicistes subissent l'indispensable variation dont nous parlons, mais on la retrouve encore dans les opinions philosophiques : ou plutôt ce sont les opinions philosophiques qui, à l'insu des hommes d'action et sans que leur orgueil en convienne, préparent la voie des altérations matérielles et leur donnent le signal. Dans l'article qui précède celui-ci, article également emprunté au *Quarterly Review* et qui atteste les variations parallèles survenues dans la sphère des idées et de la philosophie, l'auteur s'est débarrassé avec une parfaite aisance de tous les préjugés de l'église Anglicane. Il y avait long-temps qu'une Revue protestante ne s'était montrée aussi noblement impartiale envers

le catholicisme. On ne peut douter (chose importante à signaler) que le sentiment de haine contre le papisme, sentiment si vif et si général autrefois en Angleterre, ne soit sur son déclin et ne cède la place aux hostilités des partis politiques et aux combats des diverses théories sur la fondation et sur le maintien de l'ordre social. Il nous a semblé important de réunir dans un même numéro deux articles qui constatent et dessinent nettement, sous le point de vue politique, philosophique et littéraire, le mouvement et l'attitude actuelle du parti conservateur.

Economie politique.

DES SALAIRES,

ET DE LA CONDITION ACTUELLE DES CLASSES INDUSTRIELLES (1).

En examinant l'accroissement rapide des richesses, qui s'est opéré, pendant les cinquante dernières années, chez toutes les nations de l'Europe, plusieurs publicistes et philantropes, surpris de trouver encore, parmi elles, des pauvres et des indigens, se sont demandé de bonne foi si cette augmentation du capital social avait réellement tourné au profit de l'association. Effrayés de la brusque substitution des machines aux bras de l'homme, de cette dépossession brutale des instrumens du travail, faite au détriment des classes dont ils étaient l'exclusive propriété; de cette lutte, trop souvent renouvelée du travail contre la misère, et de ces crises commerciales, qui sont venues si souvent attrister les contrées les plus florissantes; la plupart se sont décidés pour la néga-

(1) L'article que l'on va lire est extrait d'un ouvrage spécial, qui a paru récemment à Philadelphie. Dans notre livraison de février, nous avons publié le tableau de la *Situation actuelle de l'agriculture* et des *populations rurales de la Grande-Bretagne*, dont ce nouvel article peut être considéré comme le corollaire.

tive. Quelques-uns et, à leur tête, Malthus, l'ont fait d'une manière désolante pour l'avenir de l'humanité. Le temps s'est chargé de réfuter ces erreurs.

Sans doute, la position relative des ouvriers et de ceux qui les font travailler n'est jamais la même. Dans le progrès des sociétés, les capitaux ont une tendance à s'accumuler en grandes masses. Mais si la loi de progression est toujours favorable aux capitalistes, il ne s'ensuit point pour cela que la position *réelle* de l'ouvrier ne s'améliore pas : car il n'est guère possible que les richesses, et le luxe qui les accompagne, augmentent sans que la masse du peuple en profite : soit parce que les moyens de s'occuper utilement se multiplient, soit parce que les objets qui contribuent à l'agrément de la vie deviennent plus faciles à obtenir. Qui oserait dire, en effet, que l'artisan ne jouit pas aujourd'hui en Angleterre d'une vie plus douce et plus commode que les plus puissans seigneurs des siècles de la féodalité? Les productions des deux Indes garnissent la table de l'ouvrier; les matières premières dont se composent ses vêtemens viennent en grande partie de contrées dont l'existence même était inconnue à nos ancêtres, tandis que par les inventions du génie de l'homme les prix des objets manufacturés sont si diminués, et leurs qualités si fort améliorées, qu'ils sont descendus à la portée de toutes les conditions.

C'est seulement de nos jours qu'un changement général s'est fait remarquer dans la direction des sciences. Jadis elles avaient une marche exclusive et hautaine. Absorbées par la grandeur de leurs abstractions, elles songeaient peu à les faire servir, en les appliquant, au bien-être de l'espèce humaine. Il en résultait que les arts utiles, sans principes rationnels, ne se guidaient que par une sorte d'instinct empirique. Socrate se félicitait d'avoir fait descendre sur la terre la philosophie jusqu'à lui égarée dans les cieux; le dix-neuvième siècle aura eu la gloire de tirer la science de ses contemplations égoïstes. Plus populaire aujourd'hui, elle ne vit

pas exclusivement dans l'enceinte des académies; elle parcourt nos champs, nos ateliers, et vient même présider aux modestes arrangemens de l'économie domestique. Ainsi l'histoire naturelle, secondée par l'activité des voyageurs, multipliait ses conquêtes et enrichissait nos campagnes et nos jardins de mille plantes auparavant inconnues. Ainsi la chimie végétale, en prouvant que les diverses plantes ne tiraient pas les mêmes sucs de la terre, diminuait au moyen d'une judicieuse rotation des cultures, la lèpre des jachères. Une nation peut aujourd'hui doubler et même tripler les produits de son sol, sans l'étendre par des guerres ruineuses. En prenant la mécanique pour auxiliaire, la chimie a fait faire encore de bien plus grands progrès aux arts industriels. Elle a remplacé sur nos navires l'action capricieuse des vents par la puissance uniforme de la vapeur; elle accélère les transports par terre, et les soumet à une précision presque mathématique, tandis que dans nos ateliers elle opère des prodiges non moins étonnans. C'était dans l'Inde que les tissus de coton s'ouvraient naguère presque exclusivement. Il semblait impossible de la dépouiller jamais d'une industrie antique dont Alexandre l'avait déjà trouvée en possession. Eh bien! par la plus étonnante des révolutions, l'Angleterre renvoie aujourd'hui dans l'Inde, après les avoir façonnés, une partie des cotons qu'elle en tire bruts. Chose vraiment prodigieuse! avec l'économie de ses procédés, elle peut compenser et audelà les frais d'une double traversée de quatre à cinq mois et l'avantage d'une main-d'œuvre qui ne coûte que quatre à cinq sous par jour.

C'est aussi une direction populaire qu'ont prise quelques-uns de nos arts. Comme jadis, ils ne contribuent plus exclusivement à la splendeur de nos palais ou de nos temples. Entrez dans la demeure de l'artisan, vous la trouverez garnie d'une infinité de meubles dont, sous le règne d'Elisabeth, les classes supérieures elles-mêmes ignoraient l'usage; au seizième siècle la soie était exclusivement réservée aux

princes et aux rois; aujourd'hui les plus humbles de nos villageoises portent des fichus de soie à leur col; les sabots ont été remplacés par une chaussure plus confortable; l'habitation du pauvre est devenue à-la-fois plus saine et plus commode; et grâces à toutes ces heureuses modifications, nous avons depuis long-temps cessé de craindre le retour de ces famines périodiques, autrefois si fréquentes, ainsi que des épidémies qu'elles amenaient à leur suite et qui décimaient les populations. Jamais, certes, les arts ne sont plus dignes d'hommages, n'acquièrent plus de droits à la reconnaissance publique, que lorsque par de nouveaux procédés ils parviennent à associer le pauvre à quelques-unes des jouissances du riche. Une grande baisse a eu lieu, depuis la paix, dans tous les objets d'habillement, surtout pour ceux des femmes : les vêtemens des hommes ont aussi diminué de prix. Ils peuvent acheter aujourd'hui pour 9 à 10 sh. le yard, un drap d'une largeur double et d'une qualité infiniment supérieure à celui qu'ils payaient autrefois 6 sh. 6 d. Les gros chapeaux de feutre, qui coûtaient 3 sh. 6 d. se vendent aujourd'hui 2 sh. Les fortes bottes à la Blucher ont baissé de 14 sh. à 8 sh. 1/2 la paire, et les souliers de 10 sh. 6 d. à 7 sh. 6 d.

A tout prendre on peut assurer qu'il n'y a jamais eu d'époque où les moyens de se procurer du travail aient été plus nombreux et où les salaires, combinés avec le prix des divers objets de consommation, aient mis l'ouvrier plus à même de vivre avec aisance et agrément. Il serait absurde de soutenir qu'aucun changement n'aura lieu dans les diverses branches du commerce, aucune fluctuation dans les modes, point de nouvelles inventions ou de perfectionnemens dont l'effet pourrait être de priver momentanément de travail telle ou telle classe d'ouvriers; mais quand on examine l'état des sources fondamentales de l'industrie manufacturière, on peut avec raison se flatter d'une longue période de prospérité croissante. Aussi tous ceux qui mesurent le taux des salaires d'une manière

absolue, c'est-à-dire d'après la somme d'argent que l'ouvrier reçoit, commettent une erreur grave. C'est ce qui a fait dire à M. Mac-Culloch que les salaires ont baissé en Angleterre depuis cinquante ans, tandis que s'il avait consulté les tableaux que lui-même a insérés dans son *Dictionnaire du Commerce*, il aurait vu que les *véritables* salaires, c'est-à-dire *la quantité et la qualité des denrées que l'ouvrier peut se procurer par son travail,* n'ont cessé d'augmenter. Cette augmentation a été, à la vérité, peu considérable par rapport à la nourriture, à cause des lois sur les céréales, mais fort grande sur tous les autres objets. La meilleure preuve que l'on puisse donner de l'amélioration qui a eu lieu dans la position des classes ouvrières, c'est que les caisses d'épargne en Angleterre possèdent un capital de 15,000,000 £, et celles de France, plus récemment établies, 60,000,000 de francs. On lit dans l'ouvrage de M. Penchel : « L'homme des campagnes, qui ne connaissait qu'une « nourriture grossière, une boisson peu saine, a aujourd'hui « de la viande, du pain, du blé, du vin, de bon cidre ou de la « bière. Les denrées coloniales se sont répandues aussi dans « la campagne depuis l'augmentation de la richesse des cultivateurs. » Nous ajouterons que depuis 1815 l'aisance s'est considérablement accrue en Europe, et si nous portions nos regards sur la Russie, la Prusse et l'Allemagne, nous trouverions peut-être dans ces contrées une amélioration relative plus frappante encore qu'en France et en Angleterre. (1)

La cause immédiate du rapide accroissement qu'a pris le commerce de la Grande-Bretagne depuis un demi-siècle, est incontestablement due à l'extension extraordinaire de ses manufactures, à la supériorité et au bas prix de leurs produits. Sans entrer dans le détail des causes diverses qui ont contri-

(1) Voyez l'article sur la Ligue Prusse-Germanique, où l'on trouvera des chiffres très significatifs sur l'accroissement industriel de l'Allemagne et de la Russie.

bué à cette extension, il est impossible de nier que la *liberté* et la *sécurité* n'aient été les principales sources des richesses et de la puissance de l'Angleterre. Il n'y a eu que deux pays, la Hollande et les Etats-Unis qui, à cet égard, aient été placés dans des circonstances à-peu-près semblables à celles de l'Angleterre. Aussi, malgré les désavantages de leur position, les Hollandais ont été pendant long-temps et sont encore le peuple le plus industrieux et le plus opulent du continent européen, tandis que les Américains, dont la situation est plus favorable, avancent dans la carrière des progrès avec une rapidité inconnue jusqu'ici. Depuis long-temps la Grande-Bretagne a été exempte de toute aggression étrangère, comme de toute commotion intestine; la pernicieuse influence du système féodal s'y efface chaque jour; on y jouit de l'avantage des institutions libérales, sans aucun mélange de licence ou de violence populaire; les relations avec les nations étrangères y ont été à la vérité assujéties à plusieurs réglemens vexatoires et oppressifs; mais à tout prendre, l'ordre naturel des choses y a été moins entravé que partout ailleurs. Cependant, sans sécurité, la liberté aurait été inutile. Mais cette sécurité y a existé; les plans et les combinaisons des capitalistes n'ont été troublés par aucune inquiétude pour l'avenir. Si jamais cette sécurité venait à être ébranlée, la prospérité de l'Angleterre s'écroulerait sur-le-champ; et le commerce de Londres, semblable à celui de Tyr, de Carthage et de Venise, n'existerait bientôt plus que dans l'histoire. Il est par conséquent de la plus haute importance qu'en opérant les changemens qu'exigent les nouveaux besoins de la société, loin de porter la moindre atteinte à la confiance à laquelle ce pays doit le rang élevé qu'il occupe parmi les nations de la terre, on s'efforce d'asseoir cette confiance, s'il se peut, sur des bases plus solides encore.

Le voyageur qui parcourt l'Angleterre voit la campagne semée de fermes et de chaumières; mais à peine a-t-il passé

la Manche, la scène change complètement. Au lieu de jolies maisonnettes, chacune entourée d'un petit lot de terre, il rencontre de loin en loin un misérable village, résidence de tous les cultivateurs du pays environnant. Forcés par cet arrangement de faire tous les jours une lieue à pied pour se rendre à leurs champs, il s'ensuit qu'afin d'épargner les frais et l'embarras du transport, ils ne cultivent avec soin que les alentours immédiats du village, laissant les autres récoltes presque à l'abandon sur les terres les plus éloignées, sans aucun égard à la qualité plus ou moins favorable du sol. Il suffit de connaître l'histoire pour se convaincre que cette coutume est le résultat inévitable du défaut de sécurité qui, pendant tant de siècles, a régné sur tout le continent de l'Europe.

C'est à cette même cause qu'il faut attribuer le peu de disposition des peuples du continent à entreprendre de grands travaux d'amélioration. Ces travaux y sont exécutés par les gouvernemens, tandis qu'en Angleterre et dans les Etats-Unis, c'est presque toujours par les capitaux et les efforts des particuliers qu'ils s'accomplissent. Depuis plusieurs années déjà, il est question de faire un canal ou un chemin de fer du Havre à Paris et de là au Rhin; mais rien n'est encore commencé, quoique cette entreprise offre plus d'avantages peut-être qu'aucune autre du même genre en Europe. Si le peuple des Etats-Unis possédait une capitale comme Paris, il y a long-temps qu'elle communiquerait de cinq à six manières avec l'Océan et sur deux ou trois points avec le Rhin. Les mêmes causes ont empêché la construction des routes et des canaux en Espagne; aussi, les frais de transport y sont si élevés que dans le voisinage de Salamanque on a vu souvent, après plusieurs récoltes abondantes, le blé pourrir sur la terre, parce que la vente n'en aurait pas payé la voiture.

Cependant, si l'industrie jouit en Angleterre de la plus grande somme possible de protection et de liberté, elle se trouve sans cesse entravée dans son essor par les impôts de toute nature

qui pèsent sur elle, et qui réagissent d'une manière fâcheuse sur le taux des salaires.

Aux Etats-Unis, les impôts ont toujours été fort légers. Ce n'est que rarement et pendant de très courts intervalles que l'on s'est vu obligé d'avoir recours à d'autres taxes qu'aux droits de douane. En Angleterre, au contraire, depuis la révolution de 1688, le gouvernement a jugé nécessaire de prendre part à toutes les guerres de l'Europe, guerres qui ont entraîné des dépenses excessives, puis des dettes énormes et les impôts énormes qui accompagnent toujours ce déplorable système. En levant ces sommes, on a eu grand soin de ménager les intérêts des propriétaires fonciers, car c'étaient eux qui faisaient les lois; aussi, presque tous les impôts sont retombés sur les objets de consommation et partant sur les classes ouvrières. Grâce à ce système, plus compliqué qu'il ne le paraît, on déguise ce qui est effectivement payé; et si la contribution n'est pas très considérable, les acheteurs confondent l'impôt avec le prix naturel de l'article imposé, et oublient tout ce qu'il a d'odieux. Malgré cela, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les contributions indirectes portent un préjudice notable à la société en général; car lorsque les producteurs achètent des matières premières, ils sont obligés d'en payer le montant par anticipation, et ils se prévalent de ce paiement pour élever le prix de l'article imposé, non-seulement en raison du taux de l'impôt, mais encore de l'intérêt du capital avancé. M. Pitt disait que les trois cinquièmes du produit du travail entraient dans l'échiquier, et sir Henri Parnell a calculé que les classes élevées ne payaient pas six millions sur un budget de cinquante.

En 1833, le *Metropolitan Magazine* faisait les rapprochemens suivans: nous les reproduisons; car ils font parfaitement ressortir l'inégalité qui existe dans la répartition de l'impôt. Ils sont d'ailleurs trop concluans pour avoir besoin de commentaire.

Tableau des taxes payées par un habitant de Londres, qui jouit d'un revenu de 200 £ (5000 *fr.*), *pour lui, sa femme, trois enfans et une servante.*

	£		
Sur 26 liv. de thé 100 p. 100.	3	5	0
— 260 liv. de sucre à 2 d. et demi la livre	2	14	2
— 52 liv. de café à 6 d.	1	6	0
— 730 pots de porter et d'aile, 1 d. par pot.	3	0	10
— Sur 7 gallons de spiritueux à 10 sh. par gallon.	3	10	0
— 13 gallons de vin à 5 sh. 6 d. par gallon.	3	11	6
— 156 liv. de savon à 3 d. la livre.	1	19	
— 5 liv. de poivre à 1 sh. la livre.		5	0
— d'autres épiceries telles que gingembre, canelle, cloux de girofle, etc. au moins.		6	6
— 52 liv. de papier pour la maison ou pour les enfans à l'école à 3 d. la livre.		13	
— 12 livres d'amidon à 3 d. et demi la livre.		3	6
— un journal pris en lecture 1 d. par jour formant le quart du timbre.	1	10	5
— 25 liv. de raisin de Corynthe à 5 d. la livre.		10	5
— raisin sec, oranges, citrons, pruneaux, noix, etc. taxés à divers taux.		10	
A reporter.	23	5	4

	£	sh.	d
Report.	23	5	4
Sur l'usage d'omnibus, cabriulets, fiacres ou diligences	1	5	
— Objets divers tels que drogues, médicamens, livres, armoires, couverts d'argent, menues objets de luxe.	2	10	
Pour portes et fenêtres.	10	10	
— taxes des pauvres, de l'église, des routes, de l'eau, du gaz, de la police, etc.	10		
— Impôts sur les matériaux qui entrent dans la construction d'une maison, impôts qui se trouvent compris dans le loyer	12	0	0
— Impôts payés au boucher, au boulanger, au tailleur, à la marchande de modes, au cordonnier, au chapelier et à tous les autres fournisseurs, qui étant eux-mêmes imposés sur les susdits objets en augmentent d'autant le prix de ceux qu'ils vendent; au moins.	21		
Total des impôts payés annuellement par une personne jouissant d'un revenu de 200 l. st.	80	10	4

On sait assez avec quelle inégalité est réparti l'impôt sur les consommations; et nous concevons parfaitement toutes les difficultés qu'aurait le législateur pour le faire peser plus également sur toutes les classes. Mais ce que l'on a peine à comprendre dans un pays essentiellement manufacturier, c'est de voir avec quelle rigueur la contribution foncière pèse sur les éta-

blissemens industriels, tandis que les habitations du luxe et de l'oisiveté en sont presque dégrevées. Les exemples suivans feront mieux ressortir la partialité qui préside à cette répartition :

	£	sh.	d.
Une boutique dans Regent-Street de 21 pieds sur 75 paie d'après un revenu annuel estimé à 400 £. . . .	56	13	4
Le palais de Stowe, appartenant au duc de Buckingham, demeure princière, dont la principale façade a 916 pieds de large, avec des colonnes d'ordre corinthien, des pilastres, un salon pavé en marbre, une tour, des obélisques, des temples, des bois et des bosquets, paie sur une évaluation de 300 £ de revenu.	42	10	0
Le château de Nottingham, appartenant au duc de Newcastle, évalué à 100 £ de revenu, paie.	14	3	4

Et remarquez que ce même château de Nottingham ayant été, il y a quelque temps, endommagé par la populace, le duc reçut une indemnité de £ 20,000 pour les dégâts faits à une propriété d'un revenu estimatif de £ 100.

Une maison ayant huit fenêtres paie 2 sh. par fenêtre; si elle en a 16, elle paie 4 sh. 11 d. pour chacune; 32 fenêtres paient, 6 sh. 8 d. chaque; et l'échelle monte graduellement jusqu'à 39 fenêtres qui paient environ 7 sh. chacune. Grâces à ce système, les classes moyennes et inférieures sont surchargées d'impôts. Au-delà de 40 fenêtres, l'échelle baisse de nouveau, et passé 180, l'impôt n'est plus que de 1 sh. 6 d. par fenêtre.

Tous les biens-meubles paient au décès du propriétaire un énorme droit de mutation. Les propriétaires fonciers ont trouvé moyen de rendre pour eux cette charge moins lourde; ils se sont même arrangés de manière à ce que les produits de leurs terres ne soient pas diminués par le commerce de l'étranger. Non-seulement l'importation du blé est totalement défendue, mais encore les droits d'entrée sur tous les autres produits de l'agriculture sont si élevés qu'ils équivalent presque

à une prohibition. On conçoit tout ce qu'un tel système a de funeste pour l'industrie. D'un côté, elle est obligée de payer plus cher les matières premières dont elle a besoin pour entretenir ses ouvriers; de l'autre la demande de ses produits se trouve restreinte par la prohibition des céréales étrangères. Malgré cela, les impôts indirects, ceux qui atteignent essentiellement les manufactures, n'ont cessé d'augmenter, tandis que les contributions foncières restent presque stationnaires. En 1762, les impôts directs formaient environ un trente-sixième des dépenses annuelles de l'ouvrier; ils entrent aujourd'hui dans ces dépenses pour près d'un tiers. Une grande partie de cette immense augmentation doit être attribuée au monopole du thé dont jouissait la compagnie des Indes et à celui du blé dans les mains des propriétaires territoriaux. Que l'on ne se méprenne pas cependant sur notre manière d'envisager cette question. L'avantage que l'ouvrier retirerait de l'abolition des lois sur les céréales, consisterait moins dans la réduction du prix du blé que dans la plus grande quantité d'objets qu'il pourrait se procurer par son travail, provenant de l'accroissement de la demande produite par la liberté du commerce avec les pays qui cultivent les céréales. Ce profit ne coûterait aucun sacrifice au propriétaire, dont la terre se louerait probablement à un prix aussi élevé qu'à présent. Nonobstant les énormes déductions qu'il est obligé de supporter sur le produit de son travail, l'ouvrier reçoit une quantité toujours croissante d'objets de consommation, ce qui indique une augmentation constante dans le fonds qui sert à le payer. Quel ne serait pas cet accroissement s'il était libre d'échanger les produits de son travail, sans l'intervention des douaniers, des receveurs de l'accise et des lois sur les céréales! Si les vrais intérêts de l'Angleterre avaient été consultés, le taux des impôts ne serait pas aujourd'hui plus élevé qu'en 1762, et les salaires égaleraient ou peut-être même dépasseraient ceux des Etats-Unis.

Nous avons indiqué les causes qui ont déterminé le déve-

loppement industriel de notre époque ; nous avons fait sentir les différentes circonstances qui ont retardé ou accéléré ce développement ; nous allons maintenant exposer les résultats définitifs que le progrès industriel a exercé sur le bien-être des classes laborieuses.

M. Birch, dans la *Vie du prince Henri*, fils de Jacques Ier, nous apprend qu'au commencement du dix-septième siècle la viande de bœuf coûtait 3 deniers 3/4 la livre ; celle de mouton 3 deniers 3/8. A la même époque, le prix du froment était de 50 shillings le quarter ; le beurre coûtait 6 deniers la livre, et le sucre, 1 shilling. Le salaire le plus élevé des laboureurs était de 10 deniers par jour, sans la nourriture ; la plus grande partie ne recevait que 6 à 8 deniers, et les femmes, 5 deniers par jour. Le salaire des artisans variait de 8 deniers à 1 shilling. Le maître charpentier seul, qui dirigeait les travaux des autres, recevait 14 deniers. Il est évident que dans cet état de choses les classes industrielles étaient hors d'état de se procurer les objets de consommation qui aujourd'hui forment la principale partie de leur nourriture. Le pain blanc était une délicatesse réservée pour la table des nobles et des riches propriétaires. Les domestiques des plus grandes maisons ne recevaient que du pain de seigle et d'avoine. Les pommes de terre coûtaient 2 shillings la livre et ne paraissaient que sur la table du roi. Plus d'un siècle après l'époque dont nous venons de parler, les salaires n'avaient encore que faiblement augmenté, et même à la date récente de 1796, les provinces éloignées de la capitale étaient fort arriérées sous ce rapport. Voici quels étaient alors les salaires dans le Cumberland :

Pour battre le blé, faire des haies, creuser des fossés ou faire de la tourbe, par jour, 8 d. (80 c.) — Pour moissonner, 10 à 12 deniers (1 fr. à 1 20 c.) — Pour mettre en grange, 12 à 15 d. (60 à 75 c.)

Les femmes gagnaient quelquefois jusqu'à 6 deniers (60 c.), mais le plus souvent seulement 4 deniers pour arracher les

mauvaises herbes. Dans le temps de la fenaison elles recevaient 6 deniers, et lors de la moisson, 10 deniers. Quand elles restaient chez elles à filer de la laine, elles gagnaient de 4 à 6 deniers par jour. La nourriture ordinaire des personnes ainsi employées était, pour déjeuner, une espèce de pâte appelée *hasty pudding*, faite avec de la farine d'avoine, pétrie avec de l'eau et bouillie, du lait écrêmé, dont trois pintes valaient 1/2 denier, et quelquefois un peu de beurre. Le dîner était plus varié : il se composait communément de pommes de terre, qui coûtaient 8 deniers le boisseau, accommodées avec du beurre et du lard, et puis du lait et du pain d'orge. Le dimanche, du bœuf bouilli et un pudding de farine de froment. Le souper ordinaire était du lait bouilli avec de la farine d'avoine et du pain d'orge.

La position des artisans n'était guère plus favorable. Voici le budget d'un tailleur de la même province, âgé de trente ans, marié et avec trois jeunes enfans, tel que nous le trouvons détaillé dans un mémoire publié par sir F. M. Eden :

RECETTES.

	£
Produit du travail de 50 semaines (en supposant deux semaines d'indisposition) à raison de 8 d. par jour . .	10
Un apprenti gagnait 2 sh. par semaine	5
La femme en filant du chanvre et en aidant un peu à la moisson, ajoutait au revenu commun.	3
TOTAL des recettes. . .	£ 18 (450 francs.)

DÉPENSES.

	£	sh.	d.
Loyer 16 sh., chauffage, mottes et tourbe sans compter le travail de l'homme 10 sh. ensemble	1	6	
Orge 18 boisseaux à 5 sh, £ 4 10. farine d'avoine, 376 livres à 2 sh. 4 d. £ 3 0 sh. 8 d.	7	10	8

	£	sh.	d.
Beurre 50 liv. à 8 d. £ 1 13 sh. 4 d., lait 180 quarts 15 sh., mélasse 5 sh.	2	13	4
Drèche et houblon 5 sh ; pommes-de-terre 30 boisseaux à 8 d. £ 1, fromage 4 sh.	1	9	
Thé et sucre, 10 sh., chandelles, savon, sel, etc. 20 sh.	1	10	
Sage-femme 5 sh., tous les deux ans 2 sh. 6 d. C'était là la seule dépense des couches, l'usage du lieu étant que dans ces occasions chaque voisin fît un petit cadeau. . .	0	2	6
Le mari nourrissait un cochon et vendait une partie de la chair, le solde de la dépense était de	1		
Claques et souliers 10 sh. autres vêtemens et dépenses diverses £ 1 18 sh. 6 d.	2	8	6
Total des dépenses balançant les recettes. .	£ 18 (450 francs.)		

On conçoit que, dans les environs de Londres, une famille industrieuse devait gagner plus que dans les provinces éloignées ; mais en revanche, les dépenses étaient aussi bien plus fortes ; cependant on remarquera que si le peuple dépensait davantage, il vivait mieux, ce qui sert à confirmer ce que nous avons dit plus haut. Le même auteur d'où nous avons tiré les détails qu'on vient de lire nous fournit aussi l'état de la recette et de la dépense d'un jardinier du comté de Middlesex. C'était un homme industrieux, âgé de quarante ans, ayant une femme et quatre enfans, deux garçons de huit et de six ans, et deux filles de quatre ans et de dix-huit mois. Il travaillait l'été depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, et l'hiver depuis le jour jusqu'à la nuit.

RECETTES.

	£	sh.	d.
Gages fixes par semaine à 11 sh.	28	12	0
Profits extraordinaires chez son maître	6		
— chez d'autres personnes. . .	3		
La femme gagnait pendant la fenaison environ . . .	1		
Total des recettes. . . .	£ 38	12 s.	0 d.
	(965 francs.)		

DÉPENSES.

	£	sh.	d.
Loyer d'une chaumière et d'un petit jardin ; à 1 sh. 6 d. par semaine	3	18	0
Un pain de froment de 4 liv. par jour à 10 d.	15	3	4
Viande, 1 sh. 9 d. par semaine.	4	11	»
Petite bière 1 gallon par semaine à 6 d	1	6	»
Fromage	1	»	»
2 onces de thé par semaine à 4 sh. la livre	»	19	6
2 liv. de sucre par semaine à 9 d. la livre	3	18	»
Savon, environ une demi-livre par semaine à 9 d.	»	19	6
Chandelle, 10 sh.; charbon de terre, un boisseau par semaine pendant vingt-six semaines, à 1 sh. 6 d. par boisseau 1 £ 19 sh.	2	9	»
2 paires de souliers à 7 sh. 6 d. la paire ; pour le raccommodage 1 sh.	»	16	»
3 paires de bas 6 sh., un vieil habit 7 sh., des chemises 10 sh., autres objets de toilette 10 sh.	1	13	»
La toilette de la femme coûtait annuellement environ	1	1	»
Les deux enfans aînés coûtaient 3 d. par semaine chaque pour leur instruction à l'école.	1	6	»
TOTAL des dépenses.	£ 39	0 s.	4
	(975 francs.)		

On n'a rien compté pour les vêtemens des enfans ; la femme ayant toujours trouvé moyen de les habiller avec les vieux habits de son mari, ainsi qu'avec les cadeaux de linge, etc., qu'elle recevait à l'occasion de ses couches. Indépendamment de ses gages fixes, l'homme avait le droit de prendre des pommes de terre et des légumes dans le jardin de son maître, ainsi qu'un *quart* de lait écrémé tous les matins dans la laiterie. On voit que nonobstant ces secours assez importans, cette famille dépensait au moins tout ce qu'elle gagnait. C'était à-peu-près le sort de tous les artisans de l'époque.

En 1795, le prix des provisions à Manchester était comme suit : bœuf, de 3 deniers 1/2 à 5 deniers la livre; mouton, 5 d.; veau, de 5 à 6 deniers; porc, 5 deniers : lard, 8 deniers;

beurre frais, 1 shilling; beurre salé, 8 à 10 deniers; farine de froment, 3 shillings 3 deniers pour 12 livres; farine d'avoine, 1 shilling 11 deniers par 10 livres; pommes de terre, 6 shillings 6 deniers par 250 livres; lait écrêmé, 1 1/2 denier par quart; et lait nouveau, 3 deniers par quart; charbon de terre, 6 à 7 deniers par quintal de 112 livres. Le loyer était fort cher. On payait de 4 à 6 livres sterling par an pour deux petites chambres.

Les salaires étaient à cette époque comme ils le sont encore à présent, très différens, non-seulement dans les divers genres de fabrique, mais encore dans la même branche de travaux, selon le plus ou moins de talent et d'industrie des ouvriers. Le taux moyen des salaires des hommes était de 16 shillings par semaine; mais dès-lors on se plaignait, comme on le fait aujourd'hui, que les ouvriers poussaient l'imprévoyance jusqu'à passer un, deux et même trois jours de la semaine sans travailler. Les femmes et les enfans étaient alors, comme ils le sont à présent, employés à diverses opérations ayant rapport à la fabrication du coton. Les premières gagnaient moitié moins que les hommes, c'est-à-dire 8 shillings par semaine, et les enfans selon qu'ils étaient plus ou moins âgés, recevaient de 2 à 4 shillings par semaine. Ils commençaient à travailler à l'âge de sept ans. Les imprimeurs sur coton étaient fort bien payés; ils gagnaient depuis 1 guinée jusqu'à 2 £ par semaine. Les journaliers recevaient de 2 shillings à 2 shillings 6 deniers par jour.

Les six dernières années du siècle passé se firent remarquer par une grande cherté dans tous les genres de provisions, disette qui s'étendit sur tout le continent de l'Europe. Le prix moyen du blé monta, en août 1795, à 108 shillings le quarter; et en mars 1796, à 100 shillings. Dans les deux années suivantes, les prix baissèrent un peu; mais les deux mauvaises récoltes de 1799 et de 1800 les firent remonter au point qu'en mars 1801, le pain de quatre livres s'éleva à 22 deniers 1/4, prix le plus fort qu'il ait jamais atteint. Le prix de la viande

augmenta en même temps par la rareté des fourrages et l'influence défavorable des saisons sur les bestiaux ; les mêmes causes firent monter le prix du suif, et par suite celui du savon et des chandelles. La révolution de Saint-Domingue qui survint renchérit considérablement les denrées coloniales, et tandis qu'une suite d'hivers rigoureux haussait le prix du charbon, la cherté du fret occasionée par la guerre et l'augmentation des impôts, porta au double la valeur des matériaux nécessaires pour bâtir.

Cette hausse considérable et simultanée de tous les objets de première nécessité ne permit plus aux classes industrielles de subsister par les salaires qu'elles avaient gagnés jusqu'alors ; et comme il y eut en même temps, par suite de la guerre et de l'extension donnée à l'agriculture et aux fabriques, un grand besoin de bras, il s'ensuivit que les salaires augmentèrent partout, mais non dans une proportion suffisante pour compenser la hausse des denrées. Aussi, les ouvriers souffrirent de grandes privations, que ne soulagèrent qu'en partie les distributions d'alimens, de combustible et de vêtemens qui se firent dans la plupart des villes, soit gratuitement, soit à bas prix. C'est de cette époque que date la funeste coutume de compléter l'insuffisance du salaire par des distributions d'argent pour le compte des paroisses.

Dans cet état de choses, la populace se persuada que la disette, si elle n'avait pas été causée, était du moins maintenue et aggravée par les manœuvres des marchands et spéculateurs en denrées. Le gouvernement commit l'imprudence d'entretenir le peuple dans cette fausse idée, en faisant condamner de prétendus *accapareurs* et *regratiers*, tandis qu'il est évident que les spéculations des marchands de blé servent au contraire à mitiger le mal, si elles ne parviennent pas à l'empêcher. Si le consommateur était obligé de s'adresser directement au producteur, chaque mauvaise récolte serait suivie d'une famine. A l'époque dont nous parlons, la clameur qui s'éleva dans tout le royaume contre les marchands

de blé et les meuniers, occasiona de fort graves émeutes, et une entre autres à Londres qui, sans la conduite ferme et prudente du lord-maire, aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses.

Depuis 1801 jusqu'en 1812, il y a eu des alternatives de prix plus ou moins fortes; mais la première récolte d'une abondance générale après un long intervalle de mauvaises années fut celle de 1813, et son effet, joint à celui causé par l'ouverture des ports de l'Allemagne et de la Baltique, fut de réduire de 50 pour % le prix du blé. Peu après, une tendance à la disette s'étant de nouveau manifestée et ayant coïncidé avec de grandes levées d'hommes pour l'armée et pour la flotte, une augmentation des salaires fut encore demandée et accordée à regret. Cependant leur hausse progressive n'avait pas été aussi considérable que celle des prix. Il paraît, d'après Arthur Young, qu'en 1811, les salaires des agriculteurs avaient haussé de cent pour %, tandis que l'augmentation dans le prix du froment avait été de 115 pour %; celui de la viande de boucherie, de 146 pour %; celui du beurre, de 140 pour %; celui du fromage, de 153 pour %. L'accroissement du prix de la bière, du cuir et de quelques autres objets de première nécessité, avait été plus considérable encore. Il faut, en outre, remarquer que les seules classes qui obtinrent une augmentation, tant soit peu proportionnée à l'élévation du prix des denrées, furent celles des laboureurs et des artisans. La population manufacturière, par suite des décrets de Napoléon, des ordres du conseil et du bill américain de *non-intercourse*, se vit exposée à de grandes vicissitudes et même à des privations presque impossibles à supporter. Ainsi, les fileurs et les tisserands éprouvèrent en 1812, une diminution considérable dans leurs salaires, tandis que la farine de blé et d'avoine, ainsi que les pommes de terre qui formaient leur principale subsistance, avaient subi une grande hausse.

C'est en 1814, que les métiers mécaniques commencèrent

à être généralement adoptés dans les manufactures de coton. Dès l'année 1794, vingt ans après la découverte ingénieuse d'Arkwright, une manufacture de mousseline à la mécanique fut établie dans le comté de Dumbarton ; et en 1801, un moulin, avec deux cents métiers, pour le tissage de toiles plus grossières, fut construit à Pollockshaws ; mais comme nous venons de le dire, l'usage n'en devint général qu'en 1814.

La nouvelle méthode de fabrication en diminuant considérablement le coût de ces marchandises, en étendit proportionnellement le débit, et procura par la même raison de l'ouvrage à un nombre d'individus beaucoup plus grand qu'auparavant ; cependant il n'est pas moins vrai que les personnes qui s'étaient livrées au travail du tissage à la main eut beaucoup à souffrir de la concurrence; car chaque individu employé à un métier mécanique est en état de fournir, dans le même espace de temps, trois fois autant de toile que celui qui travaille à la main. Toutefois, le mal n'est que passager, tandis que les avantages des machines sont durables, même progressifs. D'ailleurs, le mal se trouva mitigé par l'occupation que les machines procurèrent aux femmes et aux enfans des tisserands, qui n'auraient point trouvé d'emploi sans cela.

Nous allons citer un seul exemple pour démontrer que l'adoption des machines a été en réalité très avantageuse à la masse de la population. La commune de Hyde, paroisse de Stockport, renfermait en 1801, une population de 830 individus, payant pour la taxe des pauvres 533 £ 12 shill. par an, c'est-à-dire, 13 shillings par tête. Aujourd'hui, cette même commune renferme 7,138 habitans, et paie 834 £ 14 shill. par an pour les pauvres, c'est-à-dire seulement 2 shill. 3 deniers par tête. Cet accroissement de prospérité est uniquement dû à l'introduction des machines à vapeur. La consommation moyenne des toiles de coton dans la Grande-Bretagne a été, de 1816 à 1820, de 227 millions de yards par an, et, de 1824 à 1828, de 400 millions par an.

Aujourd'hui elle est d'environ 500 millions de yards, ce qui fait vingt yards par chaque individu. Mais examinons maintenant quel a été le résultat définitif de ce progrès industriel sur les classes industrielles. Nous avons indiqué, au commencement de cet article, quelles étaient autrefois les recettes et les dépenses des classes ouvrières; nous allons exposer leur condition actuelle. Après ce rapprochement, il sera très facile de conclure.

En 1833, un fileur de coton, à Manchester, parachevait par semaine 19 livres de fil du n° 200; son travail lui rapportait net 42 shillings 9 deniers, et l'occupait pendant 69 heures. Mais ce serait là un chiffre trop élevé; prenons une moyenne, telle qu'elle a été constatée par les commissaires nommés dans la session de 1833, pour faire une enquête sur l'état des manufactures. Ayant interrogé la femme d'un ouvrier de Manchester, dont les salaires s'élevaient à 25 sh. par semaine, elle leur soumit l'état des dépenses qu'elle faisait par semaine pour l'entretien de son ménage, composé de son mari, d'elle et de cinq enfans, dont l'aîné était une fille, âgée de quatorze ans. Nous reproduirons ici ce tableau qui nous a paru résumer parfaitement la question.

	sh.	d.	
Beurre 1 liv. et demie à 10 d.	1	3	
Thé, une once et demie	»	4	1/2
Pain fait par elle-même; savoir 24 liv. de farine.	4	6	
Un demi *peck* de farine d'avoine.	»	6	1/2
Lard 1 liv. et demie	»	9	
Pommes de terre pour.	1	4	
Lait, un quart par jour à 3 d. le quart.	1	9	
Viande, le dimanche, environ une livre	»	7	
Sucre 1 liv. et demie par semaine à 6 d.	»	9	
Poivre, moutarde, sel, etc.	»	3	
Savon et chandelle	1	»	
Charbon de terre	1	6	
Loyer	3	6	
TOTAL.	18	1	

Voici maintenant quelle était la balance du budget de ce ménage :

Montant des recettes par semaine.	25	»
Déduites les dépenses ci-dessus	18	1
Reste pour les vêtemens, les maladies de sept personnes, l'éducation, etc.	16	11

Le déjeuner se compose en général d'une soupe au lait épaissie avec de la farine de blé ou d'avoine. Le dimanche du thé avec du pain et du beurre. Le dîner, les jours ouvrables, se compose de pommes de terre au lard avec du pain blanc. Le dimanche, de la viande de boucherie, point de beurre, d'œufs ou de pudding. Tous les soirs, du thé avec des tartines, rien de plus le dimanche. Pour souper, de la bouillie de farine d'avoine avec du lait : quelquefois des pommes de terre et du lait. Le dimanche, du pain blanc et du fromage; mais jamais les jours ouvrables. Quand les œufs ne valent qu'un demi-penny la pièce, il leur arrive de faire une omelette au lard. Cette famille ne boit ni bière ni spiritueux d'aucune espèce. La maison se compose de quatre pièces, dont deux à chaque étage. Ils ont deux lits dans la même chambre, un pour les parens et l'autre pour les enfans; six chaises et une table, un bahut pour serrer les habits; deux marmites, une bouilloire, un gril et une poêle à frire, une douzaine d'assiettes, quatre couteaux, autant de fourchettes, et plusieurs cueillers d'étain. Deux des enfans vont à l'école pour 3 d. chacun par semaine; ils y apprennent à lire, mais non pas à écrire. Il y a dans la maison quelques livres, tels qu'une Bible, un livre d'hymnes, et plusieurs petits volumes qui ont été donnés en prix aux enfans à l'école du dimanche. Sans doute toutes les familles ne vivent pas avec la même sobriété; mais toutes aussi ne sont pas chargées de cinq enfans, et ne se trouvent pas en mesure, malgré cela, de pouvoir économiser, les grosses dépenses étant faites, 16 sh. par semaine, soit 40 £

(1000 fr.) par an. D'ailleurs un fait unique ne saurait militer d'une manière assez puissante en notre faveur. Mais, ce qui est décisif, c'est que, depuis 1827, époque de crise et de malaise, les consommations ont considérablement augmenté dans toutes les villes manufacturières de la Grande-Bretagne. A Manchester, la consommation de la viande, depuis 1827, s'est accrue de 30 p. %; celle du thé, de 20 p. %; de la bière, de 75 p. %; des étoffes ordinaires et communes, de 80 p. %. La consommation de la houille y a fait plus que doubler et, chose étonnante, à Glasgow, la consommation du sucre s'est accrue de 33 p. % depuis 1827. Que l'on ne s'y méprenne point: ce ne sont pas les classes aisées qui opèrent cet accroissement; depuis long-temps, leur consommation a atteint le maximum; c'est à la plus grande facilité qu'ont les classes inférieures de se procurer ces objets, qu'il faut attribuer cet accroissement de consommation. Au reste, voici un fait qui est encore plus concluant. Il a été constaté, en 1835, qu'à Newcastle, outre les déposans à la Caisse d'épargne, il y avait 829 ouvriers, qui possédaient des coupons d'action dans différentes entreprises industrielles; à Manchester et à Liverpool, 2827; à Birmingham, 546. Nous ignorons quel est le nombre des actionnaires dans les autres districts manufacturiers; mais nous devons penser qu'ils s'y trouvent dans la même proportion; car l'aisance ne se concentre pas sur un seul point: elle pénètre dans toutes les branches du système industriel.

(Essay on Wages.)

Célébrités contemporaines (1)

N° I.

SIR JAMES MACKINTOSH.

Exiger des hommes, dans les temps de crise et de tourmente politique, une parfaite inflexibilité de principes; vouloir qu'ils ne réforment aucune de leurs opinions; qu'ils soient toujours conséquens à leurs théories; que la philosophie de leurs actes s'accorde avec la philosophie de leur pensée; que leur jeunesse soit le prologue exact de leur âge mûr, et leur vieillesse le corollaire de leur vie entière; demander qu'ils ne se rétractent jamais; que jamais ils ne confessent une erreur; c'est les élever à l'infaillibilité divine; c'est changer leur essence. Je conçois la sagesse rectiligne de Franklin ou de Penn. L'un est porté et soutenu par l'assentiment de ses compatriotes; il respire leur indépendance; il est animé

(1) Note du trad. Sous ce titre, nous réunirons désormais, comme nous l'avons fait déjà dans nos *précédentes séries*, des notices biographiques sur les personnes qui ont joué un rôle important dans la sphère où le hasard, les circonstances ou leur vocation les ont placées et auxquelles nous n'avons pas encore consacré d'articles spéciaux. Nous ne pouvions mieux commencer cette nouvelle galerie que par Mackintosh, philosophe, historien, publiciste, intelligence puissante qui a exercé sur son époque une grande influence, et dont l'Angleterre déplore la perte récente. Mackintosh a fourni à notre recueil un grand nombre d'articles; nous avons souvent entretenu nos lecteurs de son caractère et de ses travaux; mais nous ne lui avions pas encore consacré de biographie spéciale.

de leur patriotisme ; personne ne révoque en doute la vérité de ses axiomes et la moralité de sa conduite ; il marche dans une route frayée par ses contemporains, par ses amis, par ses frères, et l'applaudissement du monde entier l'encourage. L'autre, Guillaume Penn, a pour mobile, le plus puissant des leviers, une foi religieuse, que la persécution rend plus intense : mais il n'en est pas ainsi des époques et des contrées où tout est question. Voici des argumens en faveur de la liberté et de la monarchie ; partout des probabilités, des excuses, des palliatifs, des moyens de défense. Chaque faction a son code de morale ; nulle n'est coupable. Comment juger les évènemens, prévoir l'avenir, deviner le présent, débrouiller la trame complexe des intérêts, éclaircir les questions douteuses, s'armer contre les assertions fausses, résister aux enthousiasmes dangereux, repousser les espérances chimériques, pressentir les résultats funestes d'un excellent principe, connaître les véritables ressorts du bonheur public, démêler les desseins d'un ambitieux hypocrite, et pressentir les longues déductions des faits ?

En Angleterre, depuis un siècle, la vacillation des opinions a été fréquente, excusable ; elle a marqué la vie de quelques-uns de nos plus remarquables hommes d'état et de nos orateurs les plus distingués. Cobbett, Southey, Mackintosh, ont changé de parti. Le plus énergique et le plus anglais des écrivains polémiques ; le savant et le poète auquel nous devons de si éloquentes pages ; l'historien, le métaphysicien, l'orateur ; tous trois accessibles aux impressions du dehors, doués d'une sensibilité intense ; emportés par leur émotion ; guidés par l'instinct et la sympathie, se sont classés tour-à-tour au nombre des tories et des whigs. Southey est un homme honorable ; Mackintosh a fait preuve de la délicatesse de sentimens et d'idées la plus scrupuleuse et la plus exacte ; Cobbett, malgré ses torts, ne manquait ni de générosité ni de franchise. Etudions (c'est une analyse assez curieuse) les variations de ces trois hommes célèbres.

Les accès de la fièvre politique portent toujours au loin une contagion redoutable, dont Cobbett a ressenti l'influence comme une frénésie ardente et féroce; Southey, comme un somnambulisme poétique; Mackintosh n'a reçu que des atteintes plus légères, et la maladie à laquelle il ne résistait pas s'est montrée chez lui sous sa forme la plus bénigne. Il convenait que cela fût ainsi, dans cette âme douce et aimante, dans cet esprit rêveur et flexible, chez cet homme de contemplation et de méditation paisibles. Révolutionnaire, il ne hurlait pas le dithyrambe ensanglanté. Ami du passé, il ne demandait pas l'hécatombe de tous les partisans de l'avenir. Comme il ne touchait à aucun extrême, il n'a vacillé qu'entre des points plus rapprochés; comme il cherchait la vérité philosophique et non le pouvoir ou la fortune, il a pu se rétracter sans honte. Jetez les yeux sur la vie de Cobbett : c'est toute autre chose. Le pauvre orateur démagogue a passé la moitié de sa vie à maudire ce qu'il avait béni pendant l'autre moitié.

Southey, qui peut-être a droit à plus d'estime que son contemporain Cobbett, a commencé par admirer Marat et Payne, pour se rattacher ensuite à Castlereagh et à M. de Bonald. La ferveur de cette intelligence brûlante l'emportait au dernier excès de toute opinion.

Southey peut servir de modèle, d'exemple et de leçon à ces esprits que l'exagération entraîne en dépit d'eux-mêmes. Quel doit être leur étonnement lorsque, à la fin de leur vie, ils mesurent de l'œil l'espace parcouru; affirmations, dénégations, fanatisme et athéisme; idolâtrie de toutes les idoles contraires; panégyriques de la république et de la monarchie: de Cromwell et de Charles Ier; de Louis XVI et de Robespierre. Quelle que soit leur sincérité, ces hommes souvent doués d'une âme poétique sont des guides peu sûrs, des observateurs superficiels, des philosophes passionnés. On a vu Southey en Angleterre, Monti en Italie, Châteaubriand en France, parer d'une auréole de talent leurs contradictions perpétuelles. Constans dans leur seule violence, ils ressem-

blent au pendule qui décrit un cercle, d'autant plus allongé qu'il tombe de plus haut, et qui s'élance du côté droit avec d'autant plus de précipitation et d'ardeur qu'il a été entraîné vers la gauche avec plus de force et qu'il tombe d'un point plus élevé.

Pardonnons à ces poètes, qui se croient philosophes et qui, faits pour colorer leurs pensées et celles des autres d'un style brillant et hardi, n'ont vu dans la société qu'un prisme aux mille couleurs étincelantes. D'autres, moins pardonnables, se laissent dominer, non par l'imagination, mais par la rancune et la vengeance : tel fut Cobbett. Les actions de sa vie, démenti perpétuel que cet homme se donnait à lui-même, n'ont été que les résultats contradictoires d'animosités variables. Pour qu'il ne fût pas le plus méprisé et le plus obscur des écrivans, il a fallu toute l'énergie et l'étendue de sa capacité intellectuelle. Sa vie ne s'explique que par la permanence de la colère. D'abord soldat, il sert avec honneur! mais la discipline militaire le force au silence; il dévore et concentre sa fureur, sollicite avec instance son congé, l'obtient, et le premier usage qu'il en fait, c'est d'intenter devant une cour martiale une accusation capitale contre trois officiers. La cour s'assemble, le procès s'instruit : Cobbett, s'apercevant sans doute de la faute qu'il a commise, du peu de preuves qui se trouvent en son pouvoir, de l'imprudence de son accusation, se sauve en France et de là en Amérique.

Après avoir essayé de se venger des Anglais et de la discipline guerrière; après avoir reconnu que cette vengeance retomberait sur sa tête, il offre ses services aux Etats-Unis. Repoussé par Jefferson, ne pouvant pas même trouver d'écoliers pour leur apprendre l'anglais et le français, il résout de tirer vengeance des républicains qui lui donnaient une hospitalité incomplète. Alors commence son rôle de libelliste. Pierre *Porc-Epic* harcèle les démocrates, invective Franklin, injurie le mécréant Lafayette, le couvre d'outrages, enveloppe des mêmes malédictions le roi d'Espagne, son ambassadeur, Bona-

parte, Talleyrand, Shéridan, et finit par accumuler tant de calomnies qu'on le traîne à la barre des tribunaux. Deux fois condamné pour libelles particuliers contre le docteur Rush, et pour calomnie contre plus de trente personnes, il est obligé de payer cinq mille dollars; de subir une arrestation, et d'abandonner tout son mobilier à ses ennemis. Jusqu'alors ses écrits avaient respiré le prosélytisme monarchique le plus ardent.

Il revint victime des démocrates et demanda au ministre d'Angleterre le paiement de ses services; à la paix d'Amiens, il refusa d'illuminer. La populace brisa ses presses. Selon lui, Charles Ier était un martyr; les Bourbons seuls pouvaient sauver la France; une guerre à outrance devait purger le globe des jacobins. Rien de plus naturel, de plus nécessaire, disait-il, que l'esclavage des nègres. La liberté de la presse était dangereuse, ainsi que l'instruction primaire. Il ne trouva pas que les ministres anglais offrissent à ses travaux en faveur de la monarchie une assez belle récompense: après avoir été leur athlète dévoué, il devint tout-à-coup leur antagoniste forcené. Poursuivi à-la-fois par ses créanciers et par le gouvernement, il partit de nouveau pour l'Amérique; et là, il donna un libre essor à toute sa colère vindicative. Puis, il revint dans sa patrie, apportant avec lui les reliques de Thomas Payne qu'il essayait de canoniser: de Payne qu'il avait couvert d'opprobre et de mépris. Hostile à la fédération américaine, et gardant le souvenir des mauvais traitemens qu'elle lui avait fait subir, hostile au gouvernement représentatif de l'Angleterre qui l'avait laissé sans ressource et sans défense, il devint radical outré. Puis, quand il eut mis le pied au parlement, on le vit faiblir, tourner le dos aux radicaux ses amis et se rattacher aux tories qui, dans les derniers temps, avaient reçu la promesse de sa coopération. Sa mort seule arrêta cette dernière évolution d'une vie qui avait été frapper à tous les points extrêmes de la circonférence politique.

Il est bien difficile que l'homme politique devienne meil-

leur. Nos impulsions vertueuses ou honnêtes sont sans cesse contrariées ou étouffées par cette lutte d'intérêts matériels et hostiles, qui nous entraînent au mensonge, à la vénalité, à la duplicité, au charlatanisme. Dans cette mêlée furieuse et confuse, il ne s'agit que de porter des coups violens et assurés; l'amour du vrai et du beau s'évanouit; le succès est tout. Si Cobbett représente la colère et la passion dans la sphère politique, Southey représente la poésie cédant à l'influence des opinions extérieures, et Mackintosh, la rêverie philosophique dominée par les mêmes influences.

Southey commença par rêver la fondation d'une Pantisocratie (république de l'égalité complète). Il continua en publiant des drames et des odes où l'insurrection était proclamée un devoir. Puis, à la fin de sa vie, poète lauréat, il attaqua violemment toutes ces idées de réforme, et fit dans une prose éloquente l'apothéose du passé. Ces deux limites, et le vide qui les sépare, furent remplis par une foule de variations moins importantes, qui toutes portent l'empreinte de la même ardeur impétueuse et étourdie. Rien de tout cela ne tire à conséquence : Southey est poète.

Mackintosh le philosophe, qui après avoir défendu avec enthousiasme les principes de la révolution française, a fini par les attaquer et les maudire, a conservé tous ses amis, dont il a même augmenté le nombre; ennemi du gouvernement, puis salarié par le gouvernement, il n'a trouvé d'adversaire que parmi ces libellistes obscurs qui flétrissent de leur éloge et dont les injures honorent. On a reconnu la bonne foi, la sincérité, la noblesse d'âme, qui ont toujours empreint son caractère. Exposé à la contagion des opinions les plus opposées; il n'a jamais accepté la violence, ni exercé la frénésie et l'immoralité des actes. Qui peut lui faire un reproche d'avoir vu avec douleur la liberté s'ensevelir sous ses propres ruines? Quand Bonaparte tua sa mère, la république, et se fit un trône avec les débris de l'indépendance française; quand la révolution de 1789 n'eut pour résultat que l'asservissement

de l'Europe, faut-il s'étonner que les intelligences les plus diverses, après avoir eu foi à l'avenir du genre humain, aient détourné leurs yeux avec dégoût de ce désolant spectacle. Sheridan, L. Spenser, L. Fitz William, Grattan, Dumont, Bentham, Coleridge, ont partagé le désappointement et le désillusionnement de Mackintosh. Le républicain Dumont, l'ami de Bentham, a même soutenu que Burke, en attaquant la révolution française, avait sauvé l'Europe.

Oui, la liberté paraissait belle, lorsque la Bastille tombait, lorsque la France, d'un élan unanime, secouait ses vieilles chaînes. Elle parut affreuse et impossible, lorsque les Girondins marchaient à l'échafaud, lorsque le Directoire jetait ses proscrits dans les solitudes meurtrières de l'Afrique. Bentham lui-même en est convenu. Cet homme, que les radicaux regardent comme leur oracle, a composé un petit volume de *Sophismes anarchiques*. « Les auteurs de la révolution française, dit-il, en détruisant l'aristocratie, ne se sont pas aperçu que leurs doctrines faisaient naître un fléau plus formidable encore : l'anarchie; que la *déclaration des droits de l'homme,* interprétée par une foule ignorante, avait établi le droit du meurtre et du pillage, et qu'il y avait folie et crime à donner, pour commentateurs et pour proclamateurs à un nouveau code de lois, des misérables en haillons, affamés, armés de piques ». Bentham, que l'on ne soupçonnera pas d'avoir ambitionné des places, et succombé à une apostasie vénale, va jusqu'à dire que toutes les formes de gouvernement sont bonnes et que la meilleure constitution pour un peuple est celle à laquelle il est accoutumé. Le spectacle, donné par la France et sa révolution, avait donc rattaché au principe conservateur les esprits les plus démocratiques. Un homme qui, en 1789, en 1804, en 1814, en 1834, eût vu la révolution française du même œil, aurait été ou un Dieu ou un démon. Elle est sanglante, glorieuse, ignoble, lâche, atroc féconde, impuissante et puissante; portez sur elle, si vous l'osez, le même jugement pendant toutes ses phases.

Phénomène nouveau dans l'histoire, on ne peut la juger d'après aucun antécédent. Aux premières réformes qui remplissent de joie tous les cœurs honnêtes, qui exaltent tous les esprits élevés, succèdent avec une rapidité effrayante : émeutes, proscriptions, confiscations, banqueroute, assignats, maximum, guerres civiles et étrangères, tribunaux révolutionnaires, guillotines, noyades, fusillades. Bientôt un despotisme militaire écrase l'indépendance européenne. Puis, la vieille dynastie, de retour, ramène tous les vieux préjugés et les vieux abus. Il faut une nouvelle révolte pour la faire descendre du trône. Sommes-nous au bout de tant de variations, et qui aurait prévu l'un des actes de ce drame à l'aspect des actes précédens? Un voyageur trouve sur sa route un fruit dont l'apparence et la saveur lui semblent indiquer une nourriture excellente et salubre. Il le désigne comme tel à ses compatriotes; puis il reconnaît que les qualités du fruit sont vénéneuses, qu'il renferme un suc dangereux pour la santé. Il change alors d'avis, et il propage sa nouvelle opinion, jusqu'au moment où une révulsion inattendue lui apprend que le même fruit est un remède puissant, mais héroïque, dont il faut user avec une précaution extrême, et qui, en déterminant les crises les plus violentes, peut sauver la vie. Voilà certes beaucoup d'opinions différentes : celui qui les a émises tour-à-tour, peut-il être accusé de caprice?

L'intelligence de Mackintosh était si heureusement constituée que, même désappointé dans ses espérances, il ne perdit jamais de vue sa noble confiance dans l'avenir de l'humanité. La paix, la liberté, la tolérance lui furent toujours chères. La convulsion qui ébranla tous les autres esprits laissa le sien immobile sur sa base; s'il quitta l'idolâtrie de la liberté, ce fut pour embrasser avec ferveur le culte raisonnable de la même idole. Il fut infidèle aux vices, non aux principes fondamentaux de son parti. On put s'étonner de voir un philosophe réformer ses premiers jugemens et avouer sa propre erreur, aveu qui répugne à l'infaillibilité dont les philo-

sophes se targuent ordinairement. Mais les penseurs raisonnables lui surent gré de cette franchise.

Suivons cette âme honnête, cet esprit sincère à travers les phases diverses de son existence littéraire et politique : elles nous offriront le même spectacle, celui d'un esprit qui ne cherche que la vérité, et dont les variations même méritent plus d'estime que l'opiniâtre frivolité des esprits vulgaires.

L'Écosse, patrie des spéculations philosophiques, vit naître James Mackintosh en 1765. Son berceau fut placé au milieu de l'un de ces paysages solitaires, agrestes et rians, que le poète Burns a délicieusement chantés ; son père avait quelques propriétés de peu de rapport dans le village d'Aldourie, à quelques milles d'Inverness. Au berceau de tous les hommes célèbres, nous rencontrons les malheurs domestiques et l'adversité, nourrice des intelligences supérieures. La famille noble des Mackintosh possédait un château en ruine et un petit domaine près de Killachie. Le père de James, le capitaine John Mackintosh s'occupait assez peu de sa famille dont les besoins du service l'éloignaient. Quelque temps après la naissance de James, le capitaine s'embarqua pour l'île d'Antigue où il passa neuf ans. L'enfant resta soumis à la tutelle de sa mère, à laquelle il dut le premier élan de son esprit, le premier développement de cette éducation morale qui dispose de toute notre destinée. Rien de plus touchant que les souvenirs que Mackintosh a consacrés à sa mère et aux jours de son enfance. « Quinze ans se sont passés, dit-il ; « les océans et les montagnes me séparent de mon pays : et « j'évoque avec joie *Clune,* la petite maison dans laquelle je « reçus les soins maternels. Je crois voir la fenêtre étroite du « parloir modeste, les eaux du grand lac et leur enceinte de « rochers perpendiculaires, tapissés de feuillages sombres, « les petits sentiers en zig-zag courant à travers les bois « et s'arrêtant devant notre chaumière ; enfin le banc de « mousse sur lequel je venais m'asseoir en comptant les

« galets du rivage : tout cela est présent à ma pensée, et la « fraîcheur de ces tableaux lointains me ravit encore. Ma « mère était pauvre : le seul être au monde qui dépendît d'elle « c'était moi ; je ne sais si son affection pour moi ne fut pas « augmentée par cette situation spéciale : je n'étais pas seu- « lement son fils, mais le compagnon de sa pauvreté. »

Comme Rousseau, Walter-Scott, Racine, Goëthe, Mackintosh attribue à sa mère l'éveil de ses sentimens moraux. Les facultés affectueuses de ce sexe justifient les assertions de ces hommes célèbres. Le père joue dans la famille le rôle du bourreau dans l'histoire ; et, si la vie intellectuelle dépend du sexe viril, c'est toujours la femme qui éveille en nous la vie morale, celle des affections et des sympathies.

En 1775, on envoya le jeune Mackintosh à l'école de Fortrose : autour de lui, selon l'habitude écossaise, régnait la controverse. Tout le monde disputait sur les points les plus épineux de la théologie : lingère, maîtres d'étude, écoliers, chacun avait sa petite hérésie destinée à son amusement personnel : les jeux bruyans des écoles étaient délaissés pour cet autre délassement puéril et terrible qui a versé tant de sang humain. Il reçut ainsi le premier germe de cet amour des discussions qui ne l'a plus quitté. Argumentateur de première force ; amoureux de l'art héraldique, qui est pour les Écossais une affaire de famille, il consacra ses premières années à déchiffrer l'arbre généalogique des Clans et à se nourrir des subtilités de la polémique religieuse. La généalogie et la théologie ébauchèrent son éducation. On aurait tort de regarder comme perdu ce temps en apparence mal employé. Dans la jeunesse, l'acquisition des connaissances positives est moins importante, que l'exercice de l'esprit ; la lutte n'est jamais inutile. On peut reprocher aux méthodes nouvelles, destinées à faciliter l'éducation, le peu de ressort et d'élasticité qu'elles prêtent à l'intelligence, semblables à ces médecins qui surchargeraient un corps faible d'alimens savoureux. Rousseau et Gibbon, qui ont pris la peine de nous raconter

quel fut le puéril apprentissage de leur pensée, combien de rêveries folles, combien d'absurdes chimères préparèrent le triomphe de leur raison, ne suivirent pas une marche plus directe. « Je m'étais transformé, dit Mackintosh, en vrai « théologien du Bas-Empire. Je vivais au milieu des Sublapsa- « riens et des Supralapsariens, « des Remontrans et des Uni- « versalistes, des Pélagiens et des semi-Pélagiens, des Ar- « miniens et de leurs adversaires. Tout le monde autour de « moi soutenait la doctrine calviniste de la prédestination et « de la nécessité. Je prétendis et déclarai, *unguibus et ros-* « *tro,* que la volonté de l'homme est libre. Je ne rêvais que « Constantinople. Les splendeurs de l'Eglise grecque m'eni- « vraient. Lorsqu'on me croyait fort occupé de mes devoirs « scholastiques, une illusion puissante et bizarre, fascinant « mon esprit, me persuadait que j'étais à Byzance, vers le « sixième siècle : empereur, tout puissant, réglant les céré- « monies et les dogmes, distribuant les places et les provin- « ces aux grands de mon Empire; ayant mes favoris spé- « ciaux; les choisissant surtout parmi les théologiens; écra- « sant les méchans de ma colère impériale; enfin plus heu- « reux dans mes chimères que jamais Empereur ne le fut dans « la réalité de son pouvoir. Ce métier de rêveur éveillé n'a « pas dominé ma jeunesse seule : il a duré toute ma vie. Com- « bien de fois, au milieu des in-folio qui m'ensevelissaient « lorsque mes meilleurs amis me croyaient absorbé par l'é- « tude la plus sévère des lois et de l'histoire, ai-je recom- « mencé dans mon âge mûr toutes ces rêveries Constantino- « politaines, et discuté intérieurement les subtilités de l'*Ou-* « *sios* et de l'*Omousios!* »

Voilà quelles furent les premières épreuves, les premières luttes de cet esprit théorétique, et comment s'éleva pour la discussion et la métaphysique l'un des hommes qui ont fait revivre, dans les temps modernes, avec le plus de succès et de talent, la subtilité pénétrante des Scotistes et des Thomistes du moyen âge. Ne voyait-il pas ses petits compatriotes pré-

férer la dispute au pugilat et à la paume? Bientôt un parlement en miniature fut fondé à l'imitation du grand parlement de Londres par les élèves du collège d'Aberdeen; on se distribuait les rôles de Fox et de Pitt. Ces communes au petit-pied excitaient une vive émulation; et Mackintosh brillait surtout dans le rôle de Fox. A quinze ans il n'avait encore eu d'amour que pour la théologie; une jeune personne d'Inverness lui inspira une affection plus mondaine qui lui fit oublier les argumens de l'école. Il aurait bien voulu se marier : mais se marier sans état! Que fera ce jeune homme sans fortune? sera-t-il professeur comme il le desire? ou libraire à Londres comme il en a l'espérance? Le professorat exigerait des protections, et l'état de libraire des capitaux qu'il n'a pas. Il regrette de ne pouvoir devenir avocat : c'est le penchant naturel de son esprit; mais ici encore les ressources lui manquent : cette cruelle nécessité qui presse et entraîne les hommes le domine et force son choix; il ira étudier la médecine à Édimbourg.

Mackintosh médecin! On devine assez que cet esprit toujours ardent aux controverses ne s'attacha point à la pratique de la médecine. Ce fut encore pour lui un sujet de discussion et de débat. Il deviendra un orateur remarquable, un improvisateur facile : mais il ne s'enrichira d'aucune des connaissances qui justifient le titre de docteur-médecin; « à peine, dit-il « dans les fragmens de ses Mémoires', aurais-je pu distinguer « une pleurésie d'une hydropisie et le quinquina de la camo- « mille : cependant je soulevais tous les soirs, en présence « d'une assemblée nombreuse qui m'écoutait avec attention, « les plus hautes questions de la science. La médecine de Cul- « len se mourait. Celle de Brown trouvait de nombreux prosé- « lytes. Jeune et ardent, j'adoptai les doctrines de l'opposi- « tion; je fus Browniste avec fureur. Ce système guérissait « toutes les maladies par les excitans. Vous aviez la fièvre : « on vous donnait du vin de Bordeaux; l'accès devenait plus « violent; on employait l'alcool. » La destinée de Brown fut

singulière, son remède le tua. Il préparait ses leçons par des libations copieuses : pendant le cours de la séance, il renouvelait son inspiration en buvant de l'eau-de-vie. Trop fidèle à sa théorie d'hygiène, il partit pour Londres, annonça des cours publics, tomba dans une ivrognerie invétérée et incurable : un beau jour, on le trouva ivre mort dans son lit, il ne s'éveilla pas. Brown était éloquent. Sous un tel maître, Mackintosh apprit peu de chose, mais il se confirma dans ses habitudes d'orateur.

Il eut alors occasion de se lier avec plusieurs hommes remarquables qui se trouvaient dans la capitale de l'Écosse : Emmett qui voulut révolutionner l'Irlande et se réfugia aux États-Unis; Malcolm Laing, l'historien; Benjamin Constant, qui n'était encore qu'un Génevois spirituel et caustique. On discutait devant lui sur la religion véritable des héros d'Ossian; Benjamin Constant écouta les orateurs et leur adressa les complimens d'usage : « Je crois (leur dit-il ensuite) qu'Ossian aura « été fort embarrassé pour inventer la religion de ses héros! » Cette vague éducation eut ses résultats nécessaires. Mackintosh en porta toujours l'empreinte, et pendant sa vie entière il n'estima rien tant que l'escrime de la parole. Heureux désormais de se promener dans les détours obscurs de la métaphysique; au lieu d'idées fixes et arrêtées, il eut de beaux rêves : il se joua au milieu de brillans fantômes que nulle discipline sévère ne vint disperser. Vers le commencement du printemps suivant, il se rendit à Londres, et contracta presque aussitôt un mariage que désapprouvèrent tous ses amis. Résolution imprudente en apparence, qui a décidé la destinée et la gloire de Mackintosh. Il était pauvre et épousait une femme pauvre : mais la dot qu'elle lui apportait, c'était l'affection qui donne le courage, l'indulgence qui excuse les faiblesses sans les allier ; c'était le jugement le plus sain et l'âme la plus droite. Cette femme, maudite par ceux qui s'intéressaient à Mackintosh, donna la première impulsion à sa vie de gloire et de fortune; elle le poussa vers la réputa-

tion, dans la route du travail et de la persévérance; peut-être même l'époque la plus réellement heureuse de cette existence qui devait être brillante un jour, fut-elle l'époque de tourment et de lutte obscure, pendant laquelle, homme de talent encore inconnu, il repoussait la pauvreté et préparait sa destinée. Il n'avait pour ressource que quelques pamphlets et quelques articles de journaux : travail peu rétribué et peu connu; interrompu par un voyage dans les Pays-Bas, et qui dura jusqu'en 1791.

Alors Burke venait de publier cette admirable invective contre la révolution française, qui exerça plus d'action sur l'Europe, que la coalition de Pilnitz. Mackintosh, whig, défenseur des principes de liberté, dans toute leur étendue, dans toutes leurs conséquences, osa se mesurer contre Burke. Il publia ses *Vindiciæ Gallicanæ* dont l'effet fut terrible et qui releva tout-à-coup la fortune du pauvre médecin sans clientelle et sans appui. C'était une défense éclatante, rapide, dialectique, des principes que la révolution française avait fait triompher. Nous ne doutons pas que l'auteur ne fût de bonne foi alors. Peut-être s'est-il trompé; du moins il l'a pensé lui-même. Mais que l'on veuille observer sa situation personnelle. Les libraires-éditeurs de feuilles publiques trouvaient qu'il écrivait beaucoup trop et lui retranchaient arbitrairement une portion du salaire convenu. « Quoi, s'écriait John Bell directeur de l'*Oracle*, dix guinées pour aujourd'hui! Il n'y a pas de journal qui puisse résister à cela! » Pressé par la pénurie, reconnaissant son peu de talent pour la médecine, partageant les opinions révolutionnaires des parens de sa femme, rapproché de l'opposition par cet état précaire et irritant qui tient l'âme dans un mécontentement continuel; il s'engagea pour la somme de trente livres sterling seulement, et une fois payée, à réfuter l'ouvrage de Burke : il demanda ce paiement comptant, et les gains considérables que fit ensuite le libraire engagèrent cet honnête commerçant à doubler et même à tri-

pler la somme qu'il avait promise. Tous les soirs, dans cette solitude pauvre où ses amis d'enfance ne venaient pas même le visiter, il lisait à sa femme les pages qu'il avait écrites, son labeur de la journée. C'était elle qui le stimulait dans ce travail, premier échelon de sa gloire. Qu'on nous permette de citer à ce propos le passage touchant d'une de ses lettres. « Il faut que je vous dise ce qu'était ma femme et ce que je lui dois. Mon choix avait été dicté par l'aveugle préférence de la jeunesse. Amie tendre, conseillère admirable, compagne dévouée, elle affaiblit ou effaça mes défauts qu'elle paraissait ignorer. Sa tendresse lui enseigna la prudence; son dévoûment transforma sa nature généreuse et lui enseigna l'ordre, l'économie, la frugalité. Pendant la période la plus critique de ma vie, elle mit de l'ordre dans mes affaires et me débarrassa de ce fardeau toujours pénible pour l'homme d'étude et de cabinet. Ma dissipation me perdait. Elle m'arracha doucement à ce danger. Mon irrésolution avait besoin d'un appui, elle me l'offrit. Mon indolence retombait sans cesse vaincue et paralysée, sous le poids de ses premiers efforts. Elle stimula ma paresse et me prêta une énergie qui depuis a trouvé sa récompense. Elle était toujours là pour me garantir contre ma propre étourderie, contre mon imprévoyance. Tout ce que je suis, tout ce que je serai, je le lui dois; et jamais, au milieu de son vif intérêt pour moi, elle n'oublia un seul instant de ménager ma sensibilité irritable ou mon honneur d'homme et d'écrivain. Hélas! je l'ai perdue, elle, l'objet de mon premier choix et la compagne de mes jours d'infortune; perdue au moment où j'aurais pu lui faire partager une destinée meilleure. »

Ce panégyrique, le plus touchant peut-être et le plus spontané que jamais mari ait consacré à sa femme, a tout le mérite de la vérité. Jamais homme de lettres ou artiste ne fut plus négligent de ses intérêts que Mackintosh. On

pouvait lui dire, comme au célèbre orateur Grattan : « Il ne vous manque, pour être le plus grand homme de votre époque, qu'une ou deux aunes de cordonnet bien employé, et l'art de mettre en ordre vos papiers, vos lettres et vos créances. » Tous les détails de la vie, toutes ces misères matérielles, dont le moindre clerc d'huissier s'acquitte avec tant de bonheur, étaient des affaires épineuses pour Mackintosh. Il ne se serait jamais délivré, sans sa femme, des embarras qui épuisaient la sève de sa jeunesse. Il savait à-peu-près qu'une guinée représente une certaine quantité de menue monnaie; mais quelle était cette monnaie et quels articles pouvait-on, sans être dupe, se procurer par ce moyen chez l'épicier ou le tailleur, c'est ce qu'on n'a jamais pu lui apprendre. Je ne doute pas que s'il eût eu le bonheur de conserver sa femme, le reste de sa vie n'eût été beaucoup plus heureux et plus fécond en grands ouvrages et en utiles entreprises.

La route de la réputation et de la fortune était aplanie pour Mackintosh; les whigs avaient les yeux fixés sur lui; aucun athlète de cette force ne s'était encore élancé dans la carrière libérale. La valeur de ses articles s'éleva tout-à-coup. Les journaux de l'opposition lui ouvrirent leurs colonnes. Las de ce titre de médecin que rien ne justifiait, il se prépara à devenir avocat, et vendit, pour subvenir aux frais de son éducation judiciaire, quelques débris de propriété que la mort de son père avait fait tomber entre ses mains. Sa réputation toujours croissante le rapprocha de Burke dont il avait été l'antagoniste. Cet homme supérieur invita son adversaire à venir le visiter dans sa solitude de Beaconsfield; Mackintosh y passa plusieurs jours. Un témoin qui se trouvait placé entre les deux rivaux a conservé le souvenir de cette entrevue.

« C'était, dit-il, chose intéressante d'observer la différence et la portée de ces deux esprits : l'un, plus poétique, plus coloré, en même temps plus amoureux d'axiomes certains et d'aphorismes positifs; l'autre plus vague, plus méta-

physique, plus fin, plus subtil, moins fixe et plus mobile.

« Burke condamnait la démocratie, comme un gouvernement impossible et monstrueux ; on ne peut, à-la-fois, disait-il, agir et contrôler son action. Dans une telle forme de gouvernement, le pouvoir souverain se place en dehors de toute responsabilité, de tout équilibre ; il ne peut trouver de contrepoids. La meilleure constitution, ajoutait-il, est celle qui met le pouvoir entre les mains de l'aristocratie naturelle, en la soumettant au contrôle du peuple. Aussi, la nôtre me paraît-elle excellente, malgré ses apparentes irrégularités ; nous avons une démocratie cachée, mais puissante ; une monarchie ostensible et limitée : l'une, toujours maintenue par son respect pour le pouvoir ; l'autre, toujours exposée à la critique populaire. »

Quant à Mackintosh, moins sententieux, moins solennel, il rencontrait aussi, sans les chercher, ces résumés brillans et définitifs qui concentrent en quelques paroles la sagesse de toute une vie, l'expérience des nations ; mais ces sentences, rédigées par un homme du monde, n'avaient pas le coloris poétique et la forme brève, ardente, incisive, qui distinguait toutes les paroles de Burke.

En 1797, Mackintosh, perdit sa femme, et resta veuf avec trois filles en bas âge. Cet ange du premier mariage semblait ne s'être montrée dans sa vie que pour le conduire à la fortune qu'elle-même ne possédait pas, mais dont elle lui avait donné le secret et ouvert, pour ainsi dire, le trésor. On attendait tout de lui ; et ce qu'il y avait de vague et de mal arrêté dans les contours de son talent, ne faisait qu'élargir le cercle d'une réputation encore incertaine, mais que l'on croyait susceptible du développement le plus vaste. Ses *Vindiciæ Gallicanæ*, plaidoyer spirituel en faveur de la démocratie, furent suivies de lectures et d'improvisations sur le même sujet ; l'introduction seule fut publiée ; c'est encore l'œuvre d'un avocat consommé, plutôt que celle d'un philosophe. Tous les côtés vulnérables sont évités ; tous les argu-

mens qui peuvent servir sa cause sont employés avec une dextérité admirable. Cependant on commence à s'apercevoir que Mackintosh lui-même n'a plus la même foi dans ses propres principes. La révolution française ne lui semble plus infaillible. Il veut s'élever à des théories plus générales, plus vastes, et que les erreurs des hommes ne puissent mettre en danger. Quelques jours avant sa première séance, des Français étaient venus lui rendre visite et n'avaient pas manqué de le complimenter sur la manière victorieuse dont il avait défendu la révolution française.

« Ah! messieurs, leur dit-il, vous m'avez bien réfuté! »

Il a laissé des traces vives et touchantes du combat auquel son esprit fut en proie lorsque, passant de la théorie à la pratique, il vit l'application réelle de ses magnifiques chimères aboutir à une mystification sanglante.

« Rempli d'un enthousiasme qui ne s'est pas affaibli depuis ma première jeunesse pour le bien-être des hommes et l'établissement d'un meilleur ordre social, je commençai par publier mes idées, à une époque où la maturité manquait également à ma pensée et à mon style. Hélas! le changement éternel des affaires humaines m'a contraint à rectifier des idées que je croyais arrêtées sans retour, et la constance même de mon dévoûment aux intérêts du genre humain passa pour inconstance. Il faut avoir éprouvé mes espérances et subi mes désappointemens pour se faire une idée de ce que j'ai dû souffrir. Il faut avoir attaché toute sa vie au succès de la révolution française, à sa moralité, à sa justice, pour comprendre toute l'étendue de mon désenchantement, pour sympathiser avec mes sentimens, avec mes regrets, avec mes angoisses. Défenseur du peuple et de la justice, j'ai été témoin de massacres judiciaires et populaires : les amis auxquels alors j'ai confié ma douleur n'existent plus aujourd'hui. Mais l'impression que ces évènemens m'ont laissée est toute fraîche, toute vivante et rien ne l'effacera jamais. Plus impartial maintenant et plus calme, je juge mes anciens jugemens,

et je ne suis pas bien sûr encore que l'établissement de cet épouvantable despotisme militaire auquel Bonaparte a soumis la France, et qu'elle accepte comme une chaîne glorieuse, ne m'inspire pas une horreur démesurée qui fait pencher la balance de ma raison du côté de la démocratie, et me rend injuste malgré moi-même. Je fais les plus grands efforts pour corriger cette déviation; mais cela n'est pas facile. En politique, rien de plus insensé que la croyance à des opinions arrêtées sans aucune porte ouverte à l'avenir. Les causes d'erreur dans nos calculs sont si nombreuses; nous sommes si peu certains de notre foi politique, qu'un ange ne devrait pas jurer de ne se tromper jamais. »

Ces paroles même de Mackintosh prouvent qu'il se prépare toujours en lui une oscillation nouvelle, qu'il s'y attend, qu'il la prévoit, et qu'il la réalise. La théorie philosophique de l'inconstance, en matière politique, se trouve là toute posée. De sa conversation avec Burke date une nouvelle époque de sa pensée. S'il reçut l'absolution des partisans de la monarchie, il eut à subir l'anathème de ses anciens amis; les noms de renégat, d'apostat et de traître ne lui furent pas épargnés. Rien de plus injuste. C'était un esprit consciencieux, scrupuleux à l'excès et controversant avec lui-même la vérité ou le mensonge, le fort et le faible des différentes théories qu'il embrassait.

Un second mariage contracté avec miss Allen de Cressilly, lui permit de se livrer à sa nouvelle profession d'avocat, sans consacrer tous ses soins à l'éducation de ses jeunes filles. Au palais, ses succès furent contestés : philosophe, plutôt qu'homme de loi, il sacrifiait souvent les intérêts de sa cause à l'éclat de l'argumentation. L'affaire de Peltier fut, pour sa carrière du barreau, ce que son pamphlet contre Burke avait été pour sa réputation d'écrivain. Peltier, agent salarié des Bourbons, avait publié une ode tendant à encourager l'assassinat du chef de la France. Mackintosh ne défendit pas Peltier le moins du monde, mais il saisit avec empresse-

ment cette occasion de brûler ses vaisseaux et de rompre toute espèce de pacte avec les opinions républicaines. A propos d'une si mince affaire, il était vraiment curieux de voir tout le présent, tout le passé, tout l'avenir de la politique se soulever à-la-fois; les questions les plus ardues et les plus profondes sortir à-la-fois de terre, lorsqu'il ne s'agissait que d'un libelliste subalterne et d'une mauvaise ode. Peltier, homme vaniteux avant tout, ne pardonna pas à son avocat l'usage qu'il avait fait de cette cause, l'obscurité dans laquelle il avait laissé M. Peltier lui-même, la préférence accordée à Bonaparte sur M. Peltier, enfin les cinq belles guinées qu'il fallut définitivement débourser. La déclamation de Mackintosh retentit à travers l'Europe; elle eut l'honneur d'être traduite par l'éloquente madame de Staël.

Sa paix se trouvait ainsi faite avec le gouvernement, qui devait savoir gré à Mackintosh de sa conversion, quoique son discours en faveur de Peltier attaquât le gouvernement et défendît l'inculpé contre l'avocat-général, lord Sydmouth. A peine la place de juge au tribunal de Bombay fut-elle demandée par Mackintosh, elle fut obtenue. Le roi le créa chevalier vers le commencement de 1804 : il partit pour sa destination, accompagné de sa seconde femme, de trois filles du premier lit et de deux autres du second. Il croyait avoir atteint le but de ses desirs, et se trouver en position d'achever paisiblement plusieurs grandes entreprises historiques et littéraires : il n'en eut pas le temps, dit-il. L'indolence n'a jamais le temps. Il était paresseux avant tout : le climat de l'Inde ne fit qu'augmenter cette disposition qu'il avoue lui-même si ingénument lorsqu'il confesse au public ses rêveries constantinopolitaines. On peut dire avec raison qu'il rêva le reste de sa vie. Il prit pour des études sérieuses, une espèce de voyage d'aventure sans suite et sans règle, à travers toutes les régions de l'intelligence et les écrivains de tous les pays. Aussi cette homme remarquable a-t-il laissé fort peu de chose qui soit réellement digne de lui, à

l'exception de quelques admirables articles de revues et d'un fragment sur l'histoire de Jacques II. Il ne l'ignorait pas : « Mes « ouvrages, disait-il, sont moins des travaux que des pro- « jets ; que vous dirai-je pour m'excuser ? Pendant mon « séjour dans l'Inde, je n'ai guère fait que mon métier « de juge et celui de critique, qui n'est encore qu'une ma- « nière de porter des sentences, sans responsabilité et sans « jury. »

La bienveillance, l'esprit et l'érudition étaient le fond du caractère de Mackintosh ; et ce mélange compensait dans le monde, au parlement, même dans ses travaux littéraires, les défauts graves qu'il n'a jamais pu corriger. On aimait sa conversation, et l'on recherchait sa présence, bien qu'il eût conservé un accent écossais, aussi prononcé que désagréable, et que la première impression qu'il produisait fût peu agréable. Son dialecte guttural joint à un patois d'avocat et de paysan d'Ecosse nuisait à son éloquence. Jamais jusqu'à l'époque de sa dernière vieillesse, il n'effaça entière ment les traces de cette première origine. Ses manières, à-la fois obséquieuses et abruptes, avaient quelque chose de très singulier, et l'on ne s'y accoutumait pas sans peine ; mais la bonté et l'indulgence de son caractère perçaient à travers cette écorce, et l'on ne pouvait passer quelque temps avec lui sans l'aimer. Un jour, je l'entendis réciter à table le portrait le plus satirique et le plus piquant que l'on ait fait de lui. « Voyez, dit le poète, ce savant d'Ecosse, qui essaie d'unir le grave au doux, le plaisant au sévère. Oh le beau mélange ! oh ! le singulier modèle ! cet homme est tout, et parvient à n'être rien. Philosophe profond, qui veut savoir ce que les dames pensent de lui ; athlète écossais dont les nerfs se sont détendus sous l'atmosphère de Bombay : sigisbé philosophe, que l'amour fuit ; présent à tous les concerts et parlant théologie quand il est fatigué de martyriser les vers du Tasse et de prêter les vagues accens de ses montagnes aux idiomes de la France et de l'Ausonie. Un salut de travers, un

sourire qui est une grimace, une politesse empruntée : Que vous dire enfin, c'est une assez jolie perle d'Ecosse à demi brute, à demi polie. » Cette caricature était évidemment l'œuvre d'un ennemi. Mackintosh, après avoir récité ces vers avec une verve très spirituelle, s'écria : « A la bonne heure, c'est de la vraie plaisanterie ! » Rien ne le caractérise mieux.

Son impulsion était violente, et son exécution timide. Il s'embarquait avec étourderie et se repentait avant d'avoir touché le port. Naturellement modeste, candide, modéré : toutes ces qualités s'accordaient bien avec l'heureuse nonchalance dans laquelle il laissait couler sa vie. Il aurait été plus grand, moins aimable, moins heureux, si ses impressions eussent été plus durables, son âme plus hardie, sa philosophie moins spéculative et sa raison moins subtile. Il a vécu en paix même avec ses ennemis, et M. Sydney avait raison de dire qu'en le formant, la nature avait oublié de lui donner du fiel. Trop prodigue d'éloges, il en détruisait la valeur par la facilité du panégyrique ; sa conversation délicieuse, facile, flexible, offrait quelquefois des pensées trop communes ou trop stériles sous les draperies flottantes de quelques mots heureux. Il serait à desirer que l'on imprimât ses articles de journaux, ses notes éparses, fruit d'un esprit fécond et digressif comme celui de Montaigne. Quelques extraits en donneront une idée. On y trouve ce mélange d'anecdotes piquantes, de vives saillies, de dialectique pénétrante et d'observations ingénieuses qui prêtent tant de charmes à la conversation.

« Madame de Genlis, dit-il, a eu raison de s'occuper de madame de Maintenon : c'est une héroïne selon son cœur ; une espèce de vertu bâtarde fabriquée par la crainte de l'enfer et de la honte. Une égoïste prudente et sensée, une femme aussi intéressée qu'il est permis à une chrétienne de l'être ; une âme qui, soumise à une contrainte perpétuelle, avait oublié tout élan spontané, et qui avait échangé ses

qualités naturelles et aimables contre des qualités factices et utiles. »

Les réflexions de Mackintosh sur un ouvrage bien supérieur aux lettres de madame de Maintenon, la *Corine* de madame de Staël, méritent d'être reproduites, c'est ce qu'on a dit de plus juste, de plus fin.

« Pourquoi signaler les défectuosités du plan? Ce serait perdre son temps et son travail. La narration n'est qu'un prétexte, et l'auteur s'empare de tout ce qu'il peut développer : des idées e des sentimens. Ce voyage, mêlé à un roman, est rempli de tableaux de mœurs et de traits de caractères si délicatement sentis, que peu de personnes les ont observés. Peu de personnes aussi les comprendront. Il semble qu'elle soit la seule qui ait jamais habité Rome et deviné ce que Rome possède. Le marquis d'Erfeuil est si parfaitement, si complètement Français, que les critiques de son pays prétendent qu'Osvald est sacrifié à ce personnage. Corine est l'idéal de ce que madame de Staël pouvait être, de ce qu'elle est, de ce qu'elle aurait voulu être. La pureté que ses sentimens et ses principes lui apprennent à aimer; les talens de toute espèce que son organisation puissante aurait facilement conquis; les incidens extraordinaires et les scènes dramatiques dans lesquelles se complaît cette intelligence à part; la beauté même qu'elle attribue à son portrait imaginaire; la beauté, objet de ses contemplations et de ses méditations si fréquentes, qu'elle finit par se l'assimiler dans l'enthousiasme qui la pénètre; voilà les matériaux avec lesquels madame de Staël a créé *Corine*. Le vrai défaut du livre, c'est qu'il manque de calme : il surabonde de réflexions trop délicates et trop profondes. L'intensité de la passion est trop uniforme; l'intelligence se fatigue; le cœur cesse de sentir.

« Mais, voyez, ajoute Mackintosh avec une admirable sagacité, combien la tendance de cette époque est vive et générale. Peut être madame de Staël n'est pas capable d'ajouter foi au dogme d'aucune secte; cependant elle semble prête à

s'associer à toutes les sectes. On est bien loin de l'époque où la destruction de tout sentiment religieux semblait imminente. La réaction se fait sentir de tous côtés. »

En novembre 1811, la santé de sa femme le força de revenir en Angleterre, et bientôt ses anciens amis le portèrent candidat au parlement : il eut comme orateur politique le même genre de succès qui l'a suivi dans tout le cours de sa vie, un succès pour ainsi dire en dehors de la carrière qu'il adoptait. En effet, lorsque Mackintosh plaida au barreau, il fit admirer son éloquence d'homme politique; lorsqu'il écrivit l'histoire il déploya une érudition féconde. Lorsqu'il prit part aux débats des Communes, son talent d'avocat reparut et se développa en liberté. C'est le fait d'une intelligence vague, sans point d'arrêt, qui ne sait où se fixer, qui touche à tous les points de la circonférence, et qui, par un bizarre caprice, se plaît surtout à embrasser la spécialité la plus éloignée du sujet qu'elle traite.

(Dublin University Magazine.)

Voyages.

EXPÉDITION DU CAPITAINE BACK.

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES,

A LA RECHERCHE DU CAPITAINE ROSS. (1)

Le capitaine Back, déjà célèbre par la constance et l'intrépidité qu'il avait déployées dans les deux expéditions de Franklin et de Richardson, se trouvait en Italie, lorsque, en 1832, il apprit que le sort du capitaine Ross et de ses compagnons était encore incertain. Il se hâta de retourner en Angleterre, pour offrir au gouvernement ses services, dans le cas où l'on voudrait organiser une expédition pour

(1) NOTE DU TRAD. Nous avons fait connaître, l'an dernier, les résultats scientifiques de l'expédition et du séjour du capitaine Ross dans les mers arctiques ; la relation du capitaine Back, envoyé par terre à la recherche de ce navigateur, n'offre pas moins d'intérêt. Elle complète l'ensemble de nos connaissances géographiques sur ces points extrêmes de notre globe devenus depuis quelque temps l'objet de l'attention des savans et des navigateurs. Cette relation corrobore en outre une grande partie des observations faites par le capitaine Ross. Les sociétés géographiques de Londres et de Paris ont accueilli le récit de ce voyage avec le plus grand intérêt, et l'un de nos éditeurs les plus éclairés sur cette matière, M. Arthus Bertrand, va bientôt publier la traduction complète de ce voyage. La carte que nous avons annexée à cet article permettra de suivre avec plus de facilité l'itinéraire et les descriptions du voyageur.

aller à leur recherche. A son arrivée, les préparatifs de l'expédition se faisaient déjà; aussi les offres du capitaine furent-elles acceptées avec empressement.

Le capitaine Back quitta Londres le 17 février 1833, accompagné de M. King, chirurgien, et de trois hommes, dont deux avaient déjà fait le voyage avec sir John Franklin. A New-York, toutes les attentions de la plus franche hospitalité leur furent prodiguées, et on leur offrit un bateau à vapeur pour les conduire à Albany. De là l'expédition se dirigea sur Montréal; puis elle se rendit à La Chine, l'un des comptoirs les plus importans de la compagnie de la baie d'Hudson, et point de départ des bateaux qui se rendent dans le haut Canada. Le capitaine Back y fit l'acquisition d'un canot, et après avoir réuni un nombre suffisant de voyageurs, il quitta Norway-House, le 28 juin. Seize personnes, consistant en timoniers, charpentiers, artilleurs, pêcheurs et *voyageurs*, l'accompagnaient. Le canot du capitaine Back était encombré d'hommes, de bagages et de provisions; c'était à ne pouvoir s'y remuer. On a peine à comprendre comment il est possible d'entasser tant de monde dans un si petit espace; il faut avoir vu les embarcations des indigènes, pour se faire une idée de ce système de navigation. Huit Indiens, hommes, femmes et enfans parviennent à se loger dans la plus petite des nacelles, qui n'a pas souvent cinq pieds de long sur deux et demi de large. On dirait des harengs en caque : ils sont là, à demi nus; leurs cheveux noirs, gras et mêlés, d'une malpropreté dégoûtante et criant tous à qui mieux mieux. Pour compléter ce tableau, les chiens, qui ne sont guère inférieurs à leurs maîtres sous le rapport de l'intelligence, forment une sorte d'escorte sur les deux bords de la rivière, et à mesure que le canot fend le courant de l'eau, hommes et chiens poussent à l'unisson des cris aigus et affreux.

Le 8 août, l'expédition atteignit le grand lac de l'Esclave et fut reçue au fort Résolution, station de la compagnie de la

baie d'Hudson par M. Mac Donnell, qui la dirigeait. Déterminé à ne pas perdre de temps, pour chercher le fleuve qui devait le conduire à la mer, le capitaine Back partit, le 11, dans un vieux canot avec son domestique, un Anglais, un Canadien, deux métis et deux Indiens, pour faire un voyage de découvertes. Leur traversée fut heureuse jusqu'à la partie orientale du grand lac de l'Esclave, où se jetait une rivière inconnue, dont le lit était élevé et rocailleux, et à laquelle on donna le nom de *Rivière du Givre*. Elle était tellement coupée de cascades et de rapides, qu'il fallut souvent porter à dos d'hommes non-seulement les effets et les provisions, mais encore le canot lui-même, par-dessus des rochers de deux mille pieds de haut. La peine fut excessive, et ce qui la rendit doublement cruelle, c'était l'innombrable quantité de moustiques et de petites mouches, appelées dans le pays *grains de sable*, qui vinrent constamment réveiller nos voyageurs. On ne peut se faire une idée des cruelles souffrances que ces insectes infligent aux hommes entreprenans qui se décident à parcourir ces contrées. Les éviter est impossible, et, quoiqu'on parvienne à les tuer par milliers, leurs bataillons sont si nombreux et se renouvellent si vite, qu'on est bientôt obligé d'abandonner cette lutte inégale. Subjugué à-la-fois par la douleur et la fatigue, l'infortuné se jette, par désespoir, la face contre terre, et, à demi suffoqué dans sa couverture, il repose pendant quelques heures d'un sommeil inquiet, agité et entrecoupé par de perpétuels gémissemens. En hiver, ces insectes se réunissent en masses compactes, et prennent leur essor à la belle saison. Les petites mouches, dites *grains de sable*, et que les Canadiens appellent des *brûlots*, sont pour le moins aussi gênantes que les moustiques. Quand on s'enfonce dans les creux resserrés et suffoquans des rochers, ou que l'on traverse les terrains marécageux, ces insectes s'élèvent en épais nuages et obscurcissent l'air. Il est également difficile de voir et de parler; car ils s'élancent sur toutes les parties du corps qui

ne sont point couvertes, et y attachent leurs suçoirs venimeux. Le sang coule le long du visage, comme si l'on y avait appliqué des sangsues, et leur morsure cause une douleur brûlante, immédiatement suivie d'inflammation et de vertiges. Partout où nos voyageurs s'arrêtaient, ce que la nature du pays les forçait de faire très souvent, non-seulement les Européens, mais les Indiens eux-mêmes, se jetaient par terre en gémissant de douleur. Le capitaine Back se défendit pendant quelque temps, en agitant un rameau dans chaque main; mais, malgré cette précaution et en dépit d'un voile et de gants de peau, il fut cruellement maltraité.

Cependant la rivière devenait de plus en plus difficile. Les rochers et les cataractes se succédaient presque sans intervalle. A la fin, un ou deux rapides et une chute étroite de vingt pieds, termina la montée de cette rivière turbulente et inhospitalière; mais il est impossible de se figurer rien de plus pittoresque et de plus romantique que les paysages que présentent ses bords. Ici de gigantesques rochers nus s'élèvent comme des tours au-dessus des rapides; là ils dessinent les formes les plus variées et sont égayés par des masses de couleurs diverses et brillantes, ou ombragés d'arbres; tantôt la rivière, presque immobile dans son cours, ressemble à une vaste nappe argentée, tantôt elle rugit et écume en cataracte; parfois elle est resserrée dans son cours, en des gorges étroites, et parfois aussi elle se répand dans les vallons, comme un lac immense. Il serait impossible de décrire tous les aspects différens sous lesquels elle se montre aux yeux du voyageur étonné.

Nous avons dit que l'expédition était parvenue au point le plus élevé; un peu plus loin elle trouva un lac, sur les bords duquel croissent de sombres pins, et auquel Back donna le nom de Waldesley. Ce fut alors qu'il commença à s'apercevoir que le guide qu'ils avaient choisi était complètement en défaut; il avoua, en effet, qu'il n'était pas venu dans cette contrée depuis son enfance. Ils continuèrent ce-

pendant à côtoyer un champ de vieille glace. Le thermomètre était descendu à 0,5 (cent.), ce qui n'empêcha pas que les moustiques et les brûlots ne fussent encore innombrables. A l'endroit où les voyageurs campèrent, les insectes étaient les seuls êtres vivans dans la nature. L'air était calme, l'eau immobile. Tout-à-coup le guide découvrit quelques monticules de sable, derrière lesquels s'étendait un grand lac. A cet aspect, son front s'éclaircit, et il dit, quoique encore avec un peu d'hésitation : « Ces lieux me semblent familiers. » Le canot fut traîné vers les monticules, et, après avoir navigué le lac Clinton Golden, ils entrèrent dans un autre, le plus grand qu'ils eussent encore rencontré. Le capitaine Back donna à cette magnifique nappe d'eau le nom d'*Aylmer,* en l'honneur du dernier gouverneur-général du Canada. Sur les hautes collines de sable qui bordent la rive orientale de ce lac, le capitaine Back remarqua quelques petits ruisseaux, qui prenaient une direction septentrionale vers un autre petit lac, et, quoique la hauteur qui le séparait de celui qu'il venait de quitter ne fût que de quelques pieds, il se flatta que ce pourrait bien être là la source de la rivière qu'il cherchait depuis si long-temps. Il ne se trompait pas : c'était en effet le Thlwi-choh, ou, comme la Société géographique l'a appelée depuis à juste titre, la *Rivière de Back.*

Le mois d'août venait de finir, et après avoir fait cette importante découverte, il jugea que la prudence lui conseillait, ou pour mieux dire, lui ordonnait de revenir. Il suivit cette fois une route différente; il descendit une autre rivière, qui tombant dans une grande nappe d'eau, qu'il appela le *lac de l'Artillerie,* le conduisit à l'extrémité orientale du grand lac de l'Esclave, non loin de l'endroit où M. Mac-Leod avait été envoyé pour établir leurs quartiers d'hiver, et où, à leur arrivée, ils trouvèrent la carcasse nouvellement construite d'une maison, située dans un enfoncement bien clos, et se détachant sur la sombre verdure d'un bois de pins. On s'occupait gaîment d'achever cette demeure

d'hiver. Les hommes étaient partagés en trois bandes, chacune desquelles avait sa tâche réglée : les uns abattaient les arbres, les autres les taillaient en poutres ou en chevrons; d'autres les sciaient en planches et en dosses. Ici l'on voyait un groupe s'efforçant de donner une forme tant soit peu régulière à un bloc de granit; là, quelques hommes s'étaient embarqués dans un canot pour chercher de la vase et du gazon, pour en faire du mortier. C'était un spectacle plein de vie, un coup-d'œil aussi pittoresque qu'intéressant.

Une foule d'Indiens, surtout des vieillards, des malades et des malheureux, ne tardèrent pas à se diriger vers la maison du Blanc, pour y chercher les secours et les alimens qu'ils trouvent rarement chez leurs compatriotes. Quoique les Esquimaux soient pleins de tendresse et d'affection pour leurs enfans, ils sont d'une indifférence complète pour les besoins et les souffrances des personnes âgées et infirmes. On trouva sur la rive opposée de la baie une pauvre vieille femme seule et hors d'état de se servir elle-même. Vêtue de peaux de bêtes fauves, les yeux presque fermés, les cheveux mêlés et malpropres, la peau ridée, et soutenant à l'aide d'un bâton qu'elle tenait dans ses deux mains, son pauvre corps plié en deux : on l'eût prise plutôt pour un monstre informe que pour un être humain. L'infortunée! Dans sa décrépitude, elle n'était plus considérée que comme un fardeau, même par les personnes de son sexe; ses services et ses travaux passés étaient oubliés, et les Indiens, dans leur langage figuré, lui disaient froidement que quoiqu'elle parût vivre, elle était déjà morte et qu'elle devait être abandonnée à son sort. « Il y a un nouveau fort, ajoutaient-ils, vas-y : les blancs sont de grands médecins, peut-être auront-ils le pouvoir de te sauver. » Il y avait alors un mois qu'on lui avait donné ce conseil : depuis ce temps, elle avait erré en rampant au milieu des rochers, se nourrissant des baies sauvages qu'elle cueillait sur les buissons. Encore quelques jours, et ses souffrances se seraient terminées d'elles-mêmes.

Ce ne fut que vers la fin d'octobre que la rivière et les bords du lac furent gelés, et dans l'intervalle les maux que la disette faisait souffrir aux Indiens étaient poussés au plus haut degré ! Ces pauvres gens, en voyant les instrumens de l'observatoire, ne manquèrent pas de les regarder comme la cause mystérieuse de tous leurs malheurs, et ils ne furent pas les seuls : deux des *voyageurs* que le capitaine Back avait pris avec lui, en lui voyant faire ses expériences, se regardaient, haussaient les épaules, et disaient à leurs compagnons que bien certainement les étrangers s'occupaient de magie.

S'il y avait disette de vivres dans le pays, ce n'était pas qu'il manquât de daims ou de bœufs musqués : on en voyait souvent plusieurs centaines ensemble, mais la douceur de la saison et l'abondance du lichen les retenaient plus longtemps qu'à l'ordinaire dans les plaines arides, où on ne pouvait pas arriver assez près d'eux pour les tirer à coups de fusil. Partout régnait la plus grande détresse, et les cris perçans des femmes et des enfans faisaient connaître l'horreur de leur position. La chasse ni la pêche ne produisaient plus rien, et, pour comble de malheur, tous les approvisionnemens se gâtaient. Dans ce moment critique, un Indien que le capitaine Back avait connu dans une précédente expédition, Akaitcho, étant arrivé avec un peu de viande, on put venir momentanément au secours des Indiens. Ce vieux chef portait la médaille d'argent, qui lui avait été donnée au fort Entreprise, par sir John Franklin, comme pour faire entendre par là qu'il n'avait point oublié ses amis. Plusieurs Indiens partirent avec ce vieux chasseur, qui promit au capitaine qu'il ne manquerait de rien, tant que lui et ses gens trouveraient quelque chose à envoyer au fort.

Cependant vers la fin de décembre, la disette se changea en une véritable famine, et les Indiens se précipitèrent en foule vers le fort, seul endroit où ils espéraient trouver encore quelques alimens. Ce fut en vain que l'on s'efforça de ranimer leurs esprits abattus et qu'on les excitait à agir ; le fléau surpassait

leurs forces et les paralysait. A peine une troupe avait-elle fermé la porte qu'une autre troupe plus languissante et plus misérable encore, l'entr'ouvrait faiblement; son aspect seul parlait plus haut que tout ce qu'elle aurait pu dire. Du reste, ils prononçaient peu de paroles et s'approchaient en silence du feu, avides de jouir de la seule consolation qui leur restât. Une poignée de viande hachée et moisie, destinée dans l'origine aux chiens, était tout ce que l'on pouvait leur offrir; mais ce mets, quelque dégoûtant et malsain qu'il fût, suffisait, pour leur faire oublier pendant quelques instans leurs peines et faire briller sur leurs fronts le sourire de l'espérance. « Nous savons, disaient-ils, que vous êtes aussi embarrassés que nous, et vous êtes bien bons. » Quoique leurs souffrances présentassent un spectacle affligeant, il était doux cependant de voir avec quelle résignation ils les supportaient. Jamais ils ne blasphémaient, ni ne commettaient ces actes révoltans, devenus trop fréquens parmi eux depuis quelques années et qui ont souillé le caractère pacifique des Indiens.

« Souvent, dit le capitaine Back, j'ai partagé ma propre ration avec les enfans dont les cris douloureux me déchiraient le cœur. On peut éprouver plus ou moins de compassion pour les personnes d'un âge mûr; mais il faut que le cœur soit ceint d'un triple airain pour demeurer insensible aux pleurs d'un enfant qui demande des alimens. »

Malgré la triste situation dans laquelle ils se trouvaient malgré la faible ration à laquelle ils étaient réduits, les hommes que le capitaine Back avait engagés ne firent entendre aucune plainte. Ils conservèrent, au milieu des plus cruelles privations, une inaltérable gaîté. A l'imitation de son ancien commandant Franklin, le capitaine Back institua une école du soir. Il continua ses observations astronomiques, et vers la fin de décembre, quand le thermomètre descendit à 87 degrés centigrades au-dessous de zéro, il fit une longue série d'expériences sur l'effet qu'un froid si intense produisait sur les éthers sulfurique et nitrique, ainsi que sur l'acide py-

roligneux. Ces expériences sont curieuses, mais l'espace ne nous permet pas d'en rapporter ici les résultats. La diminution de la chaleur était telle, qu'avec huit grosses bûches de bois bien sec dans le foyer d'une petite pièce, il était impossible de faire monter le thermomètre à plus de 11 degrés au-dessus de zéro. L'eau et la couleur gelaient dans la chambre. Les étuis des instrumens et les boîtes, surtout celles en sapin, éclataient. La sensation que ce froid faisait éprouver au corps de l'homme était fort douloureuse. La peau se desséchait, se fendait et l'on était obligé de graisser les gerçures pour calmer la cuisson. Le capitaine Back raconte qu'un jour s'étant lavé la figure à trois pieds du feu, ses cheveux furent couverts de glaçons avant qu'il eût eu le temps de les sécher. Aussi, tous les êtres vivans avaient disparu. Les perdrix blanches tout endurcies qu'elles sont aux rigueurs des saisons, ne se montraient plus. Une seule fois, un corbeau passa en croassant devant la maison, mais il ne s'y arrêta pas et dirigea rapidement son vol vers le couchant. Le bruit du vent interrompait seul le lugubre silence de ce lieu aride et solitaire.

Il est impossible de se figurer tout ce que souffrirent à cette époque les malheureux Indiens, qui faisaient partie de l'expédition. La famine les avait dépouillés de toute leur énergie. Neuf d'entre eux avaient déjà péri, et plusieurs autres étaient sur le point de succomber; mais ce fut alors que le vieil Akaitcho se montra le fidèle et sincère ami de l'expédition. Par son langage encourageant et par sa fermeté, il empêchait ses compatriotes de se livrer au désespoir, et il donnait l'exemple aux autres, en bravant lui-même toutes les difficultés. Maunfelly, autre chef indien, arriva aussi avec la joyeuse nouvelle qu'il avait tué cinq daims[1], et les avait laissés à deux jours de marche. Bientôt après, le camarade de Mandeville, amena au fort deux traîneaux chargés de viande sèche, et vers le même temps on reçut d'autres provisions encore de M. Mac-Leod, qui était allé à la pêche.

Pour ajouter à l'affliction du capitaine Back, il reçut de

tristes nouvelles de son ancien ami Auguste, l'interprète esquimaux qui lui avait été si utile dans son précédent voyage. A peine cet homme eut-il appris que Back était revenu dans le pays, qu'il avait formé la résolution d'aller le joindre. Il était parti à pied dans cette intention, de la baie de Hudson, accompagné d'un Canadien et d'un Iroquois. Ils s'égarèrent, se séparèrent, et le pauvre Auguste tomba mort de faim et de froid. Son corps fut trouvé quelque temps après dans le désert.

Dans le milieu d'avril, la perspective commença à s'éclaircir un peu, et l'on se prépara à une expédition vers les côtes de la mer. Le 25 de ce mois, un messager arriva avec une dépêche contenant l'agréable nouvelle que Ross et ses compagnons de voyage étaient en sûreté. On se figure sans peine l'effet que dut causer sur nos voyageurs un évènement si heureux. « Dans la plénitude de nos cœurs, dit le capitaine, nous nous réunîmes pour offrir à la Providence d'humbles actions de grâce. Pendant quelque temps nous ne pûmes songer à autre chose qu'à cette miraculeuse conservation. Nous venions de nous mettre à table pour déjeuner; mais il nous fut impossible de manger; la journée tout entière se passa dans un état d'agitation fébrile. Rarement, mon ami, M. King, et moi, nous nous permettions une libation; mais dans cette joyeuse occasion nous oubliâmes l'économie. On régala nos hommes, et nous ajoutâmes à notre gaîté par un généreux bol de punch. »

Cette nouvelle décida le capitaine Back à se diriger vers la mer Arctique. C'était le plan le plus sage. En conséquence il quitta le fort Reliance le 7 juin, suivi de ses compagnons, trop heureux d'échapper aux misères d'un triste et désastreux hiver, à un théâtre de souffrance et de mort, à une vie inactive et monotone, aux désappointemens et aux pénibles soucis. Ils commencèrent par traverser la même région par laquelle ils avaient passé l'automne précédent en revenant de la rivière de Back. Le 28 juin, le bateau franchit le dernier et court portage

qui sépare les eaux qui coulent vers le midi, de celles qui prennent une direction septentrionale, et dans l'après-midi, ils eurent la satisfaction de lancer leur canot dans la rivière de Back, par laquelle, d'après ce qu'ils avaient précédemment appris, ils comptaient pouvoir descendre jusqu'à la mer Arctique. Le temps avait été en général fort rude pendant le mois de juin; le thermomètre presque toujours au-dessous de zéro; le ciel brumeux, avec de la neige, de la grêle et de la pluie. Cependant, vers la fin de mai, c'est-à-dire huit jours avant leur départ, ils avaient éprouvé des chaleurs assez fortes, pendant lesquelles le thermomètre montait au soleil à 41° centigrades.

M. Mac-Leod prit congé du capitaine Back, et retourna le 8 juillet au fort Résolution. La troupe du capitaine ne se composa plus alors que de dix personnes; savoir, Back lui-même, M. King, deux montagnards écossais, deux métis, un homme originaire des îles Orcades, et trois artilleurs anglais. Le poids que le bateau avait à porter était estimé à trois mille trois cent soixante livres, sans compter la tente, les mâts, les vergues, les voiles, les rames de rechange, les perches, le plancher et l'équipage. Pendant plusieurs jours le temps avait été sombre et brumeux; mais le ciel s'étant inopinément éclairci, on vit les bois de vingt rennes étendant majestueusement leurs cors sur le sommet des montagnes voisines. Les apercevoir et les poursuivre fut l'affaire d'un moment: c'était un beau, et intéressant spectacle; car le soleil brillait, et en éclairant quelques parties du paysage, il en rejetait d'autres dans une obscurité plus profonde; la glace, d'une éclatante blancheur, réfléchissait mille rayons éblouissans; le rapide s'élançait et dans sa chute formait de petites ondulations qui se perdaient peu-à-peu sur la surface calme du lac. A droite s'élevaient des rochers escarpés et sourcilleux; à gauche, l'horizon s'étendait au loin et finissait par se confondre dans l'éloignement avec les montagnes bleues. Le premier plan était occupé par les habitations jaunes des Indiens, qui contrastaient avec la blancheur

des tentes européennes, et toute cette scène était animée par les mouvemens gracieux des daims et par les évolutions perfides des rusés chasseurs qui les poursuivaient.

Nos voyageurs ne tardèrent pas à reconnaître combien la navigation de la rivière était difficile et périlleuse. Elle était remplie de rapides, de cascades et de cataractes, dont la descente, dit Back, le forçait à retenir son haleine, s'attendant à chaque instant à voir le bateau mis en pièces contre les rochers. « Je me tenais un jour, dit-il, sur la cime élevée d'un rocher, et d'un cœur palpitant, je regardais voguer notre embarcation, car je craignais sans cesse que le moindre évènement ne vînt l'engloutir. Elle partit comme une flèche, et en un moment les rochers et l'écume l'eurent dérobée à ma vue. Je crus entendre un cri sauvage; j'y courus, dans une agitation qu'il est facile de concevoir, et plein d'une joie inexprimable je découvris que ce que j'avais entendu était le cri de triomphe de l'équipage qui avait débarqué en sûreté dans une petite baie. »

Le 16 juillet, après avoir encore franchi quelques rapides et cascades, l'expédition reconnut une rivière aussi large que la Tamise à Westminster, qui, venant du sud-est, tombait dans la rivière de Back. Le 19 juillet, étant parvenus au 66e parallèle de latitude, ils entrèrent dans un lac d'une étendue immense, bordé de tous côtés par des baies profondes et sans aucun courant. On eut de la peine à reconnaître l'endroit précis où l'eau se déchargeait dans la rivière; mais ce qu'il y avait de pis, c'était l'effrayant aspect de vastes champs de glace, qui s'étendaient, sans interruption, jusqu'à l'horizon le plus éloigné. A la fin, cependant, le 22 juillet, après avoir découvert un passage à travers une barrière de glace, située à l'extrémité sud-est de cette grande nappe d'eau, appelée le lac Macdougall, ils reconnurent que toute la force du courant se dirigeait vers deux énormes rochers de gneiss d'environ 800 pieds de haut et qui s'élevaient comme des îles de chaque côté. Il y eut après cela une suite de chutes

qui obligea de porter à dos d'hommes tous les objets de la cargaison. Le passage du bateau fut des plus alarmans. Plusieurs fois la force du courant le mit à deux doigts de sa perte; mais les hommes adroits et intrépides qui le dirigaient surent toujours éloigner le danger qui les menaçait.

Pendant environ quatre-vingt-dix milles encore, le cours du fleuve demeura également capricieux. Ils arrivèrent pourtant enfin à la dernière chute, mais c'était la plus formidable de toutes. En cet endroit ils rencontrèrent une troupe d'Esquimaux qui, ne s'attendant nullement à les voir, exprimèrent une vive surprise à l'aspect d'hommes si différens de tout ce qu'ils avaient aperçu jusqu'alors. Les uns poussèrent des cris, d'autres firent des signes, comme pour dire aux blancs d'éviter la chute et de passer sur l'autre rive auprès d'eux. Mais à peine se montra-t-on disposé à se rendre à cette invitation que ces hommes s'avancèrent en courant, brandirent leurs lances, poussèrent de grands cris et firent des gestes sauvages, pour empêcher les voyageurs de débarquer.

Le capitaine Back seul prit terre, ne portant point d'armes ostensibles; il s'approcha d'eux tranquillement, et levant comme eux les mains en l'air, il se mit à crier *timâ,* la paix. Ils jetèrent aussitôt leurs lances par terre, et croisant leurs mains sur leur poitrine, ils répondirent : *timà.* Des boutons de cuivre, des hameçons et quelques autres bagatelles suffirent pour les rendre confians et leur inspirer des sentimens de bienveillance. Ils avaient quelques tentes recouvertes en peau, cinq canots, des couteaux, des lances et des flèches. Ils étaient en tout au nombre d'environ vingt-cinq. Back se rappelait quelques mots de leur langue, et portait en outre sur lui un vocabulaire, de sorte qu'il fut en état de leur faire comprendre ce qu'il desirait d'eux, c'est-à-dire des renseignemens. L'un d'eux, qui paraissait avoir de l'intelligence, dessina sur du papier le cours de la rivière, vers le nord, et lui donna ensuite une courbure soudaine et extraordinaire vers le sud. Il conduisit après cela Back au sommet du rocher le plus élevé,

fit de la main un mouvement en rond de l'ouest à l'est en répétant très promptement le mot : *tarreoke, tarreoke*, la mer, la mer. Étant arrivé vers l'E. S. E, il s'arrêta tout-à-coup disant : *tarreoke naga*, etc., ce qui voulait dire que dans cette direction, il n'y avait point de mer, mais beaucoup de bœufs musqués. Les paroles et les signes que cet homme faisait s'accordaient avec son dessin, et l'on en reconnut plus tard l'exactitude.

Ces hommes bons et obligeans furent très utiles au capitaine Back : ils lui apprirent que la chute était si terrible qu'il serait impossible que le bateau y résistât, et comme l'équipage ne se sentait pas de force à le porter par-dessus les obstacles qu'il fallait franchir, le capitaine fit comprendre par signes aux Esquimaux qu'il desirait leur secours. Ils le lui accordèrent avec joie ; c'est donc réellement à eux que l'expédition dut de parvenir jusqu'à la mer. Le 29 juillet, lendemain du jour où l'on s'était séparé des Esquimaux, le brouillard, venant à se dissiper, laissa apercevoir un majestueux promontoire, situé à l'extrémité de l'horizon, sur la rive orientale du fleuve. D'après sa forme et son apparence, il n'était guère possible de douter que ce ne fût là une des rives de l'embouchure. En s'en approchant, on reconnut que l'on ne s'était pas trompé ; ce promontoire fut nommé cap Victoria. Voici la description générale que le capitaine Back fait de ce fleuve :

« On peut fixer, dit-il, à cet endroit l'embouchure du Thlewi-choh. Après un cours violent et tortueux de 530 milles géographiques, à travers un pays de fer, où l'on ne trouve pas un seul arbre, ce fleuve étend ses rives en beaux et larges lacs très embarrassans pour le navigateur, brisés par des chutes, des cascades et des rapides au nombre de 83, et se jette enfin dans la mer Polaire par 67° 11′ de lat. N. et 94° 30′ de long. O., c'est-à-dire à 37 milles plus au sud que l'embouchure de la rivière de la Mine-de-Cuivre et à 90 milles plus au sud que celle de la rivière de Back, à l'extrémité de la baie de Bathurst. »

Il est impossible de ne pas admirer le courage, la patience, la persévérance du capitaine Back et de ses compagnons dans leur longue et pénible expédition. Déjà la saison était avancée; tous les symptômes précurseurs de l'hiver se manifestaient et menaçaient de les emprisonner de nouveau pour plusieurs mois dans la région la plus triste, la plus inhospitalière, la plus détestable de la terre. Ce qu'il y avait surtout d'affreux dans leur position, c'était la certitude que le retour dans leurs quartiers d'hiver ne pouvait avoir lieu que par la route qu'ils avaient déjà prise pour s'en éloigner; route longue et fatigante qui allait devenir doublement difficile pour eux, puisque cette fois les rapides, les chutes et les cascades, au lieu de les aider, s'opposeraient à leur marche.

Mais d'autres obstacles les attendaient encore. Quoique le principal but de l'expédition n'existât plus, le capitaine Back desirait vivement ne point quitter la côte avant de s'être procuré tous les renseignemens géographiques que l'état de l'atmosphère et la saison avancée permettaient d'obtenir. Cependant toute l'embouchure de la rivière était remplie de glaces. La pointe, décrite par les Esquimaux, était précisément devant eux, à peu de distance au-delà du cap Victoria; mais s'ils tentaient de doubler cette pointe, au milieu des obstacles qui les environnaient, ils couraient risque de rencontrer des difficultés insurmontables : car les vents constans de l'ouest, joints aux courans, amoncelant les glaces flottantes dans la baie du Prince-Régent, auraient rendu leur retour complètement impossible. Cette pointe, qui reçut le nom de cap Hay, paraît être l'extrémité nord de la côte orientale. Pendant dix jours, le temps demeura froid, humide et brumeux; et l'expédition fut bloquée par les glaces, sans pouvoir faire aucun progrès. Pour combie de malheur, la mousse des rennes et une espèce de fougère, seules productions de cette région affreuse, étaient tellement détrempées par l'humidité qu'il ne fut pas possible de les faire brûler. Ainsi, quoique nos voyageurs tuas-

sent des daims, et qu'ils eussent pu se procurer des bœufs musqués, ils n'avaient aucun moyen d'en accommoder la chair; ils ne purent même pas faire bouillir un peu d'eau pour faire du thé. Dans l'espace du huit jours, ils ne firent qu'un seul repas chaud. Sans feu, sans aucun moyen de préparer leurs alimens chauds sous une pluie continuelle, qui ne cessait par intervalle que pour faire place à la neige; ignorant quel serait leur sort, il ne faut pas s'étonner si quelques hommes de l'expédition laissaient de temps en temps échapper des murmures, et maudissaient les pénibles devoirs qu'ils étaient appelés à remplir.

Le 10 août, ils étaient parvenus à 68° 10' de latitude, sur la rive occidentale de l'embouchure du fleuve; de là un détachement fut envoyé vers l'ouest pour faire des observations. Dans la soirée, le cri de: « *Qu'apportez-vous là?* » annonça le retour des hommes. En entendant répondre gaîment: « *Un morceau du pôle arctique* », MM. Back et King sortirent de la tente et virent ces hommes chargés d'un morceau de bois flotté, long de neuf pieds et épais de neuf pouces, de plusieurs autres bûches plus petites, et d'un fragment de canot. Quand le gros tronc fut scié, Back fut surpris de voir que l'eau n'avait presque pas pénétré dans l'intérieur, ce qui était une preuve qu'il n'y avait pas long-temps qu'il était exposé à son action. D'après le caractère particulier du bois, qui appartenait à une espèce de pin sans nœuds, il y avait tout lieu de croire qu'il provenait de la partie supérieure du pays, aux environs du Mackenzie. Si nos voyageurs eurent lieu de se réjouir de cette heureuse trouvaille, qui leur procurait le moyen de faire, pour la première fois, depuis plusieurs jours, un repas chaud, d'autres considérations lui donnaient encore une bien plus haute importance à leurs yeux. Back crut y voir la preuve incontestable d'un courant venant de l'ouest, et qui longeait la côte sur sa gauche, ce qui annonçait qu'il était arrivé à la prin-

cipale ligne du continent; car les officiers des deux expéditions de sir John Franklin, regardaient toujours l'absence du bois flotté comme un signe certain qu'ils s'étaient écartés du continent, et qu'ils se trouvaient, soit parmi des îles, soit dans quelque ouverture analogue à celle de la baie de Bathurst, où, par la direction du courant, il n'entrait aucun morceau de bois d'une certaine grosseur.

M. King trouva plus tard d'autres morceaux de bois, ainsi qu'un bœuf musqué et les vertèbres et côtes d'une baleine, couchés sur la grève. Sans aucun doute, tous ces objets y avaient été portés par un courant venant de l'ouest. Le capitaine Back aurait bien voulu arriver sur cette côte; mais il était impossible d'y parvenir, resserrés qu'ils étaient par une vaste étendue de glace, qui paraissait remplir toute l'embouchure, laquelle, d'après la carte, a vingt milles de large, dans sa partie la plus étroite, et soixante-dix depuis le cap Victoria jusqu'à la pointe Richardson. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'envoyer quelques personnes par terre, pour suivre la côte vers l'ouest; mais on ne put dépasser quinze milles, après les plus grands efforts et un travail pénible, car les hommes s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans la neige et dans les marécages. L'uniformité de ce terrain aride ne fut interrompue que par une seule colline verte, à laquelle on donna le nom de Mont-Barrow. Du haut de cette colline on voyait une large ouverture dans la terre, du côté du sud-ouest, probablement l'embouchure d'une autre rivière. Au nord-est, il y avait de l'eau et des glaces, et au-delà un ciel gris foncé, ou ce que l'on appelle un ciel d'eau, tandis que, depuis l'est jusqu'au cap Hay, s'étendait une mer limpide.

Dans la soirée du 13 août, tandis qu'ils étaient renfermés de tous côtés par les glaces, sans pouvoir distinguer plus de trente pieds de libres dans toute l'embouchure, soudain, comme par enchantement, la masse de glace tout entière se mit à dériver avec une grande rapidité dans la direction de

l'ouest-nord-ouest. Le capitaine Back fut convaincu par là qu'il devait y avoir dans cette direction ou une mer ou du moins une ouverture très profonde, par laquelle s'était échappée une si grande portion de l'immense étendue de glace qu'ils avaient devant eux. Le lendemain, un vent du nord-ouest la ramena. Le capitaine Back avait espéré que l'ouverture de la glace serait permanente et qu'il pourrait relever la côte jusqu'au cap Turnagain; mais on était déjà arrivé au 18 août, et il n'était dès-lors que trop évident qu'il fallait abandonner cette espérance. L'idée de Back avait été de partager en deux sa petite troupe, de laisser quatre hommes pour défendre la barque et son chargement, tandis que M. King et le reste l'auraient accompagné par terre au cap Turnagain ; ce plan fut complètement renversé par l'impossibilité de porter un poids quelconque sur des terrains, où on enfonçait jusqu'à mi-jambe à chaque pas, où l'on ne trouvait ni arbustes ni mousse pour combustible, presque pas d'eau, et où il aurait fallu voyager pendant plusieurs jours pour avancer d'un petit nombre de milles en longitude. Dans cette position, réfléchissant, à la longue et périlleuse navigation du fleuve, qu'il fallait remonter, Back rassemble ses hommes et leur annonce que le terme fixé par le gouvernement pour son retour est arrivé; qu'il ne leur reste plus qu'à déployer le drapeau anglais, à le saluer de leurs acclamations en l'honneur de sa majesté et à donner le nom du roi à cette partie de l'Amérique, que l'on appellera la terre de Guillaume IV. Cette cérémonie fut accomplie et accompagnée d'un bon verre de grog donné à chaque homme.

Le cap Richardson, le point le plus septentrional que nos voyageurs aient aperçu, est situé à 68°46' de latitude nord, et 96°20' de longitude ouest. L'obélisque de Ross est à 69°31' de latitude nord et 99°7' de longitude ouest. Ce dernier gît donc au nord, 52° ouest du cap Richardson, à la distance de quatre-vingt-six milles anglais; et l'on peut supposer que

la largeur la moins considérable du détroit qui sépare la terre appelée Boothia du continent de l'Amérique, est de trente milles entre la pointe Richardson et le cap Smith. D'après des observations faites avec de bonnes aiguilles, la ligne des variations prise au point extrême de Back, passe un peu à l'est du pôle magnétique du capitaine Ross.

Le bois flotté, trouvé sur ce point de l'Amérique septentrionale, semble établir, d'une manière évidente, la continuité de la côte depuis l'embouchure du fleuve Mackenzie, ainsi que l'existence du courant par lequel il a dû être apporté. Il indique aussi l'existence d'un canal entre la côte septentrionale de l'Amérique, et la place où le capitaine Ross éleva son obélisque : ce qui est en outre confirmé par le départ de l'immense champ de glace vers l'orient : il fallait bien qu'il y eût un canal ouvert pour le recevoir. L'eau et la glace, et le ciel gris du côté du nord-est, indiquaient clairement le détroit de la Furie et l'Hekla, et l'approche du courant perpétuel qui règne dans ce détroit; courant qui ne peut provenir que de l'Océan occidental, puisqu'il n'y en a point dans la baie du Prince-Régent, située au nord de ce détroit. La mer claire, à l'est du cap Hay, démontre l'exactitude des renseignemens donnés par les Esquimaux, et se lie probablement à l'embouchure de quelque autre fleuve qui se jette dans la baie du Prince-Régent, et qui coule derrière les montagnes parallèlement à la rivière de Back. C'est là, sans doute, que se trouvera le lieu dont les Esquimaux parlèrent au capitaine Parry et ensuite à Ross, lieu qu'ils nommèrent *Accoli*, et que l'on jugea ne devoir être situé qu'à quarante ou cinquante milles du fond de la baie de la Gageure.

Le capitaine Back considère le bois flotté comme une preuve décisive de la continuation du courant venant de l'ouest, parce que, sans cette hypothèse, il serait impossible d'expliquer comment il y serait parvenu. Les dernières apparences d'arbres, consistant en quelques brous-

sailles et pins rabougris, se montrèrent à 63°15' latitude nord, sur le bord des eaux méridionales, qui tombaient dans le grand lac de l'Esclave. Aucun fragment de bois ne fut aperçu sur toute la longueur de la rivière de Back, et le docteur Richardson remarqua qu'aucune des rivières de cette partie de la côte, à l'est de la rivière de Hearne, n'amenait de bois flotté. Le côté oriental de l'Amérique, à travers lequel coule la rivière de Back, se compose de montagnes de granit, de porphyre et de gneiss ardoisé avec de grandes étendues de sable, entremêlées de blocs de granit. Quelle différence entre cette région et la côte occidentale de la Norwège, où l'on voit des forêts de sapins et de bouleaux jusque sous le 70e parallèle de latitude !

Il est inutile de parler des pénibles travaux de nos voyageurs en remontant ce fleuve impétueux contre le courant et les rapides, à travers de difficiles portages, par un temps de plus en plus froid et tempétueux. Au lac Garry ils rencontrèrent une troupe d'Esquimaux d'environ soixante individus, mais qui se montrèrent timides : on n'eut aucune communication avec eux. Ils paraissaient venir de la baie de la Gageure ou de l'entrée de Chesterfield. Tout le pays n'était qu'un vaste désert. On voyait de temps en temps courir sur le bord de la rivière des loups blancs, des daims blessés ou des bœufs musqués, mais toujours en très petit nombre. Les moustiques et les brûlots morts étaient même ou demeuraient ensevelis, pour renaître d'une vie nouvelle le printemps suivant. Ce pénible voyage dura trente-six jours; le 20 septembre seulement le capitaine Back et ses compagnons purent rejoindre M. Mac-Leod à la baie de Sand-Hill, au haut du lac Aylmer, où celui-ci les attendait depuis quatre jours. De là au fort Reliance, la descente ne leur coûta que peu de jours; mais, la veille de leur arrivée, il leur fut impossible de faire franchir à leur barque le portage des chutes d'Anderson; ils furent obligés de l'abandonner.

A peu de distance du fort Reliance et près de l'embouchure

de la rivière qui décharge les eaux de la chaîne des trois grands lacs d'Aylmer, de Clinton-Golden et de l'Artillerie dans le grand lac de l'Esclave, se trouve un des accidens les plus magnifiques de la nature, une terrible chute d'eau, que le capitaine Back décrit ainsi :

« Du seul point d'où la plus grande partie de la chute était visible, nous pouvions distinguer la rivière qui tournait brusquement autour d'un rocher et qui tombait dans un bassin supérieur, presque caché par les rochers placés au-devant ; de là elle se déversait, en une seule vaste nappe, dans un précipice de cinq cents pieds de profondeur, mais si étroit qu'il eût été facile de l'enjamber. Du fond de ce précipice, l'écume s'élevait en colonnes brumeuses à plusieurs centaines de pieds au-dessus de nos têtes ; mais, comme de la place où nous étions, il n'était pas possible de voir la principale chute je m'y rendis une seconde fois, le printemps suivant, et m'en approchai par la rive occidentale. Cette route, que je fis en souliers à neige, fut excessivement fatigante et dangereuse ; car, sans parler des montées escarpées, des fentes dans les rochers et de la neige profonde, qui remplissait les vallées, il nous fallut souvent nous traîner le long d'étroites rampes, rendues glissantes par le brouillard, qui, en tombant, les couvrait d'une couche de glace. Mais le spectacle que m'offrit cette chute me paya amplement des dangers que j'avais courus. Dans le premier moment je lui trouvai une grande ressemblance avec une montagne de glace que j'avais vue dans le port de Smeerenberg, au Spitzberg. Toutes les parois des rochers formant le précipice, étaient couvertes d'innombrables glaçons bleus, verts et blancs, suspendus en stalactites : il y avait, en outre, des cavernes, des fissures et des crêtes avancées dans toutes les variétés imaginables de formes, et qui, par leur rareté et leur beauté, surpassaient tout ce que j'avais jamais vu ou entendu décrire. Les approches immédiates étaient extrêmement périlleuses ; aussi ne pûmes-nous obtenir une vue complète de la chute inférieure, à cause

de la projection des rochers occidentaux. Dans la position la plus basse qu'il nous fût possible d'atteindre, nous étions encore à plus de cent pieds au-dessus du lit inférieur de la rivière, qui avait au moins deux cents pieds de large. La couleur de l'eau variait d'un vert très clair à un vert très foncé, et l'écume s'élevait en nuages d'un gris clair. Ni les chutes du Niagara, ni celles de Wilberforce dans la rivière de Hood, ni celles de Kakkabikka près du lac supérieur, ni les cascades de Suisse ou d'Italie, ne peuvent être comparées à celle-ci pour la magnificence. C'est le spectacle le plus imposant qui se soit jamais présenté à ma vue. Je leur ai donné le nom de *Chutes de Parry,* du nom de notre célèbre navigateur.•

(Nautical and Traveller's Magazine.)



Gravé par Gavard

Moeurs provinciales de l'Angleterre.

N. III.

LES BEAUX-ARTS EN PROVINCE (1).

L'Art dans les grandes villes est grand seigneur. C'est un dandy superbe dont on ose à peine approcher, un Apollon aristocratique, au pied duquel il faut entasser les offrandes et accumuler les trésors. Plein de taquinerie, de morgue et d'intolérance, il marche de pair avec la noblesse et la fortune. Un acteur, un Kean lance son verre à la tête du ministre qui lui déplaît; un exécutant brise son violon en face du roi; une cantatrice, qui n'est pas en voix, traite plus insolemment encore le public qui la paie. Aux caprices de l'artiste se joignent l'orgueil et l'insolence de l'art. Handel veut jeter par la fenêtre l'actrice récalcitrante, qui ne s'empresse pas d'essayer un de ses morceaux : au moment où la fenêtre s'ouvre sous la main du Saxon furieux, l'actrice repentante s'écrie tout-à-coup : *Pardon, pardon M. Handel! je vais chanter* : alors il la replace doucement par terre, en lui disant : « c'est ce que vous avez de mieux à faire ! »

On ne conçoit pas une outrecuidance aussi ridicule. Que sont après tout les Artistes? des commerçans que l'on paie; encore est-il difficile de s'assurer que leur marchandise est

(1) Voyez les deux précédens articles, insérés dans la 1re et 2e livraison de cette série, janvier et février 1836.

de qualité convenable. Parlez-moi de ces bons petits artistes provinciaux, remplis de douceur, de prévenance et d'égards, gens qui, n'ayant pas trouvé l'appréciation de leur génie dans la métropole, ont fait appel à la générosité de la province. Mahométans qui, d'après l'axiome du prophète, ont été trouver la montagne, parce que la montagne ne venait pas les trouver; ils ont eu l'esprit de se mettre en quête du public qui ne se mettait pas en peine d'eux. L'art en province est humble et respectable comme un mercier de petite ville. Il porte une redingote de drap modeste; il n'élève pas ses vues trop haut. J'ai pour cette spécialité d'artistes une vénération particulière. Ils iraient à Constantinople faire un portrait si l'Islamisme ne défendait pas aux Musulmans de se faire peindre. Doux, paisibles, insinuans, gracieux, peu dispendieux, bienfaiteurs de la province à laquelle ils révèlent ses besoins inconnus et par conséquent des jouissances inattendues; exacts, ponctuels, orthodoxes, ils ont toutes les vénérables qualités qui doivent distinguer d'utiles commerçans.

C'est grâce à ces vertus, qu'ils propagent dans la province la flamme sacrée de la peinture et de la musique. Très ponctuelle dans l'accomplissement de ses devoirs physiques, la province se doute difficilement qu'elle a une âme. Elle est régulière à prendre ses repas et sévère pour les débiteurs qui s'oublient; elle connaît aussi le patriotisme local et sait tout le respect qu'elle doit à son endroit. Mais se doute-t-elle que la musique est nécessaire à l'homme? se souvient-elle qu'elle a besoin d'être peinte? Non. Sans la propagation que répandent les artistes nomades, elle pourrait bien laisser se passer des siècles sans soupçonner ces vérités importantes. Honneur donc aux artistes nomades, aux portraitistes errans, aux musiciens de rencontre, qui étendent la sphère des jouissances provinciales! Je dirai comment la lumière des arts a pénétré dans Mickletown! Je raconterai la vie des Titiens qui l'ont illustrée; je ferai l'histoire de son dilettantisme. Les neuf Muses ont enfin planté leurs tentes

dans ce lieu paisible : usurpation dont je dirai le progrès.

Un beau jour, toute la devanture de notre épicier en gros et en détail fut envahie par un énorme morceau de canevas, sur lequel l'ocre et la sanguine déployaient leurs couleurs tranchantes. On ne pouvait passer sans s'arrêter. Vous aperceviez d'abord un nez aquilin de la dimension la plus respectable, la plus oiseau-de-proie, surmonté d'une paire d'yeux sans sourcils, qui, rayonnant sur une face rouge, dominaient une lèvre inférieure très avancée et un menton qui fuyait inaperçu. Le costume n'était pas moins remarquable : un vieil habit marron et pelé couvrait des épaules arrondies ; un vieux foulard formait le câble autour d'un cou maigre et sillonné de muscles proéminens ; un pantalon tabac d'Espagne, qui avait dû se faire admirer de six générations, ornait des jambes grêles qui soutenaient un torse athlétique. Ce fut un grand évènement que cette exhibition. Tous les petits enfans, en passant devant le portrait, s'écriaient : *c'est M. Faucet*, le maître d'école ! Or, M. Faucet était un de ces personnages qu'il suffisait de voir une fois pour ne les oublier jamais ; on le connaissait à huit lieues à la ronde : jamais physionomie ne fut plus caractéristique : « Avez-vous vu le portrait de M. Faucet ? se demandait-on en se rencontrant. » Voilà pourtant comment les beaux-arts pénétrèrent à Mickletown.

L'affaire du peintre nomade fut dès-lors accomplie. Toute la ville vint processionnellement comparer le modèle au portrait, ce modèle si connu à ce portrait si bizarre. On n'avait pas fait la moindre attention aux annonces de l'artiste, à ses promenades sur la grande place, à son jonc lustré, à son lorgnon, à son air mélancolique. On ne s'était pas douté que la petite ville possédait dans ses murs une gloire des temps modernes. La délicieuse caricature de Faucet servit de prospectus à notre héros. Il y eut affluence dans la boutique de l'épicier ; chacun vint contempler le chef-d'œuvre et causer avec l'auteur. Il sentit que l'occasion était venue : il en pro-

fita. Smouch (c'était le nom de l'artiste) disait quelque chose d'aimable à tout le monde ; caressait les enfans, saluait respectueusement les femmes ; découvrait sur les têtes les plus vulgaires des protubérances délicieuses ; parlait de son talent avec modestie, et des beaux-arts avec enthousiasme ; reconduisait avec déférence les mères enchantées ; et consultait sur le galbe et le torse, sur Raphaël et le Corrège, sur l'empâtement et le coloris, le perruquier et le boucher, qui se trouvaient devenus connaisseurs et qui lui vouaient une reconnaissance infinie. Après huit jours, il n'était question que de la sagacité du peintre, de son talent, de son bon goût, de son bon ton et de ses vertus. En effet il compensait si bien les calomnies de son pinceau par la flatterie de ses paroles ! Comme il gagnait les cœurs par ce profond respect pour tout le monde, respect qui équivaut au mépris de tous !

Il avait trouvé la bosse de la religiosité chez le fils d'un cordier, et celle de l'acquisivité chez les trois enfans du mercier. Il se prosternait devant les capacités de l'endroit et encourageait la formation d'une société philosophique qui, cinq ans après, se transforma en société d'enseignement élémentaire. Notre espèce humaine veut être trompée d'un air sérieux : les réformateurs, les rois, les conquérans n'ont pas fait autre chose, et tous les charlatans les imitent. M. Smouch marcha sur leurs traces. Gabriel Werth, petit avoué de Mickletown, qui avait commis le forfait d'un seul discours prononcé aux assises ; l'un des hommes de l'endroit qui avaient pour eux-mêmes l'estime la plus sentie, fut le premier qui commanda son portrait. Smouch trouvait une si exacte similitude entre le crâne de l'avoué et un buste de Cicéron, qu'il possédait ! C'était bien le moins que le Cicéron de village répondît à cette courtoisie par une commande ! et Smouch se mit à l'œuvre. Il ne s'agissait que de retrousser ce nez, de plisser les rides de ces yeux, d'inscrire en gros caractères sur cette figure commune l'affectation exagérée du modèle, et la profonde satisfaction d'un égoïsme innocent. M. Smouch,

sans être un Titien, était un caricaturiste passable. Il réussit merveilleusement. La physionomie de Werth, fort reconnaissable en elle-même, s'armait d'une nouvelle gravité, pendant les séances, et donnait ainsi sa propre caricature. Smouch ne manqua pas de la reproduire fidèlement. Nouvelle admiration, nouvelle extase de la part des habitans de Mickletown. Les six guinées qu'il demandait pour un portrait ne semblaient pas un prix exagéré. Tout ce qui pouvait être peint en fait de visage, fut peint par M. Smouch. Mais il savait que tout passe, la gloire surtout : il se dit : « mon règne ne durera pas long-temps : « et pour le prolonger, il s'avisa d'un assez bon stratagème. « Le temps lui manquait, disait-« il; on l'appelait ailleurs, il était forcé de quitter Mickle-« town. La ville de Wellbred l'attendait. A peine lui « restait-il quelques jours à sacrifier. » On profita bien vite de l'occasion; c'était à qui obtiendrait dix minutes d'audience. Smouch esquissait deux cents portraits et n'en terminait aucun. L'atelier s'encombrait de canevas qui ne portaient encore que deux ou trois linéamens primitifs : un nez, une bouche, un menton, un œil borgne. Bientôt toute la population se trouva engagée; et l'habile artiste, sous prétexte que ses cadres ne lui arrivaient pas de Londres, différait encore la remise définitive du portrait même terminé. Ce ne fut donc qu'à la veille de son départ que cette cargaison de figures humaines fut expédiée à leurs véritables propriétaires. L'argent était touché : Smouch plia bagage. A peine eut-il disparu, chacun trouva que le portrait n° 2 ressemblait au portrait n° 1, et celui-là au portrait n° 100; le Van Dyck de Mickletown semblait avoir retracé une population de frères jumeaux sous des costumes différens. Hommes, femmes, enfans, vieillards, c'étaient le même nez, la même bouche, la même physionomie. L'admiration dont on avait été saisi pour l'artiste s'évanouit comme un rêve : un profond mépris succéda. Ingrats ! vous lui devez une statue ! n'était-il pas le propagateur des arts à Mickletown ?

Trois années s'écoulèrent, et ce sentiment dont M. Smouch avait semé le germe et recueilli les fruits d'or, sommeilla dans le sein des bons habitans : il ne se réveilla qu'au moment où un grand monsieur, très modeste et fort pâle, promit à chaque famille une collection de silhouettes exactes, à meilleur marché qu'un seul des cadres vendus par M. Smouch ; et préleva sur les Mickletowniens une contribution générale. Les silhouettes firent fureur : elle ne furent supplantées que par le physionotrace, machine pisoresque et expéditive, qui achevait le même travail en deux minutes, à un shilling par tête. Toute la ville y passa.

O Smouch ! ô gloire fragile ! qu'êtes-vous devenus? Je vois vos cadres d'or retournés et les figures de vos portraits, ignominieusement appliquées sur la muraille. La silhouette et le profil triomphent et règnent. Vous jureriez que jamais artiste ne viendra plus moissonner les lauriers lucratifs dont Smouch a fait une si belle récolte : erreur. M. Grandine, le portraitiste, s'avisa de traverser la petite ville de Mickletown : « il ne visitait la campagne que par motif de santé ; la vie de Londres et un travail trop assidu le tuaient. S'il voulait bien condescendre jusqu'à faire des portraits à 15 guinées, c'était pour ne pas se gâter la main : il desirait s'exercer encore dans sa retraite champêtre. D'ailleurs il n'y tenait pas le moins du monde. »

Si le grave et noble maître d'école avait préparé la fortune de notre ami M. Smouch, ce fut, dans une époque plus élégante, le maître de danse, M. Priggle, qui se chargea d'assurer la vogue du nouvel artiste. Ces deux vanités s'entendirent admirablement. Priggle posa d'un air grandiose ; Grandine endossa pour le peindre sa robe de chambre la plus solennelle, sa belle robe de chambre de damas à grand ramage : et la salle de danse, transformée en salle de concert, reçut le cadre gothique dans lequel s'épanouissait la figure rose du danseur, plus orgueilleuse que celle d'un ministre d'état. Qui l'aurait cru? La ville de Mickletown retomba dans le piège qui avait une pre-

mière fois absorbé son argent au profit de M. Smouch. On s'aperçut trop tard que les cadres gothiques de M. Grandine formaient la séduction la plus puissante de ses portraits, et que si la céruse dominait dans les tableaux de son prédécesseur, le carmin était prodigué dans ceux de Grandine avec un luxe inexcusable. O révolutions du génie! Mickletown attend aujourd'hui son troisième grand homme, le Rossini d'un Cimarosa qui a détrôné un Pergolèse, le génie qui doit ensevelir dans l'ombre ses deux précurseurs.

L'histoire musicale de notre petite ville n'offre pas moins d'intérêt. Elle a, comme tous les évènemens de ce monde, son côté sérieux et son côté comique.

On trouverait difficilement un homme plus doux, plus indulgent que notre digne pasteur. C'est un véritable modèle; il est brave, quoique peu robuste; sa taille est de cinq pieds quatre pouces, il peut avoir maintenant soixante-dix ans; les rares cheveux qui lui restent sont d'un blanc argenté; son visage est exempt de ces rides profondes que donnent l'âge et les soucis; sa voix est douce, harmonieuse; ses desirs et ses actions n'ont jamais eu pour but qu'une vie simple et paisible; il ne se permettrait pas la moindre pensée, le moindre mot contre le prochain. Eh bien! il ne put s'empêcher de dire, dans un de ses sermons que l'apôtre saint Paul, en recommandant aux hommes de vivre en paix les uns avec les autres, n'avait jamais pensé à comprendre dans cette injonction philantropique une classe éternellement belligérante, celle des chantres d'église.

Mickletown est privé d'un orgue : bien lui en prend; il est probable que les citoyens de la petite ville voudraient tous être organistes à-la-fois; au lieu de ce gigantesque instrument, elle possède une réunion de musiciens qui s'est singulièrement accrue depuis quelques années. Cet orchestre n'était d'abord composé que d'une simple cornemuse qui fut bientôt remplacée par une flûte; on trouva que le son de cet instrument était trop faible et qu'il se perdait dans ce chaos

de voix qui formait le plain-chant; une seconde flûte fut donc surajoutée à la première. Mais toutes les flûtes du monde n'auraient pas suffi pour accompagner la basse-taille de l'endroit. Cette basse-taille s'appelait Martin Ash, boucher de son état. Notre homme écrasait tout. Pour relever la partie instrumentale, on fit l'acquisition d'un hautbois. Plus l'orchestre se renforçait, plus les chanteurs redoublaient de violence vocale. James Gripp, tenor, fut mis en réquisition pour rivaliser avec les clameurs du hautbois; le nouveau chanteur produisait un effet extraordinare : vous auriez dit plusieurs bouffées de vent qui siffleraient à-la-fois à travers une forêt épaisse. Les jeunes frères de Gripp, ayant montré des dispositions pour la musique, s'adjoignirent à leur frère : aussitôt deux clarinettes inattendues vinrent jeter leur renfort dans l'armée des flûtes et du hautbois; puis le fils de Martin Ash fut admis comme violoncelle parmi la bande instrumentiste.

C'était une désolation pour le digne curé qui ne refusait rien à personne, mais qui craignait que la parole de Dieu ne fût négligée au milieu de ces brillantes innovations. La musique devint un épouvantail pour le bonhomme. Désormais il ne fit pas un seul baptême sans trembler que l'enfant n'apportât au monde des dispositions harmoniques.

Une seule basse ne pouvait lutter contre tant d'instrumens aigus. On fit venir un basson, puis un serpent, enfin une ophicléide : le *nec plus ultra* de la puissance instrumentale. Tout aurait fort bien été, si une ambition rivale ne s'était glissée dans le camp des hautes-contres, commandé par Gripp, et dans celui des basses-tailles, reconnaissant pour chef le puissant et corpulent Ash. Il est d'usage que les deux chefs fassent choix alternativement des morceaux de musique qu'il faut chanter : circonstance qui produisait de fréquentes contestations entre Martin Ash et James Gripp, et qui rappelait la fable du renard et de la cicogne. Chaque adversaire ne servait à son convive que le plat auquel il

ne pouvait pas goûter. Quand c'était le tour de James Gripp, il choisissait le genre de musique qui faisait briller les hautes contres et les tenors. Martin Ash restait alors muet comme un poisson; mais il ne tardait pas à prendre sa revanche : on n'entendait plus sous son empire que des basses-tailles et des solos de basse. Martin, animé par le desir d'écraser son rival, faisait retentir les voûtes de l'église des sons bruyans de sa grosse voix, tandis que son fils faisait tonner avec violence les cordes de son violoncelle.

Le digne pasteur pensait que la véritable dévotion doit faire beaucoup moins de bruit. Les choristes, de leur côté, étaient persuadés qu'on ne venait à l'église que pour les entendre, et que les prières et les sermons n'avaient d'autre but que de leur laisser reprendre haleine et arranger de nouveau leur symphonie : ils faisaient si peu d'attention à toute autre partie du service, que, pendant les prières, ils ne cessaient de feuilleter les livres de musique et de faire répéter, même assez haut, les passages mal exécutés par quelques novices. Le jeune Martin Ash, épris d'amour pour son violoncelle, le tenait dans ses bras avec la tendresse d'une mère pour son petit. De temps en temps, dans son impatience, ou pour se rappeler quelques traits, qui lui avaient laissé un délicieux souvenir, il passait doucement l'archet sur les cordes sonores et faisait entendre des sons vigoureux, qui réveillaient l'auditeur endormi et troublaient la partie attentive de la congrégation. Alors le bon curé laissait tomber sur les musiciens un regard plein d'inutile douleur.

Si, par un hasard extraordinaire, la paix régnait entre Martin et son rival, si le choix des morceaux de musique offrait à tous deux un moyen de faire briller leurs talens, alors s'élevait un vacarme sans exemple et sans nom. Il faut que les murs de l'église de Mickletown soient plus solides que ceux de Jéricho, pour y avoir résisté. Mais c'était bien pis dans leurs époques d'animosité! Leur haine irréconciliable chantait à-la-fois dans des tons différens, et produisait

une horrible cacophonie, à laquelle la fatigue des combattans pouvait seule mettre un terme. Lorsque, tout honteux de leur conduite et plus touchés peut-être des infirmités de leur pasteur, que de son âge et du caractère dont il était revêtu, les choristes venaient lui faire quelques excuses, le digne homme leur répondait avec douceur : « J'espère que vous essaierez « une autre fois de chanter tous sur le même ton. Pour moi, « je m'émerveille qu'en détonant de cette manière, vous « puissiez aller jusqu'à la fin. »

Les chanteurs avaient un dernier moyen de se témoigner leur animosité mutuelle; c'était de garder, pendant le service, un silence absolu; mais, si les oreilles du pasteur étaient un peu soulagées, son cœur n'en était pas moins péniblement affecté. Il devinait les pensées hostiles, qui se cachaient sous cette tranquillité apparente. Hélas! la patience du bon curé avait d'autres épreuves à subir.

Dans une ville assez considérable, située non loin de Mickletown, s'était formée une réunion musicale, dont les directeurs, pour lui donner plus d'éclat, firent une espèce de battue dans les environs. Quiconque avait quelques prétentions à la musique, n'échappa point à cette levée générale, et les chantres de Mickletown furent les premiers à s'enrôler. L'honneur de cette adoption les flatta extrêmement; aussi firent-ils tous leurs efforts pour se distinguer. Contens d'eux-mêmes, ils ne pensèrent à rien moins qu'à chanter à l'église le chœur profane qui leur avait valu un si beau triomphe, et, à cet effet, ils se rendirent chez le ministre de l'Evangile.

De quelle terreur le bonhomme fut saisi à leur approche! Son imagination effarouchée lui représenta des harpes, des flûtes, des tympanons, enfin quelque nouvel instrument dont on allait sans doute profaner encore son église. S'il avait pu rire en ce moment, il aurait éclaté en voyant l'assemblée entière des choristes assis dans son parloir, tous dans la même attitude, assis sur le bord de leurs chaises, leurs chapeaux entre leurs genoux, la bouche ouverte et le regard fixé

dans le vague. A l'aspect du curé, ils se levèrent tous, saluèrent avec respect, et regardèrent Martin qui devait leur servir d'interprète. Celui-ci, tout en aplatissant sur son front ses cheveux épais, commença une harangue, dont chaque mot enfonçait le poignard dans la poitrine du saint homme.

Il s'agissait d'un chant mondain pour une église; d'un allegro pour un Vendredi-Saint! Le curé écoutait en silence et d'un air qui témoignait son peu de disposition à céder à l'éloquence combinée de la basse-taille et du tenor, qui, cette fois, s'accordaient pour le désoler. Lorsque Gripp eut fini, le curé soupira profondément, mais de manière à n'être pas entendu, et leur dit d'un ton doux et grave :

« Mais demain, mes amis, c'est Vendredi-Saint! Un jour tellement solennel, qu'il admet à peine la musique sacrée.

« — C'est précisément à cause de cela, monsieur le curé, reprit Gripp, que notre chœur fera merveilleusement. C'est, voyez-vous? tout ce qu'on peut entendre de plus grave, de plus solennel, de plus sublime... c'est à faire dresser les cheveux sur la tête!...

« — Ce que dit mon confrère est très vrai, continuait Ash. Croyez-en ma parole.....

« Peut-être, reprenait le premier orateur, votre révérence n'a-t-elle jamais entendu notre chœur! Dans ce cas, vous ne pouvez en juger; mais, avec votre permission, nous allons vous chanter quelques passages qui vous donneront une idée... »

Malheureux curé! il regardait ses persécuteurs avec une surprise mêlée d'effroi; toutes ces larges et impitoyables bouches, prêtes à lui infliger un tel supplice!...

« Non, mes bons amis, leur dit-il tout tremblant, non, ne vous donnez pas cette peine, je vous en prie. Je connais le morceau dont vous parlez, et si vous voulez le chanter tout autre jour que le Vendredi-Saint..... »

Le curé n'eut pas plutôt témoigné le desir d'entrer en composition, que nos choristes redoublèrent de zèle et d'importunité pour détruire toutes ses objections.

« Avec votre permission, s'écria Martin, qui secouait sa grosse tête, ce que votre révérence demande est impossible; ce chœur exige une foule de voix qui ne seraient plus à notre disposition un autre jour.

« — Peut-être, reprit humblement le curé, pourriez-vous employer ces voix à chanter quelque chœur plus simple, plus grave, un de ces anciens psaumes qui réunissent toutes les conditions? »

A ces mots, la figure de Martin exprima le plus profond mépris.

« Ah! dit-il... Faire venir des musiciens de cette force pour chanter de vieux psaumes!.....

« — Ah! s'écria James!.....

« — Ah! répétèrent tous les choristes!..... »

Une exclamation est un argument sans réplique. Le curé ne put trouver ni réponse ni réfutation; ses regards erraient à droite et à gauche, se tournant, tantôt vers le ciel, tantôt vers le plancher; quelquefois ils se portaient sur Martin Ash et sur James Gripp. Hélas! ni le ciel, ni le plancher, ni Martin ni James ne lui fournissaient aucun moyen de sortir d'embarras. Les chanteurs le voyant presque vaincu, réunirent leurs efforts pour remporter une victoire complète. Ils firent le siège en règle de ce pauvre curé. La femme de l'un exigeait le choix de ce morceau; l'autre s'était engagé formellement envers ses voisins.

« Ma belle-mère, s'écria celui-ci, jure qu'elle ne reviendra plus à l'église si ce chœur n'est pas chanté demain.

« Quant à moi, dit Grégoire Plush, je déclare que de ma vie mes lèvres ne toucheront à l'embouchure du serpent[1], si demain nous n'exécutons pas notre morceau de musique! »

Les deux clarinettes ne se montrèrent pas moins menaçantes. Pressé de toutes parts, quoiqu'il eût de bon cœur en-

voyé promener les musiciens et leur musique, le curé fut enfin obligé de céder, ce qu'il fit d'assez bonne grâce. Les exécutans se retirèrent, fiers du triomphe qu'ils venaient d'obtenir, et jouissant d'avance avec orgueil de l'effet qu'ils allaient produire.

Cette nuit-là, choristes, musiciens et curé ne purent fermer l'œil : les premiers dans l'attente de leurs brillans succès; l'autre dans la douleur que cette frénésie musicale lui inspirait. Le Vendredi-Saint arrive. Le village semble se préparer à une fête joyeuse et non à la célébration d'un jour si solennel. Partout règne un air de parure extraordinaire ; chanteurs et musiciens sont d'une gaîté folle. Quelle joie, quand ils apprennent que lord Morden et sa famille assisteront à la célébration du service! Personne ne fit la moindre attention aux prières : rien ne paraissait digne d'être écouté auprès du chœur si impatiemment attendu. Le bruit des livres de musique, des instrumens et des conversations particulières permettait à peine de distinguer ce que disait le pasteur.

Les prières étant terminées, nos impitoyables chanteurs donnèrent enfin un libre cours à leurs forces comprimées : elles éclatèrent sur l'auditoire avec une sorte de fureur étrange. Les exécutans semblaient à peine prendre le temps de respirer. Chacun donnait à ses poumons et à son instrument toute la puissance dont ils pouvaient être susceptibles : c'était un bruit confus de voix, tantôt criardes, tantôt mugissant avec fracas un ronflement de cordes froissées, le tumulte le plus complet. Le malheureux curé attendait la fin de cette tempête et espérait que le manque d'haleine forcerait les chanteurs à se taire. Pour l'achever, un fâcheux malentendu termina la scène et aggrava le supplice dont il s'attendait à voir la fin.

Les choristes s'étaient aperçus, la dernière fois qu'ils avaient exécuté ce morceau, que plusieurs parties avaient été recommencées sur un signal du duc de Blenheim, et que ce signal consistait à lever en l'air son mouchoir de poche.

Or, au moment même où la musique allait finir, où le pauvre curé se félicitait de voir cesser l'absurde concert, il arriva par malheur que le seigneur de la paroisse tira fort innocemment son mouchoir de sa poche ; et, comme il le fit avec une certaine grâce, (telle fut du moins l'opinion du musicien Ash et de ses amis), ils se persuadèrent que c'était un signal pour la répétition du chœur. Les voilà donc tous qui éclatent en même temps avec une nouvelle ardeur. Le curé pensa qu'ils étaient devenus fous entièrement : il avait beau les regarder, secouer la tête, faire des signes; on ne lui répondait que par un crescendo assourdissant. Enfin après le dernier *dacapo,* le bon homme prit la liberté d'insinuer à ses paroissiens mélomanes, qu'ils avaient été bien loin : ils sentirent eux-mêmes qu'ils avaient un peu dépassé les bornes ; mais ils en rejetèrent le blâme sur le seigneur, dont le moindre desir, disaient-ils, devait être satisfait. Le seigneur fut très fâché d'apprendre à quelle méprise il avait donné lieu, et promit à l'avenir de ne plus tirer son mouchoir de poche pendant l'exécution d'un morceau de musique livré à des exécutans aussi prodigieusement exaltés.

(*Provincial Sketches.*)

Miscellanées.

L'ÉMIGRANT DE LA MÉTROPOLE.

Tout homme a ses raisons pour quitter son pays. On appréciera mieux les miennes en lisant mon histoire, qu'en suivant le fil de mes argumens. J'entrerai donc en matière sans autre préambule.

Mon père me destinait à l'état de quincaillier, profession honorable dans laquelle un de mes oncles avait su s'enrichir. Après deux ans d'apprentissage, je fus installé dans une boutique assez bien assortie pour un faubourg, et mes petites affaires allèrent à merveille. Je ne tardai pas cependant à m'apercevoir qu'il y avait dans ma maison une lacune à combler, mais il m'eût été difficile de préciser laquelle; lorsqu'un jour, miss Barbara Putly, ma cousine, visitant, pour la première fois, mon modeste magasin : « Cousin, me dit-elle, il vous manque une femme. » Ce fut sa première observation. « — Je le crois, » répondis-je froidement, car je craignais que miss Barbara ne prît une réponse négative pour une insulte faite à son sexe. Puis, la conversation changea de sujet; mais en me quittant, ma cousine m'honora d'un gracieux sourire, et me laissa ces mots pour adieux :

« Cousin Stephen, dans un mois je vous présenterai votre femme; ce sera, je l'espère, miss Amélie Sprat. » Elle ajouta à demi voix : « Miss Amélie a une dot de 300 £. »

Une femme! c'était en effet ce qui me manquait. Et en consultant la liste de mes affections, le choix de mon cœur se

fixa justement sur miss Amélie, la fille de mon gros et enluminé voisin M. Sprat, le marchand de marée. Le soir même, je fermai ma boutique, une heure au moins avant l'usage, et je me rendis chez M. Sprat. Il était au coup de feu de son débit; moment inopportun pour lui faire agréer ma demande. N'importe. Je pénétrai bravement jusqu'à son comptoir, et lui dis que j'avais une importante communication à lui faire. J'ajoutai même qu'il m'obligerait beaucoup s'il daignait m'accorder immédiatement un instant d'entretien.

M. Sprat fronça le sourcil, me regarda de la tête aux pieds; puis il ordonna à son commis de le remplacer, et m'ayant conduit dans son arrière-magasin. « Qu'y a-t-il pour votre service? me dit-il; allez droit au fait; je suis pressé, mes pratiques attendent.

« — M. Sprat, j'ai trouvé qu'il manquait à mon ménage un article essentiel.

« — C'est une femme! je le suppose, me dit-il en me frappant sur l'épaule. (Ces trois mots et ce geste furent accompagnés d'un demi-sourire, qui me fit bien augurer du succès de ma démarche.)

« — Justement, M. Sprat, lui répondis-je; et je crois avoir découvert dans votre aimable fille la seule personne......

« — Très bien, très bien, je ne m'y refuse pas, si elle y consent. Passez dans cette pièce, vous y trouverez ma femme, et Amélie. »

J'étais ravi. Tout se passa à merveille. Un mois après cette entrevue, ma cousine, miss Barbara Putly, radieuse du succès de sa prophétie, profitait de l'intervalle qui sépare la cérémonie nuptiale du banquet d'usage, pour éclairer ma femme sur certains points délicats d'économie domestique, et sur la direction du ménage.

Pendant quelques mois, la prospérité de mon commerce dépassa mon attente; je voulus par malheur y comprendre certains articles de mercerie qu'on m'annonçait comme autant de mines d'or : mais, à mon grand étonnement, toutes ces

nouvelles spéculations échouèrent. Dès ce moment, ma femme devint boudeuse, mon beau-père me regarda de mauvais œil, et lorsqu'il m'adressait le parole, chacune de ses phrases se terminait par une exclamation peu flatteuse pour mon amour-propre..... imbécile!....., sot!..... je souffrais horriblement.

Un jour deux gentlemen, d'un âge avancé, surpris par la pluie, vinrent chercher un refuge dans mon magasin. J'étais au comptoir, et poliment je leur offris des sièges. Après quelques momens de silence, ils engagèrent la conversation sur le Canada. Je connaissais fort peu alors les pays étrangers; je m'approchai d'eux, et ne perdis pas un mot de leur discours.

« Je pense, M. Brown, dit la personne qui me parut la plus âgée, que j'émigrerai dans peu. Ici, tout va chaque jour de mal en pis; et je crois que les pauvres n'ont pas de meilleure patrie à choisir que les États-Unis ou le Canada. Si je ne me trompe, ces deux pays seront bientôt le refuge des commerçans malheureux et de beaucoup de propriétaires dont la fortune se détériore de jour en jour.

— Ah! M. Millman, répondit l'autre en souriant, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour songer à nous expatrier. Nous ne pourrions rompre nos habitudes au point de supporter toutes les privations de cet exil volontaire. L'émigration, à mon avis, convient parfaitement aux classes inférieures ou aux gens qui n'ont pas d'habitudes fixes. Au reste, je pense comme vous que le Canada est la terre-promise des pauvres commerçans de ce pays.

— Sans contredit, reprit M. Millman, tout marchand qui chemine sur le grand chemin de la banqueroute, ferait fort bien, au lieu de vendre ici ses marchandises à 50 pour cent de perte, de les emporter au Canada, et d'y tenter fortune. »

Cet avis indirect me parut fort judicieux; mes affaires déclinaient chaque jour, et les mauvais procédés de ma famille à mon égard augmentaient en raison directe de l'insuccès de mes

opérations. Dès ce moment, je ruminai dans ma tête tout ce que j'avais ouï conter sur ce champ d'asile. Je pris moi-même d'autres informations; je consultai de vieux marins, des armateurs, et tout me confirma dans ma résolution; aussi le bruit se répandit bientôt, que Stephen Needle allait émigrer!

Voici ce qui précipita mon départ.

Un jour que j'étais dans mon cabinet occupé à faire mes comptes, mon commis vint me dire qu'une personne me demandait; c'était un homme d'environ trente-six ans, fort grand, très pâle, et qui, sous sa perruque blonde, avait l'air d'un bandit. « Qu'y a-t-il pour votre service, lui dis-je, en lui offrant un siège?

— Étranger à Londres, je suis dans le besoin, je ne crains pas de l'avouer; c'est ce qui me force de disposer d'une partie de marchandises que j'allais emporter au Canada. Le prix en est très élevé dans ce pays, et il se soutiendra encore assez long-temps au même taux; mais comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je n'ai pas de fonds, et je suis obligé de me défaire de ces articles. C'est bien malgré moi, je vous l'assure, car je réaliserais en Amérique un capital considérable.

« — Fort bien, monsieur, si ces marchandises sont de bonne qualité, je pourrai vous en acheter une partie. »

Aussitôt il tira de sa poche des échantillons; nous débattîmes les prix, et je consentis à donner 50 guinées du tout. Quelques heures après, il m'apporta plusieurs ballots, et je lui payai le prix convenu. « Combien je regrette, me dit-il, en me quittant, d'être obligé de me séparer de ces précieuses marchandises! C'est de l'or en barre, monsieur! » Et moi de m'extasier de ce coup de fortune! Dès ce moment ma détermination fut irrévocable.

Je fis placarder aux panneaux de ma boutique un avis au public, où se trouvaient répétés les mots de : *sacrifices, illusions, malheurs des temps*, etc., et en quelques jours j'eus vendu tous les objets que je ne voulais pas emporter.

Le 10 juillet, je m'embarquai de Londres, pour Québec, sur le navire *la Providence*, avec un fort bel assortiment de marchandises. Amélie, ma femme, voulut m'accompagner : heureux présage ; sacrifice sublime dont je lui ai toujours su un gré infini ; mon cœur s'épanouit de joie !

Je ne dirai rien de notre voyage, de nos souffrances physiques, de nos inquiétudes. Après sept semaines de traversée, nous arrivâmes dans la capitale du Bas-Canada : j'étais assis, malade, dans ma cabine, au moment où Québec parut en vue de notre bâtiment. Ma femme, qui était alors sur le pont, descendit précipitamment en criant : « Ah ! Stephen, Stephen, nous allons devenir riches ; ici les maisons ont des toits d'argent. » Cette nouvelle fut pour mes souffrances un topique plus salutaire que toutes les recettes de la médecine ; je bondis sur mon hamac comme une balle de caoutchouc, et en un clin-d'œil je fus sur le pont où ma femme me suivit triomphante. Je partageais sa confiance. En effet, les rayons solaires projetaient un tel éclat sur les toits de Québec, que mon cœur ne contenait plus ses transports à l'aspect de ce nouvel Eldorado.

Au début de la conversation que ma femme engageait indiscrètement avec moi sur ce que nous ferions lorsque la fortune nous aurait comblés de ses dons, je la pris par la main et la ramenai dans l'entrepont. Là du moins nous pouvions tranquillement, et sans éveiller la curiosité des passagers, nous entretenir de nos affaires et de nos espérances. Il fut convenu qu'après dix ans nous retournerions sur le sol natal ; que nous y jouerions un grand rôle ; que nous convertirions nos trésors en rentes sur l'État ; que je serais lord-maire ; que nous ne marierions nos filles qu'à des fils de pair, et que sais-je tous les beaux rêves que nous fîmes ; hélas ! notre imagination ne tarissait pas, quand une grosse voix nous cria : « Eh ! là bas ! veut-on se rendre à terre ? le canot d'abordage est prêt. »

Que l'on juge de notre empressement à nous y précipiter !

En débarquant, j'aperçus sur mes pas un demi-dollar, et dis à ma femme de le ramasser.

« Le ramasser, reprit-elle, d'un ton de mépris, pensez-vous, Stephen, que j'aille m'arrêter pour si peu de chose! » Et du pied elle jeta dans l'eau la modeste pièce de monnaie.

J'étais loin d'approuver sa conduite, mais je n'en dis rien; la pauvre femme s'aperçut trop tôt qu'elle avait dédaigné du bel et bon argent, tandis que ses yeux étaient éblouis par de modestes lames d'étain. Québec avait beaucoup perdu dans notre opinion depuis que nous avions découvert la fausse splendeur de ses habitations. Nous ne tardâmes pas hélas! à reconnaître que le travail est aussi rude au Canada que sur notre vieux continent.

Après m'être assuré de l'encombrement du marché de Québec, je renonçai à y ouvrir un magasin, et je portai mes vues sur un des nouveaux établissemens de l'intérieur, où l'on me fit espérer de gros bénéfices. Huit jours après notre arrivée, je me disposai à quitter cette *ville fausse,* comme la nommait ma femme; je fis préparer, en conséquence, pour notre expédition un énorme pâté de tranches de bœuf, et je fixai notre départ au lundi suivant. Ce jour-là, le temps nous parut magnifique, le ciel était pur, le soleil brillant, la végétation grandiose; tout nous souriait. Dès six heures du matin, nous prîmes place dans un chariot, suivi de trois waggons, où se trouvait une partie de nos bagages; le reste devait m'être expédié un peu plus tard.

Après quelques heures de marche, pressés par la faim, et n'apercevant aucune auberge, nous descendîmes du chariot avec notre pâté, et nous nous assîmes au bord du chemin pour déjeûner plus commodément. Notre repas achevé, nous couvrîmes d'une serviette le majestueux comestible, et nous regardâmes si nos fourgons, restés en arrière, se montraient à l'horizon. Dès qu'ils nous eurent atteints, j'examinai si tout y était en bon état, et montai en voiture.

De son côté, Amélie, en bonne ménagère, prit le pâté qui

était resté à terre, le plaça sur le siège, s'assit près de moi, et nous voilà de nouveau cheminant. Tout-à-coup, la toile qui enveloppait le pâté se soulève et s'agite. « Qu'est-ce donc? » dit ma femme en y portant la main. A l'instant un sifflement aigu part des flancs caverneux du pâté, puis un serpent montre sa tête et s'élance sur ma femme. Elle pousse des cris affreux; le cheval s'effraie, il se cabre, s'emporte, culbute la voiture, et nous voilà roulant tous pêle-mêle dans la boue.

« Ah! ah! » s'écriait ma femme, terrifiée, « voilà le serpent qui court sur mon dos. Oh! oh! mon ami, prends-le par la queue..... Arrête! arrête!

« — Dieu me garde d'y toucher! je suis sûr, ma bonne, que c'est un serpent à sonnettes.

« — Oh! je me meurs!... je le sens, il me pique. Hélas! ç'en est fait de moi!

Pressé de toutes parts sous le corps robuste de mon Amélie, le reptile cherchait à se dégager, et faisait, pour y parvenir, mille efforts convulsifs. J'étais interdit et n'osais approcher. Le conducteur seul, calme et paisible, riait de notre effroi; et après s'être bien repu de nos angoisses, d'un tour de main il délivra ma femme de son hideux adversaire.

Nous arrivâmes, sans autre accident, à notre destination. Après avoir pris le thé dans l'auberge où nous étions descendus, nous nous mîmes au balcon pour jouir de la beauté du paysage et de la fraîcheur de la soirée. Le St.-Laurent roulait ses flots argentés, des prairies immenses s'étendaient sur ses deux rives, et à l'horizon un rideau de grands arbres encadrait ce majestueux tableau; c'était un spectacle ravissant et neuf pour nos yeux habitués aux tons grisâtres de la métropole. Mais bientôt assaillis par une nuée de moustics, nous fûmes forcés de rentrer martyrisés par les piqûres de ces maudits insectes. Ce n'était encore là que le commencement de nos tribulations.

Le lendemain, j'achetai une habitation, et après avoir passé la nuit au milieu des ouvriers, j'y fis transporter mes marchan-

dises ; je les disposai avec tout le soin possible pour les faire valoir, et j'attendis les chalands. Mon magasin ouvert, les habitans du village accoururent en foule ; ils marchandèrent quelques articles, et à mon grand étonnement se mirent en devoir de les emporter sans payer : « Et l'argent », leur disais-je ? A ce mot, ils laissaient-là leur acquisition, et s'éloignaient en haussant les épaules. Evidemment aucun de mes visiteurs n'avait l'intention d'acheter ; tous, sans exception, quand je leur demandais de l'argent, murmuraient une impertinence ou me riaient au nez.

« Bien ! » me dis-je, « ce sont les pauvres gens qui essaient aujourd'hui de me soutirer la marchandise : ceux qui paient viendront demain. Pas du tout, les barbares (expression polie que j'emploie pour qualifier cette variété de l'espèce humaine) avaient prétendu lever sur moi un emprunt : c'était une bien-venue dont ils m'avaient constitué leur débiteur dès mon arrivée parmi eux. Jugez un peu si j'étais décidé à me soumettre à cet arbitraire atroce ; moi l'un des plus zélés défenseurs de la réforme ; moi qui avais osé écrire en caractères gigantesques sur les vitraux de ma boutique :

A BAS WELLINGTON ET LES TORIES !!!

moi, l'ennemi juré des dîmes, du monopole et de toute contribution non sanctionnée par la loi. Je tins bon, encouragé par les conseils d'Amélie. Mais hélas ! ma caisse restait vide et mes casiers étaient toujours pleins ! Que faire ? si nous voulions sortir : un gloussement railleur nous accompagnait partout ; chez nous, des menaces, des huées venaient sans cesse nous assaillir, et si par hasard il nous arrivait de faire part à nos voisins de notre déconvenue : « A tous les diables les Européens, me disait-on, en me tournant brusquement le dos. » Cette situation était intolérable. Nous décidâmes, ma femme et moi, que le commerce ne me convenait pas ; nous résolûmes de vendre notre fonds et de prendre une petite ferme. Ma femme, il faut lui rendre justice, prétendait bien que je ne gagnerais pas à changer de profession ; mais je la réduisais au silence

en lui demandant quel meilleur parti nous restait à prendre?

Après avoir supporté, pendant vingt jours, toutes les avanies de mes concitoyens; vrais cannibales, surnommés avec juste raison *bois-brûlés,* je résolus de quitter ces lieux où ma vie et ma fortune couraient les plus grands dangers. Je cédai mon fonds et ma maison à 50 p. % de perte au marchand de nouveautés que j'avais trouvé établi dans le village, et la semaine suivante je quittai Labois suivi d'un modeste waggon pour m'installer dans le district d'Inverness. J'y achetai un lot de 200 acres au bord d'une petite rivière, et je traitai avec deux ouvriers pour la construction d'une maison et le défrîchement de dix acres de forêt. Trois semaines après, je pris possession de ma ferme, je m'armai des outils du bûcheron, et témoin des prouesses de mes deux ouvriers, je me crus assez habile pour abattre tous les arbres du voisinage. Je respirais enfin; je me sentais à l'aise.

Comme je m'attachais à suivre les usages du pays où je venais résider, je remarquai que les bûcherons ne portaient pas d'habit pendant leur travail (j'ai su depuis qu'ils les avaient mis en gage pour se procurer du whisky); en conséquence je déposai le mien et me mis à l'œuvre. Au bout de deux jours d'un travail opiniâtre je ressentis des douleurs aux reins et aux bras; je persistai néanmoins à manier la coignée; mais le quatrième jour, je souffrais cruellement. Je me crus atteint d'un rhumatisme aigu: pendant cinq jours, je fus obligé de garder le lit, et ma femme, ange de vertu, modèle de dévoûment conjugal, me couvrit, pendant tout ce temps, de flanelle et de sinapismes. Grâce à ce traitement convenable, je pus quitter ma chambre le sixième jour, mais perclus, le corps ployé sur deux béquilles, forcé de lever constamment la tête pour éviter de me heurter contre les troncs d'arbres. Ce soir-là, malgré les sages remontrances de ma femme, je voulus faire un tour de promenade et examiner la lisière de bois où je pourrais le mieux renouveler mes travaux. Après avoir fait quelques pas, je cherchais à m'orienter, lorsque je vis avec

horreur un ours qui marchait vers moi la gueule ouverte. Entre deux dangers, je choisis le moindre, et malgré ce que j'appelais mon rhumatisme, je pris la fuite et courus vers la maison. En entrant, je fermai et vérouillai ma porte, et, de la croisée de ma chambre à coucher (contre l'usage du pays, ma maison se composait de plusieurs pièces) je vis mon ours qui démolissait scientifiquement l'étable à porc et en tirait un des habitans que nous tenions en réserve pour la fête de Noël. Ma femme, attirée par les cris de la victime, eut l'imprudence de courir sus au redoutable voleur; heureusement un tronc d'arbre gisant à deux pas de la porte la fit tomber: je dis heureusement, et pourtant elle se releva avec un bras cassé; mais la réduction s'opéra à merveille; les ordonnances du médecin firent seulement à ma bourse une cruelle saignée. Que de disgrâces en si peu de temps! C'était pénible à y songer!

On connaît les rigueurs des hivers dans le Bas-Canada: je fus épouvanté de celui que j'allais passer. Quarante degrés Fahrenheit à supporter! Je fis donc construire, au prix de 25 dollars, cinq énormes poêles, un pour chaque pièce y compris la cuisine, et pour les alimenter, je fis moi-même un grand abatis de bois, que j'empilai avec soin après l'avoir réduit aux proportions de nos poêles. Peine inutile! je m'étais avisé de couper précisément des arbres d'essence molle qui brûlaient mal; un temps infini s'écoulait avant que notre appartement fût ramené à une température supportable, et la fumée nous envahissait sans cesse. Un matin (nous étions au milieu de janvier) par un vent du nord très vif, nous nous levâmes, ma femme et moi, pour allumer le feu. Il n'était pas encore jour; grelottant de froid, morfondu, j'attendais qu'Amélie eût fait jaillir une étincelle du briquet. Enfin, la lampe jette une clarté douteuse dans l'appartement, et nous découvrons qu'il n'y a plus de bois au logis. Il fallut aller en chercher au bûcher. Sa proximité me décida à sortir sans surtout; et pendant ce trajet, une poussière blanche, glaciale, me fouetta le visage et faillit m'aveugler. Au retour, quoique chargé, j'af-

frontai de nouveau ces tourbillons de neige. Mes mains étaient gelées ; mes dents claquaient les unes contre les autres ; je chancelais sur mes jambes, et, lorsque j'atteignis le sol de la porte, je tombai à demi-mort, raide de froid. Amélie vint à mon aide, me souleva, me fit entrer, garnit le poêle, essaya d'allumer le feu ; mais hélas ! le bois était si verd, et tellement couvert de neige que nous n'obtînmes pour résultat que des bouffées épaisses de fumée. Que l'on juge de notre situation. Mourans de froid, sans pouvoir nous réchauffer ; le vent sifflait dans la clairière, s'engouffrait dans nos chambres, ébranlait notre habitation, et introduisait à travers les fissures des planches d'énormes flocons de neige, qui, à l'intérieur, se changeaient bientôt en torrens.

La neige tomba en si grande quantité cet hiver que les toits en étaient couverts à une hauteur de trois pieds. Elle s'y maintient jusqu'à la fin de mars. Aux approches du printemps, ce fut une avalanche universelle. Un soir, ma femme ayant eu affaire à la grange, sortit ; et comme il ne lui fallait que dix minutes pour s'y rendre, elle m'avait dispensé de l'accompagner. Je restai donc assis devant le poêle, plongé dans une douce somnolence, tantôt rêvant, tantôt écoutant la neige qui roulait du haut des toits ; lorsqu'un cri aigu suivi d'un bruit sourd, semblable à celui que fait une lourde masse en tombant, vint frapper mon oreille. J'écoutai plus attentivement, mais rien ne se fit entendre de nouveau : j'attribuai cet incident à la chute de quelque gros flocon de neige sur un chien égaré ; je m'en réjouis. C'était un peu moins de peine à prendre, le lendemain, pour déblayer la toiture ; et toujours en attendant le retour de ma femme, je me mis à ressasser dans mon esprit les évènemens de ces douze mois : mon mariage ; ma double émigration de Londres et d'Angleterre ; ma traversée sur mer ; mon désappointement à Québec ; mes disgrâces de Labois, et enfin mon installation au milieu des forêts d'Inverness. Quelle vie agitée, quelle carrière aventureuse ! me disais-je. Cependant une vague inquiétude sollicitée par

l'absence de ma femme vint m'arracher à ces contemplations J'ouvris la croisée : un brouillard épais faillit me suffoquer. Jè ne pouvais rien apercevoir au-delà d'un rempart de neige, formé par les éboulemens de notre toit. Je fermai les volets, revins auprès du poêle, et me mis encore à rêver. Mais bientôt saisi par un mouvement fébrile d'impatience que je ne pus comprimer, je me lève; je prends mon chapeau, je rajuste ma cravate, j'entoure mes pieds de doubles *mocassins,* et après m'être embossé dans mon manteau de loutre, je sors pour aller à la découverte de ma femme. Si Amélie, pensais-je, allait être ensevelie sous la neige..... Cette idée me faisait frémir et me glaçait d'effroi. Pauvre femme! J'appelai un voisin; et armés de torches et de bêches nous cherchâmes ensemble la trace de ses pas.

En marchant à côté de moi, mon compagnon me regardait avec une étrange curiosité. Puis, d'un air mystérieux :

« Entre voisins, me dit-il, on se doit le secret; mais vous avez eu tort d'éventer la mèche.

— Qu'entendez-vous par-là ? repris-je tout étonné.

— Oh! vous êtes en sûreté avec moi, ne craignez pas que je vous dénonce.

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je avec anxiété.

— Rien, sinon que vous auriez pu rencontrer d'autres voisins moins complaisans. N'ayez pas peur; moi qui vous parle, j'ai tué un homme.»

Je reculai d'horreur, mais dissimulant de mon mieux la terreur qui s'emparait de moi, « supposeriez-vous, par hasard, que j'ai tué ma femme? lui dis-je.

— Certainement! pourquoi donc ces deux bêches? Mais vous auriez dû mieux choisir votre temps et attendre que la terre ne fût plus gelée. Nous l'entamerons difficilement. »

Foudroyé de ce que je venais d'entendre, je jetai ma bêche; il s'en aperçut et ajouta d'un ton solennel : «Vous pouvez compter sur moi, M. Stephen; mais observez-vous, soyez calme; on a l'œil sur vous ici. On sait bien que vous n'y êtes

venu que pour vous débarrasser d'*elle*, car vous ne ferez croire à personne que vous êtes un fer.i ier. »

Je ne savais où j'en étais; je balbutiai; je l'interrompis; je cherchai à lui faire comprendre que c'était, au contraire, pour sauver ma pauvre femme que je l'avais prié de m'assister. Il ne me croyait pas. Toutes mes protestations, il les accueillait par des hochemens de tête et des signes étranges d'incrédulité.

Cependant, arrivés au point le plus élevé du tertre que la neige formait autour de l'habitation, nous eûmes le secret de la disparition d'Amélie. Un pied, vœuf de son soulier, qui sortait de ce monticule, vint nous révéler son affreuse situation. Nous parvînmes, non sans peine, à la dégager à demi-morte de contusions, de froid et de manque d'air : elle eût même été étouffée si en tombant, sa tête n'eût porté contre le mur et sous la saillie du toit.

Après cette aventure, ma pauvre Amélie fut forcée de garder la chambre quinze jours. Pendant ce temps, la neige disparut, la végétation s'anima et la campagne reprit sa parure. Les colons qui avaient des érables sur leur domaine se mirent en mesure d'en extraire le suc et d'en faire du sucre pour leur consommation de l'année. Quant à mon lot, il était couvert de pins et d'autres arbres aussi peu productifs, dont la végétation magnifique avait séduit mes yeux et déterminé la préférence que je lui accordai sur des lots bien plus avantageux.

J'avais dépensé la majeure partie de mes fonds à construire ma ferme, à abattre et à défricher mes dix acres de forêt; les frais d'exploitation me coûtèrent beaucoup, sans compter toutes les peines que je me donnai pour écarter de mon champ les sangliers, les fouines, le putois et mille autres animaux destructeurs. Pour comble de malheur, l'année fut mauvaise, ma récolte donna si peu de grain et de si mauvaise qualité que je ne couvris pas les frais de culture. Fâcheux début pour un colon, et qui ramena souvent nos souvenirs sur ceux du marchand de nouveautés de Labois. Mais nous ne

pouvions plus reculer, et il fut tacitement convenu entre nous de ne plus parler de ce triste sujet. L'espérance nous soutenait et nous berçait encore de son illusion.

Peu de jours avant la moisson je m'étais trouvé dans une position très pénible. Voici le fait : Un de mes voisins avait un énorme laie ; animal fort dangereux, qu'il laissait vaguer sur la route et qui se jetait dans les champs, où il commettait beaucoup de dégâts. Cette bête était souvent entrée dans ma propriété, mais j'avais été jusque-là assez heureux pour la chasser avant qu'elle eût eu le temps de rien dévaster. Depuis plusieurs mois, je l'avais perdue de vue, je la croyais morte ou vendue, lorsqu'un matin je l'aperçus accompagnée de quatorze pourceaux qui se ruaient de compagnie au plus épais de mon guéret. Décidé à en finir, je vais chercher mon fusil ; mes blés étaient couchés, brisés, perdus, ma colère ne connut plus de borne ; je fis feu sur l'animal. Le coup porta si bien qu'il abattit la mère et trois de ses petits. Ma colère se fût calmée si le reste de la famille ne s'était jeté abruptement dans un champs de maïs. Je recharge mon fusil, j'en tue encore trois ou quatre, et je m'empresse de faire annoncer au propriétaire la cause et le résultat de mon expédition. Il vient à moi, furieux, me menaçant de me traduire en justice si je ne l'indemnise à l'instant. « Je paierai vos pourceaux, lui dis-je, » quand vous m'aurez indemnisé du dégât qu'ils ont fait à mes récoltes. » Il ne voulut pas y consentir et me quitta en me déclarant qu'avant peu j'aurais à solder beaucoup plus que le prix du *massacre des innocens*. En effet quelques jours après la récolte, assignation me fut donnée à sa requête devant le juge du district.

Le lecteur voudra bien me dispenser de lui faire l'histoire de mon procès : l'issue en fut déplorable. Je fus condamné, je ne sais vraiment pourquoi, au paiement de la valeur de mes victimes et aux dépens. Ce résultat me ruina ; et pour comble d'affliction je fus atteint d'accès de fièvre qui me forcèrent de garder le lit assez long-temps ; je n'entrai en

convalescence que pour subir la rigueur d'un second hiver, aussi beau quoique plus froid que le précédent.

Au printemps, un arbre écrasa dans sa chute un de mes bœufs, perte irréparable; car j'avais à peine assez d'argent pour acheter les semailles. Dans ma détresse, mon père vint à mon aide : il m'envoya 20 £ et accompagna ce don de ses vœux pour la prospérité de ma ferme. Cet argent assura notre subsistance pour l'automne. Mais la fatalité voulut que j'eusse encore une récolte détestable, quand les autres colons en avaient d'excellentes.

Un de mes voisins, à qui j'exprimais mon étonnement de ce résultat, eut la bonté de me dire que je ne tirerais pas de ma terre, un shilling de revenu. « Vous avez beau faire, » ajouta-t-il, « les pins que vous avez coupés couvriront vos champs de nouveaux jets pendant vingt ans au moins : je vous conseille en ami de choisir une autre exploitation. L'opinion d'un homme qui savait combien de peine j'avais pris pour fertiliser mon terrain, me donna à réfléchir. Après le thé, nous en conférâmes, Amélie et moi. « Depuis près de deux ans que nous avons pris possession de cette ferme, » lui dis-je, « nous n'avons éprouvé que des pertes et des contrariétés de toute espèce, nous avons perdu notre fonds de mercerie, dévoré nos capitaux, nous touchons à notre ruine ; nous n'avons plus qu'un parti à prendre, c'est de retourner en Angleterre après avoir vendu ce qui nous reste. Qu'en dites-vous? »

Sa réponse fut d'accord avec mes vœux. Elle ajouta : « je crois que vous auriez mieux fait de suivre mes avis et de ne jamais vous occuper d'agriculture ; je n'ai pas la prétention de m'y connaître, et le résultat prouve que vous n'êtes pas plus habile que moi. »

Dès ce jour nous fîmes nos préparatifs de départ. Nous l'avions fixé au mois d'octobre. La vente de notre mobilier, de nos instrumens aratoires, de nos bœufs, etc., nous procura l'argent du voyage. N'espérant pas trouver d'acquéreur pour notre ferme, nous laissâmes nos dix acres de labour se cou-

vrir de jeunes pins et nous partîmes en toute hâte pour Québec où nous comptions nous rendre en deux jours. Nous arrivâmes le quatrième, juste à temps pour nous embarquer sur le navire *le Grand Frédéric* sous voile pour Londres, sans avoir à subir les frais exorbitans d'une hôtellerie.

Malgré quelques bourrasques, la traversée fut heureuse, Je me tins presque toujours sur le pont, et c'est avec délices que je reconnus la côte de Gravesend où nous prîmes terre. De là un bateau à vapeur me conduisit à Londres. J'arrivai à huit heures du soir sous le toit paternel, et l'habitai jusqu'au moment où j'ouvris un nouveau magasin de mercerie. Là je vis tranquille, satisfait de mes petits bénéfices et heureux de contempler désormais du port les orageuses folies de l'émigration.

J'ai écrit ces pages pour l'instruction de ceux qui seraient tentés de m'imiter, et je ne doute pas que le lecteur impartial ne reconnaisse que, si j'ai eu de bonnes raisons pour quitter la métropole, j'en ai eu de bien meilleures encore pour y retourner.

(Frazer's Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Observations chimiques sur les eaux du lac Elton, comparées à celles de la mer Morte, de la mer Caspienne, etc. —Le lac Elton est situé à l'est du Volga, à 274 werstes (environ 70 lieues) au sud de Saratow; sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, est de 11 milles 1 2. La quantité de sel marin qu'on en retire est si grande qu'elle équivaut aux deux tiers de celui qui est consommé en Russie. Le poids spécifique de ces eaux est, d'après M. Rose, à la température de 53 1/2 Fahr. (11, 67 c°) de 1,27288; elles n'exercent aucune action sur le papier de tournesol. Voici les résultats des analyses qui en ont été faites par MM. Rose et Edermann.

	Rose.	Edermann.
Chlorure de sodium	38,3	71,35
— de potassium.	2,3	—
— de magnésium	197,5	165,59
Sulfate de magnésie	53 2	18,58
— de chaux	—	0,36
— de soude	—	3,84
Carbonate de magnésie.	—	0,38
Eau et substances organiques. . . .	708,7	740,10
TOTAL. . . .	1000,0	1000,00

On ne trouve dans cette eau aucun composé de brôme ni d'iode; du moins, s'ils y existent, c'est en très petites quan-

tités. Le poids spécifique de cette eau varie selon sa température; il en est de même de sa composition. Lorsque la température diminue, elle dépose beaucoup de sulfate de magnésie cristallisée; en été les bords de ce lac sont tapissés de cristaux de sulfate de chaux et de sel marin, tandis qu'en hiver, outre ces sels, on y trouve aussi du sulfate de magnésie qui, l'été, reste en solution dans l'eau. Suivant Pallas, pendant les nuits fraîches de la saison chaude, elle laisse précipiter du sulfate de magnésie (sel d'Epsom), qui s'y dissout de nouveau pendant la chaleur du jour. Il paraîtrait, d'après ces faits, que la moindre quantité de sel marin obtenue par M. Rose dépendrait, en partie, de la température de l'eau au moment où elle a été recueillie.

L'eau du lac Bogda ou Bogden a été également analysée par M. Edermann, qui l'a trouvée composée de :

Sulfate de chaux	00,74
— de magnésie	10,30
— de soude	215,76
Hydrochlorate de chaux	7,85
— de magnésie	48,63
Eau	715,72
Total	1000 00

L'eau du lac Elton a beaucoup d'analogie avec celle de la mer Morte; cette dernière a cependant un poids spécifique moindre, et contient moins de substances solides. Gay-Lussac a trouvé qu'à 62,6 Fahr. (17 c°), son poids spécifique est de 1,2283, et la quantité de substances solides de 26,24, consistant en *chlorures de sodium*, de *calcium*, de *magnesium* et de *potassium*, avec des traces de sulfate de chaux. Ainsi, l'eau de la mer Morte se distingue de celle du lac Elton par l'absence du sel d'Epsom et la présence du chlorure de calcium. Il paraît que le poids spécifique de l'eau de la mer Morte est sujet à varier; en effet, Macquer, Lavoisier et

Sage l'ont trouvé de 1,240 ; Marcet et Tennant de 1,211 ; Klaproth de 1,245 ; Hermbstadt de 1,240. Il est évident que les proportions des principes constituans suivent les variations du poids spécifique. L'eau du lac d'Urmia a un poids spécifique, d'après le docteur Marcet, égal à 1,16507 ; les proportions de ses principes constituans sont de 23,3 pour %; ils se composent de sel commun et de sulfates de magnésie et de soude. Ce lac est situé, en Perse, près de Tauris.

On sait que les mers renfermées offrent souvent des proportions de sel moindres que les mers ouvertes ; de ce nombre est la mer Baltique, dont la quantité de sel diminue suivant son éloignement du point de communication de cette mer avec celle d'Allemagne. La mer Caspienne présente un phénomène semblable, mais dans un sens inverse, car on n'y trouve presque plus de traces de sel dans les lieux où afflue l'énorme masse d'eau du Volga, et ce n'est que par un vent du sud prolongé que l'eau devient salée jusqu'à Astracan. M. Rose a analysé de l'eau de cette mer qui lui avait été portée par son frère ; elle avait été prise sous 45° 39' lat. N. à un endroit où la mer n'avait que trois brasses et demie de profondeur ; elle était si peu salée qu'elle pouvait servir de boisson. Son poids spécifique à 12,5 c° était de 1,0013 ; elle contenait :

(1) NOTE DU TRAD. Les principes constituans et le poids spécifique des eaux des mers varient suivant leur latitude et suivant la profondeur à laquelle on les prend. D'après Bergmann, elles n'ont une saveur amère que lorsqu'elles sont puisées à la surface ou sur le rivage, tandis que celles qui sont puisées à de grandes profondeurs ne sont que salées. Bladh et Kirwan disent que les proportions des substances salines, contenues dans l'eau des mers, varient de 0,034 à 0,040 ; Thomson croit qu'on doit les porter à 0,36, M. de Humboldt les établit entre 3,22 et 3,87 pour 100. L'hydrochlorate de soude en est le principe dominant ; il s'y trouve dans des proportions différentes. Ainsi, l'eau de l'Océan est en général plus salée dans l'hémisphère boréal que dans l'hémisphère méridional ; d'après les récentes recherches de M. Lenz, l'eau de l'océan Atlantique est plus salée que celle de la mer du Sud, et celle de l'océan Indien, qui unit entre elles ces grandes masses d'eau, est un peu

Chlorure de sodium.	0,754
Sulfate de soude	0,036
— de chaux.	0,406
Bicarbonate calcaire.	0,018
— de magnésie.	0,440
Eau et matières organiques	998,346
Total.	1000,000

Des sels solides, obtenus dans une bouteille par l'évaporation d'une quantité d'eau prise près d'Astracan par le frère de M. Rose, contenaient une moindre proportion de sulfates de chaux et de magnésie. Cela dépend de ce que, pendant l'évaporation, les carbonates terreux, ainsi qu'une grande partie de sulfate de chaux se précipitent au fond.

L'eau de la mer Caspienne, qui est près de l'embouchure du Volga, est donc très pauvre en substances salines. L'excès

plus salée du côté de l'océan Atlantique que du côté de la mer du Sud. Il est bien évident que plus le poids spécifique de l'eau de mer diminue, moins elle est chargée de sels; la différence de longitude n'influe pas sensiblement pour en faire varier la densité. Bladh pense qu'elle change suivant la latitude; MM. Gay-Lussac et Despretz ont trouvé qu'à la température de 8, c°.

1° La densité la plus faible de l'eau de l'Océan est de . .	1,0272
— la plus grande	1,0297
— la moyenne	1,0286
2° Les plus petites proportions de sel sur 100 parties d'eau .	3,48
Les plus grandes.	3,77
Les moyennes	3,63

M. Lenz, par suite de nombreuses expériences, établit le poids spécifique de l'eau de l'Océan Atlantique à 1,02856, et celui de la mer du Sud à 1,028084. Nous terminerons cette note par un fait assez curieux, recueilli par Wollaston; c'est que l'eau de la Méditerranée près de Gibraltar, 50 milles anglais à l'est du détroit, prise à une profondeur de 670 brasses, étant chauffée à 120° R., a un poids spécifique égal à 1,1288 et donne 17,3 pour 100 de sel, tandis que plus à l'est, à deux endroits peu éloignés, les proportions de sel qu'elle contient ne diffèrent point de celles de l'eau de mer ordinaire.

du poids spécifique de l'eau de la Baltique (au point où elle est le moins salée) sur celle de l'eau pure est 5 fois, et entre les îles Laland et Fermen plus de 7 fois aussi grand que l'excès semblable de l'eau analysée de la mer Caspienne. Suivant Eichwald, ce n'est qu'au-dessous de 45° S. lat. nord, où l'eau de cette mer augmente de profondeur, qu'elle devient peu-à-peu salée, et commence à prendre la couleur verdâtre propre à l'eau de mer; mais, à l'embouchure des grands fleuves, tels que le Terek et le Soulak, il la trouva limoneuse et moins salée. La mer Caspienne est entourée de lacs salins dont l'eau est tellement concentrée que le sel s'y dépose, comme dans le lac Elton, en couches épaisses, qu'on peut enlever avec des barres de fer. Ces lacs sont très nombreux sur la côte occidentale, surtout dans la presqu'île d'Abscheron, près de Bakou (suivant Eichwald, ils ont une odeur de violette), ainsi que sur la côte orientale, autour du golfe de Balchan, etc.

Nouveau minéral de cuivre antimonial. — Ce minéral a été découvert par Zinken, dans des cavités quartzeuses, à Wolfsberg, sous forme de prismes à quatre pans, à angles tronqués, ce qui donne à ces cristaux l'aspect d'une table. La couleur de ce minéral est d'un gris de fer; sa dureté est entre celle du spath calcaire et du spath fluor : elle peut être représentée par 3,5. Son poids spécifique est de 4,748 : il a l'éclat métallique, décrépite au feu. Fondu avec la soude, il donne une matière rougeâtre, dans laquelle Henry Rose a trouvé de 3,57 à 5,79 de silice.

L'analyse de ce minerai a donné pour ses constituans :

Soufre.	26,34	Report.	97,61
Antimoine	46,81	Fer.	1,39
Cuivre.	24 46	Plomb.	0.56
A reporter.	97.61	TOTAL.	99,56

Le fer et le cuivre y sont probablement à l'état de sulfure pyriteux; le plomb et l'antimoine à celui de sulfures.

Histoire contemporaine.

Épisodes de la guerre actuelle en Espagne. — Dans notre dernière livraison, nous avons consacré un long article à l'histoire de l'insurrection de la Navarre et des provinces Basques. Voici quelques épisodes pleins d'intérêt, qui se rattachent à cette guerre déplorable et qui compléteront le tableau que nous en avons tracé.

— Quelques mois avant l'apparition de Zumalacarreguy sur la scène, Zavala, chef carliste, passait pour l'homme le plus redoutable de son parti. Souvent et inutilement poursuivi, il s'était défendu avec une opiniâtreté heureuse, qui excitait toute la fureur des constitutionnels. Les tirailleurs de la garnison de Bilbao avaient presque tous les jours des rencontres avec ses troupes; rarement l'avantage leur restait. Ils parvinrent à s'emparer des filles de Zavala et s'avisèrent de les mettre toutes deux en front de bandière, de manière à ce que Zavala, s'il répondait à leur feu, égorgeât ses propres enfans. Cette étrange et affreuse manœuvre le réduisit quelque temps à l'inaction. Placé entre les sentimens paternels et les reproches de son parti, poussé au désespoir par cette torture morale, il résolut de sacrifier ses deux filles à la cause qu'il défendait. Ses soldats, auxquels il adressa une courte harangue, furent placés en embuscade, entre Guernica et le rivage de la mer. Les christinos ne tardèrent pas à en être instruits; ils s'avancèrent, précédés, comme à l'ordinaire, des deux filles prisonnières. Leur père les aperçut. Les yeux pleins de larmes, il prononça d'une voix ferme le commandement fatal, s'élança, le sabre au poing, et fut assez heureux pour les ramener vivantes. Les soldats qui les tenaient avaient été tués tous les deux.

— Lors de la prise d'Arieta par les carlistes, quatre-vingt-quatre prisonniers furent amenés, devant le général, par les soldats fatigués de tuer. Zumalacarreguy, dans un accès de

générosité peu commune leur laissa la vie. Il eût pardonné à O'Doyle, le chef de cette petite troupe, s'il n'eût trouvé dans les papiers de ce général l'ordre de tuer les prisonniers carlistes blessés. O'Doyle marcha à la mort, ainsi que son frère, un capitaine et plusieurs officiers d'état-major. Cet homme, brave sur le champ de bataille, montra moins de fermeté dans le moment suprême : il proposa au général carliste de le servir aussi fidèlement qu'il avait servi la reine.

« Votre vie n'est pas en mon pouvoir, répondit froidement Zumalacarreguy.

« *La vida por Dios, por Dios!* s'écria O'Doyle, en joignant les mains. La vie au nom de Dieu, au nom de Dieu! »

Zumalacarreguy lui tourna le dos avec mépris, en lui disant: « *A confesar luego*, il faut vous confesser. »

Il fut exécuté le lendemain. Cet homme, dont la lâcheté a étonné ses amis comme ses ennemis, n'eut pas même de tombeau. Au-dessus de son cadavre, on avait entassé quelques pierres, par cette déférence ineffaçable que l'habitude de la discipline inspire au soldat, et qui lui fait respecter l'officier, même après la mort. Les vautours et les chiens du voisinage écartèrent ce monceau de gravats : « trois mois après, dit un témoin oculaire, j'aperçus à la même place, un squelette dépouillé de toutes ses chairs, et qui portait encore le haussecol sur lequel était inscrit le nom d'O'Doyle; c'étaient les débris de ce général. On dirait que la destinée a voulu punir le mort de la bassesse du mourant. »

— Le fait que nous venons de rapporter peut passer pour un prodige de modération et de douceur; car Zumalacarreguy faisait rarement quartier. Malheur à qui tombait entre ses mains. Rien de plus touchant et de plus triste que le sort du colonel Léopold O'Donnel de Labisbal. Fiancé à une jeune et riche héritière de Pampelune, il se dirigeait vers cette ville où ses noces devaient avoir lieu, lorsqu'il rencontra sur son chemin l'armée de la reine, commandée par Quesada, qui marchait sur Zumalacarreguy. Cette occasion de se battre et de

se distinguer parut trop belle au jeune O'Donnel, pour être perdue. Il voulut servir pendant cette journée, et prit le commandement d'une compagnie de hussards. Après une série d'escarmouches sanglantes l'armée de Christine fut mise en fuite; Labisbal tomba entre les mains des Navarrais, au moment où il essayait encore de rallier quelques soldats. On le conduisit devant Zumalacarreguy, qui, furieux d'apprendre la mort de plusieurs de ses partisans, fusillés par ordre de Quesada, fit tuer tous les prisonniers christinos, sans exception, et entre autres le malheureux O'Donnel, que sa fiancée attendait. Ce dernier, qui avait sacrifié sa vie et tout une compagnie des gardes pour protéger et sauver le général en chef et son état-major, offrit au vainqueur une rançon assez considérable pour équiper tous les régimens de Navarre; le chef carliste fut inexorable. Plus de trente officiers des gardes périrent à-la-fois; l'intrépidité avec laquelle O'Donnel reçut le coup fatal, prouva que l'on peut être jeune et brillant, avoir mené une vie de luxe et de plaisir, avoir joui de tous les biens que le vulgaire envie et renoncer sans pâlir à l'existence la plus belle, à l'avenir le plus éclatant.

—Un autre noble, le comte *Via Manuel*, grand d'Espagne, tomba aussi entre les mains de Zumalacarreguy. Dans une de ces sanglantes rencontres, qui ont encore pour théâtre les bois de la Navarre, tout le corps qu'il commandait fut détruit. Sa franchise, sa bravoure éclatante, l'agrément de ses manières et de son commerce, firent impression sur le chef carliste : il savait d'ailleurs que Via Manuel n'avait été influencé dans le choix d'une opinion, par aucun motif d'ambition personnelle, et qu'il s'était toujours conduit avec une loyale générosité. Rodil venait de faire prisonnier quelques-uns des officiers les plus distingués du général carliste; ce dernier écrivit au chef des christinos, pour lui demander l'échange de ses officiers contre Via Manuel. La réponse se fit attendre. Pendant cet intervalle, les

rapports entre Zumalacarreguy et son prisonnier devinrent intimes. Ce dernier mangeait à la table du carliste, se promenait à cheval avec lui, et leurs caractères paraissaient sympathiser merveilleusement. Enfin ils se trouvaient à dîner et fort joyeux l'un et l'autre, lorsque l'on apporta la réponse de Rodil. Elle ne contenait que les mots suivans : « *Les re-*« *belles ont péri!!* C'était l'arrêt de mort du comte. »

Zumalacarreguy, avec le même sangfroid qu'il eût sans doute gardé, s'il se fût agi de son propre sort, passa la lettre à Via Manuel, et lui dit avec beaucoup de politesse et de fermeté : « J'en suis désolé, et jamais mon devoir ne m'a semblé « plus pénible à remplir. Mais vous pouvez passer, avec « votre confesseur, le temps qui vous reste jusqu'à demain « matin. » Via Manuel resta muet.

Le carliste réfléchit ensuite, que l'Arabe le plus sauvage ne massacre pas son prisonnier, après avoir partagé avec lui le sel et le pain, et qu'après avoir si long-temps épargné la vie de son hôte, c'était une double cruauté, de faire tomber sur lui la mort, comme un coup de tonnerre imprévu. Il promit d'écrire à don Carlos, pour lui demander la vie de Via Manuel, don Carlos répondit : « Qu'après avoir fusillé tant de simples « soldats, on ne pouvait faire grâce à un grand d'Espagne. » Le malheureux gentilhomme si long-temps suspendu, entre la vie et la mort, fut exécuté à Lecumberry.

A peu de temps de là, un sergent de l'armée constitutionnelle déserta, prit du service parmi les carlistes, fut enrôlé dans les guides, et deux jours après son arrivée, se trouvant placé en vedette, tua une sentinelle d'un coup de poignard et se sauva. C'était un fidèle domestique de Via Manuel, qui avait imaginé cet étrange moyen de communiquer avec son maître, et qui était arrivé un jour trop tard. Une fois certain de la destinée de Via Manuel, et possesseur de quelques reliques, qui avaient appartenu à ce dernier, il déserta de nouveau ; étrange exemple de fidélité, de dévoûment et d'audace. Le pays du monde le plus mal gouverné, le plus misérable, le

plus pauvre, l'Espagne est aussi celui qui fournit le plus d'actions héroïques et d'éclatans dévoûmens.

Biographie.

William Godwin, sa vie et ses ouvrages. — La mort vient d'enlever aux sciences et aux lettres ce brillant écrivain, ce dialecticien subtil, ce philosophe hardi qui a essayé de toutes les théories, et dont la vie a été en constante opposition avec ses écrits. William Godwin a fourni un grand nombre d'articles aux différentes séries de la *Revue britannique*, et nous avons même consacré plusieurs pages à l'appréciation de son caractère et de son œuvre; aussi l'article suivant ne sera qu'une simple notice nécrologique.

William Godwin, fils d'un ministre dissident, naquit à Wisbach, dans le comté de Cambridge, le 3 mars 1756. Il fut élevé au collége des Dissidens de Hoxton, et en 1778, ayant été reçu membre de l'église non conformiste, il commença à prêcher à Stowmarket, dans le comté de Suffolk. Au collège, il suivait les opinions d'Arminius; comme prédicateur, il embrassa celles de Calvin, et plus tard sa doctrine ayant subi quelques altérations qui déplurent à ses co-sectaires, il abandonna la chaire en 1783. La même année, il vint à Londres, où il publia des *Esquisses historiques*, sous la forme de sermons. Cet ouvrage n'eut qu'un faible succès, et Godwin demeura plusieurs années sans rien offrir de nouveau au public. En 1793, il fit paraître la *Justice politique*, ouvrage dont le but est de prouver que la vertu consiste à faire le bonheur de la société, et dans lequel, pour la première fois, il déploya ce style vigoureux, cette force de conception et cette richesse d'images qui formaient le caractère distinctif de son talent. L'époque était bien choisie pour la publication d'un livre à idées paradoxales, où l'auteur s'efforçait de prouver que l'institution du mariage était nuisible et absurde. Aussi obtint-il un succès immense dans les classes

inférieures, qui éprouvaient la contagion des principes de la révolution française ; toutes les personnes attachées aux doctrines de l'église anglicane le blâmèrent hautement. Godwin crut, sans doute, lui-même qu'il avait été trop loin ; car dans la troisième édition de son ouvrage, imprimée en 1797, il rétracta quelques-unes des opinions les plus mal sonnantes qu'il avait émises. Nous verrons plus bas que cette rétractation ne fut pas très sincère.

Trois ans avant cette époque, Godwin avait publié un roman, son chef-d'œuvre et son véritable titre de gloire auprès de la postérité : *Caleb Williams*. Ce n'est pas que, même dans cet ouvrage, on ne trouve l'empreinte de cette misantropie haineuse, qui trop souvent entraîna l'auteur dans une critique injuste des lois de son pays et des règles fondamentales sur lesquelles reposent les sociétés ; mais les caractères principaux, ceux de Falkland et de Caleb, sont dessinés avec tant de force et de vérité, leurs sentimens sont si naturels, les incidens de leurs positions réciproques sont si bien amenés et développés avec tant d'art, la curiosité et l'intérêt sont si parfaitement soutenus jusqu'au dénoûment, que ce roman compte avec raison parmi les meilleurs que l'Angleterre ait produits. Traduit dans toutes les langues de l'Europe, il eut surtout en France un débit prodigieux. Plusieurs éditions, tirées à grand nombre, furent épuisées en peu de temps, et son succès ne peut se comparer qu'à celui qu'obtinrent plus tard les ouvrages de sir Walter Scott.

Après *Caleb Williams*, Godwin composa encore trois romans : *Fleetwood*, *Mandeville* et *Cloudesley* ; mais ils sont loin de valoir le premier. Il serait trop long d'énumérer ici tous les opuscules publiés isolément ou insérés dans les recueils du temps, et dans lesquels cet écrivain donnait son opinion sur les diverses questions politiques qui s'agitaient ; mais trois ouvrages plus considérables ne doivent point être passés sous silence. Ce sont les *Mémoires de Mary Woolstonecraft* qui devint plus tard son épouse, l'*Histoire de la vie*

et du siècle de Geoffroi Chaucer et enfin l'*Histoire de la république d'Angleterre*. Ce dernier ouvrage, quoique empreint de la partialité que les opinions de l'auteur devaient nécessairement y mettre, est précieux par les recherches qu'il a dû exiger, et attachant par la chaleur du style et l'intérêt de la narration.

Nous venons de dire que Godwin épousa Miss Woolstonecraft, dont il avait publié les Mémoires. Ce mariage fut un des traits les plus caractéristiques de sa vie. Mary Woolstonecraft était née le 27 avril 1759. Elle fut malheureuse chez ses parens; car son père, homme très violent, la maltraitait sans cesse. A l'âge de dix-sept ans, la jeune Mary entra comme demoiselle de compagnie chez une dame Dawson à Bath, qu'elle quitta deux ans après, pour aller soigner sa mère dans ses derniers momens. L'ayant perdue, elle alla demeurer avec une miss Blood, pour qui elle éprouvait une amitié romanesque, mais sincère, et avec qui elle ouvrit, en 1783, une pension de demoiselles dans les environs de Londres. Là elle fit la connaissance du célèbre docteur Price, et se laissa engager par ses discours à renoncer à l'église anglicane, pour embrasser la doctrine des dissidens. Quelque temps après son amie tomba malade, et Mary l'accompagna à Lisbonne, où elle demeura jusqu'à la mort de miss Blood. De retour en Angleterre, elle obtint la place de gouvernante des filles de lord Kingsborough, mais y renonça bientôt pour se livrer à la culture des lettres, au moyen desquelles elle espérait vivre indépendante. Elle commença par publier quelques traductions, puis une réfutation de l'ouvrage de Burke sur la révolution française, et enfin la plus célèbre de ses productions : *les Droits des Femmes*. Dans ce livre éloquent et bizarre, elle s'efforçait d'établir que, dans l'état social, les femmes devaient avoir les mêmes droits que les hommes.

Peu de temps après la publication de cet ouvrage, miss Woolstonecraft fit la connaissance du peintre Fuseli, et en devint éperdûment amoureuse; mais Fuseli était marié.

Mary s'exila pour essayer de vaincre sa passion, et elle y réussit. S'étant rendue à Paris au mois de décembre 1792, elle y vit un Américain, M. Imlay, dont elle écouta les vœux, mais ne voulut point l'épouser pour certaines raisons de famille. Elle consentit toutefois à vivre maritalement avec lui et à l'accompagner en Amérique, aussitôt que les circonstances le permettraient. Au mois de mai 1794, se trouvant au Havre, elle y mit au monde un enfant et ne tarda pas à remarquer un changement notable dans les sentimens de M. Imlay pour elle. Bourrelée d'inquiétude, elle le suivit à Londres, où elle faillit se suicider. Réconciliée ensuite avec son amant, elle fit un voyage en Norwège pour recouvrer des créances qu'il avait dans ce pays. Pendant ce temps, M. Imlay avait formé d'autres liaisons. A son retour, miss Woolstonecraft, n'écoutant que le désespoir que lui causa la perfide conduite de son amant, se jeta dans la Tamise, du haut du pont de Putney. Sauvée encore cette fois, elle poussa la philosophie jusqu'à vouloir habiter la même maison où M. Imlay s'était installé avec sa nouvelle maîtresse, afin, disait-elle, d'apprendre au premier à sentir pour son enfant la tendresse d'un père. Cette proposition fut d'abord acceptée, puis refusée; enfin, ne pouvant attendrir M. Imlay, miss Woolstonecraft se retira dans le comté de Burks. Elle revint cependant bientôt après à Pentonville, dans les environs de Londres, où elle vécut longtemps dans l'intimité avec M. Godwin. Nous avons vu plus haut que M. Godwin était opposé à l'institution du mariage; il crut cependant dans cette circonstance devoir sacrifier ses propres idées à celles du monde, en épousant une femme qui avait suffisamment prouvé, par ses écrits et par sa conduite qu'elle partageait ses opinions à cet égard. Celle-ci ne survécut que peu de temps à la cérémonie; elle mourut en couches le 10 septembre 1797, après de vives souffrances. Sa conduite peu régulière ayant éloigné d'elle quelques-unes de ses amies, M. Godwin, dit dans ses mémoires : « Et quelle « était la personne ainsi proscrite? Le champion le plus intré-

« pide et peut-être un des plus beaux ornemens de son sexe.
« Jamais cœur de femme ne fut animé de sentimens plus
« purs, plus nobles, plus délicats que les siens. Il est juste,
« en effet, que de pareils êtres se tiennent à l'écart, afin de
« laisser de la place aux imbécilles et insolens dictateurs,
« aux joueurs et aux réputations douteuses de la société
« civilisée. »

Il y a peu d'hommes qui aient le courage de persévérer dans le système qu'ils adoptent; quatre ans après la mort de sa première femme, M. Godwin en épousa une seconde et s'établit libraire à Londres. Depuis cette époque, il a publié plusieurs livres d'éducation sous le pseudonyme de Baldwin. Il est mort le 7 avril 1836, à l'âge de 81 ans.

La fille, dont la naissance coûta la vie à sa mère, Mary Woolstonecraft, devint l'épouse du poète Shelley et a survécu à son père et à son mari. De sa seconde femme, M. Godwin eut un fils qui donnait les plus belles espérances; il est mort du choléra à la fleur de l'âge. Parmi ses papiers son père trouva un roman posthume intitulé : *la Transfusion des Ames*. C'est l'ouvrage de l'imagination exubérante d'un jeune homme qui sans doute en aurait produit de plus parfaits, s'il n'avait pas été prématurément enlevé aux lettres.

Statistique.

La ville de Belfast, son origine, son accroissement et son importance actuelle.— Belfast est la principale ville du nord de l'Irlande. Elle est située sur le Lagon, à 54° 34′ 15″ de latitude nord et 5° 46′ de longitude ouest de Greenwich, et à environ 85 milles en ligne droite de Dublin. Quoique construite sur une plaine formée en grande partie de marais desséchés, l'air y est sain. La campagne des environs est belle et variée. Des montagnes élevées, à contours hardis, bordent, du côté du couchant, la riche vallée du Lagon, et forment une chaîne

continue au nord de la ville, ce qui rend très pittoresque le rivage de la baie de Carrickfergus. Deux beaux ponts unissent entre elles les rives du Lagon. La ville de Belfast est moderne. Sur l'emplacement qu'elle occupe les comtes d'Ulster possédaient jadis un château fort; au quatorzième siècle, il tomba au pouvoir de la famille d'O'Neil, qui en conserva la propriété pendant plus de deux cents ans. A la révolte de Shane O'Neil le château fut confisqué; mais vainement les divers seigneurs auxquels, pendant le règne de la reine Elisabeth, le fief fut concédé, essayèrent d'en prendre possession ; ils trouvèrent tous une opposition irrésistible de la part des habitans du pays. Ce ne fut qu'en 1604 que sir Arthur Chichester, en ayant obtenu la concession définitive du roi Jacques Ier, y transporta un grand nombre d'émigrans de ses terres du Devonshire. Il reconstruisit le château et posa les premiers fondemens de la ville de Belfast, qui prit une extension si rapide que, dès l'an 1611, elle fut érigée en bourg, et obtint le droit d'envoyer deux députés au Parlement irlandais.

La situation de la nouvelle ville était si avantageuse pour le commerce que, selon toute apparence, elle aurait promptement atteint un haut degré de prospérité, sans les dissensions religieuses qui vinrent malheureusement troubler l'union qui aurait dû régner parmi ses habitans. Au nombre des premiers colons se trouvaient beaucoup de presbytériens écossais. Leur jalousie et leurs querelles perpétuelles avec le clergé anglican, jetèrent le trouble et la confusion dans la communauté. Tout-à-coup éclata la guerre civile de 1641. La conduite des presbytériens de Belfast, à cette occasion, fut au-dessus de tout éloge. Ils oublièrent sur-le-champ leurs dissensions, et ne cessèrent de soutenir avec zèle la cause royale et épiscopale.

L'agitation à laquelle l'Irlande fut en proie pendant le reste du siècle retarda les progrès de Belfast, et ce ne fut qu'en 1690, que Guillaume III parvint à rendre à cette ville la

tranquillité dont le commerce a besoin pour prospérer. Elle en profita si bien que, dès les premières années du dix-huitième siècle, on trouve le nom de Belfast, placé au premier rang des villes d'Europe sur une échelle de crédit, affichée à la bourse d'Amsterdam. Vers la même époque une imprimerie y ayant été établie, cette ville put se glorifier d'avoir mis au jour une des premières éditions de la Bible, publiée en Irlande. La première gazette, imprimée dans l'Ultonie, fut le *Belfast New-Letter*. Elle commença en 1737, et jouit encore aujourd'hui d'un débit considérable. Belfast publie maintenant quatre journaux et deux petites feuilles périodiques. Voici le nombre d'exemplaires des revues qu'elle demande à l'Angleterre et à l'Ecosse.

REVUES TORIES ET CONSERVATRICES.	exemplaires.
Quarterly Review	41
British Critic	3
Blackwood's Magazine . . .	91
New Monthly Magazine . . .	9
Metropolitan Magazine . .	8
Frazer's Magazine	6
Dublin University Magazine .	56
Foreign Quarterly Review . .	7
Litterary Gazette	7
Court Magazine	7
Gentleman's Magazine . . .	2
United Service Journal . . .	12
	249

REVUES LIBÉRALES.	exemplaires.
Edinburgh Review	18
Westminster Review	24
London Review	0
British and Foreing Review .	0
Tait's Magazine	188
Old Monthly Magazine . . .	4
Monthly Repository	0
Athenæum	27
	261
Journaux scientifiques . . .	38
Ainsi la circulation générale des revues à Belfast est de . . .	548

Dès l'année 1788, il s'est formé dans cette ville une société scientifique qui publie ses *transactions* et qui possède une bibliothèque de 6000 volumes, et un cabinet d'instrumens de physique. Une société littéraire a été établie en 1801, et en 1821 une société d'histoire naturelle, qui a fait bâtir une bel hôtel pour ses réunions, et y a formé une bibliothèque et un cabinet. Un jardin botanique commencé il n'y a pas

long-temps a déjà une riche collection de plantes. Enfin on y trouve une institution patriotique, appelée la Société de la Harpe Irlandaise, dont le but est de cultiver la musique nationale.

L'accroissement de la population de Belfast a été très considérable depuis le milieu du siècle dernier. Il est peu de villes, en Europe, qui présentent le même développement. En 1758, on fit pour la première fois le recensement de la ville, et l'on trouva qu'elle contenait 1779 maisons et 8549 habitans dont 556 catholiques. Le recensement de 1831 a constaté la présence de 53,313 habitans, dont 14,600 anglicans, 19,000 presbytériens, et 18,000 catholiques. Il y a à Belfast deux églises anglicanes, onze presbytériennes, deux catholiques (sans compter plusieurs chapelles dans les faubourgs), quatre chapelles méthodistes et une maison d'assemblée pour les quakers.

L'introduction des filatures de coton en 1777 ouvrit un nouveau champ à l'industrie des habitans de cette ville. En moins de vingt ans on compta dans un cercle de 10 milles autour de Belfast, 27,000 individus attachés directement ou indirectement à cette fabrication. Dès avant cette époque la manufacture des toiles de lin était devenue la principale industrie du district. Il existe aujourd'hui à Belfast et dans ses environs dix établissemens qui mettent en mouvement 65,000 fuseaux et on y fabrique du linge damassé d'une qualité supérieure. Il n'y a point de ville en Irlande qui présente un aspect aussi manufacturier que Belfast. En 1834 les bâtimens entrés dans le port jaugeaient 33,128 tonneaux et ceux sortis 35,335, non compris le commerce de cabotage. Il y a à Belfast deux banques d'escompte et une caisse d'épargne.

Industrie.

Exploitation de la houille anthracite dans la Pennsylvanie. — La houille anthracite de Pennsylvanie occupe trois lits

ou champs séparés et distincts, situés non loin l'un de l'autre sur la rive orientale de la Susquehanna. Le premier de ces champs est celui de Mauch Chunk et Schuylkill; le second, celui de Beavermeadow, Shamokin et Mahanoy, et le troisième, celui de Lackowanna et Wyoming. Chacun de ces champs forme un bassin long et elliptique, entouré d'une barrière de rochers à pic. Ils sont tellement rapprochés, qu'on peut les considérer comme formant une seule région houillère, quoiqu'ils présentent de grandes différences sous le rapport du caractère superficiel du pays qu'ils traversent.

Le gisement de Mauch Chunk et Schuylkill commence près de la rivière de Lehigh, à l'est et s'étend à l'ouest jusqu'à la rive gauche de la Susquehanna, c'est-à-dire sur une longueur d'environ 70 milles, sa largeur varie d'un à cinq milles, serré qu'il est entre Broadmountain au nord et Sharpmountain au sud. C'est à l'extrémité orientale de ce champ que sont placés les établissemens et usines de la compagnie des houillières et de la navigation du Lehigh. Les travaux sont dirigés avec une grande hardiesse et beaucoup d'intelligence. Sans égard aux issues naturelles du bassin par les eaux du Schuylkill, la compagnie a monté jusqu'au sommet de la barrière de rochers, a pénétré dans le champ de charbon par un chemin de fer, et a, de cette façon, détourné la houille de son canal primitif pour la conduire du Lehigh à Mauch-Chunk. Après avoir dépensé 2,200,000 $ (11,600,000 fr.), elle a rendu ses mines accessibles à la rivière de Lehigh et a ouvert la rivière elle-même, par une suite de travaux qui sont regardés comme ce qu'il y a de plus parfait en ce genre aux États-Unis.

La houille de la compagnie de Lehigh forme une masse immense de matière carbonacée, entremêlée de couches alternatives de terre et d'ardoise. L'extraction s'opère en enlevant, avec la bêche, la terre qui recouvre la masse de charbon. Quand celui-ci est retiré de la mine, il est transporté au sommet de la montagne; d'où il descend, par le

moyen d'un plan incliné et d'un railway de 8 milles de long, à une *chute* de 700 pieds sur une hauteur perpendiculaire de 215 à Mauch Chunk. De là il est embarqué sur le Lehigh. Ce railway attire l'attention de tous les voyageurs. Des trains énormes de chariots chargés de charbon descendent par l'effet de leur propre gravité jusqu'au haut de la *chute*; après quoi les chariots vides sont ramenés à la mine pour être rechargés. On y attèle des mulets pour leur faire remonter le plan incliné; mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il n'est pas possible d'obtenir de ces animaux qu'ils redescendent le plan incliné à pied, de sorte qu'on est obligé de les renvoyer dans des voitures, qu'ils ne refusent pas de traîner à vide, en remontant avec les chariots à charbon.

Mais la partie la plus intéressante et la plus précieuse de ce champ est celle du centre, connue sous le nom de la région du Schuylkill; elle a 20 milles de long et 3 ou 4 de large. Il existe une grande variété dans la qualité du charbon des diverses parties de ce bassin et même dans celui de chaque région. La houille anthracite se divise en trois classes : celle qui brûle facilement et laisse un résidu de cendre rouge; celle qui est plus difficile à allumer et dont les cendres sont grises; enfin celle qui prend feu plus difficilement encore et dont le résidu est blanc. La houille du Lehigh est de cette dernière espèce, tandis que celle du Schuylkill est de la première, et fort bonne pour l'usage domestique. Le transport du charbon par le Schuylkill a pris depuis dix ans une extension immense. En 1826, le tonnage total du Schuylkill était de 32,404 tonneaux, dont 16,767 de houille, et qui payaient 43,109 $ de droits de passage; en 1834, le tonnage total a été de 395,720 tonneaux, dont 226,692 de houille et les droits de passage se sont élevés à 299,811 $. Le canal du Schuylkill emploie 570 barques.

Dans le second bassin, celui de Beavermeadow, Shamokin et Mahanoy, on remarque surtout le railway de Danville à Pottsville. Cette route offre une preuve frappante de ce que l'art

peut accomplir pour surmonter les obstacles de la nature. Nous citerons particulièrement le tunnel et la série de plans inclinés, à l'aide desquels la grande élévation de Broad-Mountain est franchie. Le tunnel, qui perce un rocher à pic a 800 pieds de long, 10 de large et autant de haut; la masse de rochers qui le surmonte a 35 pieds d'épaisseur. Parmi les plans inclinés, il y en a sur lesquels les chariots se meuvent d'eux-mêmes, à l'aide du vent ou autrement; l'un d'eux, sur lequel une machine à vapeur stationnaire sert de moteur, offre une descente de 1625 pieds, sur un angle d'environ 18 degrés, et une élévation perpendiculaire de 345 pieds; si la facilité et la sûreté avec lesquelles on descend ce plan merveilleux sont remarquables, le point de vue que l'on aperçoit, au moment où l'on se place dans le char pour descendre, n'est pas moins saisissant pour l'imagination.

En résumant tous les travaux d'amélioration et la valeur des propriétés dépendant directement du commerce de houille anthracite de Pennsylvanie, nous trouvons :

Chemins de fer et canaux construits par des compagnies ou par des individus, y compris une partie des canaux de l'état; 489 milles ont coûté. . . .	9,750,837 $
Houillerie, barques, chariots, etc.. .	1,270,280
Prix d'achat du terrain.	4,900,000
A reporter . .	15,921,117
Report. . .	15,921,117 $
Capital employé dans l'exploitation des mines . . .	480,000
Valeur des constructions situées au centre des gisemens de charbon.	3,375,000
Total. .	19,176,217 (101,633,950 fr.)

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

MARS ET AVRIL 1836. — 4e SÉRIE.

Pages.

HISTOIRE. — De l'Action du Pontificat sur l'Europe, depuis la Réforme de Luther. (*Quarterly Review.*) 193

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Don Carlos en Navarre. (*Quarterly Review.*) 35

SCIENCES NATURELLES. — Considérations nouvelles sur la Constitution Géologique de l'Europe. (*Quarterly Review.*) 71

LITTÉRATURE. — Les Romanciers français du dix-neuvième siècle. (*Quarterly Review.*) 231

PALÉOGRAPHIE. — Des livres et des manuscrits avant et après l'invention de l'imprimerie. (*North American Review.*) 5

ECONOMIE POLITIQUE. — Des Salaires et de la condition actuelle des classes industrielles en Angleterre. (*Essay on Wages.*) 269

INDUSTRIE. — Les Chemins de Fer en Angleterre et aux Etats-Unis. (*British and American railway Magazine.*) . 97

CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES. — N. I. Sir James Mackintosh. (*Dublin University Magazine.*) 291

VOYAGES. — 1. Expédition du capitaine Back dans les Régions Arctiques, à la Recherche du capitaine Ross. (*Nautical and traveller's Magazine.*) 215

Pages.

2. — Voyage du docteur Hoskins en Ethiopie. (*Edinburgh Review.*) 113

Statistique. — Situation de la Presse périodique en Ecosse. (*Tait's Magazine.*) 137

Moeurs provinciales de l'Angleterre. — N. III. — Les Beaux-Arts en Province. (*Provincial Sketches.*). . . 337

Miscellanées. — 1. — La Vieille fille de Boston, légende Américaine. (*New England Magazine.*) 349

2. — L'Emigrant de la Métropole. (*Fraser's Magazine.*). 351

Nouvelles des sciences, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, de l'industrie. . . . . 165 et 367

Aspect de la nature dans le Nouveau-Brunswick, 165. — Théorie de l'asphyxie, 166. — Nouveau procédé de momification, 169. — De l'esclavage en Russie et de ses résultats, 170. — Situation de la médecine aux Etats-Unis, 173. — Les Mandarins et les missions chrétiennes de la Chine, 176. — Exploitation des salines de Kenawhay, 179. — Le Roi Dick, 185. — Des Bœufs à courtes cornes et des avantages que présente cette race de bestiaux pour les éleveurs, 187. — Observations chimiques sur les eaux du lac Elton, comparées à celles de la mer Caspienne, 367. — Nouveau minéral de cuivre antimonial, 371. — Episode de la guerre actuelle en Espagne, 372. — William Godwin, sa vie et ses ouvrages, 376. — La ville de Belfast, son accroissement et son importance actuelle, 380. — Exploitation de la houille anthracite dans la Pennsylvanie, 383.

